N° 542 32e Année. Tome CXLV 15 Janvier 1921

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | Etranger....... 3 fr. 85

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE donne dans les 24 livraisons **d'une seule année** la matière de **cinquante volumes** in-16 ordinaires, qui, au prix moyen de 6 francs l'un, coûteraient 300 francs.

Le *Mercure de France* a publié au cours de l'année 1920 :

101 études, essais ou longs articles ;
79 poésies (de 24 poètes) ;
21 nouvelles, contes ou fantaisies ;
7 romans ;
464 articles dans la " Revue de la Quinzaine ", sous les 73 rubriques suivantes :

Agriculture.
A l'Etranger (*Allemagne, Belgique, Espagne), Grande-Bretagne, Italie, Mésopotamie, Pologne, Portugal, Russie, Suisse*).
Archéologie.
Architecture.
Art.
L'Art à l'étranger.
L'Art du Livre.
Bibliographie politique.
Biologie.
Chronique armoricaine.
Chronique de Belgique.
Chronique du Midi.
Chronique de la Suisse romande.
Cinématographie.
La Curiosité.
Droit international.
Echos.
Education physique.
Esotérisme et Sciences psychiques.
Ethnographie.
La France jugée à l'Etranger.
Grammaire.
Graphologie.
Hagiographie.
Histoire.
Hygiène.
Les Journaux.
Lettres allemandes.
Lettres anglaises.
Lettres anglo-américaines.
Lettres canadiennes.
Lettres catalanes.
Lettres dano-norvégiennes.
Lettres espagnoles.
Lettres finnoises.
Lettres hispano-américaines.
Lettres italiennes.
Lettres néerlandaises.
Lettres néo-grecques.
Lettres portugaises.
Lettres russes.
Lettres tchéco-slovaques.
Lettres yidisch.
Lettre yougo-slaves.
Linguistique.
Littérature.
Littérature dramatique.
Le Mouvement féministe.
Le Mouvement scientifique.
Musées et Collections.
Musique.
Notes et Documents d'histoire.
Notes et Documents littéraires.
Notes et Documents scientifiques.
Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919.
Philosophie.
Les Poèmes.
Police et Criminologie.
Publications récentes.
Questions administratives.
Questions coloniales.
Questions économiques.
Questions juridiques.
Questions militaires et maritimes.
Les Revues.
Les Romans.
Sciences médicales.
Science sociale.
Société des Nations.
Théâtre.
Urbanisme.
Variétés.
Voyages.

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ETRANGER	
UN AN	60 fr.	UN AN	68 fr.
SIX MOIS	32 »	SIX MOIS	36 »
TROIS MOIS	17 »	TROIS MOIS	19 »

Envoi franco d'un spécimen
sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e

Le 20 janvier Prix : 1.50.

Le Crapouillot publie :

LE SALON

DES

INDÉPENDANTS

Critique détaillée de cette importante manifestation d'art, par Jean-Gabriel LEMOINE, avec la reproduction *en simili* des principaux tableaux.

RENOIR ET RODIN, par Ambroise VOLLARD

Loin de la Rifflette, roman satirique de JEAN GALTIER-BOISSIÈRE, et des chroniques sur l'art, les lettres, la musique, les spectacles, les films, par Louis-Léon MARTIN, Jean-Louis VAUDOYER, Alexandre ARNOUX. J. LETACONNOUX, A. VARAGNAC, Lucien MAINSSIEUX, Jean BERNIER.

CE NUMÉRO EST ADRESSÉ AVEC NOTRE NUMÉRO SPÉCIAL (3 fr.) DE NOEL A GRAND SUCCÈS : " *S'ILS REVENAIENT* " ET UN AUTRE NUMÉRO SPÉCIMEN, CONTRE MANDAT DE **CINQ** FR. AU CRAPOUILLOT, 5, PLACE DE LA SORBONNE, PARIS.

POUR LES COLONIES ET L'ÉTRANGER

Afin d'obvier à la lenteur et au retard des correspondances, le Crapouillot, la seule revue qui apporte au loin " l'air de Paris " et qui compte de très nombreux lecteurs aux colonies et à l'étranger, accepte ;

Un abonnement de deux ans (partant du 1er janvier 1921), soit 48 numéros, avec envoi supplémentaire de la collection des 42 numéros parus (Paix) **pour le prix spécial de** .... **100 fr.**

(*Au lieu de 120 francs. — Voir les conditions d'abonnement ci-dessous*)

Avec le change actuel, les **90** *numéros, richement illustrés, coûtent :*

ANGLETERRE	1 £ 13 sh.	NORVÈGE	38,4
HOLLANDE	18 florins 85	SUISSE	39 francs
ESPAGNE	40 pesetas	ETATS-UNIS	5 dollars 9
SUÈDE	30 francs	RÉP. ARGENTINE	18 pesos

Collection Critique

publiée par

Le Carnet-Critique

208, rue de la Convention, 208. — PARIS XVe

Téléphone SAXE-82-41

Henri Barbusse.........
par Henri Hertz.

St-Georges de Bouhélier
par Paul Blanchart.

Maurice Barrès.........
par Gustave Louis-Tautain.

Romain Rolland........
par Jean Bonnerot.

Charles Maurras.......
par Gustave Louis-Tautain.

Anatole France.........
par Georges-Armand Masson.

Paul Bourget............
par Jean Pellerin.

Maurice Maeterlinck...
par Louis Richard-Mounet.

Laurent Tailhade.......
par Louis de Gonzague-Frick.

Colette Willy...........
par Roger Allard.

Paul Fort.................
par Georges-Armand Masson.

Henri Bergson...........
par Georges-Armand Masson.

Henry Bataille..........
par Paul Blanchart.

Bourdelle...................
par Waldemar-George.

Saint-Saëns...............
par André Marot.

Le **Carnet-Critique** publie une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique.*

Chaque plaquette comprend :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;
2° Une biographie ;
3° Une étude générale ;
4° Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

Première série : **15 MONOGRAPHIES**

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	France...	30 fr.
	Étranger.	35 »
Édition de luxe sur papier Hollande (numerotée).	France...	110 fr.
	Etranger.	111 »

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	France....	2.50
	Étranger..	3 fr.
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	France ...	7.50
	Étranger..	8 fr.

Viennent de paraître :

Henri BARBUSSE
Son œuvre
Étude critique, par Henri HERTZ

St-Georges de BOUHELIER
son œuvre
Étude critique,
par Paul BLANCHART

A titre exceptionnel, les souscripteurs des deux premières monographies pourront encore s'abonner à la collection complète, en nous adressant la différence entre le prix de ces deux plaquettes, et le prix de l'abonnement souscrit, soit, par exemple, pour l'édition ordinaire : 30 — 5 = 25 francs



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME — PARIS (VIe)

TÉLÉPHONE : Fleurus 04-48



COLLECTION

DE

CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

Sur la proposition de plusieurs libraires de province et de Paris, et de nombreux souscripteurs, nous avons décidé d'accélérer la publication de la " **Collection des Chefs-d'Œuvre méconnus** " et de mettre deux volumes en vente, au lieu d'un, par mois.

SONT ACTUELLEMENT PARUS :

1. MARGUERITE DE VALOIS. — **Mémoires.** Introduction et notes de Paul BONNEFON, conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal.
2. REGNARD. — **La Provençale**, suivie de la **Satire contre le Mari.** Introduction et notes de Edmond PILON.
3. LE P. BOUHOURS. — **Entretiens d'Ariste et d'Eugène.** Introduction et notes de René RADOUANT.
4. HONORÉ D'URFÉ. — **Les Amours d'Alcidon.** Introduction et notes de Gustave CHARLIER.
5. TALLEMANT DES RÉAUX. — **Richelieu. Sa Famille. Son Favori.** Introduction et notes de Émile MAGNE.
6. CHATEAUBRIAND — **Vie de Rancé.** Introduction et notes de Julien BENDA.

Paraissent en janvier :

7. DELÉCLUZE. — **Mademoiselle Justine de Liron.** Introduction et notes de Mme Marcelle TINAYRE.
8. BOSSUET. — **Lettres sur l'Éducation du Dauphin, suivies de Lettres au Maréchal de Bellefonds et au Roi.** Introduction et notes de M. E. LEVESQUE.

LA RENAISSANCE DE L'ANTISÉMITISME

SES CAUSES ACTUELLES ET SA SIGNIFICATION

Avant de m'attaquer à l'un des problèmes les plus ardus, les plus compliqués et les plus délicats qui se posent au monde contemporain, je tiens à déclarer que je suis résolu à l'aborder sans aucune arrière-pensée, sans vain parti pris comme sans fausse complaisance, dans un esprit de stricte impartialité et de sereine loyauté. Je voudrais qu'on ne puisse m'accuser ni de vouloir jeter de l'huile sur le feu, ni de vouloir mettre la lumière sous le boisseau.

La recrudescence, ou, si l'on préfère, la renaissance de l'antisémitisme, au jour d'aujourd'hui, est un *fait ;* et c'est un fait explicable non seulement par des causes lointaines, par des causes historiques profondes, dont l'effet se perpétue, mais encore par des causes actuelles. Ce sont ces dernières seules que je m'efforcerai de dégager ici. Je n'ai aucun dessein de porter des appréciations sur le plus ou moins de légitimité ou d'illégitimité de l'antisémitisme, au point de vue moral, social ou juridique ; je n'ai pas davantage le désir de me livrer à une étude critique approfondie des événements historiques qui provoquent le mouvement de recrudescence dont il s'agit de mettre les puissances en lumière.

L'antisémitisme naît de certains sentiments, de certaines

passions étroites et fortes, que des raisonnements appropriés s'efforcent de justifier. Ce n'est pas la valeur des raisons qui importe ici ; c'est le fait de leur existence, c'est la présence réelle des sentiments et des passions qui leur donnent naissance. Il y a là des réalités d'ordre psychologique qui sont incontestables et qui s'appuient sur un faisceau d'arguments dont je me propose de dégager les principaux, sans vouloir, je le répète, en déterminer le plus ou moins de justesse ou de valeur.

La renaissance de l'antisémitisme pose au monde contemporain, avec une acuité nouvelle, ce problème séculaire et jusqu'ici insoluble qui s'appelle le problème juif.

Si l'on prétend à trouver une solution, hors des impulsions du fanatisme et des excitations de l'intolérance, qui n'ont jamais été la source que de maux immenses pour l'humanité, il importe grandement de dégager les abords du problème et de le réduire à ses éléments.

§

La guerre à ses débuts, en resserrant les liens nationaux dans chaque pays, vint apporter une trêve à tous les mouvements de lutte intérieure, parmi lesquels le mouvement antisémite, qui existait sous des formes plus ou moins latentes ou accentuées, dans les diverses régions de l'Europe.

Dans toutes les nations, les Juifs se comportant en citoyens loyaux prirent leur place au combat et dans maintes circonstances se conduisirent vaillamment. La politique dite d'union sacrée, dans sa volonté d'effacer les différences et les divergences, tendait à intégrer plus étroitement les citoyens de toutes confessions et de toutes opinions dans les cadres de la patrie, des espérances semblables, un élan commun et le grand nivellement des champs de bataille rapprochait, simplifiait, unifiait les âmes.

L'Europe, divisée en deux camps qui s'affrontaient dans une lutte à mort, voyait du moins en chacun d'eux éclore une fraternité poignante et farouche dont on aurait en

vain cherché l'exemple quelques mois auparavant. Seuls, quelques isolés poursuivaient à l'écart leurs humanitaires chimères ou mûrissaient de subversifs projets, en marge du gigantesque conflit qui désolait la planète. La plus fortement imbue des doctrines de la guerre absolue, l'Allemagne, la première, imagina de tirer parti de ces exclus, songe-creux, fanatiques, ambitieux et criminels, qui représentaient, à l'état virtuel, une force de dissolution et de démoralisation, une puissance de révolution dont on pouvait se faire une arme redoutable contre l'adversaire.

Lorsque la révolution russe éclata, on peut presque dire sous les auspices des Alliés, la première phase en fut tout enflammée de patriotisme ; mais ce ne fut que feu de paille. A peine cette révolution eut-elle obtenu, dans son juvénile enthousiasme, les résultats qu'on en espérait, qu'elle fut confisquée par la démagogie rouge des bolchévistes, sous l'égide des Allemands, grâce à la faiblesse complice du malheureux rhéteur Kerensky. A la Russie, soi-disant nouvelle, que conduisaient, dans la première période révolutionnaire, les Lvow, les Goutchkow, les Milioukow, les Maklakow, les Alexeiew..., succède une Russie fantasmagorique et déliquescente, vraiment nouvelle celle-là, dont les maîtres se groupent autour de Lénine, le tsar rouge, et se nomment : Trotsky, Zinoview, Kamenew, Radek, Litvinow et autres tyrans pseudonymes.

S'il est parfaitement faux de prétendre que tous les bolchévistes sont des Juifs ou que tous les Juifs sont des bolchévistes, il n'en reste pas moins *incontestable* que les sphères dirigeantes du bolchévisme, commissaires du peuple de tous poils et de toutes plumes, se recrutent en majorité parmi les Juifs, et cela dans une proportion des trois quarts au moins (1).

On est donc parfaitement justifié, comme l'ont fait maints patriotes russes, souvent même d'opinions avancées, d'affir-

(1) Cf. la brochure récente : *Qui gouverne la Russie ?* publiée à New-York par l'Association « Unité de la Russie ».

mer que la Russie agonise présentement sous le règne de la dictature et de la terreur juives.

L'armée nationale tombée en dissolution sous les efforts savants de la propagande germano-bolchéviste, a dû céder la place à des bandes prétoriennes, souvent recrutées par force dans la population en détresse, mais solidement encadrées de mercenaires chinois, lettons ou « apaches », les Russes disent *kouligan*. Cette force armée est l'armature du régime immonde qui pèse sur l'actuelle Russie.

Lorsque, dans un avenir peut-être prochain, la terreur rouge s'écroulera parmi les ruines fumantes qu'elle a accumulées, il est certain — et de cela les Juifs russes antibolchévistes, qui le déplorent sont les premiers à convenir — que la Russie, après peut-être une période de rémission, sera balayée par une vague d'antisémitisme telle qu'on n'aura jamais vu la pareille. Selon l'immanente injustice des choses, les masses juives payeront pour les « intellectuels » juifs, commissaires du peuple, prophètes et voleurs des soviets qui ont opprimé, en les piétinant dans la boue et le sang, les populations en majorité paysannes de la Sainte-Russie; populations qui dès longtemps étaient antisémites d'instinct.

Le mouvement antisémite qui couve dans les ténèbres de la Russie d'aujourd'hui et qui éclatera dans la Russie de demain apparaît tellement inéluctable aux milieux juifs bien informés du monde entier, qu'ils tendent souvent, parfois même inconsciemment, à faire effort pour consolider, sous prétexte de l'amender, le régime judéo-bolchéviste actuel, estimant que c'est la seule chance qui reste d'empêcher le choc en retour et les massacres qui s'en suivront. Il se trouve ainsi de par le monde des Juifs qui font profession de détester le bolchevisme et qui s'efforcent de le soutenir et de le défendre dans la coulisse, espérant retarder l'échéance fatale et se leurrant de cette illusion dictée par leur instinct de conservation, racial et national,

et par leur sentiment de solidarité religieuse, qu'on pourra éviter ces rudes et sanglantes épreuves aux malheureux Israélistes qui peuplent les grandes juiveries de l'Europe orientale.

La sombre destinée de l'Empire Russe a profondément épouvanté les âmes et jeté le trouble dans le monde. L'idéologie bolchéviste, par sa nature et par la volonté de ses créateurs, est internationale au premier chef ; pour qu'elle ait chance de triompher, il ne peut lui suffire de subjuguer la Russie, il lui faut encore désorganiser et assujettir le reste du monde. Dans ce but le Trésor de l'Etat russe, tombé entre les mains des tyrans de Moscou, réserve d'or accrue du produit de vols innombrables, est mis au service d'une intense propagande à l'extérieur, et les fonds en sont répartis dans tous les pays par d'habiles agents de propagande. Si l'état-major du bolchévisme moscovite comporte trois quarts de Juifs, ses agents directs à l'étranger, à de très rares exceptions près, sont tous des Juifs : Juifs russes en rupture de ban, ou Juifs en provenance des ghettos de l'Europe orientale, plus ou moins émigrés, implantés ou naturalisés dans les terres d'Occident. Point n'est besoin d'insister sur le fait que ces bons apôtres ont recruté de nombreux disciples parmi « les nations », ce ne sont plus là que banalités connues de chacun. Les racines juives de l'idéologie bolchéviste, la direction en majorité juive du mouvement en Russie, la qualité de Juifs de ses principaux agents à l'étranger provoquent ce contre-coup fatal et universel, dans tous les pays qui se défendent, plus ou moins victorieusement, contre les atteintes du bolchévisme, de susciter un vaste mouvement de recrudescence et de renaissance de l'antisémitisme. Sans qu'il soit besoin de s'attacher à le démontrer plus longuement pour le moment, il apparaît donc que le bolchévisme est l'une des causes actuelles les plus puissantes du mouvement antisémite universel.

Encore une fois je ne juge, ni n'interprète : je constate.

§

Les pays avoisinants la Russie, comme la Pologne ou la Roumanie, renferment dans leur sein un très grand nombre de Juifs, pour la plupart inassimilés et vivant dans leurs juiveries d'une vie tout originale. Ces pays, qui pour des causes historiques diverses, étaient dès longtemps enclins à l'antisémitisme, ont réagi assez énergiquement contre le bolchévisme par des mouvements de défense qui prenaient aisément des formes anti-juives. L'expression des sentiments réels du peuple de ces pays est actuellement gênée et faussée, en quelque manière, car les gouvernements, dans la limite de leur pouvoir, résistent au courant populaire contre les Juifs qui les pousse, retenus qu'ils sont par la crainte de mécontenter les grands Alliés d'Occident, dont le concours leur est d'une nécessité vitale et dont, pour des raisons qu'il ne convient pas encore d'examiner, la politique extérieure est nettement philosémite. L'intervention souvent si maladroite des Puissances en vue de favoriser les Juifs et de leur créer un statut véritablement privilégié, en Lithuanie par exemple, ne servira en dernier ressort — on le verra plus tard — qu'à développer et à exaspérer les sentiments antisémites.

Dans toutes les contrées limitrophes de la Russie bolchéviste la renaissance de l'antisémitisme a une importance et des caractères de gravité infiniment plus marqués que ne le laissent entrevoir les dépêches qui, même provenant de sources pro-juives et s'élevant contre certains sévices et certaines persécutions, dont se plaignent les Juifs, ne rendent compte que des événements accomplis alors que le mouvement n'est encore que virtuel et latent, qu'il reste artificiellement comprimé et ne révèle pas toute son intensité. Lorsque l'effondrement du bolchévisme aura rendu à ces pays une liberté d'action qui leur fait défaut aujourd'hui, lorsqu'ils se sentiront libérés à la fois de la tutelle indispensable mais lourde des grandes nations victorieuses et de la

menace que fait encore peser sur eux la dictature moscovite, on verra réagir les instincts des masses, longtemps tenus en laisse et aggravés d'âpres rancunes, avec une violence que nulle protestation platonique d'une hypothétique Société des Nations ne saurait réfréner. Au sein de cette Europe orientale où sont confinés les trois quarts des Juifs du monde entier, l'antisémitisme se promet de terribles lendemains et de redoutables revanches : ce ne seront point là faits de raisonnements, mais réactions d'instincts ataviques confortés par des expériences et des épreuves récentes.

Dans les dernières grandes batailles de Pologne, aux yeux mêmes des Polonais victorieux, ce sont moins les Russes, que pourtant on n'aimait guère, qu'on se réjouit d'avoir battus, que les maîtres Juifs de la Russie rouge et, à travers eux, les Juifs, tout court.

Si l'on tourne un instant les yeux vers la République Tchéco-Slovaque, dont le peuple passe pour le plus positif et le plus rassis des peuples slaves, on s'aperçoit que les Juifs n'y sont pas en meilleure posture qu'ailleurs, malgré la puissance qu'ils détiennent. Dès avant la guerre, les Juifs de Bohême étaient des agents de germanisation (1), d'authentiques pangermanistes, donc des ennemis de la population slave ; ils le sont en partie restés comme germanisants, d'autres ont évolué vers le bolchévisme, presque tous sont « antinationaux » dans un pays farouchement nationaliste ; dans ces conditions, il n'est pas besoin d'ajouter qu'ici encore l'antisémitisme couve, s'étend et se réveille.

§

Tandis que la victoire servait en quelque sorte de palladium à la Pologne et à la Roumanie, pour les protéger contre le bolchévisme, la Hongrie vaincue se vit rapidement envahir par cette lèpre communiste. Délégué de Lénine et

(1) A. Steed : *La Monarchie des Habsbourg*.

de son état-major juif, l'Israélite Bela-Kuhn s'empara du pouvoir à Buda-Pesth, qui plus que jamais mérita son surnom de Juda-Pesth, et y installa la terreur rouge à l'instar et selon les méthodes de Moscou. Grâce à l'énergie clairvoyante de quelques patriotes, ce régime de stupre et de sang fut d'assez courte durée et Bela-Kuhn ne tarda pas à s'enfuir, comme un voleur qu'il était, emportant ce que ses valises pouvaient contenir du trésor de l'Etat. En passant délibérément dans le camp des ennemis du bolchévisme, la Hongrie se rapprocha, non sans en tirer quelque bénéfice, de ses ennemis de la veille. On aurait grand tort de croire qu'à la suite de ces événements le peuple hongrois nourrisse des sentiments de particulière bienveillance à l'égard des populations juives qui vivent sur ses territoires. La lutte victorieuse pour l'ordre s'est doublée d'un mouvement de renaissance de l'antisémitisme. Une fois de plus nous sommes amenés à noter cet état de fait que le bolchévisme est le fourrier de l'antisémitisme, et ici encore on peut affirmer que, désireux de ne point s'aliéner certaines sympathies dans les Conseils des Alliés, le gouvernement hongrois s'efforce de réprimer, momentanément et dans la mesure du possible, l'expression et les manifestations des sentiments antisémites qui fermentent dans le pays. Là aussi l'horizon apparaît sombre et l'avenir menaçant pour les pauvres Juifs (1).

Après avoir parlé de la Hongrie, il semblerait normal de s'occuper de son ancienne associée l'Autriche, mais la situation se présente de telle manière qu'il est préférable de se retourner auparavant vers l'Allemagne, tant le problème autrichien est étroitement lié aujourd'hui aux problèmes allemands, et cela est dû pour une part à l'attitude des Juifs autrichiens.

(1) Qu'on veuille bien noter ces quelques chiffres : tandis que la France compte environ 100.000 Juifs, la Roumanie en compte environ 800.000, la Hongrie plus d'un demi-million et la Pologne plus de 3 millions.

§

L'Allemagne est à l'heure présente un des pays les plus antisémites du monde ; c'est aussi, après la Russie, celui où les Juifs jouent actuellement le plus grand rôle. On les trouve solidement établis aux deux pôles de l'Allemagne *économique :* barons de la finance, magnats du haut commerce et capitaines de la grande industrie ; d'autre part : chefs socialistes et organisateurs des mouvements prolétariens révolutionnaires. Cette situation existait dès avant la guerre, mais il se trouve que les événements malheureux et la défaite ont accru leur influence et les ont poussés à la première place. Ces conditions méritent d'être quelque peu précisées. Tout d'abord, et ceci est d'une validité internationale, il se trouve qu'en tous pays les principaux profiteurs de la guerre ont été certains financiers, certains industriels et certains commerçants ; c'est dans ces catégories de métier que les fortunes ont été les plus rapides et les plus scandaleuses, c'est là surtout qu'elles se sont étalées brutalement, insolemment, au grand jour, parmi les deuils et les misères. Nulle part autant qu'en Allemagne, les Juifs n'occupaient, dans ces branches de l'activité humaine, une place aussi importante, une part presque prépondérante. Dans ces circonstances on eut vite fait de dire que tous les nouveaux riches, tous les profiteurs de la guerre étaient des Juifs ; pour généraliser quelques faits d'une vérité particulière il n'y avait qu'un pas à franchir : on l'a franchi. Un grand nombre de voyageurs récemment revenus d'Allemagne ont été frappés de l'intensité du mouvement antisémite qui monte de partout et de la fréquence des plaintes et des imprécations contre les exploiteurs et les profiteurs juifs, dans toutes les régions et dans toutes les classes de la société. Mais on peut ajouter qu'il n'y a là rien de nouveau et que l'antisémitisme éternel alimente ses griefs aux mêmes sources. Le Juif usurier, le Juif exploiteur, le Juif profiteur est une antienne vieille de

deux mille ans ; en ce qui nous concerne il vaut tout juste la peine, sans plus y insister, de noter sa persistance jusqu'au jour d'aujourd'hui.

Une autre source de griefs qui vient grossir le fleuve de l'antisémitisme prend naissance dans le fait que le patriotisme des Juifs allemands est d'une qualité toute particulière. Ce patriotisme ne saurait être mis en doute ; les Juifs allemands ont bien servi la cause de la grandeur germanique ; ils ont travaillé de toutes leurs forces — qui sont considérables — à l'expansion économique de l'Empire à travers le monde. Ils ont été dans une large mesure les pionniers de cet impérialisme commercial dont les résultats magnifiques avaient contribué à faire de l'Empire allemand de 1914 la plus formidable puissance du monde.

Lorsque la guerre fut déclarée, soulevant d'enthousiasme une Allemagne unanime, les Juifs de l'Or et les Juifs du Sang, ceux de la Finance et ceux du Socialisme se laissèrent aller à l'entraînement général. La guerre apparaissait au monde germanique tout entier sinon comme une entreprise sainte, du moins comme une entreprise profitable, à laquelle chacun, à son rang, participerait, haut baron ou prolétaire.

C'est un Juif, M. Haase, qui fut chargé d'apporter au gouvernement impérial l'adhésion officielle et sans réserve de la social-démocratie à la séance du Reichstag du 4 août 1914.

Par la suite il fallut déchanter ; la guerre se prolongeant, l'affaire devenait économiquement mauvaise, et il apparaissait de plus en plus urgent de la liquider de la manière la moins onéreuse possible. Les Juifs de la Finance et les Juifs du Socialisme furent parmi les premiers à incliner au pacifisme. La patrie *économique* était en danger, il fallait la sauver. De cet instant le patriotisme économique entrait sourdement en lutte contre « la vieille notion désuète » remontant aux âges pré-économiques de l'honneur national.

Lorsque, finalement, les armées de l'Empire, battues,

reculaient, l'Allemagne se vit contrainte, escomptant le bénéfice pratique de ce geste, d'accepter de la main onctueuse du Président Wilson à la fois la paix et la révolution. La révolution étant en quelque manière la rançon de la paix. Le parti social-démocrate, qui compte parmi ses dirigeants un très grand nombre de Juifs, se hissa au pouvoir sur les épaules de la défaite (1). La substitution d'un Empire allemand démocratique à un Empire allemand « impérial » faisait espérer des conditions plus douces ; on pouvait faire vibrer, et on a fait vibrer avec un prodigieux cynisme, et jusqu'à la distendre, la corde démocratique. Pour n'avoir plus rien de commun avec l'ancien régime, l'odieux ancien régime, bouc émissaire, abstraction chargée de tous les crimes de la nation vaincue, il fallait adhérer avec une ferveur démonstrative au régime nouveau, à cet Empire républicain innocent et vierge qui reniait feu son père, l'Empire impérial.

Il est incontestable que, dans la défaite, l'internationale de l'Or et celle du Sang, la finance internationale allemande et le socialisme internationaliste allemand, ont

(1) Dans son livre sur les partis politiques, M. Robert Michels écrit ces lignes : « La part des Juifs dans le mouvement ouvrier allemand est particulièrement grande. Nous avons déjà parlé de Ferdinand Lassalle et de Karl Marx, qui furent les deux grands fondateurs de ce mouvement ; à ces deux noms on peut encore ajouter celui du Juif Moses Hess, qui fut leur contemporain. Etait également Juif Johann Jacoby, le premier homme politique éminent, libéral de vieille marque, qui ait adhéré à la démocratie socialiste. C'est encore un Juif qui a fondé la première revue socialiste allemande, l'idéaliste Karl Hoechberg, fils d'un riche négociant de Francfort-sur-le-Mein (1885). Le président habituel des Congrès socialistes, Paul Singer, était Juif. Parmi les 81 députés élus au Reichstag aux avant-dernières élections, il y avait 9 Juifs (chiffre très élevé par rapport à l'ensemble de la population juive en Allemagne, ainsi qu'au nombre total des ouvriers juifs ou des membres du parti d'origine juive). Sur ces 9 députés, 4 professaient la religion mosaïque (Stadthagen, Singer, Wurm, Haase). Comme théoriciens (Ed. Bernstein, Adolf Braun, Jacob Stern, Simon Katzenstein, Bruno Schonlank), comme journalistes (Gradnauer, Eisner, Joseph Bloch, ce dernier, directeur des Sozialistische Monatshefte), comme organisateurs dans les différentes branches de l'activité socialiste (Hugo Heimann, l'initiateur de la politique communale, Leo Arons, spécialiste en matière électorale, Ludwig Frank, organisateur de la Jeunesse Socialiste), les Juifs ont rendu au parti des services inestimables. On trouve encore des Juifs à la tête de presque toutes les sections locales.

rendu d'incomparables services au Reich en lui évitant un complet écrasement. Si l'on ne pouvait sauver l'honneur, ni la patrie intégrale, du moins fallait-il tenter de sauver ce que l'on pourrait de la *patrie économique*.

Mettant en branle le subtil et formidable réseau de leurs influences ethniques, idéologiques et économiques, les Juifs allemands, tant capitalistes que socialistes, agirent puissamment dans le monde entier, les uns sur les sphères dirigeantes des pays de l'Entente, sur la Conférence de la Paix, les autres sur le monde ouvrier, ou plus exactement sur les intellectuels qui sont les chefs effectifs du prolétariat (1). Il paraîtrait légitime que les Allemands gardassent quelque reconnaissance à leurs Juifs pour les services qu'ils ont indéniablement rendus et qui devraient primer sur tous autres griefs. Force est de constater qu'il n'en est pas ainsi et que les Allemands sont plus ardemment antisémites qu'ils n'ont jamais été.

A examiner les choses de près, on s'aperçoit que le patriotisme des Juifs allemands est généralement différent, dans son essence même, du patriotisme de la majorité des Allemands.

Hindenburg et Ludendorff, pour prendre les noms symboliques de ces héros de la défaite, ces vaincus qui portent sur leurs épaules un fardeau de responsabilités écrasantes, sont respectés de ceux-là mêmes qui font profession de les haïr, et demeurent plus populaires, plus proches du cœur obscur des masses qu'un Monsieur Walter Rathenau, qui a cependant rendu à son pays, avant la guerre, pendant la guerre et après la guerre des services éminents, mais tous services d'ordre économique. Le patriotisme intégral, comme l'amour, est instinctif, il se nourrit d'illusions, de là son incomparable grandeur et sa vanité, selon le point de vue. Au yeux du populaire il y a autant de différences entre

(1) Dès avant la guerre, l'Internationale, organisation allemande ayant à sa tête un très grand nombre de Juifs, travaillait pour le pangermanisme. Cf. l'ouvrage de E. Laskine intitulé : « L'Internationale et le Pangermanisme ».

les deux soldats défavorisés du Destin et le magnat juif de la finance et de l'industrie, qu'entre des Titans foudroyés et un banquier qui s'agite pour faire face à une échéance difficile. Les masses ont un sentiment mystérieux et très profond de l'échelle morale des grandeurs.

Dans le malheur et les épreuves, lorsqu'on ne sent pas, lorsqu'on ne réagit pas de même et qu'on vit côte à côte sans pouvoir s'ignorer, on n'est pas loin de se haïr. Pour subtile qu'en puisse paraître l'analyse, ces états d'âme, qui font la distinction entre le patriotisme économique agissant et pratique et *l'autre*, le patriotisme tout court, gardent une valeur incomparable et travaillent à rendre plus profond le fossé qui sépare, malgré certaines affinités d'esprit et d'intérêts, l'Allemand du Juif allemand.

Une dernière cause agit enfin sur le mouvement de renaissance antisémite en Allemagne, nous retrouvons un spectre connu : le bolchévisme. Par un juste et cruel retour des choses d'ici-bas, l'arme qui a servi à réduire la Russie s'est retournée contre ses inventeurs. Empruntant certaines nuances particulières à la mentalité et aux formes sociales germaniques et baptisé spartakisme, le bolchévisme est venu troubler profondément et menacer de ruine et de subversion totale l'Allemagne vaincue.

Ce mouvement spartakiste, qui amena, comme il le devait logiquement, la guerre civile, l'émeute, les combats de rues et qui ne fut jugulé qu'avec peine, au prix de beaucoup de sang, par des troupes restées fidèles à la discipline de l'armée allemande d'ancien régime, était dirigé, comme le bolchévisme russe, par un état-major d'intellectuels et de propagandistes juifs, dont les plus fameux furent Liebknecht et Rosa Luxembourg. La forte poussée anti-juive, suscitée par cette tentative avortée, lui survivra longtemps encore. La lente réaction politique qui s'effectue dans l'Empire allemand d'aujourd'hui s'accompagne d'un puissant courant d'antisémitisme. On peut même considérer que l'antisémitisme est une des meilleures armes de la réaction.

§

Si les Juifs allemands ont joué un grand rôle dans l'expansion économique de l'Empire durant le dernier tiers du XIXe siècle et le début du XXe, s'ils cherchent à en jouer un plus important encore en travaillant à la reconstitution économique de l'Allemagne vaincue, que dire du rôle des Juifs en Autriche ? Car l'Autriche proprement dite, et particulièrement Vienne sa capitale, était avant la guerre une terre d'élection pour les Juifs et par contre coup la patrie de l'antisémitisme le plus militant. Le nationalisme autrichien, représenté surtout par le parti des chrétiens-sociaux de Lueger, voyait se dresser devant lui le pangermanisme déclaré du groupe Schonerer-Wolf et le pangermanisme sournois de la social-démocratie. Malgré que le groupe Schonerer affichât des tendances antisémites, il était soutenu dans la coulisse par les Juifs contre le cléricalisme-nationaliste des chrétiens-sociaux ; quant à la social-démocratie, on sait le rôle qu'y jouent en tous pays les intellectuels juifs. L'Autriche ne faisait pas exception à la règle, au contraire L'immense majorité des dirigeants influents du socialisme autrichien étaient, et sont aujourd'hui encore, des Israélites (1).

Le pangermanisme des Juifs d'Autriche, d'origine spécifiquement économique, supputait les avantages que pourrait retirer la monarchie danubienne en se mettant à la remorque de l'Allemagne, alors en pleine expansion ; quitte à voir la nation autrichienne perdre toute existence propre, pareille au fleuve qui s'enfonce dans la mer. La débâcle austro-hongroise renforce encore les raisons économiques qui inspirent les tendances des Juifs d'Autriche, fascinés par les avantages matériels qu'ils espèrent de la

(1) « Dans le mouvement socialiste autrichien le rôle des Juifs est tout à fait prépondérant. Nous ne citerons que les noms de Victor Adler, Ellenbogen, Fritz, Austerlitz, Max Adler, F. Hertz, Therese Schlesinger, Eckstein, Dr Diamand, Ad. Braun. » Michels, *op. cit.*, p. 182.

constitution d'une Europe centrale unifiée, qui unirait l'Empire républicain de Berlin et la République de Vienne.

Ces Juifs d'Autriche ont le patriotisme de la prospérité, un patriotisme d'affaires, subordonnant l'existence et l'avenir de la nation autrichienne aux seuls facteurs économiques. A cela se mêlent en outre des sentiments de haine tenace à l'égard de tout ce qui est catholique. Ces mêmes points de vue économiques et anti-cléricaux sont familiers aux social-démocrates et marxistes juifs qui ont toujours eu les yeux fixés sur Berlin en travaillant « au progrès et à la libération du prolétariat ».

Les récentes élections autrichiennes, qui ont marqué une avance considérable du parti des chrétiens-sociaux, le parti antisémite par excellence, le seul parti théoriquement et systématiquement antisémite du monde entier, ont été justement interprétées comme une défaite pour le pangermanisme autrichien qui poursuivait inlassablement ses projets de rattachement au *Reich*.

Lorsqu'on se rappelle que le parti social-démocrate, allié à d'autres fractions germanophiles, détenait le pouvoir lors des élections, et que, selon l'expression consacrée, il a *fait* ces élections qui ont donné, malgré tout, la victoire aux chrétiens-sociaux antisémites, on ne peut que conclure que l'antisémitisme n'est pas mort en Autriche, mais qu'il est au contraire en pleine renaissance.

Sans doute les Juifs d'Autriche ont-ils un sens assez exact des réalités économiques, lorsqu'ils préconisent une politique de rattachement à l'Allemagne, sans doute ont-ils en vue, à certains égards, le bien du pays et la prospérité de ses habitants, mais à ce patriotisme économique, sans attache avec la terre ancestrale et les traditions nationales autrichiennes, s'oppose le sentiment d'amour irraisonné, l'instinctive, l'illogique passion du patriotisme tout court.

On doit ajouter qu'en Autriche, comme partout ailleurs, la réaction contre le péril bolchéviste vient apporter son contingent à l'antisémitisme.

Si l'on voit l'antisémitisme se développer aujourd'hui dans des pays comme l'Italie, s'il commence à poindre en Suisse même, c'est par opposition à la politique d'envahissement des tyrans juifs de la Russie bolchéviste, dont la propagande et les manœuvres secrètes tendent à propager dans le monde entier leur mouvement de destruction nationale et de dissolution sociale.

Outre l'Italie à laquelle je viens de faire allusion, les grands pays victorieux : la France, l'Angleterre, les Etats-Unis, réagissent diversement sans doute et avec une intensité plus ou moins grande selon les tempéraments nationaux et les mentalités des dirigeants, contre la vague de subversion bolchéviste. Dans chacun de ces pays cette réaction s'accompagne d'une renaissance, plus ou moins marquée, du mouvement antisémite.

§

Au point où nous voilà parvenus nous pouvons donc conclure provisoirement que la renaissance de l'antisémitisme est un phénomène *d'une réalité incontestable* et qu'elle est due pour une très large part à la prépondérance des éléments juifs dans la direction de la révolution et de la propagande bolchéviste, tant en Russie que dans le reste du monde. A cette raison essentielle et dominante nous pouvons en ajouter une autre tirée du fait de la qualité très particulière du patriotisme des Juifs dans quelques pays de l'Europe. Ce patriotisme économique et pratique diffère essentiellement du patriotisme instinctif et sentimental des autres sujets d'une même nation. En un certain sens enfin, les Juifs s'opposent aux non-Juifs, surtout par le rôle qu'ils jouent comme initiateurs et comme acteurs dans les partis d'extrême-gauche, comme l'internationalisme au nationalisme.

Le phénomène de la renaissance de l'antisémitisme est trop complexe pour que ces raisons, si fortes soient-elles, suffisent à en épuiser les explications. Je me propose main-

tenant d'envisager la question sous d'autres faces et d'examiner le problème dans des conditions et sous un jour différents.

Avant de reprendre ma route je tiens à dire, quitte à me répéter, qu'il n'est ni dans mon dessein, ni dans ma tâche, telle que je me la suis assignée, de juger du plus ou moins de bien fondé des accusations qu'on porte contre les Juifs et qui tendent à justifier le renouveau de l'antisémitisme. Le développement du mouvement anti-juif est un *fait*, dont l'existence repose sur des états d'âme, des sentiments et des raisonnements qui sont eux-mêmes des *faits*. Les réalités historiques sont souvent irrationnelles et leur interprétation presque toujours controversable.

Que ces états d'âmes soient mal fondés, ces sentiments injustifiés, ces raisonnements faux, peu m'importe. Il suffit qu'ils existent pour que je m'attache à les indiquer ou à les décrire.

Si je voulais me livrer à une étude documentaire minutieuse, à une enquête critique impartiale et sévèrement critique de chacun des faits qu'on impute à grief aux Juifs, ce n'est pas un article que je devrais consacrer à la recherche des causes actuelles de l'antisémitisme, c'est dix volumes, cent volumes et la durée de cinq ou six vies humaines. Ce qui serait en principe conforme à une saine méthode historique est en pratique irréalisable; l'actualité passe sans qu'on ait le temps d'en saisir les complexes détours, l'action réclame une procédure brève et sans délai.

En rassemblant les accusations, les arguments, les explications qui viennent à l'appui et servent à la justification d'un mouvement *réel*, j'espère contribuer à amener la discussion sur un terrain solide et apporter un peu de lumière dans les ténèbres profondes où s'affrontent des passions formidables.

Insoluble énigme, vieille de plus de deux mille ans, le problème juif est un des plus redoutables que l'avenir pose à notre temps. Pour tenter de le résoudre, une fois peut-

être encore en vain, il faut au moins essayer d'en connaître les éléments.

§

A la guerre immense qui troubla si profondément l'ordre du monde paraissait devoir succéder une paix qui jetterait sur un sol consistant les fondations d'un ordre nouveau. Or la paix des Alliés, en tentant d'ordonner le chaos mondial, a eu ce résultat paradoxal de mécontenter, non seulement les vaincus, ce qui est normal, mais encore les vainqueurs, en créant entre eux des divergences dont on ne saurait sous-estimer la gravité. Derrière sa façade somptueuse et les *beaux* principes qui l'inspirent une telle paix ne peut point être un édifice solide qui repose sur les fondements si fragiles d'une Société des Nations chimérique, inconsistante et vaine. Il n'est plus que de rares esprits sincères pour ne point concéder que la Société des Nations ne soit en faillite, parfois même on parle de frauduleuse banqueroute.

Il en résulte que la paix n'est plus qu'une bâtisse branlante, qu'on tente de consolider par des moyens de fortune, plaçant un étai par-ci, cimentant une lézarde par-là. En langage diplomatique on appelle ça l'interprétation du Traité. Pour sa part le Conseil de la Société des Nations se livre à de frivoles logomachies et à de byzantines discussions, sous les formes sibyllines qui caractérisent cette scolastique de l'impuissance. Je n'ai d'ailleurs aucun dessein d'aller plus avant dans la critique du traité de Paix (1), il me suffit de constater le mécontentement universel qu'il a suscité. Or, des voix isolées, puis la rumeur publique ont dénoncé, à réitérées reprises, le rôle éminent qu'auraient joué, dans l'élaboration de ce mauvais traité, les Juifs qui se pressaient si nombreux dans l'entourage immédiat de MM. Wilson, Lloyd George et Clemenceau. Juifs de finance

(1) Cf. mon article : *Le Nouveau déséquilibre européen*, Mercure de France du 1er mars 1920.

et Juifs de révolution sont accusés d'avoir dicté de connivence une paix juive. Les Sémites internationaux ont réglé, dit-on, pas mal de choses au mieux de leurs intérêts de famille. Une impression très répandue au sujet de la paix et de ses vrais bénéficiaires est qu'on se trouve en présence d'une entente tacite entre les deux Internationales, celle de l'Or et celle du Sang. L'internationale financière et l'internationale révolutionnaire auraient pris toutes dispositions pour exploiter l'ordre, ou plus exactement le désordre nouveau, en vue non seulement de bénéfices immédiats, mais encore en vue de faire triompher à la longue, au détriment des civilisations occidentales, on ne sait quel idéal oriental, obscur, inexprimé et formidable. Or, les deux Internationales de l'Or et du Sang, la Finance et la Révolution, ont à leur tête une élite de Juifs ; l'une et l'autre étendent leurs tentacules à travers le monde entier. Leur rôle présumé dans la genèse d'une paix qui soulève contre elle d'innombrables mécontentements est la plus importante des causes actuelles de la renaissance de l'antisémitisme, après le bolchévisme.

Les voies de la Révolution, dont les masses humaines et les passions qui soulèvent ces masses constituent l'instrument, sont moins impénétrables, sinon moins ténébreuses que celles de la Finance. Là, tout est concentré dans quelques mains insaisissables, tout se trame dans le silence et dans la nuit, complices et solidaires, les acteurs sont secrets et discrets, l'instrument réside dans des opérations de Bourses, anonyme : achat et vente, vente et achat, et sous des actions invisibles les fléaux des balances du Destin oscillent. Contre l'autorité tyrannique, contre la domination de *l'Economique*, on peut sans doute trouver des armes, le cœur des hommes et l'âme des peuples en détiennent, mais trop souvent on les laisse rouiller au fourreau, inemployées, tandis que la Finance et le Commerce ne chôment jamais, qu'ils s'agitent toujours, agissent sans cesse, ne connaissent ni trêve ni repos. Le mou-

vement antisémite, dont je signale la renaissance pourrait bien, s'il se développe, s'il élargit son action en prenant conscience de lui-même, porter des coups décisifs à cette « civilisation économique » qui caractérise notre époque.

L'antisémitisme contemporain est le signe d'un malaise, la manifestation d'une inquiétude et d'une angoisse dont on attribue les causes aux Juifs, ou plus exactement à quelque chose d'indéfini, d'imprécisé, que paraissent représenter excellemment les Juifs et l'esprit juif.

Avant d'aller plus avant, je voudrais faire justice d'une objection spécieuse, mais inopérante et sans valeur, qu'on se voit perpétuellement opposer, dans les discussions de l'ordre de celle qui nous occupe. Comment, dit-on, vouloir unir dans une action commune la Finance et la Révolution, qui sont des ennemies mortelles, la Révolution s'efforçant uniquement à abattre l'oligarchie financière pour délivrer le monde du joug capitaliste ?

Qu'il y ait contradiction en principe, sans doute ; mais en fait ? L'opposition est plus théorique et verbale que réelle. Tandis que la révolution tend à utiliser l'instinct irraisonné et niveleur des foules déchaînées et frénétiques qui se soulèvent contre tout ce qui les réfrène et les dépasse, avec une violence parfois irrésistible, la finance raisonne froidement. D'un côté, sous des apparences de logique et de science, lorsque la mode est aux sciences et à la logique, sous des formes mystiques, lorsque règne le mysticisme, tout est appétit, tout est passion ; de l'autre, tout est calcul, combinaison, préméditation, fondé sur une observation méticuleuse des réalités, rien qui vienne du cœur ni des entrailles, un pur cerveau qui pèse et qui compte (1).

(1) Il paraît utile de noter que c'est un banquier juif anglais, le célèbre économiste David Ricardo, fils lui même d'un banquier juif hollandais émigré à Londres à la fin du XVIIIe siècle, qui est l'inventeur et le théoricien de la conception purement économique du monde qui domine un peu partout aujourd'hui. Le mercantilisme politique contemporain, les affaires au-dessus de tout, provient directement de Ricardo. En outre, le fondateur du socialisme scien-

Or c'est une loi de l'histoire souvent vérifiée que l'égalitarisme social, que ce soit sous forme de radicalisme démocratique ou sous telle forme socialiste et communiste qu'on voudra, est le régime le plus favorable aux gens d'affaires et aux manieurs d'argent, parce qu'il brise les cadres politiques, sociaux et familiaux qui font obstacle à la prééminence et à l'absolutisme de l'or. Lorsque domine une conception économique de la civilisation, l'égalitarisme apparaît à la fois comme une rançon et comme un levier. Ce sont toujours les classes moyennes, principalement les classes rurales, représentant la plus grande richesse à l'état diffus et parcellaire, qui font les frais des mouvements sociaux égalitaires, au bénéfice des grands brasseurs d'affaires, des magnats de la finance et des démagogues complices. Il faut ajouter qu'au point de vue financier strict, les événements les plus désastreux de l'histoire, guerres ou révolutions, ne représentent jamais des catastrophes ; les manieurs d'argent et les brasseurs d'affaires avisés peuvent tirer parti de *tout*, à condition de savoir d'avance, d'être renseignés. C'est pourquoi la Finance internationale, en dehors des événements qu'elle provoque directement au moyen des puissantes influences dont elle dispose, s'est vue contrainte de créer à son usage, pour connaître sans délai tous événements, un service de renseignements d'une amplitude extraordinaire et d'une précision infinie, qui laisse loin derrière lui, par ses ramifications et par sa rapidité, toutes les organisations analogues dont peuvent disposer les Etats

tifique, le Juif allemand Karl Marx, se plaçait sur le terrain même de Ricardo, pour le combattre, en lui empruntant un grand nombre de ses conceptions, de ses arguments, de ses théories et de ses conclusions.

Le lien mystérieux, l'affinité secrète qui unissent malgré tout les *mercantilistes* et *affairistes* puritains aux bolchévistes proviennent pour une large part du fait qu'ils ont en commun, en en tirant des conséquences et des conclusions différentes, *une même conception et une même vision du monde*. Cette conception et cette vision sont des produits essentiellement sémites, issus des cerveaux juifs de David Ricardo et de Karl Marx.

La conception *mystico-judéo-économiste* de l'humanité est commune au libéralisme puritain et au socialisme dit scientifique, dont est issu le bolchévisme.

eux-mêmes. Il est certain que les Juifs, dispersés sur toute la surface de la terre, mêlés à toutes les classes sociales et reliés entre eux par les liens d'une étroite solidarité ethnique, religieuse et familiale, se trouvent à cet égard dans une situation exceptionnellement favorable. Leur situation fait songer au cercle dont on disait que le centre n'était nulle part et la circonférence partout.

Laissant là cette digression importante, revenons-en à la Paix, cause de tant de mécontentements et source nouvelle d'antisémitisme. En dehors de toute question de justice ou d'injustice il y a au moins quelque excès à prétendre rejeter le fardeau de toutes les fautes et de toutes les erreurs qui ornent le Traité sur les seules épaules des Juifs. Si même on admet que leur rôle ait été considérable, il n'a pas été dominant à ce point qu'on les doive charger de toutes les responsabilités directes. M. Clemenceau, ni M. Wilson, ni M. Lloyd George ne sont des Juifs ; à de rares exceptions près les plénipotentiaires des diverses puissances n'étaient pas Juifs ; d'où proviendrait donc ce cachet de sémitisme si marqué que certains découvrent dans ce qu'on pourrait appeler l'esprit du traité de paix ?

On parle d'influences ? Mais comment se sont-elles exercées ? Par des pressions directes ? Par des considérations d'intérêts, de sympathie ou d'amitié? Ce peut être vrai dans une certaine mesure, mais point ne suffit à tout expliquer.

J'ai écrit moi-même au sujet de la paix qu'elle était une paix protestante ; je crois aujourd'hui avoir employé un terme insuffisamment exact, parce que d'une acception trop large : ce n'est pas paix protestante qu'il faut dire, mais *paix puritaine*, ce qui n'est pas exactement la même chose.

Or, et ceci est un point capital, entre le puritanisme et le judaïsme il y a des affinités certaines et des rapports historiques incontestables. Si la paix est marquée au coin de l'esprit juif, c'est sans doute dû, moins à l'influence directe des Juifs contemporains qu'au souffle judaïque qui pénètre

tout le puritanisme. Si certaines influences ont pu s'exercer, si les suggestions de l'entourage juif des grands premiers rôles de la Conférence ont trouvé des oreilles complaisantes et des cœurs attentifs, c'est que le passé avait préparé le terrain.

Lorsque l'antisémitisme renaissant se dresse dans un mouvement d'instinctive révolte et cherche des arguments dans les événements actuels pour expliquer, pour justifier et nourrir son action, et qu'il se retourne contre la mauvaise paix, agrémentée d'une nébuleuse Société des Nations, sa révolte prend un sens extrêmement profond, qui n'est pas immédiatement entrevu, mais qui tend à frapper à travers toute une longue histoire, souvent glorieuse, la politique tout entière, la philosophie tout entière, la religion, la civilisation tout entières, issues du mercantilisme puritain.

La paix est la plus récente des grandes manifestations de la méthode et de l'esprit du mercantilisme puritain; elle a été déterminée, conclue et rédigée sous les auspices de deux puritains de marque : l'Américain Wilson et l'Anglais Lloyd George. Il apparaît de plus en plus nettement, à mesure que des « interprétations » tendent à la modifier et à préciser le sens inconsistant et vague de la lettre pour en adapter l'esprit à des conditions matérielles, que M. Clemenceau s'est laissé manœuvrer par ses collègues. Dès lors, pour qui connaît l'histoire, il n'est pas le moins du monde étrange ni paradoxal que l'œuvre née du cerveau de deux hommes d'Etat foncièrement puritains puisse être pénétrée d'éléments sémitiques, ni qu'elle ait pu être directement influencée par les sentiments, les idées et les intérêts d'un entourage où les Juifs tenaient une place importante. Des affinités lointaines, des raisons ataviques en fournissent l'explication.

L'étrange mélange d'impérialisme sournois, de mercantilisme pratique et d'humanitarisme prêcheur, qui caractérise la mentalité du puritain Wilson comme celle du puri-

tain Lloyd George, découle historiquement d'influences judaïques ; comme il ressort des travaux de Sombart, dont nous allons parler, et comme on l'a dit très justement, « le puritanisme consomme l'alliance de l'esprit protestant et de l'esprit juif » (1).

Quels sont donc les traits dominants de la psychologie d'un Lloyd George et d'un Wilson ? Un curieux et profond ouvrage, paru en 1913, c'est-à-dire avant la guerre, va nous l'apprendre. Dans son livre intitulé : *La Genèse de l'Impérialisme anglais*, M. Léon Hennebicq écrivait ce qui suit, et dont je souligne l'essentiel à mon point de vue :

On dit que l'impérialisme est militariste, et il ne recule certes pas devant la brutalité des moyens. Mais s'il pousse à l'édification des citadelles, il pousse plus encore à la construction des flottes. Et, s'il accumule les menaces de conflits, il n'a cependant dans sa bouche hypocrite que des assurances mielleuses de fraternité et de paix.

Les Anglais lancent des dreadnoughts, mais, disent-ils, pour perpétuer, à la manière des légions romaines, la paix anglaise, c'est-à-dire le trafic maritime sous pavillon britannique.

Si les Allemands ont un programme naval aussi ambitieux, c'est qu'ils veulent réaliser ce qu'ils appellent la Weltwirtschaft, c'est-à-dire la paix économique sous les trois couleurs impériales et à travers tous les océans. Le canal de Panama offre le même prétexte aux Etats-Unis.

En s'affublant de la sorte, ils prétendent les uns et les autres à un apostolat où l'intérêt économique se coiffe d'une prédication morale parfois grimaçante.

Les Anglais ont poussé loin ce sentimentalisme de façade, et ils l'ont aggravé d'une absolue sincérité. *On ne sait plus si c'est le clergyman qui trafique ou le marchand qui prêche. Ce qui est certain, c'est que, à leur propre bénéfice, ils rêvent de faire le bonheur de l'humanité. Cet étrange amalgame de charlatanisme mercantile et de prédication morale n'est pas un des traits les moins curieux du sentiment impérialiste.* Autour de nous personne ne s'étonne ,quand, reflétés dans le miroir

(1) M. Léon Hennebicq, voir la note suivante.

colonial, l'alcoolisme et la spoliation s'ennoblissent du devoir du blanc de civiliser les sauvages. Tout le monde l'accepte avec attendrissement.

Tel qu'il est, c'est donc un singulier mélange de naïveté et de calcul, de traditions nationales et de modernisme humanitaire (1).

Il ressort de ces lignes un portrait psychologique d'une vérité criante qui met en pleine lumière les traits communs aux deux êtres, par ailleurs si dissemblables, qui s'appellent Wilson et Lloyd George. Ils sont comme deux frères qui n'ont entre eux aucune ressemblance dans les traits, mais qui gardent cependant un « air de famille ». Le Président des Etats-Unis et le premier de Grande-Bretagne sont mentalement de souche commune et conservent cet « air de famille » qui leur vient de l'ancêtre commun : le Puritanisme.

§

Au début du XVIIe siècle, l'industrie, et surtout le commerce hollandais étaient en passe de dominer le monde, étant eux-mêmes dominés par la Finance qui se trouvait alors presque tout entière entre les mains des Juifs d'Amsterdam. Plus tard, sous le puritain Cromwell d'abord, qui fut l'initiateur du mouvement et le grand protecteur des Juifs, puis définitivement sous Guillaume III d'Orange (roi d'Angleterre à partir de 1609), la primauté passe à l'Angleterre, au moment où les Juifs font de la Bourse de Londres le centre financier de l'univers mercantile.

Avec des hauts et des bas, d'une manière ininterrompue, cette primauté de la Bourse de Londres sur les affaires du monde s'étend sur une période de plus de deux cents ans. Cette domination séculaire est aujourd'hui à son crépuscule. Par la force des événements et par la volonté, si souple à s'adapter aux circonstances et si pratique des Juifs, la capitale financière du monde émigre vers New-York ; Wall-Street va régir l'univers. Les deux cent cin-

(1) *Genèse de l'impérialisme anglais*, Paris, 1913, p. 11-12.

quante mille Juifs d'Angleterre cèdent le pas au million de Juifs new-yorkais, aux deux ou trois millions de Juifs américains ; Israël fait alliance avec les puritains du Nouveau-Monde. Comme ils l'avaient jadis tranféré d'Amsterdam à Londres, et selon un calcul d'intérêt analogue qui les pousse à faire fond sur l'avenir économique de l'Amérique, les Juifs ont transporté le centre mondial de leurs opérations à New-York (1). Cette vue de l'affinité qu'ont l'un pour l'autre le Juif et le Puritain, fondée sur des réalités historiques incontestables, est l'une des plus profondes et des plus fécondes de la philosophie de l'histoire moderne.

L'économiste Max Weber s'était efforcé de mettre en lumière le rapport étroit qui unit le mouvement puritain au développement du capitalisme moderne ; c'est en reprenant cette étude et en la poussant plus à fond que M. Werner Sombart fut amené à démontrer que tous les éléments de la mentalité puritaine qui sont en relation avec les progrès de l'esprit capitaliste procèdent directement du judaïsme (2). Le puritanisme apparaît dès lors dans l'histoire comme une forme mystico-pratique du protestantisme très profondément imbue de tendances juives.

La Paix porte incontestablement l'empreinte de ce mélange d'idéalisme mystique et de sentimentalisme humanitaire d'une part et d'autre part de sens pratique et de mercantilisme qui peut servir à caractériser l'esprit juif comme l'esprit puritain (3). Dans tout ce qui touche à

(1) Ceci pourrait servir à expliquer l'effort que font actuellement les Anglais pour tenter de confisquer à leur profit le mouvement du sionisme palestinien. Le *Times* publiait récemment une interview, bien significative à cet égard, du lieutenant Jabotinsky, sioniste et organisateur de la légion juive : « *Le gouvernement juif en Palestine*, disait-il entre autres, *sera le symbole de la coopération anglo-israélite et un centre d'influence pour les sentiments favorables aux intérêts britanniques parmi les israëlites répandus dans l'univers.* » Le sens de la manœuvre ne peut être plus nettement indiqué.

(2) *Die Juden und das Wirtschaftsleben*, Leipzig, 1911.

(3) « Les Hollandais, comme les Anglais, gens pratiques et avisés, utilisèrent le génie commercial des Juifs et le firent servir à leur propre enrichissement. D'incontestables affinités existaient entre l'esprit de ces nations et l'esprit juif, entre l'Israélite et le Hollandais positif ou l'Anglais, cet Anglais dont le caractère, dit Emerson, peut se ramener à une dualité irréductible qui fait de ce

l'élaboration de la paix, l'influence puritaine et l'influence juive sont indissolublement liées, les traditions expliquent le succès de certaines interventions.

Le propre de la politique puritaine est de faire servir des formules élevées et des émotions humanitaires à des buts matériels et pratiques, car elle sait se plier aux nécessités et tenir compte des réalités. Mais, tandis que le pur financier peut raisonner et agir en parfait internationaliste en subordonnant tout à l'intérêt de ses propres affaires, l'homme d'Etat, à moins d'être un traître avéré, subordonne son action au sentiment et à l'intérêt national ou tout au moins à ce qu'il croit être ce sentiment et cet intérêt. La patrie vient troubler et compliquer son jeu. Pour le pur manieur d'argent il n'existe rien hors de son intérêt, il n'est pour lui ni bonnes ni mauvaises affaires, à condition qu'il soit parfaitement renseigné sur les événements, car le tout est de pouvoir acheter ou vendre au moment opportun. Victoire ou défaite, financièrement tout peut s'exploiter de manière heureuse, pourvu qu'on ait des nouvelles sûres avant quiconque. On connaît l'anecdote qui se rapporte à l'origine de l'immense fortune des Rosthchild :

Le 19 juin 1815, Nathan Meyer Rothschild, appuyé sur son pilier favori, au Stock-Exchange, donnait la comédie d'un profond abattement : l'armée anglaise en fuite à Mont-Saint-Jean ! Par toute la Bourse, panique et dégringolade : « Vendons, vendons à tout prix ! » Le Juif rit sous cape. Par des courriers secrets, il

peuple le plus rêveur et le plus pratique du monde, chose que l'on peut également dire des Juifs. » (Bernard Lazare : *L'Antisémitisme*, Paris, 1894, p. 152-153.)

De ces lignes on peut rapprocher ce que dit des Américains M. Nicolas M. Butler, dans un livre intitulé: *The American as he his :* « Contrairement, peut être, à la croyance commune, l'Américain a un caractère sentimental. Ce que l'on appelle son caractère positif est à la fois tempéré et dominé par une chaleur de sentiment et un idéalisme persistant très remarquables... Le côté idéal a toujours plus influencé l'Américain que le côté matériel, *mais il témoigne d'une satisfaction farouche, qu'il lui est difficile de dissimuler, lorsque la poursuite de son idéal lui apporte en même temps une récompence matérielle* » (p. 41, et 69).

Ceci aussi peut également se dire des Juifs.

sait qu'en réalité la bataille est gagnée; ses fidèles courtiers rachètent dans l'ombre; quelques heures plus tard, c'est la hausse formidable, vertigineuse, le coup aux dés pipés, la fortune (1)...

Cette spéculation sur la victoire aurait pu aisément se retourner et être aussi fructueuse. Si la bataille de Waterloo avait été perdue et que Nathan Meyer Rothschild l'eût su avant quiconque, il faisait courir le bruit d'une victoire, la hausse se produisait immédiatement et par ses courtiers le spéculateur juif vendait à découvert; quelques heures plus tard on sait que la bataille est perdue, les cours de la Bourse s'effondrent et le financier rachète à bas prix; dans l'un ou l'autre cas, victoire ou défaite, le résultat est le même, en ce qui le concerne. L'homme d'Etat n'a point la partie aussi aisée ni aussi belle, il ne peut pas gagner à tout coup. La situation si précaire, malgré les apparences, de Lloyd George en Angleterre, l'échec retentissant infligé à l'inconsistant idéalisme wilsonien par les récentes élections en sont les preuves immédiates.

Au sein de sa nation dispersée le Juif de finance international n'a d'autre patrie que ses affaires, tandis que le politique puritain est attaché au sol natal. On aurait tort d'imaginer qu'un Wilson ou un Lloyd George, malgré les nuées qu'ils agitent, n'ont pas rendu, ou tenté de rendre d'éminents services à leurs pays respectifs. En ce qui concerne le premier, par exemple, il n'est pas douteux qu'il a su admirablement attendre et saisir l'heure de son intervention armée; tirant les choses en longueur, accumulant les Notes, tant que cela était profitable aux intérêts économiques des Etats-Unis, ne se décidant enfin à agir qu'au moment le plus opportun pour sauvegarder d'immenses intérêts en donnant à la politique américaine un caractère de primauté mondiale qu'elle n'avait jamais eu jusqu'alors. Le mysticisme apocalyptique venant à dominer dans son cerveau malade, le peuple américain s'empresse de le liqui-

(1) Hennebicq, *loc. cit.*, p. 203.

der, lui, son parti et sa politique. Il n'en reste pas moins que sa dictature de huit ans laisse le pays plus puissant et plus prospère qu'il n'a jamais été.

Puritains l'un et l'autre, solidaires d'une même tradition, MM. Wilson et Lloyd George n'en n'ont pas moins été contraints d'adopter dans certains cas des attitudes opposées. En ce qui concerne la Russie, par exemple. C'est au nom de principes hautement humanitaires que le gouvernement anglais préconise la reprise des relations avec la Russie des Soviets, parce que ces relations lui apparaissent comme économiquement et politiquement profitables. C'est au nom de principes non moins humanitaires que les Américains refusent de serrer dans les leurs les mains sanglantes des bandits de Moscou : en définitive ce jeu serait contraire à leurs intérêts. Les Américains reprochent à leur Président, et c'est là une des causes principales de son échec, d'avoir trop sacrifié les réalités nationales à ses songeries super-nationales et de n'avoir pas réagi assez fortement contre les menées de la propagande bolchéviste à l'intérieur du pays. La Société des Nations recrutait d'ardents partisans parmi les Juifs de l'entourage du Président Wilson, et ce sont eux aussi qui le poussaient à ménager le plus possible le bolchévisme russe. Mais ici les intérêts nationaux américains entrent en jeu ; la politique mondiale des Etats-Unis est pour une large part tournée vers l'Ouest et dominée par les problèmes du Pacifique et la rivalité japonaise. L'affaiblissement de la Russie, consécutif à la Révolution, a eu pour résultat immédiat de développer énormément les zones d'influence du Japon sur les côtes asiatiques du Pacifique. Une Russie, telle que l'a faite le bolchévisme, trop faible en Asie, contredit aux intérêts américains (1).

L'Angleterre, au contraire, a toujours considéré la Russie

(1) On peut rappeler à ce sujet le rôle du Président Roosevelt agissant comme arbitre après la guerre russo-japonaise, et penchant dans un sens nettement russophile lors de la conclusion du traité de Portsmouth.

comme sa grande rivale sur le continent asiatique, elle souhaite, désire et favorise son affaiblissement définitif, aussi bien en ce qui concerne la question de Constantinople et des Détroits, qu'en ce qui concerne les zones d'influence en Perse et en Asie Centrale. Lorsqu'il travaille, sous de nobles prétextes, à nouer des relations avec le bolchévisme, Lloyd George satisfait non seulement aux impulsions de son mysticisme puritain, mais encore à son réalisme puritain, en poursuivant le double but de consolider l'abominable régime qui consommera la ruine de la Russie, et d'établir des relations commerciales qui la feront tomber sous la dépendance des marchands de Manchester et d'ailleurs. Il est à remarquer, en outre, que dans le désir d'affaiblir à tout prix la Russie de demain et de s'assurer la maitrise dans la mer Baltique, l'Angleterre soutient les allogènes de l'ex-Empire des Tsars riverains de la Baltique, dont elle cherche à éloigner la Pologne. Les Polonais, qui ont déjà le tort d'être en majorité catholiques, doivent servir d'appât à l'ouest pour le bolchévisme russe, car il faut éviter à tout prix que les tyrans de Moscou, se trouvant en présence d'une Pologne trop forte pour qu'il soit possible de rien tenter contre elle, ne tournent décidément vers l'Asie leur puissance d'agitation et de dissolution.

Humanitaire et volontiers grandiloquente dans ses formules, commerciale et pratique dans ses desseins, la politique puritaine philo-bolchéviste, anti-russe, anti-polonaise, anti-slave de M. Lloyd George se trouve être singulièrement sympathique et favorable aux Juifs. Malheureusement cette politique grandiose est une politique d'aventure si pleine de dangers tant à l'intérieur de la Grande-Bretagne qu'au sein de l'Empire Britannique tout entier, qu'on offre aux coups et aux menaces de la propagande bolchéviste, qu'un mouvement de réaction se dessine contre elle, qui fatalement y viendra mettre fin, avant qu'il soit longtemps. Le bon sens anglican ne tardera guère à apporter un terme à la politique mystico-mercantile du Celte puritain et lyrique.

Le vent d'antisémitisme qui commence à souffler sur les Iles Britanniques est un signe de cette réaction.

Aux Etats-Unis comme en Grande-Bretagne on verra se développer un mouvement de concentration, de resserrement étroitement nationaliste qui s'opposera au mouvement de dissolution internationaliste qui règne sur la plus grande partie du monde depuis la signature de l'armistice, sous la double forme de tendances révolutionnaires plus ou moins bolchévisantes et de vastes mouvements d'affaires commermerciales et financières qui se déploient sous le masque d'une Société anonyme des Nations.

Tandis que les Juifs internationaux misent sur ces deux cartes : Révolution et Société anonyme des Nations, l'antisémitisme mise à l'opposé sur la carte nationaliste.

Il est intéressant de constater, sans pouvoir y insister pour l'instant, qu'au sein même du judaïsme la tendance du sionisme honnête est de travailler dans un sens nettement et étroitement nationaliste ; c'est d'elle peut-être qu'on est en droit d'espérer une juste solution du problème juif, qui viendrait libérer le monde et mettre fin à l'antisémitisme.

§

Pour conclure, on peut affirmer qu'un examen impartial de la situation mondiale permet de constater une renaissance générale de l'antisémitisme dirigée plutôt contre les manifestations de l'Esprit juif que contre les personnes juives, et faisant appel à une multiplicité d'arguments et de passions d'une indéniable puissance.

Cette renaissance de l'antisémitisme est le signe qu'une crise profonde travaille le monde et marque un grand tournant de l'histoire. Après le grand cataclysme de la guerre qui brouilla tout, elle annonce une période nouvelle qui va s'ouvrir, soit que triomphent les nationalités, soit que triomphe l'internationalisme économique et révolutionnaire.

Plongés dans le tourbillon des événements, nous avons coutume de considérer certains mouvements d'une immense

portée comme étant sans importance, et comme n'ayant qu'une existence sporadique et qu'une valeur anecdotique.

Pour réaliser l'extrême généralité du problème dont nous venons d'esquisser l'étude, il faut se rappeler que l'histoire de la civilisation depuis deux millénaires est dominée par une lutte sans merci, avec des alternatives diverses de succès et d'échec, entre l'esprit juif et l'esprit gréco-romain.

La fin du monde antique a été marquée par le triomphe de l'universalisme juif, sous les formes du christianisme primitif, sur l'esprit de la Cité antique.

C'est aujourd'hui l'esprit de Cité, sous les formes élargies de la Nation moderne, qui s'apprête à livrer une nouvelle bataille à l'universalisme des prophètes et des marchands.

GEORGES BATAULT.

LE JEUNE TAINE

Vierges encore des affronts de la vie, qu'on aime à les contempler, les jeunes talents, lorsqu'ils s'offrent avec une ingénuité que l'expérience n'a point flétrie !

C'est une volupté de lire les « Lettres de Jeunesse » de Taine. Pages magnifiques où nous voyons un curieux caractère s'affirmer dans son essor premier avec une pureté, avec une décision dont la vie présente rarement le spectacle.

A vingt ans, le jeune Taine offre le tableau d'un caractère parfaitement systématisé. Il n'aura qu'à regarder en lui-même et généraliser son cas pour prétendre que le génie atteste toujours une faculté maîtresse. La *passion de la connaissance*, tel est le trait fondamental du jeune philosophe. Il s'évoque à nos yeux tel qu'il apparaissait à ce maître qui lui appliqua si justement la maxime de Spinoza : « Vivre pour penser ! » et déclarait que ce jeune homme, si riche d'intelligence et de cœur, n'appartenait déjà plus à la terre, étranger à toute autre préoccupation que la recherche de la vérité. A l'âge où tant de jeunes gens, voyant s'ouvrir devant eux le monde réel avec ses séductions, ses étrangetés, ses aventures, trouvent un peu pâle l'austère joie de conquérir le savoir, il vit dans l'ivresse de la dialectique et dans l'ardente contemplation des idées. Il s'étonne naïvement que des hommes puissent songer à tant de fausses voluptés, alors que la réflexion sur les éternels problèmes offre d'aussi puissants attraits. Est-il donc possible qu'on puisse aimer « autre chose que les choses parfaites que découvre la science et la réflexion intérieure » (1)?

(1) *Correspondance*, I, 60.

Avec quel ardeur le jeune apôtre ne réprimande-t-il point son ami Prévost-Paradol, dont l'âme, faite sans doute d'une essence moins pure, trouvait parfois des charmes aux qualités illusoires qui flattent les sens ! Avec quelle vigueur ne lui reproche-t-il point une coupable « nonchalance pour la vérité » ! Avec quelle virile autorité n'affirme-t-il point que la vie dévouée à la contemplation du monde des idées pures est la seule destinée digne de l'homme !

Loin de lui la pensée de travailler pour conquérir une situation plus ou moins avantageuse aux regards du monde. La modicité de ses ressources le contraint à prendre un métier : il choisit celui qui lui laisse le plus de loisirs pour se livrer à son exclusif penchant vers la connaissance. De là son option pour la carrière professorale. En son cœur, nulle joie pressentie de communiquer plus tard ses pensées à un auditoire attentif de jeunes gens. Il suit simplement l'exemple de son maître Spinoza, qui, pour assurer la liberté de sa pensée, vivait d'un très humble métier, tandis que, suivant l'expression de Schleiermacher, son esprit « se mirait dans le monde éternel ». « Forcé de me vendre, dit-il, j'ai vendu de moi le moins que j'ai pu (1). » Il le répète maintes fois : il se mépriserait lui-même si ses travaux n'avaient pour but que d'assurer le confort de son existence future. Et dans sa pauvreté digne, il s'écrie : « J'étudie par besoin de savoir et non pour me préparer un gagne-pain (2). »

La soif insatiable de tout son être pour le savoir, il l'exprime en termes passionnés. Dès l'âge de quinze ans « toute son âme se tournait vers le besoin de connaître ». Il est fier de cette âme où les instincts les plus impérieux sont courbés sous un « règne exclusif » : « l'amour de connaître et le goût de la science certaine » (3).

Voyez-le, la tête légèrement penchée, les yeux plongeant

(1) *Correspondance*, I, 90.
(2) *Correspondance*, I, 57.
(3) *Correspondance*, I, 36.

au delà de l'horizon humain et le corps absorbé dans une silencieuse extase. Anéanti dans le monde des concepts, il savoure « le tête-à-tête de l'amour ». N'entendez-vous pas le chant ravissant des idées qui seules sont les choses vivantes, parfaites et dignes de cet immense amour qui pleure insatisfait au cœur de l'homme? Le philosophe est l'amant. Fou de la pensée, il veut « vivre uniquement avec cette chère et charmante maîtresse » (1). L'ignorez-vous, le frisson délicieux des idées ?

Causer avec les idées est un plaisir infini et une occupation passionnée. Toutes les facultés sont tendues, on oublie le reste, les jours fuient comme une flèche... Cela même est une sorte d'ivresse, plus on a bu, plus on veut boire et, l'habitude aidant la passion, on en vient à ne plus vouloir sortir de sa chambre. Je comprends en ce moment ceux qui ont vécu sur leur chaise, regardant dans leur cerveau, ne daignant pas même mettre la tête à la fenêtre pour regarder ce qui se passe (2).

Magnifique enthousiasme juvénile ! Pourquoi donc nous répétons-nous en lisant ces admirables lignes une phrase où Prévost-Paradol glaçait l'ardeur de celui qui lui apparaissait comme le Don Juan de la Connaissance ?

Don Juan avait en lui cet amour pour la femme idéale ; il a couru le monde ; serrant et brisant de dépit dans ses bras toutes les imparfaites images qu'il croyait un moment aimer ; et il est mort épuisé de fatigue, consumé de son insatiable amour (3).

Si Don Juan veut toutes les femmes, Taine à son tour veut toutes les connaissances. En lui revit ce formidable appétit intellectuel de ces « hommes universels », gloires de la Renaissance, qui prétendaient faire de leurs esprits des « abîmes de science ».

Cette passion d'accumuler dans un cerveau toutes les connaissances se retrouve toujours aux époques de ferveur intellectuelle où l'on place sur le savoir d'infinies espé-

(1) *Correspondance*, I, 234.
(2) *Correspondance*, I, 251.
(3) Gréard : *Prévost-Paradol*, p. 149.

rances. Ce fut le cas dans la première période de la Renaissance, lorsque l'esprit, libéré des entraves théologiques, fort des disciplines antiques restaurées, croyait superbement en lui. Ce fut encore le cas au début du XIXe siècle, lorsque la science, nettement consciente de ses méthodes, ne douta plus de son pouvoir. Taine, comme son contemporain Renan, veut faire en lui la Somme du savoir humain. Son maître Vacherot lui reconnaît « une ardeur et une avidité de connaissances dont il n'a pas vu d'exemples ». Le programme d'études du jeune étudiant est encyclopédique.

Je veux une instruction complète... Voilà ce qui me jette dans toutes sortes de recherches et me forcera, quand je sortirai de l'école, à étudier en outre les sciences sociales, l'économie politique et les sciences physiques. La vie est longue, voilà à quoi elle me servira (1).

Tâche accablante ! Décevante contradiction entre l'illimité du désir et les médiocres forces de l'homme ! Avec angoisse, le jeune enthousiaste songe parfois à « l'immensité de génie et de science » qu'il faudrait pour réaliser son dessein. Et déjà le corps s'avère las sous le faix.

Je tombe bien souvent, dit-il, dans des langueurs et des faiblesses ; et il m'arrive alors, étendu sur mon lit ou sur ma chaise, de passer des heures entières dans cet évanouissement de la pensée, si triste, si accablant que tu connais (2).

Dans cet aveu, nous pouvons pressentir que sa passion de la connaissance ne sera pas toujours béatitude, mais que, selon cette duplicité mystérieuse des mots que notait Vigny, sa passion de la connaissance sera, elle aussi, une passion comme celle du Christ.

Et nous songeons à l'harmonieuse sagesse d'un Gœthe, le plus grand des écrivains, parce qu'il est celui dont l'esprit est venu se heurter au plus grand nombre de problèmes posés réellement par la vie et qui disait à Eckermann

(1) *Correspondance*, I, 57.
(2) *Correspondance*, I, 53.

que le développement total de l'homme n'étant pas possible, il devait chercher à se développer comme « fragment d'être », ajoutant que la notion de limite est inséparable de la notion de grandeur humaine : « L'art le plus grand, c'est de savoir se tracer une limite et de s'isoler. »

Mais Taine, à cette époque, eût peut-être trouvé mesquin le point de vue humaniste qui, voyant dans la formation de l'homme la chose capitale, lui prescrit de régler sa quantité de savoir sur ses forces, n'en prenant jamais que ce qui est compatible avec la réalisation de la forme humaine la plus saine et la plus achevée que comporte sa nature. Manière de voir que Nietzsche, avec son haut bon sens, mettra nettement en valeur, lorsque, donnant aux modernes avides l'exemple de l'Hellénisme, il leur montrera que, loin de vouloir absorber toutes les connaissances, les Grecs posaient un principe de sélection par l'application du précepte delphique : « Connais-toi toi-même ». Formule qui, transportée sur le plan intellectuel, signifiait : Ne prends du savoir que ce qui correspond aux besoins réels de ta nature !

Taine, à cette époque de sa vie, représente pleinement le point de vue scientiste qui dévoue l'homme à la connaissance, l'œuvre de savoir affirmant sa valeur absolue à tel point que tous les sacrifices pour elle sont légitimes, dût l'individu y perdre ses forces et sa joie de vivre.

Nous en arrivons à nous demander si Taine et Renan ne représentent pas en un sens le romantisme transporté sur le plan intellectuel. Le Romantisme est en son fond le désir humain d'infini s'affranchissant du contrôle du réel. Le romantique veut l'infini de l'amour, l'infini de la joie, l'infini du rêve, l'infini de la douleur, sans calculer au préalable la juste mesure humaine. Le romantique de la connaissance veut pour l'humanité bornée tout l'infini du savoir et veut faire entrer dans un esprit particulier toute la sapience humaine.

Aussi bien, pour le jeune Taine le seul mot de science

éveille le frisson religieux. Avec le jeune Renan, il pense que la science est l'œuvre divine de l'humanité. En 1849, à l'époque même où, dans la piété de ses vingt-cinq ans, l'auteur de « l'Avenir de la Science » instaurait le culte de la « nouvelle Idole », le jeune Taine écrivait à Prévost-Paradol cette phrase mystiquement frissonnante :

Avec mon adoration pour les vérités de raison, et la confiance absolue que j'ai dans le pouvoir de l'intelligence, je ressemble à un catholique qui ne sait parler que de l'Eglise et de la foi (1).

Et pour Renan comme pour Taine toutes les sciences particulières ne travaillaient qu'à édifier la science des sciences, la philosophie, qui donnerait dans une formule synthétique la définitive vérité sur l'homme et sur le monde.

Le jeune Taine ne se contente pas seulement de justifier sa passion pour le Savoir par la valeur théorique de l'effort vers le vrai, il la justifie encore par le fait qu'à ses yeux *la connaissance est la chose essentielle pour la vie*. Elle seule donne à l'existence son auréole de noblesse. Toute vie ne vaut que la dose de pensée qu'elle incarne :

Il n'y a que trois vies au monde : la pensée pure ou la philosophie ; la politique ou l'action, c'est-à-dire la mise à exécution de la pensée dans l'ordre du vrai ; l'art, c'est-à-dire la mise à exécution de la pensée dans l'ordre du beau (2).

Seul mérite le nom d'homme celui qui travaille pour l'œuvre intellectuelle; « les autres sont des machines... qui nous font du pain et des habits, et, j'ajoute, qu'on salue avec respect ».

Tempérament intellectualiste, le jeune penseur ne doute pas que la connaissance ne soit le principe moteur de la civilisation et ne constitue la source même de l'action féconde. A Prévost-Paradol, moins convaincu de la prépondérance des faits intellectuels, il répond dédaigneusement : « La spéculation pure que tu crois si stérile est le principe

(1) *Correspondance*, I, 75.
(2) *Correspondance*, I, 90.

de toutes choses (1). » Le jeune Renan, si féru de science, nuançait beaucoup plus ses jugements. De bonne heure, il avait remarqué que les grands mouvements sont esquissés souvent par des « hommes nuls », les vastes intelligences, sollicitées par de multiples points de vue, se trouvant par là même embarrassées sur le terrain de l'action qui demande de violents partis pris.

La connaissance à laquelle le jeune Taine attribue toute puissance en tous domaines de la vie est la connaissance par l'intelligence, celle qui procède en considérant l'objet par l'extérieur, suivant les méthodes d'analyse et de rapprochement des cas semblables. Sa tendance profonde consiste à introduire la connaissance d'ordre strictement intellectuel dans les domaines où la compréhension semble plutôt s'obtenir par une plongée immédiate au plus intime de l'objet. Il semble, par exemple, que pour pénétrer une œuvre d'art, la méthode naturelle consiste en une transmutation soudaine et sympathique de notre âme en celle de l'auteur, ce qui nous permet de saisir d'ensemble la variété de l'œuvre comme par une vision centrale et faite du dedans. Mais pour le jeune Taine, qui affirme en toutes choses le primat de la connaissance obtenue par voie d'analyse, la joie artistique elle-même ne jaillit pas d'une intuition directe, elle est au contraire déclanchée par l'élément *idée*. « Je n'ai compris les arts, dit-il, que par la pensée et le beau que par la philosophie et l'analyse (2). » Au cours d'un voyage en Allemagne, il écrivait à sa mère, après avoir visité des tableaux et des églises : « Ils m'ont fait plaisir plutôt par les idées et les vues nouvelles qu'ils me suggéraient que par leur beauté propre » (3). Au cours de son voyage en Italie, il remarque qu'il n'arrive « à sentir l'œuvre que par un détour : les figures et les formes, écrit-il, entrent dans un système d'idées et d'observations qui leur

(1) *Correspondance*, I, 74.
(2) *Correspondance*, I, 79.
(3) *Correspondance*, II, 172.

donnent un relief » (1). Nous saisissons là le fait révélateur du tempérament intellectualiste : *la connaissance est pour Taine condition de la jouissance.*

Il n'est pas jusqu'à son sentiment de la nature, dispensateur de sensations violentes et créateur d'enthousiastes élans, qui ne procède de sa connaissance du monde. Derrière les cris de joie que lui arrache la splendeur toujours renouvelée des choses, nous percevons un système d'idées qui émeut la sensibilité. Panthéiste, le jeune Taine, en face de la nature, se plonge au sein de la substance universelle dont lui-même, les arbres mouvants et les fleuves tumultueux sont des efflorescences attestant une même réalité. « Ma philosophie, dit-il, ne m'est pas inutile pour mes plaisirs ; je trouve la nature cent fois plus belle depuis que j'ai réfléchi à ce qu'elle est (2). » Convaincu par ses raisonnements que la vie de l'homme est la même que celle des objets inanimés, admirer la nature, c'est pour lui « rentrer dans cette unité primitive et absolue », dont la nature et l'homme « sont sortis pour leur malheur » (3).

Par la logique même de son esprit, le jeune Taine se trouve conduit à considérer la connaissance comme l'élément premier dans la genèse de l'œuvre d'art. Il ne se représente pas l'art comme un ébat voluptueux de l'être parmi le monde des sensations. « L'art, dit-il, est une idée générale devenant le plus particulière possible. » L'élaboration de l'œuvre d'art se ramène donc à une conception générale qui, par un travail d'organisation, appelle à elle pour se manifester dans le concret la multitude des formes et des couleurs particulières. L'artiste à idées, celui qui traduit une pensée dans le monde des sensations, est l'artiste qu'il comprend particulièrement.

Il saisit pleinement le « Jugement dernier » de Martyn ; œuvre picturale engendrée par une idée religieuse abstraite :

(1) *Correspondance*, II, 290.
(2) *Correspondance*, I, 29.
(3) *Correspondance*, I, 60.

« le Dieu immense, inconnu, perdu dans l'Infini, avec les myriades de damnés et d'élus, dans une plaine sans fin, sous des échappées de lumière flamboyante. » Le Jugement dernier de Michel-Ange le déconcerte. Le visionnaire tourmenté qui, pour exprimer la scène hallucinante où doit se clore la suite des temps, voit apparaître directement à ses yeux la chaotique multitude des corps crispés dans l'attente du suprême arrêt, le rude artiste qui perçoit immédiatement l'attitude sans la conditionner au préalable par une idée qu'elle doit extérioriser surprend Taine et lui fait écrire : « Il n'a voulu faire qu'une masse de corps puissants et terribles » (1).

Passionné pour la connaissance, obstinément tourné vers la traduction de la réalité en systèmes d'idées, Taine ne se sent vraiment à l'aise qu'en face de l'art intellectualisé.

Peut-être saisissons-nous là une limite de l'esprit de Taine. Les artistes qui font pressentir l'idée à travers l'image directement perçue, ceux dont l'esprit contemple le monde sous l'aspect d'un cortège de formes sensuelles engendrant par voie de suggestion une sorte de prolongement dans le domaine des idées; — ce genre d'artistes représente un tour d'esprit inverse de celui de Taine. La connaissance lui apparaissant comme le principe de toutes choses, l'idée devient l'élément générateur de la création artistique. L'art se définit alors comme le revêtement sensible de l'abstrait. Le vrai tempérament artistique se caractérise peut-être au contraire par un jaillissement perpétuel d'images apportant avec elles et comme par effet d'écho des harmoniques d'idées.

§

On peut aimer la connaissance comme on aime certaines femmes, avec le sentiment qu'elle ne pourra jamais satisfaire pleinement l'infini de nos aspirations, avec le tourment qu'il est en elle un quelque chose d'insaisissable et d'éter-

(1) *Correspondance*, II, 110.

nellement fuyant. Course inquiète, ardente, et sans espoir d'achèvement, de l'homme vers les lueurs fugaces du Savoir. Le jeune Taine, au contraire, croit à la possibilité d'atteindre des connaissances certaines, sa passion de la connaissance se fait *passion de la certitude*. L'instabilité de l'esprit flottant d'une opinion à l'autre sans pouvoir se fixer, le doute souriant devant toutes les théories qui prétendent exprimer la définitive vérité, ne sont point son fait. Il veut des « convictions inébranlables » qui soient la solide armature de son existence. Il lui faut croire avec l'adhésion parfaite de la foi. Il réalise son plus haut sentiment de puissance lorsqu'il croit en ses doctrines « avec cette persuasion solide et parfaite qui est le repos de l'âme et qui enchaîne l'esprit comme avec des nœuds d'airain » (1). Ce qu'il appelle sa philosophie ne lui semble pas une construction du monde simplement adéquate à son tempérament, elle n'est pas son roman de l'Infini, elle est la parfaite Vérité. « Je saurai ! je croirai ! Je sais déjà et je crois (2) ! » s'écrie-t-il, ivre de confiance ! Comment ne pas tomber en extase devant la toute-puissance de la philosophie : « Je ne vois pas de joie au monde qui vaille ce qu'elle donne, c'est-à-dire *l'absolu*, *l'indubitable*, *l'éternelle*, *l'universelle Vérité* (3) ! »

Qu'on ne lui objecte pas les contradictions des philosophes ! Qu'on ne vienne pas lui dire que ceux qui nous ont précédés s'étant régulièrement trompés, même sort nous attend ! Celui qui sait dominer les disputes métaphysiques s'aperçoit que sur les points essentiels « les grands esprits se sont accordés ».

Il se fait gloire d'avoir un système et d'y croire sans l'ombre d'un doute.

Tu verras, peut-être, écrit-il à Prévost-Paradol, un caractère formé, des opinions sur la vie pratique arrêtées, et ce qu'on

(1) *Correspondance*, I, 47.
(2) *Correspondance*, I, 82.
(3) *Correspondance*, I, 71.

appelle une morale et un système de conduite déterminés (1).

Il a vingt ans, ce métaphysicien si convaincu !

Avec cette ferveur de croyant, le jeune Taine éprouve pour le doute et le scepticisme un invincible dégoût. Il les condamne avec une raideur dogmatique qui fait songer à Bossuet. Quelle ardeur à chasser ces hôtes maudits de l'âme de Prévost-Paradol !

> Ne sais-tu pas, lui crie-t-il, que le doute, si ce n'est celui de Pascal, est une lâcheté (2) ?

Doute, scepticisme, impuissance, trois termes synonymes exprimant le déplorable état de ceux que n'éblouit pas le rayonnement de l'indiscutable Vérité !

Vers sa quinzième année, le philosophe adolescent avait cependant traversé sa crise de scepticisme. Il s'était aperçu soudain que les théories les plus contraires s'appuyaient avec une égale fermeté sur d'excellents arguments. Toutes opinions ne seraient-elles donc que « probables » ? se demande-t-il avec angoisse. Souffrances morales inouïes ! « Je me trouvais dans le vide et le néant, perdu et englouti. » Et le jeune penseur s'enorgueillit d'avoir pu surmonter rapidement ce lamentable état. Mais ce qu'il nous plaît de noter, c'est que Taine sortit du scepticisme non par des raisonnements convaincants, mais parce que *sa nature ne pouvait vivre sans certitude.*

> J'étais à cette époque, dit-il, où la vie est puissante, où l'activité surabonde, où l'âme cherche quelque chose à quoi elle puisse s'attacher comme ces plantes grimpantes qui, au retour du printemps, saisissent avec force le tronc des arbres pour sortir de l'ombre et aller épanouir leurs fleurs dans l'air pur et au soleil (3).

Le tempérament de Taine ne voulait pas douter, mais affirmer, voilà l'unique raison qui l'affranchit du scepticisme. Ce fut alors qu'il embrassa le panthéisme « à outrance ». Mais pourquoi le don total de lui-même à cette doctrine ?

(1) *Correspondance*, I, 46.
(2) *Correspondance*, I, 36.
(3) *De la Destinée humaine*, Introduction. Écrit en 1848.

Voici la réponse : « Fatigué de contradictions... je mis mon esprit au service de l'opinion la plus nouvelle et la plus poétique » (1). Aveu précieux dans la bouche d'un philosophe ! Il échappa au scepticisme par ce que William James dénomme « la volonté de croire » !

Plus familiarisé avec cet art de dissocier les idées où se jouait l'esprit charmant de Remy de Gourmont, Taine eût peut-être vu plus clair dans cette question du scepticisme qu'on s'obstine à mal poser. Le scepticisme, loin d'être une impuissance, est au contraire une attitude très courageuse, très loyale et très forte sur le plan intellectuel ; par contre, il est l'attitude la plus faible sur le plan de la vie, toute action étant nécessairement une affirmation. Il existe donc un scepticisme théorique de haute portée, mais il ne peut y avoir de scepticisme pratique. Dès qu'on fait un geste, on dément l'attitude sceptique. En réalité, le scepticisme qui triomphe assez facilement de toutes les doctrines n'est cependant jamais vainqueur. Sa victoire est en même temps sa défaite. Dès qu'une doctrine s'écroule sur le monceau des théories en ruines, le besoin de vivre fait lever de nouvelles valeurs qui sont de nouvelles illusions destinées à faire apparaître l'existence comme une chose riche, colorée et d'un inestimable prix. Et l'humanité continue, à travers l'éternel effondrement et l'éternelle résurrection des croyances, non pas son progrès, mais une sorte de travail de Pénélope qui chaque jour faisait et défaisait sa célèbre toile. Œuvre vaine ? Certes, non ! Faire et défaire est un jeu charmant en l'attente d'Ulysse le toujours espéré, qui ne vient jamais, mais qui, dans son absence, fait lever le chant des rêves au cœur de l'homme ! Il n'est pas besoin que le monde ait un sens ni un but pour que ces épisodes divers de la vie : la pensée, l'art, l'amour, la guerre et la mort ne soient des occupations pleines d'intérêt. Et les myriades d'univers avec leurs soleils tourbillonnants, avec

(1) *De la Destinée humaine*, Introduction. Ecrit en 1848.

le mystère de leurs voies lactées, avec leurs fauves douleurs et leurs délires de joie ne sont peut-être que plus divins si nous voyons en eux un jeu pur sans but et sans raison. Car, en dépit de la servile mentalité de l'homme moderne et de son culte abêtissant du travail, il n'est que le Jeu pour mériter l'épithète de Divin!

La répugnance pour le doute et le scepticisme tenait bien au plus intime de l'esprit de Taine. Il est à remarquer que, même au temps de sa pleine maturité, il ne voulut jamais s'arrêter bien sérieusement à la philosophie critique. Son esprit fuyait devant les tentatives qui cherchent à peser la réelle valeur de la connaissance humaine. Lui qui embrassa avec tant de ferveur comme méthodes absolument éprouvées les méthodes des sciences physiques et naturelles, jamais il ne voulut réfléchir bien assidument sur leur exacte portée. « Impossible d'examiner *a priori* si nous pouvons connaître », disait-il en 1862 au sujet des efforts critiques des philosophes allemands.

Débarrassé de l'angoisse du scepticisme, le jeune Taine peut savourer les joies d'un dogmatisme sûr de lui-même. L'œuvre de connaissance doit s'édifier d'une manière totale et définitive. Ce penseur de vingt ans rappelle au point de vue psychologique ces vieux philosophes grecs qui ne doutaient pas de reconstruire intégralement le monde par le simple jeu de leur pensée. Plus d'une fois, il a fait surgir à nos yeux le souvenir majestueux d'un Thalès, d'un Anaximandre de Milet ou d'un Héraclite d'Ephèse, dressés devant nous, dans l'imposante rigidité de ceux qui décrètent pour l'Eternité.

Il ne doute pas, le jeune et hardi théoricien, que la faible intelligence humaine ne soit adéquate à la déconcertante infinité de l'Univers. « Je crois, dit-il, à l'identité des lois du monde, et des lois de l'humanité et de la pensée (1). » L'intelligence humaine, répétant en elle les lois du monde, est donc *a priori* capable de les saisir en leur pureté. Com-

(1) *Correspondance*, I, 83.

ment le jeune Prévost-Paradol ne se rend-il point compte qu'il existe une « évidence métaphysique » ? Construisons donc la pyramide d'idées qui représentera l'architecture réelle du monde.

> Dès que tu auras habitué ton intelligence à réfléchir, à considérer les idées pures, dégagées de toutes leurs enveloppes matérielles, dans leur simplicité et leur clarté, tu verras la vraie lumière et tu auras la parfaite conviction (1).

Il donne à plein dans la vieille prétention de la métaphysique qui toujours voulut tenter, à l'aide de ces pâles fantômes que sont les concepts, de reconstruire la magnifique et peut-être chaotique profusion de la réalité.

L'intelligence humaine étant apte à représenter fidèlement le monde, le jeune Taine avoue sa *confiance illimitée dans la puissance du raisonnement*. D'invincibles démonstrations établissent l'inéluctable nécessité d'un Dieu immanent au monde, principe d'où découlent toutes choses. Un raisonnement en trois points permet d'affirmer que l'existence de Dieu « est mathématiquement démontrée ». « J'y crois, ajoute-t-il, par démonstrations et raisonnements plus rigoureux que ceux de la géométrie (2). »

Comme il flagelle ce pauvre Prévost-Paradol, qui plein d'appétit pour la vie, sentait et agissait sans déterminer ses principes par de sévères raisonnements ! Comme il lui reproche d'avoir choisi des opinions en suivant tout simplement « un sentiment intime » ! Et quel ton dogmatique dans une telle phrase :

> Je ne réponds point à tes opinions politiques, ce ne sont que des opinions sans preuves ; et moi je n'accepte rien sans démonstration (3).

Quant à lui, il est fier d'être arrivé par voie logique et dialectique à « d'inébranlables convictions ». Il repose sur

(1) *Correspondance*, I, 30.
(2) *Correspondance*, I, 31.
(3) *Correspondance*, I, 36.

le mol oreiller des raisonnements bien faits donneurs de certitude.

Je crois de toute la puissance de mon être ; je ne puis pas ne pas croire, puisque toutes les certitudes logiques, psychologiques, métaphysiques se réunissent pour m'affermir dans l'absolue certitude où j'ai trouvé le parfait repos (1).

Le jeune convaincu n'a oublié qu'un point : faire la critique du raisonnement comme moyen de connaissance !

La confiance totale au pouvoir du raisonnement entraîne nécessairement la croyance aux vérités absolues. Lorsque le jeune Taine songe à la Science, il l'évoque sous l'aspect de vérités cristallisées, présentées sous une forme immuable et éternelle. « La Science, dit-il, ne doit renfermer que des affirmations éternellement vraies (2). » Il confère, aux dires des savants, la rigidité et l'autorité des dogmes. Il ne semble guère soupçonner les vraies disciplines scientifiques qui font voir dans les hypothèses des manières commodes et provisoires de classer les faits, afin de pouvoir les penser d'une manière simple et pratique.

A vrai dire, son tour d'esprit n'est peut-être pas exactement celui du vrai savant, toujours en quête du fait nouveau qui montrera l'étroitesse de la doctrine d'aujourd'hui et permettra de l'élargir dans l'affirmation plus large et cependant toujours approximative et provisoire de demain. Il définit sa philosophie : « La géométrie des choses ». Il espère figer le monde en formules arrêtées et c'est une des joies d'Etienne Mayran, lorsque apparaît à son esprit le « grand réseau rigide par lequel toutes les choses et toutes les idées sont liées ensemble » (3). Rien n'est plus significatif que cette affirmation qui se fait gloire de son manque de nuances : « Je crois que la science absolue, enchaînée, géométrique est possible (4). » Perdu sur un minuscule grain de poussière errant dans une imperceptible zone de

(1) *Correspondance*, I, 72.
(2) *Correspondance*, I, 116.
(3) *Etienne Mayran*, p. 223.
(4) *Correspondance*, I, 47.

l'infini, l'homme peut cependant connaître l'ensemble des choses. La science à laquelle aspire le jeune penseur n'est pas faite d'aperçus fragmentaires irradiant des abîmes d'ombre. Sa philosophie doit être la « science totale ». La pensée humaine peut saisir le Tout :

La Pensée est infinie, en d'autres termes, elle a pour objet la totalité des choses existantes (1).

Lui-même tient le principe de « l'explication universelle » et triomphalement il s'écrie : « J'ai voulu plus que de la géométrie et je l'ai (2) ! »

L'expression passion de la certitude ne nous semble donc pas exagérée pour caractériser un tel esprit.

Et par là même, le jeune Taine nous semble être autre chose qu'un pur esprit scientifique. Nous ne discernons point chez lui cette volonté de défiance, cette prudence dans l'affirmation, cette obstination à poser des points d'interrogation en face de toutes les théories et surtout de celles qui s'accordent avec nos vœux les plus chers, — tous caractères qui définissent l'esprit scientifique. Son besoin de certitude classe à l'avance Taine dans les esprits constructeurs plutôt que dans les esprits critiques.

§

Le monde réel avec son fouillis de formes, de couleurs, avec ses aspects mouvants, changeants et indéfinis, avec sa confuse diversité, n'est pas aussi reposant pour l'esprit humain que le monde d'idées nettes, simples, rigides, facilement maniables, élaborées par les philosophes. Au-dessus du pullulement des faits particuliers, le jeune Taine aime à contempler les idées générales, intelligibles et parfaites. Il se laisse prendre avec enthousiasme au piège que Platon l'enchanteur une fois pour toutes tendit à la pensée humaine : considérer comme vrais non les faits particuliers et réels, mais les choses générales. En mil huit cent

(1) *Correspondance*, I, 350 (Notes de philosophie, août, 1849).
(2) *Correspondance*, I, 72.

soixante-deux, à l'âge de trente-quatre ans, il affirme encore que la vraie réalité est d'ordre général :

Toi qui connais bien mes idées, écrivait-il alors à Suckau, tu sais bien qu'en somme je suis un idéaliste. A proprement parler, les faits, les coupures d'idées n'existent pas ; ils n'existent qu'au regard de notre esprit ; au fond, il n'existe que des abstraits et des universaux, des choses générales, lesquelles nous apparaissent comme particulières (1).

Même lorsqu'il sera converti au culte du « petit fait significatif », il manquera toujours à Taine une énergique volonté de réaction contre la séduction de l'idée générale. Il éprouve tant de joie à voir la nuée des faits particuliers s'ordonner sous l'idée générale qu'il manquera contre elle de ce cruel acharnement à la critiquer après l'avoir si péniblement conquise.

Dès le premier essor de son esprit, le jeune philosophe aspire « aux *vérités générales* ». « J'étudiais avec ardeur, dit-il, l'histoire et l'antiquité, cherchant toujours les vérités générales, aspirant à connaître l'ensemble (2). » Les sévères et fortes leçons de Guizot sur l'Histoire de la Civilisation le ravissent. Cet art de ramener toute la vie confuse et chaotique d'une époque à un seul principe qui l'explique en toutes ses manifestations s'accordait parfaitement avec son propre tempérament. Telle formule, comme celle où Guizot assujettit toute l'époque féodale à ce fait général, « la confusion du droit de propriété et du droit de souveraineté », devait lui donner d'indicibles joies. A la suite de Guizot, il se mit à chercher « les lois générales de l'histoire, puis les lois générales de l'art d'écrire ».

S'il s'éprend d'une intense passion pour la Science, c'est qu'elle prétend dépasser les faits pour aboutir à des lois. Et par lois, le jeune Taine entend des vérités générales absolues, aussi rigoureuses, aussi immuables, aussi rigides que les idées de Platon. « Partout, dit-il, au-dessus et au-

(1) *Correspondance*, II, 257.
(2) *De la destinée humaine*. Introduction.

dessous de nous est la force ; des lois aveugles s'accomplissent dans un ordre fixé, et leur système inflexible conduit le monde avec les misères et la mort des individus (1).» La profusion luxuriante des faits sort nécessairement du jeu de quelques lois générales et simples, vraies pour le monde, vraies pour la pensée elle-même. « Comme la lumière et la chaleur, la pensée a ses lois nécessaires (2). »

La passion pour les vérités générales conduit le jeune Taine à la *passion de l'Unité*. Les lois générales doivent se ranger sous un seul principe. Tout ce qui est divers et multiple choque sa nature : « La multiplicité, l'imperfection, la contingence ne sont que des illusions de l'esprit qui abstrait (3). » Le monde est un. En embrassant le panthéisme après s'être délivré de sa crise de doute, le jeune penseur satisfait avant tout à son besoin d'Unité. Car le panthéisme est par définition la philosophie de l'unité, il fait de l'homme et du monde une même réalité, ramenant tout ce qui existe à une seule substance, qui est l'Être ou Dieu. Par cette doctrine, « l'homme connaît l'unité radicale de lui-même et de toutes choses » (4). Ivresse sublime de celui qui, dominant la multiplicité mouvante du monde, peut s'élever au principe même de tout ce qui est. Avec quels lyriques accents Taine évoque à son ami Paradol la surhumaine volupté de l'homme qui voit resplendir au-dessus de l'Infini des mondes « la loi unique qui est que l'Etre tend à exister » ! Quand cet homme voit ce principe suprême s'attester dans l'essor des plantes vers la lumière, dans le choc du sang battant les artères, dans le tourbillonnement radieux des étoiles, ne lui semble-t-il pas dominer l'univers ? Est-il des mots pour dire le frisson de celui qui « voit le monde entier sortir vivant d'un unique et éternel principe » (5)?

(1) *Correspondance*, II, p. 121.
(2) *Correspondance*, I, 62.
(3) *Correspondance*, I, 151.
(4) *Correspondance*, I, 64.
(5) *Correspondance*, I, 152.

Même aspiration du jeune Taine contemplant des tempéraments individuels à réduire leur vivante complexité au joug d'un « caractère dominateur ». Théorie qui en réalité exprime son besoin de simplifier et d'unifier. Il livre son secret pour Tite-Live :

La difficulté pour moi dans une recherche est de trouver un trait caractéristique et dominant duquel tout peut se déduire géométriquement, en un mot, d'avoir la formule de la chose.

Contemplateur ravi de ces grandes lois générales que notre science impose au monde tumultueux des faits, le jeune Taine ne semble guère réfléchir sur leur exacte portée. Il ne se demande pas si elles s'appliquent au Réel d'une manière bien rigoureuse et bien absolue. Il ne pressent pas les doctrines modernes qui commencent à soupçonner que cet ordre que nous discernons dans le monde n'est pas aussi impeccable qu'on l'avait prétendu. Ne voyons-nous pas de bons esprits conduits par un sens critique exigeant se demander si l'infinité des faits n'est pas autre chose qu'un chaos ? Aux conceptions rigides et absolues des scientistes ne voyons-nous pas se substituer l'idée que nos « lois » ne seraient que des moyennes s'appliquant aux grands nombres ?

Le jeune Taine ne se demande pas non plus si ces belles lois simples et nettes que nous percevons dans l'univers ne seraient pas en un sens une manière d'adapter le monde aux formes de l'esprit humain. Notre esprit ne peut penser l'infinie complexité des choses. On pourrait prétendre que pour suppléer à cette faiblesse il essaie de substituer à la multitude des faits particuliers ces lois générales dont toute la valeur se réduirait à « une économie de pensée ». Il se peut que les lois du monde ne soient qu'une adaptation de la réalité à la faiblesse de notre esprit. Elles existent peut-être au même titre que cette belle, simple, régulière ligne d'horizon que notre œil substitue à la multiplicité des détails lointains qu'il ne peut percevoir. On pourrait dire

qu'elles traduisent et simplifient le monde à notre usage. Et notre aspiration aux vues simples et générales, et notre rêve d'unité, tout cela ne fait peut-être qu'exprimer notre impuissance à penser la déconcertante complexité du Réel.

Somme toute, la tendance critique s'affirme peu chez le jeune Taine, vis-à-vis des doctrines qui sont conformes à son tempérament. Pour nous, qui nous intéressons aux théories en tant qu'elles reflètent une forme d'esprit, nous voyons surtout dans les conceptions du jeune Taine l'expression d'un esprit qui aspire à simplifier et qui éprouve un profond besoin d'ordre. Il désire contempler des essences nettes et parfaites et reposer son regard sur un monde de régularité dont tous les multiples aspects ne soient que la manifestation de quelques lois simples et pures. « C'était un besoin de son esprit de n'être attiré que vers les choses tranchées », dira-t-il plus tard d'Etienne Mayran, qui lui ressemble comme un frère !

§

Nous avons étudié les opinions du jeune Taine, moins pour élucider leur valeur que pour chercher comment elles exprimaient un tour d'esprit. En son enthousiaste jeunesse, Taine se jetait avidement sur les doctrines qui correspondaient à son tempérament. Les doctrines qu'il embrassait dans un tel état d'esprit ont donc la valeur de documents psychologiques. Le plus souvent, d'ailleurs, la philosophie d'un homme n'est pas autre chose qu'une œuvre d'art où il projette à son insu les grands traits de son caractère.

En partant de ce point de vue, peut-être pouvons-nous démêler dans les écrits de jeunesse de Taine quelques grands traits de son esprit qui s'imprimeront plus tard dans son œuvre. Son originalité apparaît en pleine lumière si l'on veut bien comparer ses Lettres de Jeunesse aux premiers écrits de son grand aîné Renan. Chez ce dernier transparaît la perpétuelle inquiétude de l'homme moderne vis-à-vis de la vérité. Un scrupule constant le pousse à

considérer le même problème sous les points de vue les plus différents. Même quand une opinion se dessine en lui, il est obligé de s'avouer « qu'il ne croit pas son opinion tellement vraie que l'opinion contraire ne le soit aussi un peu (1) ». Cette vérité si patiemment, si amoureusement cherchée, le jeune Renan est obsédé par le sentiment de sa fragilité. « Je suis convaincu, dit-il, que notre esprit est partiel et faible, qu'il ne voit que des fragments incohérents du système des choses (2). » Lorsqu'il songe à l'homme qui se croit maître d'une certitude, il écrit : « S'il était plus fin, il verrait que ses adversaires ont raison autant que lui (3). » Et déjà s'affirme le point de vue du pur esprit critique devant la vie : « Quand je me surprends poursuivant un but avec passion, je me mets à rire de moi-même (4) ! »

Tout autre l'esprit du jeune Taine ! Ce qui frappe chez lui, c'est le désir passionné de trouver une foi, une « inébranlable conviction ». Il lui faut la vérité totale, absolue, indiscutable, rayonnant dans une splendeur plus qu'humaine. Toute son âme répugne à la perpétuelle remise en question de l'opinion choisie. La doctrine une fois embrassée, il se sent peu désireux de contempler la réalité sous tous les autres points de vue possibles. Il fait de sa vérité l'armature de tout son être. Elle le soutient, selon l'une de ses expressions, « comme un pal ». Ce qu'il y a de vraiment spécifique dans l'esprit moderne : la volonté cruelle d'attaquer par la base toutes les doctrines et particulièrement celles qui nous sont le plus chères, ne semble pas le fait du jeune Taine. Esprit constructeur, il cherche avant tout des principes à mettre au-dessus de la discussion, pour bâtir sur eux un système œcuménique. Rousseau, disait Renan, part d'un point de vue, puis bâtit là-dessus des « séries logiques ». Même remarque pourrait peut-être caractériser le jeune Taine. Et c'est ainsi qu'il se précise à

(1) *Fragments intimes et pittoresques*, p. 72,
(2) *Id.*, p. 12.
(3) *Id.*, p. 67.
(4) *Id.*, p. 69.

nos yeux, sous l'essentiel aspect d'un *orateur de grand style*. Poser quelques principes certains et clairs, construire sur cette base des démonstrations lucidement ordonnées, tel est l'orateur, et tel nous paraît le jeune Taine. Un des membres du jury d'agrégation qui refusa de l'admettre déclarait, au sujet de la brillante leçon du candidat : « Ce sont là des qualités oratoires et non philosophiques ». Ce jugement ne nous surprend pas extrêmement.

Aussi bien, en lisant la correspondance du jeune Taine, avons-nous été obsédé par le souvenir de Bossuet, qui fut en son temps, pour emprunter l'une des expressions de Remy de Gourmont, un magnifique spectacle. Lui aussi était un affamé de certitude ; lui aussi parlait de la tendance au doute en son Sermon sur la loi de Dieu, en son Oraison funèbre d'Anne de Gonzague, ou en tel chapitre des Elévations sur les Mystères avec le même grave effroi, avec le même dédain que le jeune Taine ; lui aussi voulait la vérité totale, absolue, qui puisse être pour l'homme un invincible soutien ; lui aussi pensait que la vie était impossible sans d'inébranlables convictions. Le grand orateur du XVIIe siècle et le jeune penseur du XIXe manifestent le même besoin d'idées nettes et le même besoin d'une doctrine systématisée. Et tous deux pensent également que la vie elle aussi doit être systématisée, édifiée sur de rigides principes. Pour tous deux, la liberté, c'est le dévouement absolu de la vie au principe qui l'unifie. L'Unité est leur commune et plus profonde passion. Tous deux veulent ramener le monde à un principe, toutes les vérités diverses à une seule vérité et toute l'âme contradictoire de l'homme à l'étreinte d'une seule idée directrice. Le principe suprême d'unité, Bossuet le trouve dans le Dieu des chrétiens, qui a donné ses lois au monde et les maintient par sa volonté. Le jeune Taine le trouve dans le dieu immanent à l'univers, substance universelle dont tous les phénomènes ne sont que des manifestations. Telle phrase de Bossuet rend le même accent qu'une phrase du jeune Taine.

Toutes les vérités éternelles, dit le grand orateur, ne sont au fond qu'une seule vérité. En effet, je m'aperçois en raisonnant que ces vérités sont suivies. La même vérité qui me fait voir que les mouvements ont certaines règles, me fait voir que les actions de ma volonté doivent aussi avoir les leurs. Et je vois ces deux vérités dans cette vérité commune qui me dit que tout a sa loi, que tout a son ordre : ainsi la vérité est une de soi, qui la connaît en partie en voit plusieurs, qui la verrait parfaitement n'en verrait qu'une.

Si grande l'analogie entre les tempéraments des deux écrivains que leurs phrases sont rythmées de la même manière ; leurs ensembles semblablement construits sous l'aspect de séries d'idées nettes hiérarchisées dans l'ordre logique le plus impeccable, selon une disposition pyramidale,pourrait-on dire,tout l'édifice d'idées montant vers un point central qui commande l'ensemble de la construction.

Sainte-Beuve affirmait l'existence de familles d'esprits. Ce grand artiste en psychologie voyait sans doute juste. Et la constitution de cette science des caractères que préconisait Ribot sous le nom d'*Ethologie* n'était pas une entreprise dénuée de fondement (1).

Il nous semble que nous pouvons maintenant situer l'esprit du jeune Taine dans la série des divers esprits. Doué de riches qualités artistiques, il nous a paru cependant se distinguer du pur artiste. Il s'avère essentiellement comme un tempérament intellectuel,et nous entendons par là l'esprit qui se complaît dans les idées et les combinaisons d'idées, prenant à l'exercice de la pensée ses plus vives jouissances de sensibilité. Avide de principes fermes, passionné pour la certitude, il se distingue par là même du pur esprit critique qui est avant tout « un semeur de doutes ». Epris des grandes lignes nettement marquées, il s'éloigne évidemment de l'esprit de finesse qui se complaît aux multiples et subtiles distinctions établies de préférence entre les choses qui se ressemblent le plus. Vivement sol-

(1) Th. Ribot : *La Psychologie anglaise contemporaine*. Introduction.

licité par les points de vue généraux, il recherche assidument les faits particuliers susceptibles de les vérifier. Il se conforme ainsi à l'une des conditions de l'esprit scientifique, tel que le définit Henri Poincaré : s'élever au principe qui semble vraisemblable et poursuivre laborieusement la recherche des « faits réguliers », en allant vers « les similitudes cachées sous les divergences apparentes ». Mais le jeune Taine semble moins se conformer à la seconde condition : rechercher, après l'établissement de la règle, « les cas où cette règle a le plus de chances d'être en défaut » (1). Ce perpétuel travail de sape contre les principes qui nous séduisent particulièrement, Taine se révèle trop décidément constructeur pour le pratiquer implacablement et continûment aux fondements mêmes de ses systèmes. Son tour d'esprit ne s'identifie donc pas avec le pur esprit scientifique. Il se tiendra finalement dans une zone moyenne, empruntant ses dons à différents domaines de l'esprit, placé pour ainsi dire à leur point de jonction. Il incarnera ainsi le tempérament oratoire d'ordre supérieur qui lui aussi peut s'élever jusqu'au génie. Ce sont peut-être ces génies oratoires qui jouent le rôle le plus actif et le plus fécond dans le monde de la pensée. Ils jettent dans la mêlée les idées générales devant lesquelles les esprits trop fins ou trop critiques hésitent toujours, les considérant comme choses un peu grosses et un peu simplistes. De tels esprits sont de grands excitateurs d'idées, et c'est par eux que les conquêtes particulières dans les différents domaines scientifiques et artistiques pénètrent dans le patrimoine général.

Le génie oratoire, lorsqu'il atteint l'ampleur qu'il manifeste chez Taine, représente peut-être le type même du tempérament capable de réaliser un rêve cher à Auguste Comte. Le grand penseur demandait, en effet, la formation d'une classe nouvelle de savants qui fissent « de l'étude des généralités scientifiques une spécialité de plus », s'efforçant de résumer les principes des sciences particulières « en

(1) Henri Poincaré : *Science et Méthode*, chap. I.

un moindre nombre de principes communs » (1). C'est en de tels esprits qu'une époque trouve d'elle-même une image d'ensemble, une synthèse de ses différents efforts. Ces esprits demeurent comme représentatifs d'un moment de la pensée humaine. Aussi nous ne pensons nullement rabaisser Taine, si, après avoir mis en relief les grands traits de son esprit, tel qu'il se peint naïvement dans les lettres et les écrits de la première partie de sa vie, nous dressons à l'entrée de son œuvre et presque *a priori* la formule un peu modifiée qu'il dessina lui-même pour Tite-Live : *in scientia orator*.

GABRIEL BRUNET.

(1) *Cours de philosophie positive*, 430-431.

LE REMÈDE

—

Le train haletait parmi les champs d'oliviers et de vignes. Il était une heure de l'après-midi. Le soleil tenait tout le ciel et toute la mer que l'on voyait étinceler, par intervalles, derrière les bois de pins qui flambaient comme des bûchers. Vers la droite, les montagnes de Toulon, nues et abruptes, s'éloignaient, avec, sur leurs crêtes, des forts qui rayonnaient.

Depuis un moment, on avait passé La Seyne-Tamaris et le grand eucalyptus qui répand au-dessus de la gare son odeur et les lanières de son écorce. Des marins et des soldats étaient assis sur les marchepieds et sur les portières. Têtes nues, dépoitraillés, tous ces permissionnaires chantaient et criaient dans la lumière.

Un compartiment de troisième classe était un peu moins bruyant que les autres. Il y avait là une vieille dame en deuil qui lisait, un homme à forte moustache et à large carrure portant le brassard jaune des ouvriers de l'arsenal, qui dormait, un jeune homme brun, à casquette grise et chemise molle, qui regardait défiler les paysages, et deux soldats, un chasseur alpin et un colonial.

— Il fait rudement chaud, dit, en patois de Nice, le marsouin au chasseur. Fais passer ton pinard. Que j'en boive un coup, à la *rigolade. As capi ?*

L'autre prit, à la barre d'appui de la vitre, une gourde de cuir qui s'y balançait et la tendit. Le colonial dévissa le bouchon de corne et, pressant de la main gauche le bas de la gourde, tandis qu'il élevait de la droite le goulot vers sa bouche, il inonda d'un mince jet rouge sa gorge renversée.

C'était un jeune homme imberbe, le nez busqué, les yeux saillants sous la visière de son képi brisée en accent circonflexe, et qui découvrait, en buvant, des dents aiguës de loup.

Quand il eut fini :

— Tiens, à toi, l'ami.

Le chasseur fit non de la tête et rattacha la gourde à la barre de cuivre. Puis, tout en s'éventant avec son béret, il tira sur sa cigarette. Il avait une tête de paysan, sérieuse, hâlée, une courte barbe noire, et, sur sa vareuse sombre, était piquée, à côté de la croix de guerre, la petite étoile rouge des blessés.

— Ah ! ça, mais ! reprit le marsouin, tu n'es guère bavard ! Depuis Toulon, tu n'as rien dit. Tu ne comprends peut-être pas le *niçard* ?

Le chasseur fit oui de la tête et, quittant sa cigarette, il ouvrit la bouche ; elle était occupée par un appareil dont l'ivoire et l'or éclairaient un tronçon de langue qui s'agitait dans la salive.

— Mon Dieu ! Est-ce possible ? dit la vieille dame, qui avait levé les yeux, à ce moment, de son livre.

Le chasseur alpin sortit un grand mouchoir à carreaux, le déplia et prit au milieu un éclat de fer de couleur brune.

— Tu as reçu ça dans la figure ? dit le colonial. C'est beaucoup et c'est rien. Tu ne m'as pas vu, moi, alors ? Quand je suis assis, on ne s'en doute pas.

Il ramassa derrière lui, sur la banquette, un bâton court et tordu, et fit quelques pas vers le couloir.

Ce n'était plus le même homme. Il marchait courbé en deux, la colonne vertébrale déviée, la tête penchée, appuyé fortement sur son bâton, pareil à ces vieillards de la campagne qui, à la fin de leur vie, s'en vont, inclinés vers la terre, dans l'attitude du labeur.

En passant près du dormeur à la forte moustache, le colonial, sans le vouloir, le heurta. L'homme grommela, regarda qui le réveillait, puis referma les yeux.

La vieille dame, le jeune homme à la casquette grise, le chasseur alpin et les marins qui se tenaient debout dans le couloir avaient suivi d'un regard apitoyé les quelques pas du marsouin.

Mais, celui-ci, de nouveau assis à sa place et redressé, partait d'un rire forcé et disait au chasseur, avec une lueur mauvaise dans les yeux :

— Faut pas me plaindre, surtout. *Vierjo putan !* La guerre est finie, pour moi. J'ai sauvé ma peau. C'est l'essentiel. A présent, ils ne m'auront pas. Ils m'ont bien mis, dans le dos et sur le ventre, un plâtre pour me faire tenir droit. Mais, c'est midi sonné. Tous les mois, ils me pendent par le cou, comme un cochon, en tirant sur mes jambes. Rien à faire ! Une commotion d'obus, c'est sacré. Ça ne se guérit pas. *As capi ?* Après la guerre, on verra. Maintenant, je me tiens peinard.

Les stations fleuries de roses et bordées de cyprès défilaient, saluées par les cris des soldats et des marins. La mer miroitait. Des champs d'oliviers et des villas tournoyaient dans l'encadrement des vitres. Partout, des permissionnaires montaient ou descendaient.

Le colonial reprit, toujours dans ce patois de la Côte d'azur, où l'italien se mêle au provençal et où le juron des voyous de Nice, *Vierjo putan!* ponctuait chaque phrase :

— Tel que tu me vois, j'ai attrapé trois autres blessures. Mais dans le civil. *Capissès ?* Un coup de couteau à la poitrine et deux balles dans les jambes. Depuis l'âge de treize ans que j'ai quitté la maison et que je roule ma bosse, à Nice, à Toulon, à Marseille, sans parler des colonies, j'en ai vu, tu peux me croire. Mon coup de couteau, je l'ai reçu, à dix-sept ans, à Toulon, rue du Rempart, au Chapeau Rouge, si tu connais. A ce moment-là, j'avais une bonne affaire. Mais je n'ai pas su en profiter. J'étais trop jeune. A la première histoire, je me suis laissé pincer. C'est bien fait.

Le chasseur alpin l'écoutait, l'air interrogateur. On voyait qu'il ne comprenait pas bien de quoi il s'agissait.

— Oui, mon vieux, continuait l'autre, tu n'as pas un type ordinaire devant toi ! D'abord, je n'ai jamais travaillé. Pour la frime, je suis boulanger-pâtissier, mais les fournées que je fais ne sont pas lourdes.

— C'est comme moi, dit le jeune homme brun, à casquette grise et chemise molle, qui, depuis un moment, paraissait s'intéresser aux discours du soldat colonial.

— Tu es boulanger ?

— Oui. Seulement, depuis deux ans, j'ai quitté mes parents et je ne travaille plus,

Il eut un clignement d'yeux, qu'il avait petits et rusés, sous un front bas, coupé de plis.

— Ah! Tu as peut-être aussi une bonne affaire ?

— Je comprends !

— Tu es un copain, alors ?

— Bien sûr.

— Je vois que tu parles le niçard.

— Le niçard, le marseillais, ce que tu voudras. L'hiver, je me tiens à Nice, rue Assalit, pas loin de la gare. L'été, à Marseille. Partout, j'ai des copains.

Le jeune homme brun avait quitté son coin pour venir se mettre en face du colonial, auprès du chasseur alpin.

Au même moment, l'homme à la forte moustache avait fait un mouvement et changé ses larges épaules et sa tête de point d'appui, pour mieux dormir.

Les maisons blanches et roses de Bandol avaient cessé de danser au bord de la baie frangée d'écume et le train filait entre des collines, empanachant de fumée les bois de pins.

— Tu vas à Marseille ? dit le jeune homme, en tirant un paquet de cigarettes à bouts dorés, dont il offrit une au colonial et au chasseur.

— Non, je retourne à Lyon. Je suis là-bas depuis treize mois, dans un asile de convalescents. Libre comme l'air, d'ailleurs. J'ai trouvé deux ou trois copains, de Nice et de la *Martiale*. Nous faisons marcher le commerce. *As capi ?* Les Lyonnais ne savent pas y faire.

— Ça, c'est vrai ! A côté de nous.....

— Ecoute-moi un peu et tu verras comment ils pratiquent.

Le colonial jeta un coup d'œil sur ses voisins. L'homme au brassard dormait toujours et la vieille dame n'avait pas levé le nez de son livre.

— Tu n'as pas entendu, tout à l'heure, dit-il, comme elle a parlé *pointu ?* Elle n'est pas d'ici. Il n'y a pas de danger qu'elle nous comprenne. Quant à toi, mon vieux, dit-il au chasseur, tu ne risques pas de rien répéter. Tu as donné ta langue aux Boches !

Et il lui allongea, rieur, une tape amicale.

— Vas-y donc, dit le jeune homme brun.

— Ça m'est arrivé juste avant de partir pour Nice en permission. J'étais sorti avec mon copain Michel, un petit, mais costaud. Quand il s'attaque à quelqu'un, Michel lui saute dessus, s'accroche comme une *lingaste*, et c'est impossible de le faire lâcher. Bref, place Bellecour, une grognasse nous accoste : « Tu viens ? » Parbleu ! Elle croyait avoir affaire à de nouveaux débarqués. Même elle faisait semblant de me plaindre, en me voyant marcher avec mon bâton et courbé en deux. Patience. On les aura et pas les pieds gelés. Nous montons tous les trois dans sa chambre, qui était par là. Je dois me débrouiller, le premier, avec la particulière. Je m'assois sur le lit et je la fais asseoir près de moi. Tout en lui racontant des boniments, je m'arrange pour lui tenir les bras et pour lui cacher la table de nuit sur laquelle elle avait mis sa tire-lire. Michel s'approche, choppe la tire-lire et gagne l'escalier. Il avait fait si vite que la bonne femme ne s'était aperçue de rien. Mais nous avions compté sans le particulier de la particulière ! Il était sous le lit. Tandis que Michel se sauve, il sort de sa cachette et vient sur moi, un long couteau à la main. J'ai toujours dans ma poche mon remède. *Capissés ?* Tu sais ce que c'est qu'un *remèdi ?*

— Je comprends ! dit le jeune homme brun, en tâtant la

poche de derrière de son pantalon. J'ai toujours le mien aussi. On ne sait pas ce qui peut arriver. C'est, pour ainsi dire, mon instrument de travail et, avec lui, dans les rues de Marseille, on est tranquille. Mais, continue. Tu t'es arrêté au bon moment.

Le colonial demanda du feu pour sa cigarette qui s'était éteinte, puis il reprit :

— Mon vieux, ce ne fut pas long. Je maintiens d'une main la bonne femme, qui était plus morte que vive, et, de l'autre, je sors mon remède. Je le braque sur l'individu, un gosse, un gamin, dix-sept ans à peine : « Jette ton couteau ou je te brûle ! » L'imbécile se met à trembler et jette son couteau par terre. Je saute du lit, je ramasse le couteau et je le lance par la fenêtre. Puis, je vais au gosse et, me redressant tant que je peux, je le cogne, mais pas trop fort, pas trop longtemps. Il me fallait tenir, en même temps, la grognasse en respect. Elle voulait appeler au secours : « Ne bouge pas du lit, toi, ou gare au remède ! » Elle se le tint pour dit. « Ne lui fais pas de mal au moins ! — C'est bien pour t'obéir, madame ! » — Et je m'arrêtai de cogner. Le gosse pleurait. Alors, je lui ai fait de la morale. Je lui ai dit : « Tu vois, je pourrais te cogner davantage, parce que, malgré mon dos, j'ai les bras solides, des bras de boulanger et qu'un seul me suffit pour te mater. Mais tu es trop jeune, tu me fais pitié. Tu me rappelles qu'à ton âge j'ai été moi-même cogné, et pas avec les poings, puisque j'ai reçu un bon coup de couteau dans la poitrine. J'étais aussi un gamin. Je ne savais pas travailler. On m'en a puni. Tâche que la leçon te profite comme elle m'a profité. » Là-dessus, Michel m'ayant envoyé un coup de sifflet de la rue, je les ai laissés. J'ai fermé la porte à clef, mais je n'ai pas emporté la clef, car on n'est pas des vaches. J'ai rejoint Michel sur la porte. Il commençait à se demander ce qui se passait. Il avait brisé la tire-lire. On a compté le pognon sous un bec de gaz. Il y en avait pour trente-deux francs, rien que des pièces de quarante ou de vingt sous et de la mon-

naie, de l'argent de soldats probablement. On est allé boire au café, puis on a regagné l'Asile, bien tranquilles.

Pendant cette histoire, le train avait laissé, sous le soleil, les rochers et la rade bleue de La Ciotat, les oliviers de Cassis et se hâtait vers Marseille.

Le chasseur alpin considérait son compagnon de voyage avec des yeux où se lisaient maintenant de l'étonnement et une certaine inquiétude.

— Fais-moi passer la peau de bouc, dit le colonial. *Viergo putan !* Comme il fait soif !

La vieille dame lisait toujours son livre et l'homme à la forte moustache et au brassard jaune n'avait pas bougé.

Quand le marsouin eut bu :

— Eh bien, comment trouves-tu ces Lyonnais ? Est-ce que ça existe devant un costaud de Nice ?

— Ou de Marseille ! dit l'autre.

Il souriait, d'un air suffisant. Il avait une main chargée de bagues aux pierres trop brillantes et, de temps à autre, il la passait nonchalamment dans ses cheveux bouclés, en soulevant sa casquette grise.

— Depuis la guerre, reprit-il, ça chauffe dur, à la *Martiale*. Nous avons un tas d'Arabes, des Espagnols, des Grecs et jusqu'à des Chinois, qui nous font concurrence. Ils sont venus pour travailler, puis, quand les copains sont partis pour le régiment, ils ont pris leurs femmes. Ça n'a pas fait l'affaire des copains qui sont restés, encore moins des permissionnaires et de ceux qui se sont débinés et qui se cachent sous des faux noms. Tous les soirs, il y a des batailles. L'autre semaine, on en a tué trois, rue Bouterie, et on a tiré plus de cinquante coups de remède, avant l'arrivée de la police.

— Tu en étais ?

— Oui, mais, celui qui me prendra sera bien malin. D'abord, je suis toujours en tenue de travail, puis j'ai des papiers en règle. Si les agents m'arrêtaient, il seraient obligés de me relâcher. J'ai été mêlé à pas mal d'histoires

et j'ai, chaque fois, passé au travers. Je n'ai pas fait encore un seul jour de prison.

— Il n'y a que les *jobi* qui se laissent piper. Moi non plus, je n'ai pas un jour de prison dans le civil. Au régiment, c'est autre chose. Cent trois jours, mon vieux ! A sauté le mur, s'est endormi pendant la faction, est rentré ivre au quartier, refus d'obéissance, absence illégale, tous les motifs, quoi ! Et même, au front, j'aurais peut-être fini par me faire fusiller si je n'avais pas été blessé.

— Tu y es resté longtemps ?

— Un mois. Juste de quoi en avoir marre. C'est pas bon pour nous, ces affaires-là. Mais, toi, de quelle classe es-tu ?

— Classe 18.

— Ajourné ?

— Non, réformé.

— C'est de la veine. Et pourquoi ?

— J'ai de l'albumine.

— Tu blagues ?

— J'en ai quand je veux.

— Ah ! bon. Tu as un truc, alors ?

— Parbleu ! Je viens de passer un nouveau conseil, à Toulon, à l'hôpital Sainte-Anne. Le major à cinq galons n'y a vu que du bleu. Il m'a conseillé de ne pas me fatiguer et, surtout, de ne pas rester debout. Tu parles ! Le colonel voulait me verser dans l'auxiliaire. Mais le major m'a réformé : « Incapable, même, de faire un planton, mon colonel. » Et voilà ! Je vais retrouver les copains.

— Vous êtes beaucoup ?

— Quatre. Nous étions treize, il n'y a pas longtemps. Tu as dû entendre parler de la bande du Chapitre ?

— Celle du grand Eugène ?

— C'est ça. On nous a cernés, à la rue Ventomaggi. Une femme nous avait vendus. Nous étions tous dans une chambre. Malgré ça, j'ai pu me sauver, avec trois camarades. Il y en a eu, là encore, des coups de remède ! Deux bourriques ont été blessées. Quand je les ai entendues

monter dans l'escalier, j'ai tiré dans le tas, puis j'ai gagné le toit, par une lucarne. Trois copains seulement avaient pu me suivre. Nous avons pris la terrasse de la maison voisine et, vivement, nous avons mis les voiles. Le grand Eugène et les autres se sont fait coffrer. Moi, ils ne me tiennent pas encore.

Le train traversait maintenant la banlieue de Marseille, coupée de villas et d'usines, les hautes cheminées et les amoncellements rouges des produits chimiques alternant avec les grandes allées d'arbres et les jardins fruitiers.

La vieille dame descendit à Saint-Marcel, tandis que, de l'autre côté de la voie, toute une bande de cols bleus, qui ne se souciaient sans doute pas de montrer leurs billets, grimpaient le long du talus, sautaient les fils de fer et s'égaillaient sous les platanes.

Le chasseur alpin, édifié sur ses compagnons de voyage, s'était encore rembruni. Enfoncé dans un coin, il tournait la tête, sans plus s'intéresser à ce qu'ils disaient.

On était en vue de la gare de la Blancarde, la dernière station avant Marseille.

Le train siffla et ralentit.

Le chasseur détacha sa gourde de la barre d'appui, prit deux musettes gonflées dans le filet et, touchant légèrement du bout des doigts le bord de son béret, il descendit.

— Au revoir, l'ami ! lui cria le colonial. Tu aurais pu nous serrer la main !

Mais l'autre ne se retourna pas.

Le train repartit.

Le colonial et le jeune homme étaient seuls dans le compartiment avec l'homme à la forte moustache, auquel ils ne prêtaient aucune attention, car, depuis Toulon, il n'avait pas cessé de dormir.

Ils continuaient leurs confidences.

— Alors, comme ça, tu as une bonne affaire ? disait le colonial.

— Très bonne. D'abord, j'ai deux femmes, la mienne et

celle de Marius, un copain qui est en prison. Je la fais travailler à la place de Marius. A elles deux, elles me rapportent bien vingt francs par jour de bénéfice. Naturellement, j'envoie quelque chose à mon copain. Mais, tu comprends, je me fais payer mes repas, ma chambre et mon tabac. Ça, c'est l'ordinaire. Pour le reste, nous sommes quatre, qui marchons la main dans la main. Quand nous voulons de l'argent, nous savons où le trouver. Nous avons un truc de tout repos. Il y a, rue de la République, un banquier grec qui aime photographier des petites filles. Il fait, avec elles, des tableaux vivants. Tu saisis ? C'est nous qui lui procurons les petites. Nous le tenons. Si j'ai besoin, ce soir, de mille francs, je n'ai qu'à aller rue de la République et on s'exécute. Nous avons fait cracher, comme ça, cinq mille balles.

— *Viergo Putan!* C'est gentil!

— Ah! nous faisons du beau travail, nous autres, à Marseille...

— Je comprends, mon petit homme! dit, tout à coup, le dormeur, en ouvrant les yeux...

Le train arrivait en gare. De tous côtés, des voies se croisaient. De lourdes fumées ondulaient vers le soleil, au-dessus des maisons. En un éclair, la colline dénudée de Notre-Dame de la Garde était apparue, dressant la statue colossale de la Vierge jusqu'au fond de l'azur. Des locomotives sifflaient. Des tramways cornaient. Des charretiers enlevaient à coup de fouet leurs attelages parmi des monceaux de marchandises. On entrait dans la cité du bruit et du travail.

L'homme à la forte moustache s'était dressé et ses larges épaules bouchaient la porte.

Il disait, en patois marseillais :

— Il fait bon faire semblant de dormir, près de vous. On entend de jolies choses! Si la France n'avait que des citoyens comme ça! Mais, vous avez trop parlé, mes braves! Allons, *zou!* il faut me suivre! Je vous coffre. Et,

pas de rouspétance, coquin de sort ! Je suis de la secrète.

— *Viergo Putan!* De la secrète !

Le colonial et son compagnon, un instant interloqués, portèrent en même temps la main à la poche, en se reculant vers le fond du compartiment.

— Hé là ! Pas de blague ! dit l'agent. Donnez-moi vos remèdes.

En un clin d'œil, il avait couché, d'une main le jeune homme brun sur la banquette et saisi, de l'autre, le colonial par le cou.

— Vos remèdès !

Le revolver du colonial tomba. L'agent le ramassa et, le mettant dans sa poche :

— Toi, va-t'en. Tu as été blessé et tu es soldat. Je te retrouverai, quand tu seras civil.

Le marsouin, délivré de la poigne qui l'etranglait, ne se le fit pas dire deux fois. Il avait perdu toute sa faconde. Il prit son bâton, sa musette et, sans s'occuper de son compagnon, il gagna le couloir, courbé en deux.

Le train, dans un grand fracas d'essieux qui grinçaient, s'arrêtait sous le hall. Des coups de sifflets déchiraient les oreilles. Des jets de vapeur fusaient.

L'agent tenait toujours sur la banquette le jeune homme brun, qui se débattait et qui l'injuriait :

— Sale vache ! Bourrique !

— A ton aise, mon bon.

Il le fouillait et trouvait bientôt son revolver :

— Je vais t'en donner un autre, moi, de remède. Et qui te guérira.

Il lui passa les menottes.

— En route, maintenant, *pichoun.*

Le jeune homme, ne pouvant plus résister, ricana :

— Si c'est pas malheureux ! Il n'y a plus moyen de rigoler, alors ? Je n'ai rien fait, moi ! Je suis honnête !

— Tu t'expliqueras avec le patron. Marche devant, *marri ferri*, en attendant.

Tous deux descendirent.

Le couloir s'était vidé. Un immense brouhaha emplissait la gare. Des trains partaient, d'autres arrivaient. Des tirailleurs algériens, coiffés de rouge et le sac encadrant leurs têtes bronzées, serpentaient en une longue file vers la ligne d'Aix. Des permissionnaires d'Orient, pâles sous leurs casques jaunes, montaient dans le train de Paris. Des matelots, pliant sous leurs ballots, prenaient d'assaut l'express pour Toulon. Dans l'ombre, sur les trottoirs, des grappes d'Annamites étaient couchés. Des officiers anglais passaient, raides et la badine sous le bras, tandis que, derrière eux, des Hindous enturbannés portaient leurs bagages. Toutes les races étaient mêlées. Le flux et le reflux de la guerre battaient les murs et faisaient vibrer les vitres. Au delà, dans la clarté, se devinaient et s'étendaient la ville, et le port et la mer.

L'agent et son prisonnier, le premier dominant l'autre, gagnèrent la sortie, à travers la foule.

PAUL SOUCHON.

LE VOYAGE

A George Gaudion.

I

Dès que l'on prend la main d'un homme, l'on s'en va
De cet abri tranquille où l'âme se repose...
On entre dans la route où l'on s'arrêtera
On ne sait où? On ne sait quand ? Pour quelle cause ?..
On quitte son repos, sa paix, ses habitudes...
— Il est, ô mon ami, quelques similitudes
Entre les mains de l'homme et les voies du pays :
Chacune est le chemin qui, vers un cœur, conduit.

Ainsi, l'on prend la main comme l'on prend la route :
Aller! N'est-ce donc point, ami, notre vie toute ?
Aller !.. Nous en aller d'âge en âge, d'abord,
Et puis de rive en rive, et puis de port en port ;
De l'ignorante Certitude au savant Doute,
Nous en aller, depuis la naissance à la mort...

II

Oh! Ce matin de pluie et la route glissante,
Vous souvient-il ?.. Tandis que l'auto gravissait
La côte et, prudemment, tournait dans les lacets,
Nous regardions Rocamadour, qui se dressait
Sur le ciel gris, ainsi qu'en une vieille estampe...
Nous partions : l'Inconnu appelait nos désirs...
Ainsi, ô mon ami, pensais-je, il faut partir ;
Voici un jour, puis un jour, — une vision,
Une lueur dans notre vie, — et nous passons...

Voici un fleuve, et puis une ville... et encore
Qu'avons-nous vu qui n'est plus là?... Que verrons-nous ?...
Est-ce bien nous, allant, venant?... Est-ce vous,
Est-ce moi qui, hier, descendions cette côte,
Et qui, ce matin, dès le jour, fermant la porte
De la maison où nous avons un soir dormi,
Haletants, aussitôt qu'arrivés repartis,
Sillonnons, en le sens inverse, la montagne ?...
Est-ce nous ?... Quelle folie de départ nous gagne ?
Cette nuit, nous étions l'un près de l'autre assis ;
Une tiédeur venait des causses assoupis
Au fond de la vallée, et nous disions ensemble :
Ah ! Quel que soit le nom de l'étoile qui tremble
Au ciel, juste au-dessus de nos fronts rapprochés,
Que nous importe?.. Ici, nous demeurons les maîtres :
Nous prenons, du moment, ce qui plaît à notre être ;
De la nuit, l'ombre, — et de l'étoile, la clarté !
... Est-ce nous ?.. Cette nuit est-elle si lointaine ?. .
Voici que, dans la pluie matinale, incertaine
Sur le roc de Gramat, à peine voyons-nous
L'ombre de cette église et du petit village,
— Blotti, tel un troupeau au coin d'un pâturage,
Sous l'égide du pâtre attentif et très doux. —
Nous partons... Amadour repose dans la pierre ;
Les mains versent des fleurs et les voix des prières
Sur son corps endormi... et son nom de douceur
Unit la Vierge Noire à Lui au fond des cœurs...
Mais nous partons... Nous laissons là... Que nous importe
Une heure de la nuit, puisque la nuit est morte,
Et si naîtra, demain, près de Saint-Amadour,
Aux yeux des vierges, la clarté du pur amour ?...

. . . .

Il en sera ainsi de tout ; Vie et Voyage
Sont une même chose... Et l'heure est un village
Qu'on traverse et dont on garde le souvenir...
On s'arrête, — à peine arrêté, il faut partir ;

On passe et l'on vieillit ; on a vu bien des choses :
De quelques fins on sait quelles furent les causes,
Mais la cause est bien loin, — et la fin la voici :
On la voit, on passe auprès d'elle... et elle aussi
Elle n'est plus, ami, qu'une nouvelle cause
D'une nouvelle fin...
Toute la vie : voyages...
Jeunesse, adolescence et vieillesse : visages...
Ah ! Pays qu'on traverse, et dont on se souvient
En rêve tel que ce translucide matin !..
... Vous et moi, mon ami, sommes des paysages ;
Notre joie, — ce rayon de soleil, — illumine
Notre front, comme un blanc hameau sur la colline,
Et notre front projette un reflet de clarté ;
— Mais vous et moi sommes différents de visages,
Et vous connaître serait encor m'ignorer...

III

Ainsi donc qu'en chacun de nous est en chaque homme
Une contrée nouvelle et qu'il faut explorer :
Quand une main nous prend, quand dans notre œil se pose
Un regard, bien que la bouche demeure close,
Nous sentons qu'en le cœur une voix a parlé...

Ainsi, lorsqu'au hasard de notre long voyage
Nous arrêtons l'auto au creux d'une forêt,
Au bord d'un fleuve, dans la ville ou le village,
— Soit heureuse, soit malheureuse, — la contrée
Se révèle en sa voix muette, voix de l'âme :
Son bonheur nous ravit et sa douleur réclame
L'amour insoupçonné que nous portions vers elle...

Ah ! Rester ou partir !... Qu'importe le voyage ?..
Chaque homme, vous et moi, sommes des paysages ;
Chaque minute, ami, est la contrée nouvelle...

TOUNY-LÉRYS.

LES RAPPORTS ENTRE LES SCIENCES DE L'HUMANITÉ ET LES SCIENCES DE LA NATURE

—

Récemment, dans la leçon d'ouverture d'un de ses cours au Collège de France, M. Alfred Loisy a soulevé la question des rapports des sciences historico-sociales — qui ont pour objet l'activité sociale et psychique de l'homme — et des sciences de la Nature.

Pour abréger, on appellera, dans les pages suivantes, adoptant la terminologie d'Ampère, les premières, les *sciences noologiques* et les autres les *sciences cosmologiques*.

M. Loisy regrette que les sciences cosmologiques se soient développées les premières. Plus encore il déplore l'erreur de notre époque qui tient presque exclusivement pour sciences la Physique, la Mécanique, la Chimie, la Géologie, la Physiologie..., tandis que les études relatives aux manifestations sociales, religieuses, morales, artistiques... sont doucement méprisées, ou, pour le moins, tenues, selon le mot de Renan, pour « de pauvres petites sciences conjecturales » incertaines et futiles.

M. Loisy accorde que les sciences de la Nature peuvent être utiles à l'homme. Elles lui permettent de perfectionner sa civilisation. Mais, comme Auguste Comte — avec lequel il se rencontre sans peut-être y prendre garde, — il les tient pour secondaires. En les développant presque exclusivement, en négligeant l'étude, à travers l'histoire, des activités de l'homme travaillant pour des fins humaines et idéales, on risque d'aboutir à quelque état monstrueux, à une civilisation difforme.

Les collectivités humaines, livrées à leurs seuls instincts égoïstes, à leur avidité, à leur aveuglement naturel, munies d'ailleurs de moyens de destruction puissants et variés, risquent, si elles ne sont pas guidées par des principes généraux tirés de l'étude positive des phénomènes sociaux et de la nature de l'homme, de s'entre-détruire et d'entraîner la civilisation à une décadence précoce. En présence des cataclysmes géants qui ont broyé son époque, la ferme intelligence de M. Loisy, résistant aux atteintes de l'étonnante psychose collective et nationale qui a aveuglé la plupart de nos contemporains, a perçu le déterminisme inexorable du développement des causes en leurs lointaines conséquences.

Il avait trop étudié les Religions de l'antiquité et des temps modernes pour n'avoir pas senti leur insuffisance dans le monde vaste et complexe où nous vivons aujourd'hui. La nécessité d'une religion nouvelle, apte à remplir le rôle de celles du passé, s'était imposée à sa pensée. L'inspiration des Religions actuelles est trop étroitement liée aux particularismes nationaux d'une part, à une conception périmée du monde et de la nature de l'homme, d'autre part, pour qu'elles demeurent utilisables encore dans l'avenir. Il faut qu'elles cèdent la place à une autre plus largement humaine et d'idéal plus élevé. Le grand projet wilsonien était apparu à M. Loisy comme la réalisation pratique de la Religion nouvelle. La fondation d'une institution supernationale, créant des liens entre tous les membres de l'humanité, est dès maintenant à la fois possible et nécessaire pour éviter à la civilisation le naufrage dont elle est menacée. Plus seront multipliées les nations, plus il deviendra indispensable, pour éviter des guerres perpétuelles, de superposer à cette poussière de peuples, avides et bornés, une superstructure coordonnant l'ensemble, quelque mécanisme régulateur prévenant les chocs et les ruptures, synthétisant en mouvement ordonné les impulsions discordantes de tant d'organes moteurs.

Les sciences cosmologiques contemporaines ont mis à la disposition des hommes d'énormes réserves d'énergie. Elles en ont rendu possible le maniement. Mais elles ne lui ont fourni aucune indication sur l'emploi à faire de cette puissance redoutable. Aux sciences noologiques,donc, à dégager de l'étude de la nature de l'homme et de l'histoire des sociétés les enseignements qui l'aideront à faire un choix sur l'emploi des ressources mises à sa disposition par les sciences de la nature. Elles le pourront guider dans la détermination de la forme et des caractères à imposer au travail que l'énergie mise à sa discrétion doit produire.

Ces vues exactes n'emportent pas la vérité d'une autre affirmation de M. Loisy, qui, pour son importance théorique, mérite examen et discussion. Il s'agit, d'abord, de la question de l'ordre relatif d'apparition et de développement des sciences cosmologiques et noologiques dans l'histoire ; puis, des relations et réactions réciproques de ces deux ordres de connaissances et de leur influence sur la forme spécifique de notre civilisation.

Les sciences du monde physique se sont-elles développées réellement, comme le prétend M. Loisy, avant les sciences historiques et morales ?

La réponse dépend du sens que l'on attribuera au mot « *science* ». En fait, on s'est préoccupé de matières morales, religieuses, sociales... bien avant de songer à faire une étude des phénomènes du monde physique. Dès les temps les plus reculés, chez tous les peuples, on trouve des religions, des systèmes de morale, une législation, des annales écrites ou transmises oralement. Partout, il existe un pouvoir spirituel, une sorte d'académie, sous forme de Collèges de prêtres, de corps de légistes... Les savants d'alors, sages, prêtres, législateurs, tâchaient déjà de définir ce qui, d'après eux, constituait le bien, le mal, le devoir,la vertu, le crime, Chez un seul peuple, les Grecs, un rudiment de sciences de la nature a réussi à naître. Ce fut un événement unique dans l'Histoire ; il allait changer les

destinées de la race humaine. L'Astronomie et la Géométrie chinoises et égyptiennes n'étaient, comme l'a fait ressortir M. G. Milhaud, qu'une collection de recettes pratiques. Elles ne procédaient pas de l'esprit scientifique. Celui-ci cherche les *causes générales* d'où les propriétés découlent comme conséquences. On savait qu'un triangle dont les côtés ont des longueurs égales à 3, 4 et 5 est un triangle rectangle ; on ne connaissait pas le théorème de Pythagore qui établit une relation générale et abstraite entre la grandeur des côtés de tous les triangles rectangles. On avait remarqué que les éclipses se reproduisent cycliquement au bout d'une période de 18 ans : on ignorait la cause des éclipses et les lois du mouvement des astres. La morale chinoise et l'égyptienne, d'ailleurs, étaient plus anciennes encore que ces connaissances cosmiques.

Chez les Grecs eux-mêmes, les mathématiques à peu près seules — (plutôt un art qu'une science, comme l'ont bien remarqué plusieurs géomètres contemporains) — furent cultivées et arrivèrent à se développer. Les véritables savants, s'efforçant à pénétrer le mécanisme des phénomènes, furent extrêmement rares. On ne peut guère citer qu'Archimède, l'un des plus grands génies de tous les siècles, Héron d'Alexandrie, et quelques anatomistes : Alcméon, Galien. Le raisonnement déductif de la géométrie des Grecs fut, en réalité, un art logique.

Peut-être dira-t-on que les élaborations religieuses, morales, juridiques des peuples de l'Antiquité n'étaient pas des « sciences ». Cette question surgit alors : Pourquoi n'en étaient-elles pas ? L'intelligence des prêtres d'Egypte, des prophètes d'Israël, des légistes romains, des moralistes grecs n'était en rien inférieure à celle des savants d'aujourd'hui. Mais tout effort pour constituer les sciences noologiques avant d'avoir construit les sciences cosmologiques était voué à un échec fatal ; les matériaux qui devaient servir à la fondation et à l'édification des *sciences* sociales et des sciences relatives aux croyances et aux actions humai-

nes n'étaient pas encore extraits du sol. En dépit du fait que les hommes vivant en société en sentaient impérieusement le besoin, les *sciences* noologiques n'ont pu être fondées que tout récemment, parce qu'il était impossible de le faire plus tôt. Un certain nombre de conditions et de connaissances préalables manquaient, qui étaient indispensables. Comme certains progrès de l'Optique furent nécessaires au développement de l'Astronomie, de même, la constitution des sciences de l'humanité avait pour condition préliminaire des moyens et des connaissances que les sciences cosmologiques seules pouvaient fournir. On fut conduit à énoncer des préceptes, à codifier des règles, à édicter des interdictions : c'est tout ce que l'intellect humain, dépourvu d'instruments, pouvait faire pour venir en aide aux instincts sociaux.

Bien que les hommes se soient souciés de construire les sciences du monde physique, beaucoup plus tardivement que les sciences sociales, ils y ont réussi cependant. On a vu progresser rapidement une Mécanique, une Astronomie, une Physique, une Biologie. Rien n'arrêtait ici l'élaboration de ces sciences. Commencée seulement à l'époque d'Archimède et surtout au moment de la Renaissance, elles allaient prendre leur essor dans les trois siècles suivants. Dès la fin du XIXe siècle, elles étaient assez avancées pour permettre l'investigation, *scientifique*, cette fois, des manifestations des instincts, sentiments et actes humains sous forme sociale. L'ordre du développement se montrait imposé par les conditions mêmes de la naissance de chaque science.

Quel est le mécanisme par lequel les sciences de la nature conditionnent et modèlent les sciences de l'esprit ? De cette question, qui mériterait une étude approfondie, on ne pourra donner, ici, qu'un aperçu.

Indirectement, d'abord, les sciences du monde physique ont agi sur les sciences noologiques en créant des moyens et des instruments indispensables au développement de ces

dernières. On peut dire qu'elles ont agi là comme conditions extérieures, nécessaires d'ailleurs.

Pour que l'Ethnographie, la Science comparative des Religions, l'Archéologie, la Géographie humaine, la Sociologie générale enfin, basée en partie sur les précédentes, pussent naître et se développer, il fallait que les progrès de la navigation et les moyens rapides de communication missent les chercheurs en état de voyager aisément sur toute la terre, de pénétrer dans les régions reculées de l'Asie centrale, de l'Afrique équatoriale et de l'Australie. Il fallait pouvoir effectuer des fouilles profondes dans le sol, pour retrouver des stèles, mettre au jour des villes ensevelies, pénétrer dans les chambres funéraires des tombeaux, retrouver des cylindres assyriens ou babyloniens ; il était nécessaire encore, par le perfectionnement des procédés de photographie, d'héliogravure, de reproduction, de pouvoir faire connaître aux spécialistes du monde entier, de rendre possible la diffusion, dans tous les pays d'une foule de documents authentiques recueillis en des lieux différents, documents relatifs aux civilisations égyptienne, babylonienne, mycénienne, ibérique, celtique, mexicaine, scandinave, chinoise..., aux religions brahmanique, bouddhique (bouddhisme thibétain pur et bouddhisme altéré de l'Inde, de la Chine, de la péninsule indo-malaise et du Japon), confusianienne, hébraïque, égyptienne, mahométane, polynésienne.

Or, moyens de communication faciles, procédés d'impression, de photographie, de reproduction sont dus à des progrès techniques, dérivés directement des sciences physiques.

L'étude du climat, enfin, de la faune et de la flore, des grandes voies naturelles de migration des peuples et de transaction commerciale fournit la clé d'une interprétation correcte de mille rites, coutumes, croyances, prohibitions, qui abondent dans les religions et les législations de différents peuples.

Moins indirecte, plus efficace encore a été l'influence, sur les sciences noologiques, de *méthodes* et d'*idées* fréquemment mises en usage dans les sciences de la nature. Découvertes plus aisément par l'observation du règne animal et végétal ou par l'expérimentation biologique, elles ont ensuite été transportées, avec quelque modification, ou moyennant une généralisation convenable, dans les sciences noologiques : dans l'histoire de l'art, de la littérature, des phénomènes politiques, économiques, religieux. Je veux parler des idées d'évolution, de régression, de développement par épigénèse, de symbiose, de parasitisme, de dégénérescence, de croisement ; des notions d'équilibre entre deux phénomènes inverses qui se développent avec la même vitesse, de déplacement de l'équilibre par variation des conditions extérieures, d'action catalytique accélératrice d'un phénomène, spontané, mais lent, de la méthode comparative, de la méthode dynamique.

Tout ceci ne constitue encore que le retentissement indirect des sciences cosmologiques sur les sciences noologiques. La transposition des méthodes n'a elle-même pour raison suffisante que des rapports de similitude et de connexité. Mais les sciences de la nature et celles de l'humanité *s'interpénètrent directement*, elles s'intriquent les unes dans les autres de façon intime. Plus exactement, les premières fournissent aux secondes les bases solides sur lesquelles elles reposent, en révélant les causes des phénomènes dont elles ne sont que la manifestation dernière. Elles exposent à la lumière du jour les racines de l'arbre dont les sciences noologiques forment la frondaison. Comme le jeu des réactions chimiques trouve son explication dans les lois de la thermodynamique, de l'électricité et de la mécanique statistique, comme les manifestations biologiques trouvent la leur dans les phénomènes de la Chimie et de la Physique, de même, la *vie consciente et subconsciente de l'esprit, source de tous les phénomènes sociaux et moraux, ne se peut comprendre et interpréter correcte-*

ment que si on la rattache à son origine véritable : les phénomènes biologiques.

Ceux-ci, sans doute, se combinent en formations nouvelles dans les collectivités systématisées qu'on appelle Sociétés. Il n'en est pas moins vrai que, dans celles-ci même, mille faits biologiques demeurent à l'état de fait biologique, et que là où ils s'associent en complexus d'aspect social, ils forment l'élément intégrant des structures nouvelles.

Les deux ordres de connaissances ne sont ni séparés ni indépendants. M. Loisy parle à peine d'une science qui se trouve à cheval, si je puis dire, sur les sciences de la nature et sur celles de l'humanité : la *Psychologie*. Or, la Psychologie domine toutes les manifestations religieuses, éthiques, esthétiques, politiques des peuples. Elle est aussi une science de la nature, puisqu'elle a pour objet l'étude des fonctions du cerveau. C'est par la Psychologie que doivent être expliqués les phénomènes religieux (1) : le sentiment et l'émotion sont ici au premier plan ; ils passent même avant le prétendu instinct social. Sans insister sur les maladies religieuses (2) qui jettent une lumière vive sur la nature dernière du phénomène, l'étude du mysticisme, celle de la logique des sociétés primitives, celle des lois de l'imitation, la psychologie des foules, les recherches récentes sur la détresse psychique, les fausses interprétations, les hallucinations visuelles et auditives, les idées obsédantes, le sentiment grégaire chez l'homme fournissent l'explication d'une multitude de faits religieux : les superstitions religieuses, l'extase des grands mystiques, les conversions, les revivals, les apparitions divines.

La Physiologie n'a pas une moindre importance que la Psychologie pour les sciences noologiques. Elle se trouve

(1) Voir le livre récent de M. Pierre Janet : *Les Médications psychologiques* (Paris, Alcan, 1919).

(2) Voir Murisier : *Les Maladies du sentiment religieux* (Paris, Alcan). — G. Matisse : *Les Ruines de l'Idée de Dieu* (Paris, Editions du *Mercure de France*, Collection : *Les Hommes et les Idées*).

aussi directement combinée avec elles. Un petit nombre de faits précis fera comprendre cette relation mieux qu'une longue dissertation. Les instincts d'un animal peuvent être changés en lui injectant certaines substances chimiques. En greffant, par exemple, sous la peau de cobayes ou de grenouilles mâles, préalablement castrées, des portions de l'ovaire d'un individu femelle de la même espèce, on voit non seulement les caractères morphologiques, mais aussi les *instincts* se modifier (1). Les mâles opérés et greffés présentent l'allure et les *tendances psychiques instinctives* des femelles : ils cherchent, en particulier, à s'accoupler avec les mâles de la même espèce qu'eux. Alfred Giard (2), il y a de nombreuses années, avait montré déjà que la castration parasitaire, produite par les Sacculines sur les crabes qu'elles infectent, amène une modification de leurs habitudes aussi bien que de leur structure.

On sait que le comportement de beaucoup d'Invertébrés adultes ou de leurs larves, leur direction de marche, en particulier, est déterminé, qualitativement et quantitativement, par certains agents physiques et chimiques du milieu extérieur : la lumière, l'électricité, la température, la gravitation, l'alcalinité de l'eau..., etc. Ces phénomènes sont connus sous le nom de *tropismes*. On les observe chez beaucoup de Crustacés, d'Insectes, de Mollusques (3). En faisant varier l'acidité de l'eau où vivent des animaux aquatiques, on modifie, dans certains cas, les caractères de leurs tropismes.

Un autre groupe de faits, connexes aux précédents, est l'action de la sécrétion des glandes thyroïdes sur les fonc-

(1) Steinach : *Centralblatt für Physiologie* 1911, et *Pflüger's Archiv*, tome CXLVI.

(2) Alfred Giard : La castration parasitaire. *Bulletin scientifique du Nord de la France*, 1887, page 1 et nouvelles recherches (*Ibid.*), 1888, p. 12.

Id. : Les origines de l'amour maternel, *Revue des Idées*, 1905, p. 249.

(3) Jacques Lœb : *Forced movements, Tropisms and animal conduct.* (The Lippincott Company, Philadelphia, 1918.)

Georges Bohn : *La Naissance de l'Intelligence* (Paris, Flammarion, éditeur).

Tropismes, VI[e] Congrès de Psychologie tenu à Genève en 1909, p. 325.

tions intellectuelles. L'intelligence s'éteint lorsqu'on fait l'ablation des glandes thyroïdes ; elle n'arrive pas à se développer lorsque celles-ci dégénèrent ou restent atrophiées dans le jeune âge : l'être demeure atone, triste et comme frappé de stupidité. Il est sans initiative et maladroit dans ses actes. La déchéance est morale aussi bien qu'intellectuelle.

L'intelligence des sujets opérés ou des myxœdémateux peut, à l'inverse, être rallumée, attisée, par quelques injections d'extraits thyroïdien : on voit alors la pensée se présenter plus forte, les idées sourdre plus riches. D'une façon générale les sécrétions internes ont une influence énorme sur toute la vie de l'esprit, retentissant sur la *forme* des associations aussi bien que sur l'*intensité* du flux des images (1).

En suivant attentivement la pensée de M. Loisy, on reconnaît qu'il a subi, dans ces dernières années, l'influence de M. Bergson, — au moins en philosophie naturelle. Comme guide dans les fourrés des sciences de la nature, il n'en pouvait choisir de pire. La distinction faite par M. Bergson entre la matière inerte et la vie ne repose sur rien.

D'abord, il n'existe pas de matière inerte : toute matière est fortement réagissante, remuante à l'extrême. La *Vie*, d'autre part, à propos de laquelle M. Bergson écrit de si jolis romans, est une pure entité verbale. L'imagination de l'illustre philosophe a décrit avec ivresse les ruses subtiles de la vie pour duper la matière grossière et stupide. Ainsi Ulysse trompait Polyphème. Ces charmantes féeries, qui n'ont aucun fondement scientifique, doivent être laissées à ceux qu'enchantent les belles histoires métaphysiques. Vie et matière sont intimement liées. Il n'y a, en fait, que des *phénomènes* biologiques. Ceux-ci naissent au sein de cer-

(1) J'ai montré plus en détail le rôle des sens et des sécrétions internes sur l'activité mentale et ses caractères dans un article de la *Revue des Idées* intitulé « Les sens créateurs des aptitudes » (*Revue des Idées*, 15 mars 1909), et le rôle de la structure fine du cerveau dans « L'intelligence et le cerveau » (Collection : *Les Hommes et les Idées*, Mercure de France).

tains complexus de matières protéiques,organisés en structures ; ils se développent avec les réactions dont ces complexus, à l'état colloïdal ou en solutions salines, sont sans cesse le siège, réactions délicates et incomplètes où les ferments jouent un grand rôle. Il n'y a aucune ruse dans tout ceci, ni aucun mystère. Il n'y a que des phénomènes plus ou moins imparfaitement connus.

Si, au lieu de choisir M. Bergson pour maître ès sciences cosmologiques, M. Loisy s'était adressé à d'autres de ses collègues au Collège de France, — aux professeurs de Psychologie expérimentale et de Biologie générale, par exemple, — il eût évité une source d'erreurs graves pour la Philosophie générale.

Renan,que M. Loisy a beaucoup étudié et cite volontiers, s'est bien gardé de s'aller fournir de documents auprès de M. Caro, le Bergson d'alors. Renan vivait dans l'intimité de Berthelot,de Claude Bernard, de Bertrand, de Balbiani. Dans les conversations qu'il avait avec ses savants, dans leurs livres, qu'il lisait avec passion, il puisait les données précises dont il s'est servi dans ses ouvrages philosophiques.

Sans doute M. Loisy place la séparation ailleurs que M. Bergson. La coupure,il la fait entre les sciences de l'humanité et les sciences de la nature. Mais ce n'est là qu'une transposition de l'erreur bergsonienne, et le vice reste le même : c'est le vice dualistique. Nulle part il n'y a d'abîme entre les divers ordres de phénomènes : ils forment tous un feutrage dense, un lacis inextricable dont les branches s'anastomosent. Ils réagissent les uns sur les autres et se déterminent sériellement.

GEORGES MATISSE.

LA FOI ET LA LUXURE
D'IBRAHIM IBN SAHL

POÈTE MUSULMAN

—

L'Islam a eu sa grandeur et sa gloire. Durant des siècles, ce sont ses savants et ses poètes qui ont, sur les hommes, créés dans les ténèbres, comme dit Mahomet, répandu la lumière. C'est que le Coran ordonne à ses adeptes de rechercher l'instruction, parce que « cultiver l'étude est une action méritoire aux yeux de Dieu ». Quelle plus haute morale, en effet, que celle qui consiste à déclarér que « répandre la science est une prière, la rechercher est une lutte sainte, l'aimer est une adoration, la communiquer aux autres est une charité » ?

Ainsi, le monde moderne peut gagner davantage en perfection d'esprit et trouver un encouragement à ses recherches et à sa plus pure inspiration en se désaltérant aussi aux sources fraîches qui, pour l'éternité, découlent de toutes les pages du livre de Mahomet.

Sans doute, cette lumière que les savants et les poètes répandent sur les hommes s'est, avec le malheur des temps, enveloppée de brumes pour l'Islam. Celui-ci est retombé parmi toutes les ténèbres dans lesquelles fut créée l'humanité. Mais la race arabe est immortelle comme toutes les grandes et fortes races ; déjà, elle secoue tous les liens de son passé d'immobilité, et nul ne peut plus empêcher son réveil.

Au surplus, l'univers aurait tout à perdre s'il voulait refouler dans l'ombre et l'ignorance une partie de ses habitants. Nous sommes sur terre pour nous connaître les uns

les autres, pour bénéficier mutuellement de nos trésors spirituels; en favorisant l'ascension de chacun, nous nous rendrons meilleurs.

Le devoir de la France, qui est tout autant grande puissance musulmane que puissance chrétienne, est donc de favoriser le réveil de tous les fils de cet Islam qu'elle a adoptés et dont les progrès sont constants à travers l'univers tout entier, et qui peut, dans l'histoire future du monde, être une force admirable pour notre pays.

Voilà pourquoi, s'élevant au-dessus de toutes les misérables contingences, de tous les intérêts mesquins et de tous les bas égoïsmes, la France comprend noblement qu'elle ne doit rien épargner pour instruire les millions d'êtres musulmans qui vivent sous son drapeau.

Réjouissons-nous donc en constatant que, grâce aux efforts de la France en Afrique, les indigènes musulmans s'instruisent de plus en plus et que, déjà, se forme une élite où se rencontrent des savants et des artistes. Tous ceux-là, de par les bienfaits de l'érudition française, peuvent se pencher sur le passé, étudier l'âme de leurs ancêtres, approfondir leurs idiomes, tous les écrits de leurs lointains et illustres prédécesseurs.

L'Université d'Alger, capitale de notre grand empire musulman, doit trouver là un avenir incomparable et une gloire enviable. Déjà, elle a ses arabisants dont la réputation est universelle, comme M. René Basset, doyen de la Faculté des lettres, et M. Morand, doyen de la Faculté de droit ; déjà, elle forme, même parmi les indigènes, des esprits de haute culture, comme M. Mohammed ben Cheneb, professeur à la Faculté des lettres et à la Médersa d'Alger, et c'est un exemple touchant à la fois et très précieux de voir, en notre Université nord-africaine, des Arabes et des Kabyles ressusciter et étudier, en langue française, les ouvrages de leurs aïeux par le dialecte et par la religion.

Un bel exemple vient encore d'en être donné par M. Soualah Mohammed, agrégé de l'Université, professeur

au lycée d'Alger et à l'Ecole supérieure de commerce de cette ville.

M. Soualah Mohammed a, en effet, soutenu récemment, avec le plus grand succès, sa thèse de doctorat ès lettres; il a pris pour sujet un poète musulman d'Espagne, Ibrahim Ibn Sahl, il l'a étudié dans son pays, sa vie, son œuvre et sa valeur littéraire.

I

Aboû Ish'âq Ibrâhîm ben Aboû El'Aych Ibn Sahl El Isrâyly El Ichbyly El Andalousy — les Musulmans ne craignent pas d'établir dans leurs noms une filiation si longue soit-elle — eut la plus étrange existence. On l'appelait El Ichbyly, c'est-à-dire le Sévillan, et El Andalousy, c'est-à-dire l'Andalou, ce qui permet de noter qu'il était né à Séville, en Espagne. La date de sa naissance est inconnue; on la fixe vers l'an 1200. On ne sait rien de sa famille, sinon qu'elle était d'origine juive. Ibrahim Ibn Sâhl était, en effet, dénommé El Isrâyly, c'est-à-dire l'Israélite.

Est-il vrai qu'à travers l'histoire Juifs et Musulmans n'aient pu s'entendre? En tous cas, il est prouvé que du temps de l'occupation de l'Espagne par les Maures il y a eu, entre eux, une trêve telle que beaucoup de fils d'Israël ont embrassé la religion de Mahomet. Cela s'explique par l'ambiance même dans laquelle ils vivaient.

Ibrahim Ibn Sahl en est un exemple. Séville, qui, déjà, avait eu sa grandeur et sa gloire quand les Romains en étaient les maîtres, ne perdit rien de son prestige et de sa haute culture sous la domination arabe. Conquise en l'an 713 de Jésus-Christ, elle vit respecter ses habitants par les nouveaux conquérants. Bien mieux, comme elle fut, à un moment, en proie à des bandes de brigands, son maître Ibn H'adjdjadj, qui était à la fois un prince éclairé et un commerçant avisé, réprima sévèrement tous méfaits et Séville connut encore de beaux jours.

L'instruction était partout répandue. C'est que les con-

quérants arabes, fixés en Espagne, demeuraient en relations étroites avec cet Orient qui fut aussi le berceau de la civilisation. Ils avaient transporté dans leur nouveau royaume, en même temps que la puissance des armes, le goût des belles-lettres et l'amour de l'art.

L'Espagne, avec ses couleurs vives et tranchantes, son ciel bleu, la Méditerranée qui rappelait le pays natal, ses orangers, toutes ses fleurs aux senteurs violentes qui faisaient évoquer tous les parfums d'Asie, était la terre propice pour le développement de l'âme islamique- Aussi les princes musulmans d'Espagne, qui s'étaient fait construire des palais somptueux, dont la trace subsiste encore, s'étaient-ils empressés de faire venir, dans leurs demeures de marbre et d'onyx, où, nuit et jour, au milieu des cours, jasaient les jets d'eau, et les chanteurs de Bagdad et les poètes de Cordoue et les savants de l'Arabie.

Ibrahim ben Sahl fréquenta les écoles musulmanes, — c'est le seul détail que nous ayons sur sa jeunesse et sur la formation de son esprit. Ces écoles étaient célèbres dans le monde d'alors. Des maîtres comme Abou Aby Echchalaoubyn, réputé pour sa science grammaticale, et Ibn Eddabbadj, illustre pour ses connaissances littéraires, y professaient et eurent Ibrahim Ibn Sahl pour élève.

Le Coran était la principale et quotidienne leçon,comme il l'est encore dans toutes les zaouias de nos jours. On sait toute la haute valeur spirituelle et le charme ruisselant des versets sacrés du Livre de Mahomet. Ibrahim Ibn Sahl y forma son caractère moral et son genre poétique.

Comme un bon Musulman, il psalmodiait le Coran ; il se plaisait fort dans la société islamique, s'intéressait aux nombreuses controverses qui s'y produisaient, prenait part aux discussions des savants et des lettrés.

Ainsi se développa de bonne heure son intelligence et se fortifièrent ses dispositions naturelles. Tout jeune, il devint célèbre. A vingt ans, il se distinguait surtout par ses grandes facilités d'improvisation,et il était,à âge d'homme,

le familier d'importants personnages comme le vizir Abou Amr ben Khalid, gouverneur de Xerès, ou le raïs Abou Othman ben H'akam, seigneur de Minorque.

Mais sa situation était fausse à cause de sa religion. On l'engagea à se convertir. Longtemps, il hésita ; sa culture arabe le prédisposait à une nouvelle foi, il embrassa l'islamisme.

Son œuvre n'a rien perdu de sa renommée. Ses manuscrits sont presque tous à Madrid, à la Bibliothèque de l'Escurial ; quelques-uns se trouvent à Paris, à la Bibliothèque Nationale.

La mémoire des hommes a transmis verbalement ses vers, de génération en génération. Ainsi pendant longtemps furent conservées les épopées d'Homère. Mais, nous dit M. Soualah Mohammed, c'est dans le nord de l'Afrique que le souvenir d'Ibrahim Ibn Sahl et de son œuvre est surtout resté vivant, et ce fait doit être attribué à l'exode des Maures et des Juifs dans le Moghreb et au séjour du poète à Ceuta.

Cette œuvre se compose d'épigrammes, de poèmes descriptifs, d'éloges personnels ou religieux, de chants bachiques et de vers d'amour.

II

Voici une épigramme inspirée par la vue d'un médecin qui échappa à la fièvre et recouvra la santé :

De cette maladie affaiblissante, tu as conservé la pureté de l'or ; par la pâleur, tu ressembles au métal précieux, tu as, en plus, l'altération (des traits).

Si la fièvre doit nuire à son ami, rien de surprenant de la voir porter atteinte à un médecin.

Dans un corps pareil au tien, elle n'est pas plus étrange que la chaleur dans le soleil de la matinée.

Les poèmes descriptifs d'Ibrahim Ibn Sahl prouvent que leur auteur eut une âme sensible à la contemplation de la nature. Sa délicatesse éclate dans le poème suivant :

Déjà, la terre s'est enveloppée d'un manteau vert ; et, sur les coteaux, la rosée éparpille des perles.

Le sol a répandu une odeur suave ; j'ai pris les fleurs pour du camphre, et j'ai cru que, de la poussière, s'exhalait un parfum subtil de musc.

Les lis semblaient tendre aux roses une bouche pour baiser des joues de pourpre.

On prendrait le fleuve, entre les vergers, pour une épée accrochée à un baudrier vert.

Dans la plaine courent les coteaux. Il m'a semblé voir, là, une main habile enjolivant une page aux lignes (régulières).

Quand l'onde courante brille, elle est pareille à l'argent pur transformé, par la main du soleil, en un lingot d'or jaune.

Comme tous les poètes qui vécurent au temps des monarques absolus, Ibrahim Ibn Sahl chercha à se concilier la faveur des grands personnages. Il avait d'autant plus à le faire qu'il était de sang israélite et qu'ainsi il devait dissiper la méfiance de certains Musulmans.

Nous avons dit plus haut qu'il avait été le familier du vizir Abou Amr Ibn Khalid, gouverneur de Xerès. Celui-ci tomba gravement malade. Ibrahim Ibn Sahl célébra sa guérison qui coïncidait avec une victoire remportée sur les chrétiens, ce qui permit au poète de donner, en même temps, libre cours à ses idées belliqueuses :

Taille des coches à tes flèches. Dieu les lancera. Tire tes épées des fourreaux, les arrêts immuables du destin les rendront acérées.

Les nuages (bienfaisants) font tomber, en ondée, les fruits de la victoire : tu les plantes et la religion les cueille.

Lorsque les escadrons font quelque prise à l'ennemi, c'est toi qui les enlèves, puisque c'est toi qui les guides.

Au cours du tir, lorsque les traits atteignent le but, le mérite ne peut être attribué qu'au tireur.

Voici la guérison du vizir ; le triomphe suivra, de même que, le soleil apparaissant d'abord, le matin ne tarde pas.

Quand tu te plains, je vois en lamentations la religion, la bravoure, la générosité et le monde avec ce qu'il comprend.

Que penses-tu du zéphir affaibli, alors qu'à cause de ses gémissements le soleil couchant s'est couvert de pâleur ?

Comment le monde pourrait-il te donner ses soins ? Puisse-t-il ne pas le faire, Seigneur ! C'est lui qui souffrira et tu opéreras sa guérison.

Si les astres resplendissants voulaient se mesurer avec toi, du haut de leur station ils se proterneraient devant ton étoile.

M. Soualah Mohammed met également à jour l'oraison funèbre d'Aboû Bikr Ibn R'âlib :

En ravissant Ibn R'âlib, le sort a cherché à porter atteinte à la gloire. Le mérite entier a été enveloppé dans son linceul, et le porteur a conduit au grand jour les sublimes vertus vers la poussière.

Si, dans le sol, une demeure étroite le tient enfermé, combien ses bienfaits se sont étendus à la vaste terre ! combien son bras droit a rivalisé de générosité avec les océans, et combien ses vertus ont disputé la beauté aux parterres fleuris !

Au jour de son trépas ont paru des points noirs à l'horizon, mais ses exploits ont blanchi les feuillets de son compte (au jour du jugement dernier). Si la nouvelle de sa perte a fermé la porte de la résignation, ses vertus ont ouvert celles du Paradis...

Converti à l'islamisme, Ibrahim Ibn Sahl épouse la grande cause musulmane : le combat sans trêve à livrer aux Infidèles ; il exhorte donc ses nouveaux coreligionnaires à la guerre sainte :

La guerre sainte vous appelle au secours du Prophète. Il vous apparaîtra au milieu des coursiers élancés.

Abandonnez (donc) vos demeures pour une habitation éternelle. Affrontez les nuages de poussière pour le vert séjour des délices.

Au cours de vos marches nocturnes, abreuvez-vous aisément à l'eau bourbeuse des aiguades. Vous étancherez votre soif dans l'eau non souillée au bassin du Paradis...

Vous êtes les plus dignes d'assurer le triomphe de la religion de votre apôtre : par vous, dans les siècles passés, sa foi s'est étendue avec facilité...

Vous en aviez édifié la base ; étayez le monument avec toutes les lances souples et brunes.

Pour bien prouver qu'il avait quitté la religion israélite et pour donner des gages de sa nouvelle foi, Ibrahim Ibn Sahl a composé des poèmes qu'il a pieusement dédiés au Prophète Mahomet et dont on n'a plus que des fragments :

Homme fait ou adolescent, je suis toujours bercé par l'espérance : de dire « peut-être » « peut-être » ferait mon bonheur ; mais à quoi sert de dire « peut-être », s'il pouvait m'être de quelque utilité.

Seul, un être unique a clos les hautes sphères, en affrontant, dans un rapide voyage nocturne (l'ascension de Mahomet), les périls du désert, la passion et l'angoisse.

Il vit les fermes résolutions de l'ardent désir l'ébranler ; il sut concilier en Dieu l'intention et les sollicitations intérieures.

Que de caravanes appelées vers Yathrib par la foi qui n'y trouve que des fidèles humblement soumis !

A cause de leur passion les voyageurs suivent la longue voie arrosée de pleurs. Leurs larmes luttent de vitesse avec le trot des chamelles grisâtres...

Le fond de leur cœur s'illumine de piété, tandis que la nuit obscure les couvre de manteaux...

Un musc, agréable à l'odorat, semble s'exhaler de leur entretien intime avec le prophète Mahomet.

L'altération de leurs traits les fait ressembler à des plantes desséchées ; pourtant, par l'adoration, ils ont découvert un parterre aux fruits exquis.

Leurs larmes ont arrosé les plantes de la tristesse dans la terre de la passion : elles ont fait éclore les fleurs infortunées de soucis.

Par leurs nobles sentiments, ils se sont abreuvés au sein de la vérité...

III

Ainsi Ibrahim Ibn Sahl montre qu'il a une âme sensible aux beautés de la nature, il témoigne de la délicatesse de son esprit et de son cœur en demeurant fidèle à ses amitiés et reconnaissant envers tous ceux qui lui ont accordé quel-

que sympathie, il ose pieusement regarder son nouveau Dieu et élever vers lui des actes de foi. Mais, il faut bien le dire : si son inspiration est toujours ardente, elle s'applique souvent à un but moins idéal et, lorsqu'il a fini de contempler le ciel, il abaisse ses regards vers toute la réalité.

Alors, on dirait que, fatigué d'infini et d'espace, de ces problèmes si grands et si profonds qui ont agité à la fois sa croyance et son intellectualité, il éprouve l'instinctif et invincible besoin de se complaire en des désirs où la pureté de l'âme n'a rien à voir. La réalité l'attire, il en devient le prisonnier et, tant que dure cette autre captivité, la plus matérielle, de ses sens et de ses nerfs, il dépouille, en quelque sorte, l'homme spirituel qu'il a été un instant auparavant pour ne demeurer qu'un être fait de toutes les misères et qui succombe à toutes les tentations.

Là, encore, il y a l'influence du milieu. Si, tout à l'heure, son âme s'est élevée, l'ascension en a été due à la haute culture, au développement de la science et des arts, culture et développement qui font alors la gloire de l'Espagne musulmane. Mais toute lumière appelle l'ombre. La société cultivée et lettrée dans laquelle vit Ibrahim Ibn Sahl ne recule devant aucun raffinement, et c'est une loi psycho-physiologique qui veut qu'alors l'être humain se laisse trop souvent entraîner à tous les vices. Les mœurs sont trop relâchées, les compagnons de plaisir sont trop nombreux et la nature ardente d'Ibrahim Ibn Sahl ne peut résister aux appels de la luxure.

Il chante l'amour et e bon vin, tous les vins, tous les amours ; du chant il passe à la réalité. Et quelle réalité !

Il célèbre le vin :

Questionnez la coupe étincelant entre la teinte et l'éclat ! A-t-on fait fondre, là, des roses ou la joue de l'échanson ?

Des verres salués par les amis (la mousse pétillante) rappelle les entretiens (si doux) aux oreilles d'amants passionnés lors d'une rencontre (secrète).

On fait vivre ses désirs entre la mort et la vétusté quand, pour

boire la liqueur enchanteresse, on l'additionne d'un mélange.
Le vin pétille ; l'eau semble en piquer la pureté. La voix du chanteur est pareille aux bredouillements mystérieux du sorcier.

Il aime la femme, il le proclame dans les vers qui suivent :

J'ai sollicité de la belle la faveur de savourer encore cette salive pure, qui lui permet d'éteindre l'incendie dans les entrailles du moribond.

Elle a ri, puis elle a dit : « Une bouche aux dents espacées, appliquée sur une autre aux dents d'une blancheur éclatante, c'est une partie de l'amour. »

Elle ignorait, par Allah, qu'il n'est point surprenant de trouver les perles unies à la nacre.

Mais il aime la femme de moins en moins. Le scandale est, en quelque sorte, à la mode, il devient ensuite une habitude, et la tolérance qui en résulte permet toutes les licences, même à la poésie.

Ibrahim Ibn Sahl se détourne alors de la femme, il recherche la société des jeunes éphèbes et il les célèbre dans ses vers. Le plus drôle, c'est qu'Ibrahim Ibn Sahl n'est pas du tout beau.

Il était disgracieux, nous fait, en effet, savoir son érudit commentateur M. Soualab Mohammed, de physionomie peu engageante, si nous en croyons son condisciple Aly ben Moûsa ben Sa'yd El Ansy qui écrivait : « Il était aussi repoussant que le reste de l'eau lapée par un chien. »

Il chérit spécialement la compagnie d'un jeune israélite du nom de Moûsa, d'un jeune musulman appelé Mohammed et aussi d'un jeune chérif descendant de Hassan, fils d'Aly. Il avoue ses faiblesses qui grandissent en passions :

Que de fois, un éphèbe, aux lèvres écarlates, ayant allumé dans mon cœur une braise ardente, visible sur ses joues veloutées et fraîches,

Me posait cette question, en folâtrant : « A quel culte appartiens-tu ? » Cependant, je consacre ma foi entière dans l'amour que je ressens pour lui.

Mon cœur est orthodoxe ; pourtant mon œil est un mage adorateur du feu de ses pommettes...

(Le censeur me dit) : « Ne l'as-tu jamais appris ? Supporte ton malheur avec résignation. » Je lui répondis :

« Mais ne sais-tu donc pas? Il se peut qu'il ait une excuse. »

Instigateur d'amour, voici l'instant où je dois me couvrir d'opprobre. Après l'épousée, il n'existe plus de parfum.

Mon âme me pousse au malheur comme celle de Içâm le mena inconsciemment aux grandeurs.

Mais à Mohammed et au jeune chérif il préfère Moûsa ; c'est pour ce dernier que son cœur s'embrase de la plus impure des flammes ; il chante sa jeunesse, sa grâce et sa beauté en divers poèmes :

Ainsi :

Le grain de beauté sur les pommettes de Moûsa semble être le point noir du reproche au milieu de la lumière du jour.

Ses regards sont fascinateurs, mais les soucis prennent la direction de mon cœur.

Et aussi :

(Mon ami) est plus agréable que la douce quiétude ; il ne s'abrite pas sous le toit d'un être mélancolique ; la beauté parfaite se trouve concentrée en lui, qui en a été la source.

Ses yeux ne connaissent, en fait de koheul, que leur noirceur naturelle, et son cou d'autre parure que la grâce.

Je croirais que sa salive provient de son sourire fondu, si ce vin (qu'est la salive) n'était produit par la grêle fondue de ses dents.

Et encore :

Son regard câlin m'a fait monter le coursier de l'amour ; l'éclat de sa joue, telle une boisson délicieuse, provoque en moi une troublante ivresse.

Et de même :

(Moûsa) O enfer des cœurs ! O paradis des yeux !

Je ne considère pas le grain de beauté sur tes joues comme une nuit au-dessus de l'aube,

Mais comme un astre qui s'est brûlé, parce qu'il s'est placé vis-à-vis du soleil.

Il avoue la passion à laquelle il ne peut résister :

Aperçois-je une bouche ou une rangée de perles? Possède-t-il un regard ou un double glaive?...

Pour lui, les censeurs me blâment par ignorance. Ce qu'ils disent est pénible...

Et tu t'es asservi de cœur? Mais tu t'exposes d'avance au mépris !

Oui, je suis l'esclave vil de mon bien-aimé; abandonnez-moi à mon sort.

Mais Moûsa a les caprices des plus charmants éphèbes. Il sait les ravages qu'il engendre en certains cœurs et alors il se plaît à exercer partout le pouvoir de ses charmes, il a des adorateurs, il use de toutes les armes de la coquetterie, et voici qu'Ibrahim Ibn Sahl a des rivaux. Moûsa est, en effet, célébré par d'autres poètes que lui, par Abou Bikr Ibn Hadjdjadji El Rafiqy et par Ahmed El Maqryny.

Ibrahim Ibn Sahl, complètement inverti, passe alors par toutes les phases de l'amour qui s'illusionne et qui est désappointé, qui est enthousiaste et qui tombe dans un amer pessimisme. Moûsa est infidèle. «Je marchais un jour avec Ibrahim, raconte El Ansy, lorsque Moûsa sortit subitement du bain. Ibrahim l'appela. L'éphèbe poursuivit son chemin, amusé, mais sans se retourner. »

Ibrahim Ibn Sahl languit et s'attriste plus encore. Où est Moûsa ? Ibrahim soupire :

Goûte, ô Moûsa, les délices du sommeil ! Loin de toi, mes nuits sont des nuits de cécité.

Il évoque sa grâce ambiguë, il préfère sa beauté équivoque à toutes les beautés et il soupire une fois de plus :

Acculé par la soif et sur le point de rendre l'âme, si l'on me donnait à choisir Moûsa ou l'onde fraîche et limpide, je refuserais de me désaltérer.

Moûsa, fais la charité à ton mendiant d'amour. Ne repousse pas ma main. Que de fois elle a passé la nuit sur mon cœur !

En me quittant et en t'éloignant, ne place pas un fétu dans

l'œil d'un être affligé qui a déjà fait sentir pour toi, à cet organe, le goût des larmes et des tortures de l'insomnie.

Viens me rendre visite, car si tu prodiguais les étreintes, tu ne laisserais pas, à mon âme, les souffrances du corps.

Une fois de plus, aussi, c'est l'hymne aux dons troublants que la nature a prodigués au jeune éphèbe :

C'est une gazelle : Dieu l'a créé d'une parcelle de nuage. La beauté s'est emparée de ce parfum subtil pour mettre, en nous, l'énergie suprême qui soutient le brave.

Allah a façonné cette parcelle avec un art si délicat, qui lui a prêté l'éclatante blancheur du matin, ajoutée à la vigueur du rameau débordant de sève.

Comme signe indicateur et comme trace de cette origine céleste, le Créateur a conservé un point intact sur sa zone colorée (un grain de beauté).

Certes, nul n'est plus digne que moi de porter le vêtement de la souffrance, mais pour se draper avec grâce dans le manteau de la beauté Moûsa est incomparable.

Veuillez considérer attentivement Moûsa attisant ma flamme ardente : vous assisterez au spectacle du plus agréable chauffeur auprès du meilleur brasier.

Laissez-le : qu'il fasse fondre mon âme ! qu'il rompe nos liens ! qu'il s'y acharne ! vous verrez comment la grâce devient (tour à tour) sublime et cruelle !

Quand il fixe du coin de l'œil, il lance un regard d'un noir magnifique agrandi par le fond blanc ; en se détournant pour s'éloigner, il offre, aux yeux, la forme élégante du jeune homme svelte...

Je me suis mis à pleurer. « Veux-tu, m'a dit la beauté avec ironie, veux-tu, au prix de paupières mouillées (par des larmes), acheter (un sourire produit par) des dents bien alignées ? »...

Transformant mon bras droit en ceinture, j'enlaçai sa taille. Et, pour son cou, mes paupières façonnèrent des ornements précieux.

Je versais un flot (de larmes brûlantes, mêlées de sang et pareilles à) de l'or en fusion sur une joue teinte de oûars ; mais il se montra avare de ces pleurs (semblables à des) perles fondues sur une (joue) vermeille.

De ses doigts délicats, il essuya mes paupières. Il établit ainsi le contact entre les nuages et le lis.

Mais le bel éphèbe se montre plus tendre. Ibrahim Sahl lui demande une faveur : « Je désire sentir des roses sur tes joues. » Moûsa ne refuse pas ce plaisir à son ami. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'Ibrahim Ibn Sahl proclame son bonheur chaque fois que celui qui lui est si cher revient à lui :

La nuit de notre rencontre a laissé tomber sur nous les voiles des ténèbres, remplissant les pensées de lumière.

Je l'ai passée pendant que la lune, pareille à l'envieux, brillait à l'horizon et que les étoiles voltigeaient comme un (oiseau) jaloux,

Savourant des rayons lumineux dans des coupes, baisant au collier l'astre resplendissant du soir.

Et c'est toujours le même éloge de Moûsa :

Il a été façonné de lumière et de séduction, alors que les créatures humaines proviennent d'eau et de limon.

On ne sait combien de temps dura l'étrange et folle passion d'Ibrahim Ibn Sahl pour Moûsa. Mais les événements se précipitent. Les Musulmans se sentent de moins en moins en sûreté sur la terre d'Espagne, car les forces des chrétiens augmentent sans cesse. L'heure ne va pas tarder à sonner qui verra les Arabes de plus en plus chassés de la péninsule ibérique et leur exode sur la terre nord-africaine. A l'instigation d'Abou Amr Ibn El Djedd n'envoie-t-on pas déjà une députation musulmane au souverain du Moghreb? Ibrahim Ibn Sahl est à Ceuta, il y devient le secrétaire du gouverneur de la ville, Abou Aly Ibn Khalâç. Mais voici ce qu'écrit le célèbre historien arabe, Ibn Khaldoun :

Ibn Khalâc équipa un navire appelé *El Meïmoûn* (le Fortuné), y embarqua son fils El Gâsim chargé de présents pour la cour de Tunis et le fit accompagner par un de ses secrétaires, Ibrahim Ibn Sahl, lettré distingué.

Le navire sortit du port en pleine nuit, mais il fut presque

aussitôt assailli par une violente tempête et il ne tarda pas à périr corps et biens. Ibrahim Ibn Sahl devait avoir une quarantaine d'années, car on n'est pas d'accord sur la date de sa naissance ni de sa mort. Les historiens arabes écrivent qu'il périt, les uns en 1246, les autres en 1249, et aussi en 1252 ou en 1261.

Par bonheur pour sa mémoire, tous déplorent sa disparition. El Oufrâny Mohammed Eççar'yr El Marrâkoby va même juqu'à écrire :

La perle a regagné son lieu d'origine.

On ne peut pas être regretté par une plus originale comparaison.

JEAN MÉLIA.

LE BOUCHER DE VERDUN

(*Suite* [1])

—

V

Je me réveillai vers midi, respectueusement tiré de mon sommeil par le contrôleur.

— *Bitte sehr, Herr Oberleutnant !*

J'étais en gare de Cassel. Le lieutenant Siebel m'attendait sur le quai. Engourdi, bâillant, comateux, je me secouai enfin.

— *Wie geht's ? Alles recht ?*

— *Alles recht.* Nous partons ce soir pour Thionville.

Nous commençâmes par aller dîner au Kœnig von Preussen. L'après-midi, nous nous rendîmes à loisir aux casernes, où nous inspectâmes nos hommes. Et l'on nous embarqua, effectivement, le soir même.

Le voyage fut long et sans autre agrément que les multiples postes de ravitaillement de la Croix-Rouge, où nous taquinions les buffetières, quand il s'en trouvait de jolies, tout en absorbant leurs bouillons et en consommant leurs sandwichs. Parvenus le lendemain soir à Thionville, nous descendîmes, Siebel et moi, au Terminus, pendant que nos hommes prenaient quartier dans un baraquement du gros fort de la rive droite. On nous laissa tranquilles six jours. Tranquillité relative. La place, gorgée de soldatesque, était effroyablement tonitruante. Des milliers de soudards de toute arme et de toute incorporation, venant du front ou

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 540 et 541.

s'y rendant, y mugissaient jour et nuit leurs hurles bachiques et y débraillaient leurs turbulences martiales. Les nombreux éléments très jeunes de la classe 16, imberbes et roses, admiraient frénétiquement leurs aînés, brûlés par le feu ou tannés par la tranchée, et, dans leur pétulance belliqueuse, faisaient encore plus de bruit qu'eux. C'est là que je vis pour la première fois les nouveaux casques de guerre, si différents de nos braves cuirs à pointe de 1914, énormes salades d'acier, à visière et à couvre-nuque mambrinesques, que, sur l'exemple des Français et en les amplifiant à notre goût, il nous avait bien fallu adopter, comme pare-éclats contre les trop fréquentes blessures à la tête propres à la balistique moderne. Préférant à ce lourd métal leur bon calot de drap, la plupart de nos *Feldgrauen* se débarrassaient d'ailleurs sitôt qu'ils le pouvaient de cet armet, qu'ils portaient sur leur sac comme un plat à barbe ou laissaient rebondir sur leur derrière, accroché à leur ceinturon.

J'allais chaque matin chez le commandant d'étapes attendre mes ordres. Ils me furent communiqués le 30. Je devais partir le lendemain, première heure, avec ma centaine de recrues dans un convoi militaire qui, par Longuyon, Montmédy et Sedan, allait être dirigé sur Vouziers. C'était bien ce que je présumais. Les combats de Champagne du mois précédent avaient creusé dans nos régiments d'énormes vides qu'il fallait combler. Rien que sur ce front nous avions perdu cent cinquante mille hommes, dont vingt-cinq mille prisonniers. C'était miracle que les Français n'eussent pas percé. Le 48ᵉ, décimé, était au repos à l'arrière et nous allions lui infuser du sang.

Nous passâmes une revue d'armes, où l'on nous distribua des casques, et, le 31 octobre, au petit jour, le train, dont nous occupions deux wagons, quittait Thionville, emportant deux mille hommes. Nous suivions la grande ligne de rocade des armées allemandes qui, par Charleville et Hirson, mettait en communication Metz et Lille, desservant

toute l'étendue du front. Les convois y échelonnaient de cinq en cinq minutes leur marche lente, régulière, continue, et toutes les deux minutes et demie nous en croisions un. De distance en distance, des plexus de voies de garage amalgamaient leurs rames. De longs quais tout neufs bordaient les approches des stations et des passages à niveau. Des lignes récemment construites, et qui ne figuraient pas sur les cartes françaises, des épis, des chemins de fer à voie étroite venaient s'embrancher sur l'artère principale. Fortement gardée, celle-ci piquait son parcours de sentinelles grises, de guérites aux couleurs allemandes, de petits postes au bivouac faisant la soupe autour de marmites de campagne que léchait un feu de bois. Parfois on voyait surgir d'un buisson le profil équestre d'un uhlan, lance passée au coude, ou circuler au petit trot sur une route une vedette de dragons. Parfois aussi l'on découvrait, plantée sur ses roues, la gueule en l'air, une pièce contre avions ou l'énorme cylindre bâillant d'un projecteur.

Entre Audun-le-Roman et Pierrepont, notamment pendant un arrêt à Joppécourt, sur le plateau, il nous arriva d'entendre gronder le canon. Je reconnus avec plaisir et dans un léger battement de cœur ce bruit familier. Ceux qui ne l'avaient jamais entendu, sinon aux manœuvres, et c'étaient les plus nombreux, en furent tout excités. Un grand frémissement courut le long du train. Officiers et sous-officiers, descendus sur le ballast, écoutaient, la main aux oreilles, et se communiquaient joyeusement leurs impressions. Le grondement était sourd, profond, lointain. On percevait le coup, lourd comme un effondrement souterrain, suivi d'un roulement confus qui n'en finissait pas. C'étaient quelques-uns de nos mortiers, tapis dans la forêt de Spincourt, qui tiraient sur les forts de Verdun.

Nous nous éloignâmes progressivement de ces parages pour nous enfoncer dans les vallées pittoresques de l'Ardenne. Partout les pentes se couvraient de bois, se coupaient de gorges, s'échancraient de fagnes tourbeuses ou

d'étroites prairies. On passait des ponts et des viaducs. Le pays était agricole et ouvrier. Après Montmédy, dont les Français avaient fait sauter le tunnel en évacuant la place en 1914, et que l'on contournait par une déviation de quelques kilomètres, c'était Margut et ses filatures, Blagny et ses usines, Carignan avec ses forges et ses halles, Bérvilly et son église fortifiée. Mais aucune fumée ne panachait les cheminées, aucun bétail ne paissait aux herbages. Une maigre population de vieillards, de femmes et d'enfants poussait pour nous la charrue derrière d'étiques chevaux, semait le blé, le seigle ou l'avoine, arrachait les pommes de terre, hersait, plantait ou ensilait, parfois sous l'œil et la carabine d'un gendarme prussien.

Il était près d'une heure quand nous entrâmes en gare de Sedan. Une surprise m'y attendait, sous les espèces d'un télégramme de la 5e division, qui me fut remis à l'arrivée et me donnait l'ordre de rester à Sedan pour me tenir à la disposition du commandant de station de cette place. Je fis donc mes adieux au lieutenant Siebel, je reçus le salut de mes hommes et laissai repartir sans moi le train pour la Champagne.

Je me présentai aussitôt à la Kommandantur de la gare. Un sous-officier de service me répondit que le major commandant était en train de dîner et que j'eusse à repasser une heure plus tard. Je n'eus d'autre parti à prendre que de faire comme le major commandant, ce qui me convenait fort bien, car j'avais grand faim, et je me dirigeai du côté du buffet.

La gare de Sedan était merveilleusement ordonnée, reluisante de propreté et frappait par son aspect de belle tenue et même d'élégance. Des sentinelles impeccables en garnissaient les issues, des drapeaux allemands aux couleurs fraîches en décoraient les baies, un grand air d'apparat solennisait les quais, les salles et les visages.

Au buffet, qu'encombrait une foule de brillants officiers, de civils cossus et de dames en pompeuses toilettes de ville,

on se serait cru dans un grill-room de palace, en temps de grandes manœuvres. Je cherchai avec une vaine curiosité quelques têtes qui pussent être françaises ; je n'en découvris pas, sauf peut-être de deux ou trois femmes assez délurées, attablées en compagnie de jeunes lieutenants. Des maîtres d'hôtel en habit assuraient un service choisi. Je pris place à un guéridon et me fis présenter le menu rédigé en allemand.

Quelque peu interloqué de tomber au milieu d'une société si distinguée, fort intrigué surtout par l'arrêt brusque de mon voyage et la destination inconnue qui allait m'être assignée, il me vint soudain à l'esprit, tout en dégustant une excellente perdrix, que je me trouvais sur un point particulièrement intéressant de la zone des opérations. A vingt kilomètres nord-ouest, sur cette même ligne ferrée, se situait la double ville de Charleville-Mézières, en ce moment résidence de S. M. l'Empereur et siège de l'Etat-Major général, tandis qu'à quarante kilomètres sud-est, sur la ligne qui de Sedan remontait la vallée de la Meuse, se trouvait Stenay, quartier général de S. A. I et R. le Kronprinz allemand. A l'idée de ces proximités sensationnelles je fus pris d'un saint tremblement et je me mis à manger beaucoup plus respectueusement la suite de mon repas.

Qu'allait-il m'arriver, *mein Gott ?* Serais-je admis un jour à contempler l'un ou l'autre de ces augustes visages ? A cette perspective, qui n'avait point à être reléguée hors du domaine du possible, mon cœur bondissait d'émoi dans ma poitrine, mon âme allemande tressaillait de loyalisme et d'exaltation patriotique. Je me voyais déjà passé en revue de combat ou de garde d'honneur par l'un de ces héros laurés de la victoire, recevant peut-être personnellement un ordre de la bouche d'un de ces personnages presque divins. Je m'imaginais félicité par l'un d'eux à la suite de quelque exploit valeureux où, sort funèbre mais non moins glorieux, blessé à mort et rendant le souffle sous le reflet de cette rayonnante présence.

Ma pensée se reportait alors sur ma Dorothéa, dont, par anticipation et dans l'éventualité de ce tragique destin, j'avais cueilli la belle chair, et je me plaisais à me représenter quels seraient à la fois sa douleur et son orgueil, quand elle recevrait, en mémoire de moi et en accomplissement de ma dernière volonté, la croix qu'auraient épinglée sur le drapeau noir, blanc, rouge de mon cercueil la main majestueuse de l'Empereur ou les doigts sérénissimes du Kronprinz.

Mais la poursuite de ces rêves et l'assouvissement de mon appétit m'avaient conduit jusqu'à deux heures et demie. Il était temps de repasser à la Kommandantur. Le major s'y trouvait, et je reconnus en ce gros officier abondamment moustachu et violemment sanglé dans un uniforme chamarré de décorations un des dîneurs du buffet.

— Premier-lieutenant Hering ? C'est parfait. Je vous attendais. Les instructions que j'ai pour vous, monsieur le premier-lieutenant, portent que vous devez vous rendre par les voies les plus rapides à Dun-sur-Meuse.

Il me remit mon ordre de route et m'informa que la voie la plus rapide consistait à monter dans un train qui passerait une heure plus tard en gare de Sedan et qui me mènerait en deux petites heures à destination.

— Bon voyage, *Herr Oberleutnant*, et faites-nous là-bas de la belle besogne !

Dun-sur-Meuse... J'avais quelque souvenir d'avoir entendu prononcer ce nom-là... Dun-sur-Meuse !... Où diable... Ah !... Je me rappelai cet extraordinaire Sosthène Rossignol, qui m'avait donné des leçons de français à Magdebourg. C'était lui qui m'avait parlé de Dun-sur-Meuse, où il avait des parents. Je consultai mes cartes pour identifier cette localité. Elle se trouvait à une douzaine de kilomètres en amont de Stenay et à une quinzaine de kilomètres des premières lignes du front de Verdun. Ce n'était pas encore l'avant, mais c'en était bien près. Qu'allais-je faire là, loin de mon régiment, et pourquoi m'y envoyait-on ?

Le train où je montai était une rame légère exclusivement composée de voitures de première classe et de wagons-salons de la Compagnie française de l'Est. La centaine de voyageurs qui en occupaient les fauteuils ou en animaient les couloirs me parurent être du même monde que les dîneurs de Sedan : officiers de l'Etat-Major ou du Grand Quartier, la bande rouge amarante au pantalon, fonctionnaires militaires, l'aigle à la casquette, hussards à brandebourgs, uhlans à plastron, médecins à caducée et à collet noir, intendants bedonnants, sveltes attachés de cabinet ou de chancellerie. J'aperçus un général de la Garde, la torsade à l'épaule et la litze à la manche. Parmi la douzaine de civils, deux ou trois gentlemen en feutre vert et en moustache cirée, diamant à la cravate et cigare au bec, pouvaient appartenir sans trop de doute à la police secrète de campagne. Plusieurs dames au verbiage sonore et en luxueux manteaux de fourrure lançaient leurs fusées de rire et leurs simagrées féminines dans la fatuité un peu gourmée des hommes. Je ne connaissais personne et me trouvais trop intimidé pour tenter de nouer aucune conversation ; personne non plus ne m'adressa la parole. Mon impression de grandes manœuvres, de Kriegspiel et de festivité militaire s'accentuait et fût devenue prédominante, n'eût été le spectacle cinématographique qui se déroulait le long de la ligne et rappelait avec force à la réalité de la guerre. Les trains que nous croisions ne ressemblaient pas au nôtre et n'étaient point différents des convois hérissés et volumineux que nous avions rencontrés en si grand nombre depuis Thionville. Sur la voie et ses alentours s'exécutaient d'énormes travaux où s'évertuaient nos pionniers et auxquels étaient contraints de copieux contingents de prisonniers et des populations entières de civils : terrassements, creusement de tranchées, construction de baraquements et de hangars, abatage d'arbres, pose de rails et de fils télégraphiques. A mesure qu'on avançait, les chantiers se multipliaient. A Villers, une nouvelle voie commençait à doubler la nôtre

du côté de la Meuse. Elle se quadruplait à la station d'Autrecourt et s'enfonçait dans l'intérieur du pays en direction du bois de Pourron. Depuis Rouffy et jusqu'à Mouzon s'édifiaient les cantonnements et se préparait le terrain d'un immense parc d'aviation. A Pouilly, un chemin de fer à voie étroite traversait la rivière. On voyait, à Saulmory, s'ouvrir un important réseau de raccordements, tandis qu'à Sassey s'aménageaient les pavillons d'un vaste hôpital d'évacuation.

Le train, qui avait déposé en cours de route quelques-uns de ses voyageurs, se vida à peu près complètement à Stenay. Le général, les officiers d'Etat-Major, les policiers et les dames en fourrures y descendirent. Un grand papotage s'éleva sur le quai, au milieu du cliquetis des sabres et du tintements des éperons. On entendait bruire des autos.

A Dun, ce fut mon tour. Le train n'allait pas plus loin. Là aussi de gros ouvrages s'exécutaient et l'on y terrassait, on y charroyait, on y charpentait et l'on y boulonnait plus considérablement encore qu'ailleurs. Je donnai l'ordre à un soldat de prendre mon bagage et de me guider jusqu'à la Kommandantur. L'obscurité commençait à se faire, qu'opacifiait une bruine assez dense. Nous suivîmes une chaussée empierrée et noyée de boue entre des terrains bas. Nous traversâmes plusieurs ponceaux, un pont sur un canal, puis un pont plus long sur la Meuse. Nous longeâmes une rue coudée, d'où nous passâmes sur un nouveau pont qui franchissait en biais un autre bras de la rivière. Une file de toits silhouettait le long de la rive ses ombres baroques. Nous tournâmes à gauche, suivîmes une rue obstruée de soldats, et nous débouchâmes devant une façade noire, d'où filtraient, à travers les rainures de contrevents clos, de minces filets de lumière. Des sentinelles qui en gardaient l'entrée émergèrent des ténèbres Je fus introduit dans l'intérieur très éclairé d'un édifice spacieux qui paraissait loger plusieurs services d'armée. Sur un corridor dalié s'ouvraient des salles gorgées d'un remuement administratif et

militaire, où, au milieu du brouhaha, des jurons, de la fumée, du cliquettement des machines à écrire et dans un grand va-et-vient d'officiers, de feldwebels et de sergents, se paperassait, se dressait, se classait toute une gestion d'inspection d'étapes. Des inscriptions à la craie se lisaient sur les portes : *Intendantur*, *Quartierleistung*, *Verpflegungskommission*, *Feldpostamt*... Une cour donnait accès à d'autres locaux. Un pavillon voisin logeait une *Feldpolizei*. Conduit par un planton, je montai au premier étage. Une porte annonçait sur une pancarte grossièrement clouée : *Kommandantur*. J'entrai, dans le bruit, le griffonnage et le brouillard des pipes. C'était une vieille salle au plafond à solives, aux trumeaux boisés, meublée de banquettes, de bureaux et de tables. Une grande chromolithographie du Kaiser enluminait violemment une paroi.

Je m'avançai vers le colonel commandant, me présentai et lui montrai mon ordre de route. Tandis que j'échangeais quelques mots avec lui, j'entendis derrière moi une voix chantante qui ne m'était pas inconnue :

— Lieutenant Hering !... Par quel heureux hasard...

Je me retournai. Je vis une haute stature flexible et dandinante, surmontée d'une tête aristocratique à fine moustache blonde et à regards doucereux. C'était le premier-lieutenant comte von Kubitz, le beau Max d'Aix-la-Chapelle, notre grand dolichocéphale blond en personne.

— Lieutenant Hering !... répétait-il, chaleureux et souriant de ses dents trop blanches.

— *Oberleutnant*, rectifiai-je.

— Ah ! pardon, je n'avais pas remarqué... Tous mes compliments... Mais que vois-je aussi ? Vous appartenez maintenant à notre division... et vous êtes du même régiment que moi !...

Je lui contai l'histoire de mon changement de corps.

— Et depuis quand êtes-vous à Dun ?

— J'arrive à l'instant.

— C'est parfait, fit-il. Mais ce n'est pas tout. Il va falloir

vous loger, et ce ne sera pas facile. Tout est plein. Il y a ici une grosse *Etappen-Inspektion*, dont les services occupent la moitié de la ville. Le reste est pris par les officiers pour leur logement particulier.

— Et les habitants ? demandai-je.

— On leur laisse deux pièces par maison. Le surplus est réquisitionné. Dites donc, Flachsmann, continua-t-il en s'adressant à un sergent, il faudrait trouver pour demain un logement pour mon ami monsieur le lieutenant... je veux dire monsieur le premier-lieutenant Hering. Quelque chose de propre et d'agréable, si c'est possible.

— A vos ordres, monsieur le premier-lieutenant. Je crois pouvoir promettre à monsieur le premier-lieutenant que monsieur son ami monsieur le premier-lieutenant aura demain ce qu'il lui faut.

Il salua militairement et je lui remis un billet de dix marks.

— Pour ce soir, reprit le grand dolichocéphale blond, on pourra vous donner un lit de camp dans un coin de l'auberge du Grand Cerf, où nous avons notre casino et où vous allez me faire le plaisir de venir souper avec moi.

J'acceptai, heureux de n'être pas seul dans cette fourmilière militaire où je venais de tomber comme un hanneton. Nous sortîmes. Suivis de mon porteur de bagage, nous nous engageâmes dans l'obscurité de la ville, risquant à chaque pas de nous heurter aux ombres bruyantes et cliquetantes qui la peuplaient.

— Est-ce qu'il vient des avions ? questionnai-je.

— Rarement. Nous sommes ici dans un secteur tranquille. Pour le moment, du moins, ajouta-t-il, car, à en juger par le travail qui se fait depuis quelque temps, il pourrait bien y avoir du changement sous peu.

Après avoir malaisément parcouru quelque trois cents mètres d'un pavé gras, nous arrivâmes à l'auberge du Grand Cerf, dont la porte poussée nous ramena en pleine lumière. C'était une maison qui devait être en temps ordinaire de

troisième ou quatrième ordre, mais qui, aménagée presque luxueusement à notre usage et brillamment fréquentée comme elle l'était, faisait assez bon effet. Les deux autres établissements de la localité, l'hôtel de la Gare et l'hôtel des Voyageurs, avaient été également transformés en casinos. Mais le Grand Cerf était le plus recherché, car il avait l'avantage d'avoir conservé ses tenanciers français, notamment la patronne, Mme Gaillard, qui était un cordon bleu. Je m'en aperçus sans plus tarder. Présenté à quelques-uns de mes futurs camarades, nous prîmes place autour d'une table chargée d'une magnifique argenterie, qui n'appartenait sans doute pas à l'auberge, et de vins de marque, qui ne sortaient peut-être pas primitivement de sa cave. Et je ne fus pas le dernier à faire honneur aux excellents plats qui nous furent servis.

— Et voilà, fit von Kubitz ; ici, mon cher, nous n'avons pas d'autre distraction : la cuisine, le vin et le jeu.

— Pas de théâtre, de concert ?

— Rien. Des conférences d'officier. Dun est un trou. La bourgade n'a pas mille habitants, et il en reste deux cents.

— Vous ne vous ennuyez pas ?

— On ne nous en laisse guère le temps. Mais quand j'ai une journée libre, je cours à Stenay. Là on s'amuse, là on est gai, là c'est la belle vie !

— Vous connaissez Son Altesse le Kronprinz ?

— Je crois bien. Quel homme charmant ! Il faudra que je vous introduise dans ce milieu ultra-captivant.

— C'est que, dis-je, je ne suis pas titré comme vous.

— Ce serait une difficulté en temps de paix, fit le comte von Kubitz. Mais en campagne il n'en est pas de même. Votre grade suffit, si les circonstances s'y prêtent. N'oubliez pas que vous êtes maintenant un officier de son groupe d'armées.

Ces perspectives, un peu légèrement ouvertes peut-être par le grand dolichocéphale blond, que je n'eusse jamais supposé devoir être si aimable pour moi, me remplirent

d'ivresse. Le vin aidant, nous évoquâmes les joyeux souvenirs d'Aix-la-Chapelle. Puis il me conta ses aventures depuis son retour au IIIe corps et comme quoi il avait fini par être envoyé à Dun en qualité d'officier de liaison de la 5e division, fonction qui allait sans doute être aussi la mienne. Nos compagnons n'étaient pas moins gais que nous et nous régalèrent à leur tour de quelques histoires magnifiquement scabreuses. La partie de cartes s'engagea ensuite et je perdis élégamment quelques centaines de marks. Cela me rappela encore les beaux jours d'Aix-la-Chapelle, et peut-être en était-il de même pour le blond Max, car je le sentis plusieurs fois se pencher sur moi et m'embrasser, comme si j'avais été la belle et garçonnière baronne von K...

. . . .

Le lendemain, quand je me présentai au bureau des logements de la Kommandantur, je retrouvai le sergent Flachsmann, qui me dit :

— Monsieur le premier-lieutenant, je crois que j'ai votre affaire. C'est une maison sise au bout de la ville, sur la route de Verdun, et qui ne loge encore personne. Elle appartient à deux vieilles personnes, les époux Lormeau, qui l'habitent. Il doit s'y trouver deux ou trois bonnes pièces disponibles, où vous n'aurez qu'à faire votre choix et à vous installer de votre mieux, monsieur le premier-lieutenant.

— Allons voir ça.

— A vos ordres, monsieur le premier-lieutenant.

Nous suivîmes, du côté de l'amont, la longue rue qui bordait la Meuse. Le temps était gris, mais il ne pleuvait plus. Nous pataugions dans la boue et nous circulions péniblement à travers le charroi. De temps en temps la sourdine de quelques coups de canon indistincts et comme ouatés signalait la proximité du front. Je remarquai les carcasses noires d'une vingtaine de maisons incendiées.

— Cela date de 1914, dit Flachsmann. Il n'y a rien eu depuis, que quelques toits détériorés par les avions français.

L'avant-dernière maison citadine, avant les bicoques éparses amorçant la campagne, présentait en alignement de la rue une vieille façade grise sans style, percée de deux rangs de fenêtres à contrevents d'un ocre terni que surmontait un œil-de-bœuf ouvert dans un pignon latté.

— Nous y sommes, dit le sergent en tirant le pied de biche de la porte.

Un grêle carillon tinta à l'intérieur et nous vîmes presque aussitôt survenir un petit vieillard à impériale tremblotante et aux grands yeux noirs tout inquiets sous des sourcils blancs broussailleux.

— Jampre... Offizier... logieren... commença le sergent Flachsmann d'un ton menaçant.

Je crus devoir venir à son secours.

— Monsieur, fis-je très poliment et en portant la main à ma casquette, j'ai besoin d'un logement. Vous avez des chambres disponibles. Ayez l'obligeance de me les montrer.

Nous étions dans un assez vaste vestibule carrelé, complètement vide, sauf quelques patères où pendaient des défroques. A gauche s'ouvrait une cuisine. Entre deux belles portes de chêne, l'une au fond, l'autre à droite, la cage d'un escalier montait à l'étage.

— Veuillez entrer, messieurs, nous dit le vieillard en ouvrant la porte de droite.

Nous pénétrâmes dans une grande pièce planchéiée, sans rideaux aux fenêtres, à laquelle une table oblongue, quelques sièges de paille et un buffet de sapin chargé d'une modeste vaisselle donnaient l'aspect d'une pauvre salle à manger. Une dame d'une cinquantaine d'années, aux cheveux grisonnants sous une coiffe de fausse dentelle noire, maigre et les yeux rougis, enfouie dans un vieux châle de laine, se leva à notre entrée, quittant une chaufferette, qui était le seul feu de la pièce.

— Vous êtes monsieur et madame Lormeau ? dis-je.

— Oui, monsieur, répondirent-ils l'un après l'autre.

Je répétai ma question relative aux chambres.

— *Ja*, jampres ! tonitrua Flachsmann... Là êdre ine jampre ! reprit-il, le bras tendu vers une porte qui s'encadrait dans la paroi opposée à la rue, à hauteur de celle que nous avions vue au fond du vestibule. Oufrez !..

— Il y a là une chambre, en effet, dit la dame française, mais qui n'est pas libre.

— C'est là que vous couchez ? demandai-je.

— Non, monsieur, notre chambre à coucher est au premier étage.

— Drois jampres !.. drois jampres ! hurla le sergent en abattant un poing formidable sur la table.

— Ne vous fâchez pas, messieurs, fit très doucement et sans s'émouvoir Mme Lormeau, tandis que la barbiche blanche de son mari s'angoissait d'un tremblotement recrudescent. Nous sommes prêts à descendre coucher ici dès que vous aurez besoin du haut et à la première injonction. Mais prenez la peine de me suivre, vous verrez mieux ce qui peut vous convenir.

Nous regagnâmes le vestibule et l'on nous ouvrit la porte du fond. Elle donnait accès dans une ample et magnifique pièce, parquetée et lambrissée, qui avait dû être le salon, mais qui, veuve de tout ameublement, ne conservait de son ancien confort qu'une superbe cheminée empire en marbre, elle-même démunie de la moindre garniture. Deux hautes fenêtres et une porte-croisée à petits châssis donnaient sur un grand jardin à l'abandon, qui descendait jusqu'à la Meuse, dont on apercevait par places les luisances grises entre les branches dépouillées.

Nous montâmes ensuite à l'étage, précédés par la démarche maigre de Mme Lormeau et suivis par le pas ankylosé du vieux Français. Quatre pièces le composaient : deux sur la rue, deux sur le jardin. Le sergent vérifiait les lieux et prenait des notes. Les deux pièces du devant étaient à peu près nues. Une lessive y séchait ; des pommes de terre s'y conservaient sur une couche de paille. Il en était de même de la

chambre qui, sur le jardin, correspondait au salon du rez-de-chaussée. Mme Lormeau dit en nous la montrant :

— C'est la chambre de notre fils.

Elle porta son mouchoir à ses yeux.

— Et où est-il, votre fils, madame ? demandai-je.

— Je ne sais pas. Nous n'avons aucune nouvelle de lui.

— Il est en France ?

— Je l'espère. Notre fils est soldat.

— Et vous ne savez rien de lui ?

— Rien.

— Rien, confirma le vieillard. Nous ne savons s'il est mort ou vivant. Depuis quinze mois nous sommes sans communication avec le monde.

La seconde chambre sur le jardin, qui devait correspondre à la pièce du bas dont le sergent Flachsmann avait montré si véhémentement la porte, était celle où couchait le vieux couple. Elle montrait un lit à courtine de reps, un lavabo disloqué, un fauteuil de jonc, deux chaises cannées.

— Votre mobilier est plutôt sommaire, crus-je pouvoir observer.

— On nous a tout pris, monsieur, répondit calmement Mme Lormeau. Ils ne nous ont laissé que le strict nécessaire : ce lit et ce que vous avez vu en bas.

Je me mordis les lèvres. Puis, pour réparer ma bévue, je dis :

— Et vous n'avez pas peur, madame, de coucher ici, à l'étage ?

— Peur de quoi ? demanda-t-elle.

— Mais, peur des bombes... des bombes françaises ?...

— Oh ! monsieur, fit-elle tristement, pourquoi craindrions-nous la mort, maintenant ?... Qu'une bombe nous tue, elle sera la bienvenue... et si c'est une bombe française, tant mieux !... D'ailleurs, ajouta-t-elle, entre le toit et cet étage, il y a encore les greniers.

— Vous n'avez jamais eu de bombe d'avion ? demandai-je.

— Si, monsieur, une fois, l'année dernière... Nous avons entendu un certain fracas...

— Un assez fort fracas, fit le vieillard.

— Mais nous ne savons si la bombe a réellement touché notre toit. Du moins, nous ne nous sommes jamais aperçus qu'elle ait fait de dégâts.

Mon choix était fait. Je prenais le salon du bas. Nous y redescendîmes. La pièce me convenait tout à fait. Outre qu'elle était la plus belle de la maison, elle présentait l'avantage de la proximité de la cuisine et du plain-pied avec le jardin. Un petit local attenant, qui la séparait de la cuisine et avait dû servir d'office, logerait mon ordonnance, et une sorte de renfoncement du côté de la seconde chambre située vers le jardin me fournirait un cabinet de toilette. Déjà Flachsmann, un mètre à la main, mesurait, supputait, combinait.

— Nous allons vous arranger quelque chose de coquet, monsieur le premier-lieutenant, dit-il. Allons au garde-meuble.

Je quittai ces braves gens de Lormeau, en les prévenant que je reviendrais m'installer dans l'après-midi.

Le magasin du mobilier de l'armée se trouvait près de la gare. Nous nous y rendîmes, après être préalablement passés à la Kommandantur pour les autorisations de délivrer. C'était un vaste hangar rempli de tout ce qui avait été pillé, volé, déménagé, réquisitionné dans la ville et ses environs. On s'y serait cru chez Wertheimer. Ce qui avait une valeur d'art, d'ancienneté ou de richesse avait été dirigé sur l'Allemagne, tandis que l'ordinaire, l'usuel, le médiocre était envoyé aux cantonnements et aux tranchées. Le garde-meuble de Dun conservait le reste pour les besoins de l'inspection d'étapes et la commodité des officiers et sous-officiers qui résidaient dans la région. On y voyait, entretenus et classés en séries par les soins de magasiniers diligents, des lits de toute espèce, des sommiers, des divans, des poêles, des bahuts, des tables, des dressoirs,

des bureaux, des consoles, des glaces, des tapis, des tentures, des piles de linge, de matelas et de couvertures, des malles de vêtements, des caisses de vaisselle, bref tout ce qui pouvait servir à monter une maison, depuis le nécessaire jusqu'à l'agréable, de l'ébénisterie, de la cristallerie, de la ferblanterie, de la chaudronnerie, de la brosserie, de la faïencerie, jusqu'à des lustres, des livres, des horloges et des pianos.

J'étais émerveillé, et un peu embarrassé, tant le choix était grand. Je fis deux ou trois fois le tour de ce bazar. Si ma Dorothéa avait été là, je l'aurais volontiers consultée. Et je songeais au jour où nous aurions à faire une promenade semblable, dans Halle, Magdebourg ou Berlin, en vue de nous mettre en ménage.

Je finis par retenir un beau lit genre empire, en acajou et marqueterie, une commode de palissandre, une armoire à glace, un bureau ministre, un canapé, une demi-douzaine de fauteuils et sièges en cuir des plus confortables; j'arrêtai le mobilier de toilette et la literie, désignai les rideaux, commandai la moquette. Puis, me rappelant ma belle cheminée de marbre, je lui choisis sa garniture, la pendule, les vases, les chandeliers, ainsi que sa galerie de foyer. Je pris aussi une bibliothèque, que je munis d'ouvrages français de littérature. Je songeai un instant à me fournir d'un piano, mais j'y renonçai, n'étant pas exécutant moi-même et ne tenant guère à inviter chez moi le comte von Kubitz, dont les Schubertiana et les Schuhmanniana auraient ravivé encore davantage et d'un peu trop près les souvenirs d'Aix-la-Chapelle et de la baronne von K...

Il ne me restait plus qu'à m'assurer d'une ordonnance. Flachsmann, qui décidément était ma providence, me recommanda pour ce service un garçon un peu bête, mais très dévoué, un brave Altmarkien nommé Schmutz, qu'il m'envoya en effet deux heures après. Il me plut et je l'arrêtai. Schmutz se mit aussitôt à témoigner de son zèle en donnant le coup de main aux déménageurs et en prenant

possession de la cuisine, dont l'usage devait m'être commun avec mes hôtes français.

Le soir tout était terminé, et, après avoir jeté un regard satisfait sur mon nouvel intérieur, j'allai souper au Grand Cerf, où je retrouvai la compagnie de la veille. Mais je ne m'y attardai pas jusqu'à la fermeture. Fatigué de ma nuit précédente, passée dans ma mauvaise soupente de l'auberge, et pressé d'expérimenter les douceurs de mon chez moi, je me retirai avant le moment de la partie de cartes et des épanchements fâcheux du grand dolichocéphale blond.

Rentré dans mes pénates, j'y trouvai un bon feu de bois pétillant dans la cheminée et, sur mon bureau, une fort convenable lampe à pétrole éclairant de sa flamme douce, à défaut de l'électricité que je me promettais de faire poser, mes meubles, mon tapis, mes livres et mes murs, ceux-ci nus pour le moment, mais où je comptais bien accrocher plus tard quelques tableaux. Mes Français devaient être depuis longtemps couchés, car seul, naturellement, j'étais autorisé à avoir de la lumière, et encore tous volets et rideaux strictement clos. Schmutz me tira mes bottes et m'apporta des pantoufles. Puis il me prépara un thé excellent, qu'il accompagna d'un flacon de rhum, ayant déjà trouvé moyen de constituer à mon usage, et peut-être aussi au sien, un petit cellier. Sur quoi, bien enfoncé dans un de mes fauteuils, les pieds aux chenets, je bourrai une vieille pipe d'étudiant et, tout en envoyant à mon plafond de béates bouffées, je me mis à relire une lettre de Dorothéa qui était arrivée pour moi dans la journée et qu'on m'avait remise à la Kommandantur.

Ma chère Dorothéa se portait fort bien et m'accablait de ses effusions d'amour. Mais elle était tourmentée d'une inquiétude dont elle ne pouvait s'empêcher de me faire part. Elle avait grand'peur de se trouver enceinte de mes œuvres. Cette perspective, dont, sous le coup de la passion et l'ardeur de mon désir, elle n'avait pas envisagé d'abord toute la gravité, lui paraissait maintenant terrible. Certes,

dans neuf mois, la guerre serait finie. Mais le serait-elle assez tôt pour que nous pussions nous marier avant que son état fût devenu visible ? Si le conseiller de cour, son père, était assez sourd pour n'avoir pas entendu nos ébats, il ne serait pas assez aveugle pour ne pas s'apercevoir un jour de la suite qu'ils comportaient. Toutes mes belles paroles, auxquelles elle avait eu la faiblesse de succomber, s'étaient trouvées fort éloquentes sur le moment ; mais, l'heure du berger passée, elles avaient perdu de leur force et ne lui semblaient plus posséder la même vertu. Un enfant, c'était très gentil, encore fallait-il qu'il eût un père qui ne fût ni posthume, ni naturel. Bref, que je mourusse ou que je survécusse, la situation restait la même, c'est-à-dire fort peu riante pour ma pauvre Dorothéa.

J'étais, je dois le dire, assez peu ému de ces doléances. Ce que pourrait penser ou dire un jour monsieur le conseiller de cour Otto von Treutlingen m'était absolument indifférent. Quant aux appréhensions, aux terreurs et aux tiraillements moraux — en attendant qu'ils devinssent physiques — de ma chère Dorothéa, je n'étais pas sans y compatir dans une certaine mesure, mais je ne pouvais m'abstenir de juger qu'elle mettait quelque égoïsme bien féminin à me les formuler, alors qu'elle était tranquillement à Goslar, pendant que je me trouvais à la guerre, exposé à d'autres dangers. Qu'était-ce, après tout, que celui qu'elle courait? Bien peu de chose en comparaison de ma vie que je risquais et du sort de la patrie allemande qui se jouait sur les plaines de France.

Telles étaient mes réflexions et le point où elles étaient arrivées, quand un bruit singulier vint me tirer de ma méditation. C'était une sorte de crissement, comme d'un glissement de pas ou d'un froissement d'étoffe, avec parfois un choc confus de meuble ou un tintement léger de porcelaine. Intrigué et vaguement inquiet, je prêtai l'oreille. Le bruit s'assourdissait, reprenait, cessait une minute ou deux, puis recommençait. Une seule chose m'apparaissait

distincte dans ce remuement, c'est qu'il provenait non de l'étage supérieur où dormaient les Lormeau, mais de la chambre immédiatement contiguë à la mienne. Mon inquiétude s'accrut jusqu'à devenir de l'alarme. Au fond, qu'était-ce que cette maison que je ne connaissais pas, où je m'étais installé sans défiance et qui appartenait à des ennemis qui pouvaient très bien avoir machiné contre moi quelque traquenard infâme, aposté dans l'ombre un mystérieux égorgeur et fourbi le poignard de la trahison ?

Je vérifiai mon revolver et le posai sur mon bureau, bien résolu à ne pas fermer l'œil de la nuit.

Puis, réfléchissant que c'était là une résolution assez sotte, vu que j'avais grand besoin de sommeil et que j'avais à ma disposition quelqu'un qui pouvait veiller aussi bien que moi, j'appelai Schmutz, qui ronflait déjà tout habillé sur le lit de camp qu'il s'était dressé à l'office.

— A vos ordres, *Herr Oberleutnant.*

— Schmutz, entends-tu quelque chose là ? fis-je en indiquant la paroi suspecte.

Il alla y appliquer son oreille, écouta un instant, puis grasseya dans un large rire :

— *Ja, ja, Herr Oberleutnant*, ça bouge là-dedans... Il y a là quelqu'un.

— Eh bien, mon garçon, dis-je, tu vas te coller dans ce fauteuil et monter la garde vigilamment. A la première alerte, tu me réveilleras.

— A vos ordres, *Herr Oberleutnant.*

Sur quoi, tranquillisé, je pris possession, à demi-vêtu, de mon beau lit français, où je me trouvai si bien, que je m'endormis bientôt profondément.

Quand je me réveillai, la lampe finissait de brûler dans la tranquillité absolue de la maison, dont seul le gras ronflement de Schmutz, assoupi la bouche ouverte dans mon fauteuil, ébranlait le silence.

— Brigand ! m'écriai-je, tu t'es endormi !

— A vos ordres, *Herr Oberleutnant !* sursauta-t-il en s'ébrouant.

— J'allai pousser les volets. Il faisait petit jour.

— Quand t'es-tu endormi, brute ?

— *Ik weess nit, Herr Oberleutnant...* C'est venu tout seul.

— Allons, va me préparer du café.

Et je l'envoyai dans son office d'un grand coup de pied dans le derrière.

Il était six heures. Pas un bruit n'éveillait encore la maison. Une diane lointaine de cornets égratignait le brouillard.

Habillé, brossé, ciré et restauré, j'allai prendre mon service, sans avoir revu les Lormeau. Dans l'après-midi, après avoir dîné au Grand Cerf, je me mis à la recherche du sergent Flachsmann, pour avoir de lui un complément d'information sur le logement qu'il m'avait fourni. Je le trouvai dans son bureau de la Kommandantur et lui fis part de mes soupçons.

— Qu'est-ce que c'est au juste que ces Lormeau ? demandai-je.

— Ils m'ont été signalés, me répondit-il, comme de bons bourgeois tout à fait inoffensifs. Mais, pour plus de précisions, monsieur le premier-lieutenant, si vous le désirez, nous irons nous renseigner auprès de la police.

— Allons-y, dis-je.

La *Feldpolizei* occupait, je crois l'avoir dit, un pavillon voisin de la Kommandantur. C'est là qu'elle avait installé sa paperasserie, ses registres, ses fichiers, sa chambre de fouille, son dépôt et son cachot. Elle comprenait un lieutenant, chef de service, trois ou quatre scribes, une escouade de gendarmes et une demi-douzaine d'inspecteurs en civil.

Nous y fûmes reçus par le lieutenant, un officier de réserve nommé Moral, de son métier, si je m'en souviens bien, commissaire de police à Stendal. Il fut d'une courtoisie parfaite.

— Enchanté, monsieur le premier-lieutenant, d'avoir l'honneur de faire votre connaissance et plus enchanté

encore si je puis vous être agréable. Etes-vous satisfait de Dun ?

— Très satisfait, monsieur, mais le temps est bien mauvais.

— La saison est peu propice. Au premier jour de beau, montez sur la hauteur qui domine la ville, vous aurez de là une vue admirable. J'espère que vous vous plairez ici. La vie n'y est pas trop ennuyeuse et il y a quelques Françaises assez piquantes. Au reste, pour ce qui concerne la question femmes, monsieur le premier-lieutenant, vous pouvez y aller à votre gré et en toute sécurité. Voyez plutôt.

Il me montra une petite affiche rose dont je pus voir ensuite des exemplaires placardés sur divers points de la ville et qui était ainsi conçue :

Toutes les personnes du sexe féminin, âgées de 14 à 60 ans, et appartenant à un Etat en guerre avec l'Empire allemand, doivent se présenter mensuellement à la Kommandantur pour y être soumises à la visite sanitaire.

— Hein ! s'écria-t-il, sommes-nous assez prévoyants ? C'est vous dire, monsieur le premier-lieutenant, que si vous trouvez une poulette à votre goût, nous vous la garantissons. Sur votre désir, nous lui ferions même subir, à votre intention, des visites supplémentaires. Ne craignez pas d'user et d'abuser de nous. Nous sommes ici, et c'est une de nos principales fonctions, pour assurer les plaisirs et l'hygiène des soldats allemands, et surtout des officiers allemands.

Je remerciai l'obligeant policier de sa complaisance, mais je lui exposai que ce n'était pas pour un service de cette nature que j'avais, dans la circonstance, recours à lui. Informé du point qui me préoccupait, il n'eut qu'à consulter une fiche pour me renseigner.

— La maison où vous avez pris votre logement, me dit-il, est habitée par les conjoints Lormeau, âgés respective-

ment de 63 et 52 ans, gens tranquilles sur lesquels il n'y a rien à dire, et par une célibataire du sexe féminin, leur nièce, se disant âgée de 30 ans et qui se nomme Juliette Rossignol.

— Juliette Rossignol! m'écriai-je ébahi.

— Vous la connaissez?

— Non, mais j'ai grand envie de la connaître.

— Tout à votre disposition, monsieur le premier-lieutenant, fit l'aimable Moral dans un sourire entendu.

Etrangetés de la destinée! Je me trouvais donc présentement séjourner sous le propre toit de l'oncle et de la tante de ce Sosthène Rossignol, mon prisonnier français de Magdebourg, dont j'avais si brillamment orienté la formation, tandis qu'il parfaisait la mienne. Mais ce qui me surprenait plus encore, c'était la présence à Dun de sa belle cousine, cette Juliette Rossignol, actrice à la Comédie-Française, dont il m'avait montré le séduisant portrait. Comment se faisait-il qu'au lieu d'être à Paris à jouer ses rôles devant un parterre enthousiaste, elle eût troqué sa loge d'artiste contre cette chambre voisine de la mienne dans une maison taciturne au bord de la Meuse, et que pendant que son poétereau de cousin, notre ancien prisonnier, s'employait sans doute à cette heure à répandre ses poisons en France libre, ce fût elle qui fût notre prisonnière en territoire occupé et l'une des brebis assujetties à la houlette prévoyante de Herr Moral?

Rentré chez moi, la tête pleine de ce petit mystère, qui m'occupait un peu plus que je ne voulais me l'avouer, je trouvai Schmutz, mon ordonnance, debout dans le renfoncement qui abritait mon cabinet de toilette, les jambes légèrement ployées, les mains arcboutées aux rotules, l'œil planté à la paroi qui séparait les deux chambres.

— Qu'est-ce que tu fais là, stupide animal? criai-je assez en colère.

Il retourna vers moi sa face épanouie.

— A vos ordres, *Herr Oberleutnant*... Ce qui est là-dedans, c'est une femme.

— Eh bien, drôle, sache qu'elle n'est pas pour toi! fis-je avec emportement. Tu me feras le plaisir de ne pas y toucher, mon garçon, jamais, ou sans ça tu auras à faire à moi !... Mais comment diable, m'étonnai-je, comment peux-tu savoir que c'est une femme?

Un rire niais ouvrit sa bouche.

— C'est que... je vais vous dire, *Herr Oberleutnant*... Il y a là un trou.

— Un trou?

— *Ja, Herr Oberleutnant*... Un trou dans la muraille.

Je m'approchai pour examiner l'endroit qu'il me désignait de son gros index velu. Il s'y trouvait, en effet, une fente qui ouvrait un léger jour sur la chambre voisine. Je n'hésitai pas à y appliquer l'œil à mon tour. Mon regard aperçut assez difficilement, au delà d'un bout de tapis usé, une table de toilette en bois blanc, que chargeaient des boîtes, des petits pots, des étuis, des brosses, des houppes, des pinceaux, des tampons, des tubes, devant un vieux miroir ovale dans un cadre d'acajou. Rien d'autre n'apparaissait dans le champ très étroit de ma vision, sinon que le miroir reflétait le coin d'un lit de fer et une jupe haillonneuse de cotonnade noire posée sur le dossier d'une chaise.

— Est-elle là? demandai-je à Schmutz.

Il fit un signe négatif, ajoutant :

— Elle est partie, un cabas au bras, avec la vieille dame pour le ravitaillement américain.

— Et... par le trou, tu l'as vue?

— *Ja, ja*, s'égaya-t-il lourdement.

— Comment est-elle?

— Oh! laide à faire peur, *Herr Oberleutnant*.

— Comment, laide à faire peur?

— C'est comme je vous le dis.

— Buffle!... En tout cas, tu as compris la consigne : pas un mot, pas un geste!

— Elle sera facile à observer. A vos ordres, *Herr Oberleutnant*.

Quoi qu'il en fût, le principal était que je me sentais maintenant tout à fait tranquillisé, prêt à rire même de mes absurdes appréhensions. Aussi quand, le soir, je fus de retour du Grand Cerf, je n'armai point, comme la veille, mon revolver, j'ordonnai à Schmutz d'aller ronfler à l'office et ce fut sinon sans trouble, du moins dans un trouble tout différent, que j'entendis le bruissement de ma gracieuse voisine; car, en dépit du jugement peu flatteur de ma brute d'ordonnance, je me refusais à penser que, fût-elle même un peu moins jolie que ne me l'avait présentée sa photographie, elle ne fût pas encore parfaitement agréable et charmante. Et l'on ne me croirait sans doute pas, si je niais d'avoir essayé d'en surprendre le tableau tentateur et de m'être approché en tapinois sur mes pantoufles du pertuis qui me séparait d'elle, pour y glisser une prunelle indiscrète : mais la chambre n'avait pas de lumière et je ne distinguai rien.

Aiguisée par mon insuccès, ma curiosité était devenue si vive le lendemain, qu'en revenant de mon service, pour lequel j'avais dû partir avant le jour, et voulant en avoir le cœur net, j'allai frapper chez les Lormeau. Le petit vieillard vint m'ouvrir. J'entrai, saluai militairement Mme Lormeau, toujours enfouie dans son châle, je pris place à califourchon sur une chaise, le sabre rudoyant le plancher, et je demandai sévèrement :

— Vous avez une jeune fille avec vous?

— Oui, monsieur, dirent-ils l'un et l'autre.

— Allez la chercher.

— Mais, monsieur, fit avec une visible inquiétude Mme Lormeau, c'est notre nièce.

— Allez la chercher! intimai-je et d'un ton qui n'admettait plus de réplique. Je désire l'interroger.

La vieille dame se dirigea en vacillant vers la chambre du fond, où j'entendis bientôt un chuchotis de voix. Quelques instants après, elle reparaissait, suivie d'une personne de taille moyenne, misérablement fagotée, d'apparence contrefaite et qui s'avançait d'une allure traînante et claudicante. Considérablement étonné, je contemplai un moment sans mot dire cette créature disgraciée, au front barré de rides noires, aux cheveux grossièrement ramassés sous un bonnet de paysanne, au teint sale, au cou noué d'énormes veines bleues, aux vêtements effrangés, aux lourds bas de laine s'affaissant sur des sabots usés. Une grande balafre crayonnait sa joue de l'œil à l'oreille. Des taches de rousseur maculaient la peau. C'était un monstre.

— C'est votre domestique ? prononçai-je enfin.

— Non, monsieur, c'est ma nièce, assura Mme Lormeau.

— Ce n'est pas possible !

— Si, monsieur, c'est bien notre nièce, confirma le vieux Lormeau, et son certificat d'identité est parfaitement en règle.

— Montrez-le-moi.

— Le voici.

Il était en effet en règle, et ce certificat, dressé et délivré par la Kommandantur de Dun-sur-Meuse, était celui de Juliette Rossignol ; la photographie qui y était apposée et timbrée était le portrait de l'épouvantail que j'avais devant les yeux.

Je n'en revenais pas. Examinant plus attentivement et alternativement l'original et le document de la Kommandantur, je dus, il est vrai, constater une vague et dérisoire ressemblance avec la photographie que m'avait montrée un jour à Magdebourg ce pantin de Rossignol. Mais l'ironie de cette grotesque et caricaturale déformation ne pouvait que rendre plus cruelle ma déconvenue.

— C'est bien vous, dis-je, qui vous appelez Juliette Rossignol ?

La maritorne entr'ouvrit une bouche où parurent des dents noires et répondit d'une voix dissonante :

— C'est moi, monsieur.

— Quel est votre âge ?

— Trente ans.

— C'est en effet celui qui est porté sur cette pièce d'identité, et votre aspect en accuse même trente-cinq. Mais vous mentez, mademoiselle : vous avez vingt ans.

— Mais, monsieur...

— Inutile de nier, je le sais. Je découvre encore sur cette carte un autre mensonge. Vous vous y donnez comme sans profession. Or, vous avez une profession, mademoiselle : vous êtes actrice à la Comédie-Française.

Un coup de tonnerre — ou de canon — fût tombé en ce moment sur la maison des Lormeau, qu'il n'eût pas causé plus d'effarement. Frappés de consternation, l'oncle et la tante se mirent à gémir de terreur, à pousser de sourdes exclamations affolées, tandis que leur nièce, cessant subitement d'être bossue, s'avançait vers moi d'un pas qui ne boitait plus du tout.

— Vous me connaissez donc ?... Vous m'avez vue ?... jeta-t-elle avec agitation.

Sans doute pensait-elle que j'avais pu la voir jouer sur son théâtre, avant la guerre, à Paris, et que je savais qui elle était. Je jugeai bon de la détromper, tout en la rassurant.

— N'ayez pas peur, dis-je, je ne vous trahirai pas. Je ne suis pas de la police et je n'ai nullement l'intention de lui dévoiler votre secret. J'aurai d'autant moins de scrupule à vous le garder, que votre qualité ne fait pas de vous une personne plus dangereuse. Si je sais qui vous êtes, mademoiselle, ce n'est pas que je vous aie jamais vue antérieurement. Je ne suis jamais allé à Paris, et le plus près que je m'en sois approché, c'est à quarante kilomètres, lors de la bataille de la Marne, regrettant vivement de ne pouvoir

aller plus loin. Mais, puisque j'ai votre secret, vous aurez le mien : je connais votre cousin.

Un nouveau changement à vue, plus dramatique encore que le précédent, se produisit sur ces mots.

Bouleversée, Mme Lormeau se précipita sur moi, le visage suppliant, les yeux pleins de larmes, et je crus qu'elle allait tomber à mes genoux.

— Pierre !... Mon fils !... Vous connaissez mon fils ?...

— Pierre ?... Vous connaissez Pierre ? sanglotait à son tour le vieux Lormeau, dont la barbiche tremblotait éperdument. Oh ! monsieur, donnez-nous de ses nouvelles !...

Juliette Rossignol était devenue toute pâle.

— Pierre !... murmura-t-elle comme dans une prière.

Puis, soudain, avec un accent d'angoisse :

— Il est prisonnier ?...

Je compris aussitôt la confusion qui s'était créée, et, légèrement gêné de la désillusion qui allait en être le résultat, je dis à Mme Lormeau :

— Ce n'est pas votre fils, madame. Il s'agit d'un autre cousin de mademoiselle, et qui est votre neveu, je crois. Il s'appelle Sosthène Rossignol.

— Sosthène !... Ah ! ce n'est que Sosthène ! fit la jeune actrice visiblement déçue, tandis que les parents de Pierre Lormeau retombaient dans une muette douleur.

— Il est, ou plutôt il était prisonnier de guerre, dis-je, car je crois savoir qu'il a été depuis rapatrié en France, et c'est en Allemagne que je l'ai connu. C'est de lui que je tiens les détails que je possède sur votre famille. Je dois vous dire, ne manquai-je pas d'ajouter avec une certaine satisfaction, que Sosthène Rossignol, que j'ai eu l'occasion de fréquenter, ne professait pas sur l'Allemagne les opinions défavorables qu'ont sur nous trop de Français et qu'il se rendait compte de la justice de notre cause.

Juliette Rossignol eut un froncement de colère.

— Le misérable !... laissa-t-elle échapper sourdement.

— Oui, dit tristement Mme Lormeau, avant la guerre il

avait déjà des idées bizarres ; il causait beaucoup de soucis à son père.

— Il se plaignait amèrement de ne rien recevoir de sa famille, dis-je ; de vous, madame, et de son père.

— Hélas ! comment aurions-nous pu lui envoyer quelque chose d'ici ? répondit doucement la vieille Française. Nous ne pouvions même pas savoir qu'il était prisonnier. Quant à son père... Puisque vous dites, monsieur, que notre neveu est rentré en France, il pourra regretter maintenant d'avoir mal parlé de lui. Mon pauvre frère a été tué en août 1914 en défendant sa caisse de percepteur, à Esternay, contre une bande de pillards allemands.

Le vieux Lormeau crut devoir ajouter :

— Nous l'avons su, car à cette époque on recevait encore quelques nouvelles. C'est à partir de septembre, avec la fixation du front et la permanence de l'occupation, que nous avons été privés de tout contact avec le dehors.

— Mais c'est surtout à vous, mademoiselle, repris-je en me tournant vers Juliette Rossignol, c'est surtout à vous qu'il en voulait de l'oublier. J'ai plus d'une fois reçu ses doléances à votre sujet.

— Je lui aurais certainement écrit quelquefois, dit la jeune fille, si j'avais été à Paris. Un soldat est un soldat. Mais je suis ici. L'invasion m'y a surprise pendant que je passais mes vacances avec mon oncle et ma tante. Nous n'avons pas eu le temps de nous sauver.

Elle fit une pause, comme au théâtre, puis, me regardant fixement et avec un petit ton d'insolence qui, sur le moment, me déplut fort :

— Quant à votre police, dont vous ne faites pas partie, ce qui est bien extraordinaire pour un Allemand, comme j'étais naturellement sans papiers, elle a dû se contenter de mes déclarations.

Dédaignant de relever ce propos, j'ajoutai seulement :

— Une dernière question, mademoiselle. Sans vous avoir jamais vue auparavant, comme j'ai eu l'honneur de vous le

dire, il m'est cependant arrivé d'avoir une fois sous les yeux une de vos photographies. Permettez-moi de vous exprimer mon étonnement du peu de ressemblance qui existe entre votre personne physique et ce portrait que j'ai vu de vous.

A cette observation, Juliette Rossignol parut se troubler et rougit dans ses tâches de rousseur. Mais elle se remit aussitôt et répliqua :

— C'est que vous ne savez pas, monsieur, ce que dix-huit mois de souffrances, d'angoisses morales et de privations peuvent faire d'une femme.

— Très bien, m'inclinai-je. Je n'insiste pas.

Puis revenant à Mme Lormeau :

— Excusez-moi, madame, d'avoir un instant et bien involontairement réveillé vos alarmes sur le sort de votre fils. Cela vous laisse présumer du moins, ajoutai-je pour la consoler, qu'il n'est pas prisonnier en Allemagne.

Sur quoi je saluai et partis en laissant traîner bruyamment mon sabre.

Si j'avais cru fermement que la jolie cousine de Sosthène Rossignol fût devenue l'affreuse souillon que je venais d'apercevoir, je n'eusse sans doute plus pensé à elle et je me fusse contenté de ranger cette rencontre au nombre des multiples et passagères désillusions dont l'âme d'un jeune homme sensible a trop souvent à subir les fâcheuses atteintes. Mais le rêve a de telles forces persuasives, que je ne voulais pas encore convenir de mon mécompte. Un reste de mystère me paraissait d'ailleurs continuer à planer sur cette aventure. Que le visage de Mlle Rossignol fût « laid à faire peur », comme disait Schmutz, et le fût demeuré jusqu'à la fin de notre entrevue ; que le vêtement qui habillait la jeune actrice fût repoussant au delà de toute expression et n'eût pas pris meilleure tournure à s'être peu à peu rapproché de moi, c'était certain et il n'y avait pas à modifier sur ce point mon impression première. Mais il s'était néan-

moins produit un phénomène étrange. Contrefaite à son entrée, la jeune fille avait à un certain moment cessé de le paraître comme par enchantement, et la voix rauque du début s'était singulièrement clarifiée et timbrée au cours de notre conversation. Je ne pouvais me dissimuler que cette extraordinaire transformation cachait peut-être d'autres surprises, et je me prenais presque à l'espérer. Aussi, loin de mettre un terme à ma curiosité, la scène qui venait de se jouer devant moi, et dont j'avais été de quelque façon l'ordonnateur, n'avait eu pour résultat que de m'intriguer davantage.

On ne sera donc pas étonné d'apprendre que, le lendemain matin, ayant retardé mon départ jusqu'à huit heures, moment où, au dire de Schmutz, on entendait de nouveau du bruit chez ma voisine, je me sois trouvé en observation, l'œil rivé au fameux trou. Cette fois, elle était là, et droit sous la ligne de mon regard. Mais elle me tournait le dos. Assise en jupon et les jambes nues devant sa table de toilette, elle ne pouvait du moins me cacher sa taille fine et ses membres délicieusement formés, non plus que d'abondants et magnifiques cheveux de ton châtain qui descendaient en longues ondulations presque jusqu'à terre. Stupéfait et fasciné, j'attendais sans un souffle. Sa main, qui tenait une serviette dont elle se lavait le visage, m'empêchait de surprendre le reflet de celui-ci dans le miroir opposé. Quel était-il ? Celui de la veille ou un nouveau visage que je ne connaissais pas ou dont je me souvenais trop bien ? Mon cœur battait anxieusement sous mon corset. Soudain, elle se leva et se retourna. J'eus un éblouissement. *Herrgott !* Elle était merveilleuse. Dans un ovale d'une ligne suave, des yeux bruns ravissamment fendus en amande, ombrés de grands cils sous de légers sourcils au pastel, un joli petit nez spirituel et droit, une bouche en cerise, de mignonnes oreilles nacrées, un front pur, un teint frais et délicat comme l'envers d'un pétale de rose... J'avais vu à Potsdam les célèbres Watteau de l'Empereur :

je ne pouvais mieux comparer cette divine petite Française qu'à la plus séduisante des figures féminines du peintre exquis du XVIIIe siècle. C'était elle, bien elle, celle du portrait de Magdebourg, mais combien plus adorable et plus émouvante, dans l'inimitable prestige de la couleur, de la forme, de la lumière et de la vie ! Seule l'expression, qu'un pareil visage eût souhaitée toute de jeux et de ris, était triste, voilée et comme douloureuse. Une brume de mélancolie baignait ces traits charmants.

Elle eut un mouvement, tourna sur son talon nu et sortit de mon champ visuel. J'entendis le vol de son pas léger dans la chambre. Puis elle reparut. Elle prit de nouveau place devant son miroir... Et alors... alors, j'assistai à la catastrophe. De ses mains de fée... de fée maligne, prenant, échangeant, reprenant tour à tour boîtes, tubes, étuis, brosses, tampons, pinceaux, bâtons de cosmétiques, pots de pâtes, crayons de maquillage, aciers, cornes, ivoires, je la vis détruire impitoyablement et avec une patience acharnée le pur chef-d'œuvre qu'avait lentement et avec amour façonné l'art de la nature, défigurer ce visage plein de grâce, creuser ou emplâtrer ces lignes angéliques, ternir ces joues de nymphe, semer de taches d'ocre ce teint de lis, rider ce front, vider ces yeux, jaunir ces paupières, blanchir ces cils ombreux, couvrir de violet sale le rose des lèvres et y marquer des gerçures, vernir et culotter de noir l'émail immaculé des dents...Je suivais avec effarement dans l'écran du miroir le progrès de cet enlaidissement effroyable ; je voyais s'étendre peu à peu la ruine et s'opérer le désastre ; tout croulait ignominieusement sous les petites mains agiles et détestables ; touche après touche, note après note, à mesure que se détériorait, que s'effaçait et que s'évanouissait le délicieux Watteau qui venait de me ravir, le masque hideux de la sordide guenon de la veille se refaisait et se recalfatait sous mes yeux épouvantés. Et bientôt je n'eus plus dans la glace que le reflet d'une face grimaçante, que des gestes menus agités d'une dernière frénésie, comme sous l'em-

pire de quelque diabolique sorcellerie, achevaient d'avilir et de farder d'horreur.

Je ne pus en supporter davantage et je m'enfuis,le cœur serré.

VI

Je fus accueilli au bureau de la division par une joyeuse nouvelle. Devançant l'arrivée d'un premier contingent de troupes,une partie de l'état-major divisionnaire allait venir nous rejoindre sous peu de jours. Nous n'étions, pour le moment,que trois officiers, sous les ordres d'un colonel du génie, avec une demi-douzaine de topographes et de dessinateurs. Créé depuis plusieurs semaines, ce petit bureau était chargé d'étudier l'installation et le cantonnement d'un effectif d'un corps d'armée — sans doute le nôtre — dans la région de Lissey, Ecurey, Réville, Etraye, située à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Dun, du côté de Damvillers. J'y remplissais les fonctions de secrétaire et j'avais pour me seconder un soldat dactylographe. Ma tâche principale consistait à rédiger, d'après les notes qui m'étaient remises, des rapports sur l'état de nos travaux, rapports qui étaient envoyés au Quartier général du groupe d'armées,à Stenay. Vie plus administrative que militaire, à laquelle il me semblait que je m'accommodais assez bien.

— Qu'avez-vous ? me dit le comte von Kubitz, vous paraissez triste, cher. Auriez-vous déjà le *Heimweh* ?

— Je n'ai pas le *Heimweh*, dis-je.

— Alors, c'est que vous pensez trop aux femmes.Croyez-moi, mon ami, cela ne vaut rien pour vous.

Le grand dolichocéphale blond devait flairer l'ennemi, car il me menaça d'un index soupçonneux :

— Je parie, petit drôle, que vous devez aimer une Française !...

— Non, dis-je, je n'aime que ma fiancée, que j'ai laissée en Allemagne, la belle Dorothéa von Treutlingen, votre cousine à je ne sais plus quel degré... vous me l'avez dit à Aix-la-Chapelle...

— Le cinquième.

— Le cinquième, soit... et je compte l'épouser sitôt la guerre finie.

— Gare aux Françaises !.. Allons, Hering, venez avec moi. Sortons. Allons nous promener. Profitons de ce pâle soleil qui daigne se montrer pour la première fois depuis un mois.

— J'ai à travailler, bougonnai-je.

— Laissez ça, ce n'est pas si pressé.

Le colonel Schwarzmuth était parti en automobile pour Damvillers. Le temps était beau, et ce que je faisais ne présentait, en effet, aucune urgence.

— Eh bien, allons, fis-je, changeant d'idée et d'humeur.

L'air lavé et limpide diffusait une lumière bleuâtre. Quittant la basse ville, nous nous élevâmes par les raidillons du versant sur l'escarpement qui la dominait à l'est et supportait les maisons anciennes du haut bourg. Des vestiges de fortifications, des éboulements de remparts, un débris de poterne témoignaient, dans leur vétusté moussue, de quelque renom lointain d'une cité déchue. Une belle église ogivale, entre une esplanade et un cimetière, en occupait le sommet, arquant sous la caresse solaire ses nervures fleuronnées où s'entremêlaient, du primitif au flamboyant, les reliques de plusieurs siècles. Ce quartier du haut avait beaucoup plus souffert que la ville inférieure. La plupart des maisons en étaient détruites et aucune n'y subsistait intacte. L'église même n'était plus qu'une émouvante ruine. Eventrée et déchirée, la nef tendait vers le soleil la supplication de ses cintres rompus et de ses os voussurés ; la tour rendait ses cloches et répandait ses larmiers ; le porche, foudroyé, s'écroulait à genoux sur ses plinthes. Un effondrement de blocs, d'éclats de chapiteaux, de douelles, de consoles, de fragments de rosace, de pierres gravées de caractères gothiques jonchaient le pourtour. Arraché de sa tombe, un squelette, debout, arcbouté des vertèbres contre

un fût de colonne, gardait, suisse macabre, la carcasse chrétienne.

Nous n'avions installé aucun de nos services dans cette partie de la ville et l'on n'y rencontrait personne. Seul un petit poste d'observation dressait son baraquement dans les décombres d'une maison. Une sentinelle y somnolait sur ses pieds, le dos appuyé contre sa guérite. Du haut de cette butte, comme l'avait indiqué Herr Moral, la vue était très étendue, découvrant de tous côtés un panorama surprenant et varié. Sous nos pieds, la longue rue du bas Dun bordait la rivière de la double rangée de ses toits roussâtres ou de ses combles carbonisés. De son milieu, le pont biais rejoignait l'île, panachée de ses moulins en ruine, de son petit quartier de maisons, de ses arbres, de ses jardins maraîchers et de ses bancs de sable. Au delà du canal, c'était le vaste espace de la gare, avec son semis de baraquements militaires, son treillis de voies remuantes d'un trafic mystérieux et guerrier. A droite et à gauche, la Meuse sinuait, grise et souple, entre ses pâquis, au caprice d'ondulations inégales et alluvionnaires. Au nord, elle serpentait vers Stenay, en festonnant de ses courbes les lignes rigides du canal et de la route nationale n° 64. Au sud, elle annelait doucement sur Brieulles, prononçant ensuite un ample repli vers Sivry et Consenvoye, où venait s'ajuster notre front. Devant nous, à l'ouest, l'horizon était assez rapidement borné par les bois de Barricourt, d'Andevanne, de Romagne et de Gesnes ; mais, au sud-ouest et au sud, il s'ouvrait, par des trouées de dépressions ou de cotes inférieures, presque aux limites de la visibilité. On apercevait de ce côté, au delà de Brieulles, le piton de Montfaucon et, plus loin encore, les fines touches sombres, à peine sensibles, de l'Argonne.

Circulant dans les ruines en bordure de notre observatoire, nous nous attardâmes à étudier, boussole sur la carte et lorgnette aux yeux, la région du sud-est, qui nous intéressait davantage, car c'était celle où s'opéraient nos

travaux. Von Kubitz, qui y avait fait avec le colonel Schwarzmuth deux ou trois tournées d'inspection, en identifiait facilement les premiers plans : Brandeville, Bréhéville, les bois d'Ecurey, de la Grande Montagne, du Plat-Chêne, Sivry, Vilosnes-sur-Meuse. Plus loin, les fonds s'estompaient, s'azuraient. La ligne du front devait passer par le bois de Consenvoye, la ferme Ormont, Flabas, le bois le Comte, fixée à gauche par la double cheville des Jumelles d'Ornes, à droite par la longue arête du bois de Forges. Plus loin encore, à peine perceptible, c'était ou plutôt se devinait le liseré des grandes positions françaises, la côte de Talou, la côte du Poivre, les hauteurs d'Hardaumont, avec, sur le milieu, un minuscule et vague bossellement, que nous jugeâmes devoir être le fort de Douaumont. Et là-bas, tout là-bas, invisible à nos regards comme au rapprochement de nos lorgnettes, mais présent, à sa place exacte et planté comme un clou de feu dans nos imaginations : Verdun.

Nous revenions par la face septentrionale de l'église à notre point de départ, quand le comte von Kubitz me fit un signe accompagné d'une interjection. Un personnage en uniforme des hussards de la Garde se tenait à l'endroit que nous avions quitté et contemplait le paysage dans la direction de l'ouest, comme nous l'avions fait peu auparavant.

— C'est le baron von Werthau, me chuchota von Kubitz, un des aides de camp de Son Altesse le Kronprinz.

Nous nous approchâmes. Au bruit de nos pas, le nouveau venu se retourna.

— Tiens, Max! s'écria-t-il gaîment. Comment cela va-t-il?

— Très bien, très bien, cher ami. Par quelle heureuse circonstance...

— Circonstance des plus banales, Max, du moins pour moi, qui ne la connais que sous les espèces d'un pli volumineux qui nous est arrivé ce matin de Mézières et que nous transmettons au commandement de l'inspection d'étapes de

Dun, ce dont je viens de m'acquitter il n'y a pas une demi-heure.

Ces premières paroles échangées, Max me présenta :

— Mon ami le premier-lieutenant von Hering.

— Hering, fis-je modestement et ne voulant pas trop rougir de ma roture.

— Hering von Treutlingen, s'obstina le grand dolichocéphale blond.

— Ça oui, dis-je, j'y consens, car ce sera, je l'espère, pour bientôt.

Le baron me fit le meilleur accueil. C'était un homme jeune, aux traits empreints de distinction, à l'œil extrêmement intelligent, au sourire un peu désabusé, mais plein d'esprit et de bonne humeur. Il portait sur les pattes d'épaules les deux étoiles de capitaine, au col et aux parements le galon jaune et rouge de la Garde et au pantalon la double bande ponceau des officiers d'ordonnance de l'Empereur. Je conçus instantanément pour lui une vive sympathie.

— Et comment va Son Altesse ? demanda le comte von Kobitz.

— Willi ?... Willi se porte le mieux du monde. Tenez, voulez-vous le contempler ? Il est précisément en vue.

Il nous montra sur le ruban de route qui, de l'autre côté de la Meuse, filait sur Aincreville, une automobile, grosse comme un point, qui se déplaçait avec rapidité.

— C'est lui, dit le baron von Werthau. C'est Willi. Etes-vous curieux de savoir où il va ? Je puis vous satisfaire. Willi emmène à Varennes le célèbre voyageur suédois Sven Hedin, qui est notre hôte depuis quelques jours. Il va lui faire visiter un joli secteur de front, bien choisi, et sans doute le faire assister à une gentille petite bataille. Pour peu que vous ayez de patience, vous ne tarderez probablement pas à voir prononcer un bout d'attaque du côté de l'Argonne. Sven Hedin, qui est un de nos meilleurs propagandistes neutres, en élucubrera, à la gloire de l'armée

allemande, un mirifique récit de guerre, qui fera le tour du monde. Cent pauvres diables auront payé de leur peau cette belle réclame. Ce n'est pas cher.

— Très amusant ! fit le grand dolichocéphale blond en suivant de sa lorgnette le point qui disparaissait dans Aincreville.

— Je suis moi-même chargé, poursuivit le baron, de ramener pour ce soir à Stenay le général von Mudra, en ce moment à Dun. C'est un bon causeur et un savant stratège, qui, avec notre chef d'Etat-major, le général Schmidt von Knobelsdorf, entretiendra brillamment la conversation sur le terrain militaire, pour le plus grand émerveillement de notre Suédois. Car, vous le savez, messieurs, l'art de la guerre n'est pas précisément notre fort. Willi a la réplique aisée et parfois judicieuse, mais pour conduire une discussion, exposer une manœuvre, décrire une opération, ce charmant garçon n'est pas tout à fait à la hauteur.

— Les femmes sont mieux son affaire ! émit ironiquement Max von Kubitz.

— Les femmes, la chasse, les sports, l'automobilisme, les bijoux, les chiens, la toilette... notre gracieux Kronprinz témoigne de multiples ressources de culture. Ce n'est pas le premier venu. Il est très bien. Mais pour ce qui touche au grand arcane, au sport des sports, au jeu-souverain, la guerre, du moment que cela se traduit par quelque chose de plus sérieux qu'une brillante promenade militaire, Sa sémillante Altesse passe la main. Parader, caracoler devant ses escadrons, organiser une revue, monter un carrousel, sourire du haut de son cheval, l'épée à la main et la fleur au corsage, à la bonne heure, Willi est là ! Ce n'est pas la guerre qui lui va, c'est l'armée. Il en aime l'oripeau et l'apparat, et il se connaît en uniformes presque aussi bien que Sa Majesté. Willi fera une entrée merveilleuse à Paris.

Ce petit portrait médiocrement flatteur, encore que séduisant, me montra le baron von Werthau sous le jour d'un homme peu porté à s'en laisser imposer par ce qui courbe

d'ordinaire les esprits sous le joug du prestige ou de l'opinion, et moins enclin, dans son indulgence narquoise, à concourir à la formation des légendes avantageuses qu'à en dégonfler d'un coup d'ongle malicieux la chatoyante boursouflure.

Le comte von Kubitz riait franchement :

— C'est bien ça ! c'est bien ça ! disait-il.

— C'est trop ça, reprit irrespectueusement l'incisif baron. Nous avons eu à deux reprises, ces temps-ci, à Stenay, le terrible feldmaréchal von Hæseler. Le vieux sagouin n'est pas content. « Ça traîne, ça traîne, ne cesse-t-il de grogner. En 1870, nous avions mené les choses plus rondement ! » Ce n'est cependant pas qu'on ne fasse rien. Quoi qu'en dise le vieux Gottlieb, on travaille, on travaille même beaucoup. Pas le Kronprinz, s'entend !... Ah ! quel dommage que nous n'ayons pas réussi en 1914 ! Cela marchait pourtant si bien, et cela aurait été mené plus rondement encore qu'en 1870, n'en déplaise au vieux maréchal !

A ce moment de petites détonations sourdes, semblables à un très lointain trommellement, nous parvinrent du sud-ouest, apportées par le vent.

— Ah ! ah ! fit le baron, voilà Willi qui commence à amuser son Suédois.

Nous braquâmes aussitôt nos jumelles dans la direction de Varennes. Mais la distance était trop grande. Nous ne vîmes rien qu'un mince secteur de l'horizon qui se ternissait peu à peu de vapeurs.

— Et maintenant, dis-je, monsieur le baron, puisque vous venez de nous affirmer qu'on travaille à Stenay, qu'on y travaille même beaucoup, maintenant, si je puis me permettre cette question, qu'allons-nous faire ? que se prépare-t-il ?

— Ce qui se prépare, cher monsieur ? Ah ! sapristi, ici vous me prenez de court. Je l'ignore absolument, et je crois que Son Altesse n'en sait pas davantage. Ce qui se prépare ? Diable ! Il n'y a guère que Son Excellence le géné-

ral von Falkenhayn qui serait en mesure de vous le dire.

Puis, prenant son ton le plus enjoué et frappant du doigt la patte d'épaule de Max von Kubitz :

— Eh bien, ma charmante, à quoi songez-vous ? Pas aux femmes, je parie !

— Mon cher, fit le grand dolichocéphale blond, je songe qu'il est près de midi et que nous pourrions aller dîner. Si vous voulez nous faire le plaisir d'être notre hôte, au casino, pour vous, mon cher, et sur un mot de moi, la mère Gaillard mettra les petits plats dans les grands.

— Ce serait bien volontiers, répondit le baron von Werthau, mais je dîne chez le commandant avec le général. Est-il vraiment midi ? Partons alors. Quand viendrez-vous nous voir, Max, à Stenay ?

— Le plus tôt possible.

Nous quittâmes l'esplanade, où la sentinelle du poste d'observation, qui s'était réveillée, nous présenta son arme, et, tout en continuant à deviser, nous accompagnâmes le brillant aide de camp jusque devant la porte de la Kommandantur.

Enchanté de l'emploi de ma matinée, commencée sous de moins sereins auspices, très fier surtout de la haute relation que je venais d'avoir l'honneur de nouer et que je devais, en somme, à l'amitié suspecte du comte von Kubitz, je me laissais complaisamment aller à entrevoir l'avenir sous des couleurs aussi riantes pour mon imagination que flatteuses pour mon amour-propre. Où ne monterais-je pas, surtout quand je m'appellerais Hering von Treutlingen ? Et si, à la différence de mon ami le comte von Kubitz, je pensais aux femmes, mes prochaines ascensions, j'y comptais bien, m'en favoriseraient l'approche et m'en faciliteraient la conquête.

Ainsi disposé et abondant d'espoir, je n'envisageais pas sans plaisir ma nouvelle condition et je me félicitais chaudement de faire maintenant partie d'une armée réservée

sans doute aux plus hautes destinées. De tout cet immense front que nous occupions de la mer aux Vosges, je me trouvais précisément au point le plus sensible et le plus intéressant, à celui qu'allait certainement toucher d'au plus près le succès et la gloire, à l'endroit préconçu par la Providence et les desseins supérieurs de l'Empire pour l'accomplissement de grandes choses. Là où était le Kronprinz allemand, là devait se résoudre la guerre et se régler le sort du monde. C'était écrit, c'était fatal, c'était voulu par ce qu'il y avait de plus puissant sur terre, le Kaiser germanique, nécessité par ce qu'il y avait de plus inéluctable sous les cieux, l'intérêt sacré de la dynastie, le droit suprême de l'héritier du trône, du futur Empereur de l'Europe et peut-être de la planète.

Et j'étais là, là même, j'accédais degré par degré à ce centre où tout battait, d'où tout partait, où tout convergeait!...

Quelle que fût la discrétion observée à ce sujet par le baron von Werthau, il était évident qu'il s'élaborait quelque chose de considérable, de capital. Je ne tardai pas à en recueillir de mes yeux la confirmation et à voir mon pressentiment se changer en certitude. Notre colonel avait l'habitude de se faire accompagner dans ses tournées d'inspection par un de ses officiers. Deux ou trois fois déjà le comte von Kubitz, à ce qu'il m'avait dit, avait été son second. A quelques jours de là, ce fut mon tour. Nous sortîmes de Dun par la route de Milly. Notre petite auto, mobile et stable, était apte à passer partout, car les chemins, dégradés par un charroi incessant et l'inclémence de la saison, étaient parfois peu praticables, malgré la réfection méthodique à laquelle ils étaient soumis. De Milly-devant-Dun à Brandeville, par le village de Murvaux, la route suivait un trajet pittoresque entre la côte Saint-Germain, les bois du Fayel et la forêt de Woëvre, dans un fond de vallée où gloussait un ruisseau. Le gros bourg de Brandeville, démesurément allongé sous la côte de son bois, sonnait et criait du bruit des marteaux et des scies. On y

charpentait des baraquements, on y assemblait un hôpital, on y boulonnait un nœud de voies étroites, dont les branches venaient s'y articuler de sept ou huit directions différentes, toutes couvertes de wagonnets. A trois kilomètres de là, sur une de ces voies, Bréhéville agglomérait ses maisons champêtres autour de son clocher à dents. Une compagnie de pionniers l'occupait et y débitait en planches tout un canton de forêt. On y entendait ronfler les dégrumeuses et glapir les dédoubleuses ; on y voyait s'empiler dans une poussière de sciure blonde les madriers, les plateaux, les feuillets, les voliges. La ligne se continuait parallèlement à la route, touchait Lissey, joignait et doublait un chemin de fer départemental français, bifurquait, se ramifiait, envoyait un épi sur Ecurey, un autre sur Réville, fleurissait en gerbes aux emplacements de chantiers et aux dépôts de munitions, croisait d'autres voies et nourrissait de ses raccordements tout un secteur. A Etraye, nous mîmes pied à terre pour visiter cette partie de nos travaux. Ils s'étendaient sur plus de deux kilomètres le long de la route de Damvillers à Consenvoye entre les pentes d'Étraye et de la Grande Montagne qui les couvraient de tous côtés. Ils consistaient principalement en baraquements, au nombre d'environ une cinquantaine, les uns de quelques mètres carrés, destinés à emmagasiner les vivres et le matériel, d'autres longs et amples, qui devaient servir à cantonner des troupes. Des équipes de prisonniers français y œuvraient laborieusement sous les ordres de nos techniciens et la canne de nos sous-officiers. On aménageait en outre le village et l'on préparait un hangar à drachen. Conjointement avec ces travailleurs le génie creusait des abris et organisait le terrain. Là s'ouvraient les premières tranchées, je veux dire celles de dernière ligne, les plus distantes du front, dont les plus avancées couraient à quatre ou cinq kilomètres plus au sud. Je n'en avais pas encore vu, ou plutôt je ne connaissais que les égratignements précaires à la pelle-bêche que l'on improvisait durant l'offensive de 1914, et les

spécimens restreints du champ d'exercice de Magdebourg ; aussi les examinai-je avec curiosité. Je fus stupéfait de leur importance et des progrès effectués dans cet art de défense et de protection au cours de la guerre. Toutes en redans, spacieuses et profondes, boisées comme des galeries de charbonnage, clayonnées, treillagées, revêtues de sacs de terre, de fascines et de gabions, parfois maçonnées ou bétonnées, elles offraient un aspect solide, massif et presque confortable de fortification permanente. Elles étaient fouillées de niches et d'alvéoles, forées de couloirs et d'escaliers, trouées de tunnels, excavées de cryptes et de chambres de repos, drainées de fossés et de puisards, coupées de pare-éclats, percées de créneaux et de meurtrières, épaulées de parapets couverts où s'encastraient des banquettes de tir. Leurs flancs obscurs, sillonnés de fils électriques, pouvaient engouffrer d'énormes contingents. Pour le moment elles étaient vides et seules quelques sentinelles en gardaient les abords.

Son inspection terminée, le colonel Schwarzmuth me proposa de pousser plus en avant et d'aller visiter le retranchement de première ligne. J'accueillis avec joie son invitation. Nous reprîmes notre petite auto et, par la route bien défilée de Wavrille et de Moirey, nous nous rendîmes, à quelques kilomètres plus loin en direction sud-orientale, à Ville-devant-Chaumont, entre Flabas et Azannes. Cette localité, organisée fortement en point d'appui, était tenue par un bataillon du 57e régiment de réserve. Quittant nos sabres, et après avoir échangé contre un casque la casquette de drap, nous nous mîmes en marche sous la conduite d'un sergent. Nous avions devant nous les pentes du bois des Caures, à notre gauche celles du bois le Comte sortant du ravin de la Vaux-Hordelle. Une canonnade très intermittente ébranlait de secousses inégales l'atmosphère humide. Nous ne tardâmes pas à nous engager dans un petit chemin creux assez boueux, qui finit par dégénérer en boyau d'accès et nous amena après une demi-heure de zigzags et

de pataugement dans une longue tranchée étroite et à ciel ouvert, orientée nord-est-sud-ouest. Nous en suivîmes d'un pas maladroit le caillebotis périlleux. A notre passage, de rares êtres terreux, gibbeux, troglodyteux se collaient dans leurs anfractuosités en haussant une patte pouacre à leur casque crotté. Des portiques en sacs s'ouvraient à droite ou à gauche sur d'autres repaires. Nous nous enfonçâmes nous-mêmes sous le sol et nous parvînmes à une sorte de carrefour fortement étrésillonné où s'embranchait, presque d'équerre, une grosse tranchée beaucoup plus imposante et mieux conditionnée que la précédente. Nous étions en première ligne. Par un rameau d'une quinzaine de marches nous descendîmes au poste de commandement. C'était un bel abri coffré de dosses jointives, planchéié, natté, tapissé de plans et de cartes, que fermait une porte vitrée et que chauffait un poêle de fonte. Meublé d'une table-bureau, de chaises en cuir, d'un fauteuil, d'un sopha et d'un standard téléphonique, il se prévalait par surcroît d'une horloge-coucou, d'un piano et d'un gramophone. Une petite chambre s'ouvrait à droite, tendue de cretonne et munie de quatre couchettes superposées deux par deux, comme dans un compartiment de sleeping. Une troisième pièce, pouvant tenir commodément six personnes assises autour d'une table, servait à la fois de salle à manger, de cuisine et de cave, avec sa suspension électrique, son fourneau et son petit cellier foui dans le mur, bien pourvu de barillets et de bouteilles. Le major commandant nous fit les honneurs de son appartement souterrain, puis nous montâmes avec lui aux tranchées, dont il dirigea la visite. Son secteur courait, sur environ quatre kilomètres, de la route de Flabas, à l'ouest, au Cap de Bonne-Espérance, à l'est, ceignait d'abord à contre-pente, sous le nom de Busengraben, la croupe du bois le Comte, épousait transversalement le fond des Vaux, embrassait ensuite d'une grande courbe concave, sous la désignation de Zickzackgraben, le pourtour du bois de Ville. Il se raccordait du côté de l'Herbe-

bois à la tranchée de Soumazannes et de celui du bois d'Haumont à la tranchée de Bayreuth. Toute anguleuse de saillants et froncée de pare-éclats en sacs, la ligne se crénelait d'un parapet continu, que coupaient de deux en deux mètres des boucliers de tir en acier chromé. Au delà du parapet, le champ de tir se couvrait de défenses accessoires : réseaux de fil de fer barbelé, hérissons, chausse-trapes, chevaux de frise harnachés de feuillards en dents de scie. Des sapes tendues vers l'avant comme des antennes conduisaient aux postes d'écoute. Ainsi constituée, fortement munie de ses mitrailleuses, de ses petits canons, de ses lance-bombes, de ses minenwerfer, de ses caisses de grenades, de ses pétards, de ses fusils automatiques, la tranchée allemande, sous la garde vigilante de ses guetteurs, paraissait inexpugnable.

Trois à quatre kilomètres de bois la séparaient, dans cette région, de la ligne française, et nous n'apercevions par les meurtrières que les déclivités aux troncs grisâtres où patrouillaient et s'assassinaient, la nuit, les reconnaissances et où les cadavres demeuraient des semaines accrochés aux fourrés, avant de disparaître, nettoyés lentement par les bêtes rapaces. Hormis ces escarmouches nocturnes, aucune action d'une importance quelconque n'avait eu lieu depuis de longs mois, et le major évaluait ses pertes à une moyenne d'un ou deux blessés par jour et d'autant de tués par semaine. Il tenait le secteur depuis onze mois et ne craignait rien tant que d'être relevé, ne demandant qu'une chose, c'est qu'on l'y laissât tranquille jusqu'à la fin de la guerre. Revenus au poste de commandement, après avoir parcouru et admiré quinze cents mètres de ce retranchement, nous fûmes tout heureux d'accepter l'invitation que nous fit notre hôte de nous restaurer, car il était une heure et nous avions grand faim. Pendant notre absence, la table s'était couverte d'une nappe bien blanche et d'une fort bonne argenterie, et nous fûmes agréablement surpris de nous voir servir à vingt pieds sous terre un repas complet

excellemment accommodé, où la matelote d'anguilles, le filet de porc, le pâté de canard et la salade aux pommes de terre s'arrosaient de vins capiteux et d'elixirs de choix.

— Elles sont fines et très grasses par ici, nous dit le major en recevant notre compliment sur ses anguilles, car elles sont friandes des morts.

Nous revînmes par la route de Consenvoye. Là, le front passait entre le bois d'Ormont et le bois d'Haumont, traversait le bois de Brabant, se rapprochait jusqu'à quelques centaines de mètres du front français, s'en écartait de nouveau, pour venir s'accoter sur la Meuse, entre Brabant et Consenvoye, en face du bois de Forges. Je rentrai parfaitement satisfait de ma tournée.

J'en fis d'autres avec le colonel Schwarzmuth. Celui-ci me prit même comme son compagnon le plus habituel, en raison de ma connaissance de la sténographie, qui me permettait de noter in extenso ses explications et facilitait ainsi la rédaction de mes rapports. J'acquis de la sorte une connaissance assez complète de cette zone de notre front, dont, quand fut arrivé le général von Lochow, commandant le IIIe corps, avec une partie de l'état-major de la 5e division, nous poussâmes plus d'une fois l'exploration jusqu'à la Woëvre et jusqu'à Spincourt.

C'est alors surtout que je me rendis compte de l'importance de nos préparatifs. Il n'y avait encore que peu de troupes d'infanterie et les tranchées, de la Meuse aux Jumelles, n'étaient tenues que par de faibles effectifs. Par contre, le génie, le train, les troupes de communications fourmillaient par bataillons denses, grossis de légions d'ouvriers militarisés, de civils embauchés et de prisonniers de guerre. Mais plus que tout le reste, l'artillerie foisonnait. Sur toutes les positions, dans tous les bois, derrière toutes les crêtes se trouvaient tapis, gîtaient, s'embusquaient, se dissimulaient d'innombrables canons de tous calibres, abrités de branchages ou camouflés de couleurs terreuses et végétales. On en voyait, soigneusement bâchés, circuler lentement par

longues processions sur les lignes ferrées, chargeant les trucks ou montés sur leur boggies, et l'on en découvrait rampant lourdement sur leurs palettes au fil des routes, remorqués par leurs tracteurs. Quatorze voies normales et une centaine à un mètre ou à 60 cm. les distribuaient tout autour du front, amenant sans cesse d'autres engins, déversant de nouvelles bouches et nourrissant jusqu'à la pléthore leurs dépôts de munitions. Jamais pareille concentration de pièces à feu ne s'était effectuée sur un espace aussi restreint. Il y en avait dans les bois de Consenvoye et du Plat-Chêne, au ravin de Molleville, à Crépion, derrière la cote 360, au buisson de Chaumont, aux entours de Flabas et de Ville ; la région d'Azannes en était parsemée ; Gremilly, ses essarts et ses communaux en regorgeaient ; les Jumelles d'Ornes en cachaient sous leurs deux rotondités ; il s'en trouvait au bois de Breuil et sur le pourtour de ses étangs, au moulin de Maucourt, à Mogeville, à Gincrey. Mais le plus gros amas peuplait la forêt domaniale de Spincourt, qui, infestée d'affûts squameux et de gueules épouvantables, redevenue préhistorique et hercynienne, semblait recéler des monstres. Echelonnées sur une profondeur de douze kilomètres, les plus mobiles en avant, dans l'intérieur de nos lignes et en flanquement de nos tranchées, les demi-lourdes et les lourdes au milieu, réparties dans la zone de soutien, les très lourdes en arrière, sur les épis des voies larges et les plates-formes bétonnées, les batteries arquaient de la Meuse à la Woëvre un croissant prodigieux, dont tous les rayons braqués convergeaient sur le camp retranché de Verdun.

C'était la foule alerte des 105, obusiers légers de campagne, couplés par quatre, aux affûts à bêche de crosse, avec leurs voitures à munitions, leurs chariots, leurs caissons, leurs piles d'obus peints en jaune et de shrapnells peints en bleu ; c'étaient les canons de 130 de l'artillerie à pied, aux roues ceinturées de plateaux, tirant à quatorze kilomètres des obus de 40 kilos, et les obusiers lourds de

150, mafflus et camards, lançant des projectiles allongés; puis venaient les mortiers de 210, lents et torpides, obligés de se couper en deux pour se mouvoir, émetteurs de boulets de 120 kilos chargés d'acide picrique, et ceux de 280, plus obèses encore, qui pesaient quatorze tonnes et vomissaient en un jet de dix kilomètres des excrétions de 340 kilos; arrivaient ensuite les magnifiques et gigantesques autrichiens de 305 et de 380, forgés et déchaînés par les antres de Skoda, aux freins à air à recul dans le berceau, colossales pièces de siège, pouvant déverser toutes les six minutes, à douze et quinze kilomètres, des masses de 390 et de 600 kilos bourrées d'écrasite et de trinitrotoluol; et c'étaient aussi, c'étaient enfin nos fameux et cyclopéens 420, au nombre de douze, baugés dans le bois d'Hingry, la forêt de Mangiennes et la forêt de Spincourt, avec leurs locomotives, leurs tenders, leurs wagons à munitions et à moteurs, leurs plaques tournantes sur galets, leurs vérins hydrauliques, leurs freins à glycérine, leurs accumulateurs d'air, leurs dynamos, leurs grues à chargement et leurs allumages électriques, mugissants mastodontes de la balistique, lourds chacun de trois cents tonnes, râblés de fer, bandés d'acier, culassés de feu, capables de tirer cinquante fois de suite des coups de 900 kilogrammes.

Mais nul encore n'avait entendu le hurlement profond des bêtes, nul même ne pouvait s'imaginer quel serait le déchaînement dévorant de toutes ces clameurs déflagrant à la fois : car, pour le moment, musclées, bâillonnées, leurs gueules encapelées et leurs gorges gainées, elles se taisaient, elles se taisaient mystérieusement et formidablement. Le silence des canons était auguste. Seuls, ceux qui rôdaient là depuis un an poussaient de temps à autre leurs rugissements habituels et familiers. Tout le reste était muet, ténébreux, inouï. Les canons attendaient. Les milliers de canons, dormeurs majestueux, attendaient sous le dais des forêts et des bois le moment où une certaine main viendrait les tirer du sommeil, la minute fatidique où une certaine voix

viendrait subitement leur dire : Monstres, réveillez-vous !

Ces voyages, pour intéressants qu'ils fussent, n'absorbaient point toutes mes facultés de pensée et n'accaparaient pas la somme de mes préoccupations. Je couvais d'autres sollicitudes qui, pour m'être personnelles, ne s'en trouvaient pas moins insistantes et troublantes. Ma délicieuse voisine de Dun en était, pour tout dire, l'objet principal. Que de fois, lorsque mon service ne m'obligeait pas à sortir avant l'aube, n'avais-je pas tenté de revoir ce visage adorable, sans son masque de laideur ! J'en étais malade de désir, d'impatience et de perplexité. Dans l'espoir de la mieux observer, de mieux rassasier d'elle mes yeux, aux rares instants où elle m'était visible dans toute sa beauté, j'avais, en son absence, élargi le trou qui me servait de trop incommode judas pour l'admirer. Ma main s'était glissée dans la fente secrète de la paroi, y avait gratté, détaché du plâtras, s'y était achoppée à un corps dur, métallique, et en avait retiré un assez gros fragment de fonte, déjà tout oxydé de chaux, qui n'était autre chose qu'un éclat de bombe. Je me rappelai alors le récit que m'avait fait Mme Lormeau de l'explosion qui s'était produite sur la maison pendant un raid d'avions français. L'engin avait dû éclater en l'air, ou en touchant le toit les morceaux s'en étaient vraisemblablement dispersés sans causer de dégâts apparents, mais l'un d'eux, traversant le comble ou passant par une cheminée, était venu se loger là, déterminant cette fissure qui faisait mes délices et qu'avait découverte mon imbécile d'ordonnance, cette bonne brute de Schmutz.

J'y entrais maintenant la tête. De l'autre côté elle continuait à n'être qu'une simple lézarde, peu discernable sans doute et n'attirant pas l'attention. Mon œil s'y appliquait étroitement, contrôlant une nouvelle portion de la chambre, la fenêtre aux vitres sans rideaux et un vantail de la porte-croisée, qui donnait comme la mienne sur le jardin.

Quand Juliette était là, j'y dissipais mon temps disponible. Juché à califourchon sur une escabelle surélevée de trois ou quatre bouquins qui me mettait à hauteur de mon objectif, je m'emplissais l'âme et la pupille de ce spectacle irritant et enchanteur, assez hanté désormais par son image réelle pour ne plus voir sous son affreux déguisement que le brillant papillon qui ployait ses ailes diaprées dans la bure de sa chrysalide. Mais j'étais absent presque toute la journée, et, le soir, le manque de lumière jetait un voile sur tout essai de contemplation. Je savais pourtant tout ce que faisait ma Béatrice, car je la donnais à espionner à Schmutz. J'appris ainsi qu'elle passait la plus grande partie de ses heures dans la salle à manger des Lormeau, se montrant le moins possible au dehors, travaillant au jardin avec son oncle et ne sortant que pour se rendre avec sa tante au ravitaillement américain ou aller remplir quelqu'une des multiples formalités qu'imposait aux occupés l'inquisition de notre police. Je ne la rencontrais jamais, pas même dans le vestibule, et bien qu'il m'en prît parfois envie, je n'avais pas osé renouveler la scène de l'interrogatoire.

Un jour que j'étais resté chez moi, me sentant grippé, et que l'on devait me croire parti comme à l'ordinaire, il m'arriva une aventure qui acheva de me tourner la tête. J'avais envoyé Schmutz au bureau m'excuser auprès du colonel. Il en revint avec mon congé pour la journée, des cachets de quinine et une lettre de ma Dorothéa, à laquelle, je l'avoue, je commençais à beaucoup moins penser. Tandis que le bon Schmutz me préparait un grog, je pris connaissance du message venu de Goslar. Il était aussi bref qu'affolé. Catastrophe ! Ma chère Dorothéa n'avait pas eu ses règles !... Le billet se terminait par ces quelques mots :

Je suis perdue ! Reviens tout de suite et épouse-moi !...

J'avoue que je me trouvai beaucoup moins affolé que ma fiancée par cette révélation. Comme c'était simple ! « Re-

viens et épouse-moi ! » Est-ce que l'univers tournait autour du ventre de Mlle von Treutlingen ? Ah ! les femmes ! Etait-ce parce que du sang ne coulait pas là-bas qu'il fallait distraire, ne fût-ce qu'un instant, sa pensée de celui qui coulait ici ? J'en verserais à sa place, moi, du sang, et Mlle von Treutlingen devrait s'estimer encore fort heureuse s'il m'en restait assez pour pouvoir la conduire plus tard devant le pasteur Helgoland !

Cette sotte histoire ne m'occupait pas plus que de raison et je buvais tranquillement le grog de Schmutz, quand un son de voix harmonieux s'éveilla dans la chambre de Juliette. J'oubliai aussitôt ma boisson et ma fiancée, et je courus à mon observatoire. Je m'attendais à retrouver la jeune Française dans son triste appareil d'ignominie. Quelle surprise ! Elle était pure, nette, sans tache, dans toute la grâce et la fleur de sa radieuse métempsychose. Debout, légèrement drapée à l'antique dans une loque de soie nouée à l'épaule, les cheveux retenus à la grecque par un ruban défraîchi, la jeune fille prenait des poses, étudiait des mouvements, levait et fléchissait les bras, penchait ou redressait la tête, tout en prononçant, sur les intonations les plus diverses et dans des modulations infiniment variées, des mots détachés, des débris de vers, des suites de syllabes maintes fois répétées. La voix était souple, claire, merveilleusement timbrée, montant par gradations chromatiques aux sonorités les plus aiguës, ou s'abaissant, s'enrichissant, s'étoffant, passant aux velours les plus sombres et aux violes les plus douces, tantôt s'enflant en belle ronde de plain-chant, tantôt s'atténuant et faiblissant jusqu'au soupir, nuancée et cadencée, expressive et mobile, parfois fusant en un trille de rires et parfois s'éplorant en une mélodieuse cantilène. Une diction impeccable rythmait et accentuait ces vocalises. Transporté par cette musique délicieuse, je quittai un instant du nez mon oculaire pour y coller l'oreille, afin de me mieux pénétrer de ce ravissant gazouil. Comme c'était joli et comme c'était français ! Je l'aurais écouté des

heures sans m'en rassasier. Je n'avais pas tout d'abord saisi ce que signifiait ce ramage, mais je finis par comprendre ce que c'était : Juliette Rossignol faisait ses exercices d'articulation et d'assouplissement de voix.

Ce n'était que le commencement de ce que j'allais voir et entendre. Plus rose et l'œil pétillant, elle se mit à déclamer avec une grâce mutine, et en l'accompagnant de gestes exquis, une poésie de Musset. Je vivrais cent ans que je n'oublierais jamais le coup au cœur que la révélation de cette perfection me donna. Non seulement je n'avais rien vu de pareil, mais j'aurais été incapable de rêver quelque chose d'aussi divinement artistique. Juliette dit deux autres pièces que je ne connaissais pas, également d'allure romantique. Puis elle passa au classique. Je la vis avec étonnement se transformer soudainement en soubrette de Molière, éveiller de sa gaîté et des éclats de ses reparties les échos de sa misérable chambre, tourner, virevolter, pirouetter, se camper les poings sur les hanches, tapoter et chiffonner hardiment sa pauvre soie qu'elle avait disposée en fichu autour de sa gorge et dont les lambeaux lui tombaient en tablier sur la taille. Elle fut ensuite, pendant quelques instants, Célimène. Devenue grande dame et coquette, s'éventant avec son mouchoir et jouant avec un vieux manche de parapluie en guise de canne de cour, elle fila avec une capricieuse ironie la charmante tirade qui commence par ces vers :

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.

Ah ! comme je plaignais ce pauvre Sosthène Rossignol, qui l'avait pourtant entendue, sa jolie cousine, et qui donnait tout le *Misanthrope*, y compris Célimène, pour le sonnet d'Oronte !

J'étais depuis une heure ankylosé sur mon escabelle, que je ne me lassais pas d'admirer la jeune actrice, ayant complètement oublié ma grippe. Juliette passait, marchait,

s'arrêtait devant son miroir, étudiait une physionomie, essayait un geste, recommençait une phrase, reprenait une réplique, disparaissait, reparaissait, disparaissait encore, mais je l'entendais toujours. La comédienne répétait.

Elle se transforma de nouveau. Le châle retomba en péplum ; la chevelure grecque retrouva sa noble simplicité ; puis les traits se couvrirent d'une douleur subite, la voix se désola, s'exalta, les regards se levèrent suppliants... Et elle fut Iphigénie :

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompait ; et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire :
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.

Ses yeux se remplirent de larmes réelles. A quoi songeait-elle ?...

Je meurs dans cet espoir satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que, du moins, un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir,
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.

Je fus inexprimablement ému. Mais je n'avais pas encore eu le temps de verser moi-même mes larmes, que l'enjouement revenait, que la grâce reprenait le dessus et que d'autres métamorphoses s'opéraient. La guenille de soie de simuler des paniers, et c'était Silvia de Marivaux ; de s'enrouler en mantille, et voilà Rosine de Beaumarchais. Plusieurs autres fragments de rôles, dont j'ignorais la source, s'animèrent encore devant ma loge,ou plutôt ma baignoire, aussi grillée qu'inconfortable.

Mais soudain je tressaillis et je me sentis aussitôt tout bouleversé. La voix de Juliette prononçait :

Non, c'est le rossignol qui chante à ton oreille.
Ne crains rien. Ce n'est pas l'alouette, elle dort.
Là, dans ce grenadier, vers quelque étoile d'or,
Il chante chaque nuit, toujours à la même heure.
J'ai reconnu sa voix. Mon Roméo, demeure !
C'était le rossignol et le jour est lointain.

Où étais je ? où me trouvais-je ? est-ce que je rêvais ?...

Et subitement tout s'écroula. Une grosse voix, celle de cette brute de Schmutz, cornait derrière moi :

— *Herr Oberleutnant*, que prenez-vous pour votre dîner de midi ?

Alarmée, Juliette Rossignol avait bondi à sa table de toilette et se barbouillait avec précipitation. Le joli papillon rentrait dans sa chrysalide.

— Stupide animal ! grondai-je en colère. Je ne prendrai rien. Je me sens en état de sortir et j'irai dîner au casino.

Profondément troublé par cet épisode extraordinaire, dont l'effet se répercuta longuement en moi, jusqu'à obséder mes jours et mes nuits, mettant mon imagination comme ma sensibilité en complet désarroi, je ne pensai plus qu'aux moyens de me rapprocher de cette Française enivrante, que séparait de moi, je le sentais trop, hélas, beaucoup plus que l'épaisseur d'une paroi trouée, tout un rempart de circonstances fâcheuses, à travers lesquelles il serait peut-être difficile d'ouvrir une brèche favorable. Outre qu'il paraissait déjà peu commode de l'aborder, puisque nous ne nous rencontrions pas, comment prendrait-elle des avances de ma part, si l'occasion se présentait ou s'ourdissait artificiellement de lui parler ? Le peu que j'avais pu recueillir d'elle pendant l'interrogatoire que je lui avais fait subir me la montrait assez susceptible de caractère et plutôt mal disposée envers les Allemands. Que l'un d'eux entreprît de lui faire la cour, fût-il d'aspect agréable, de condition avantageuse et d'éducation parfaite, comme je me flattais de l'être, ne suffirait-il pas qu'il portât l'uniforme de Sa Majesté germanique et parlât la langue de Gœthe pour lui ins-

pirer de ce seul fait une aversion insurmontable et l'induire à l'hostilité la plus regrettable ? Ces considérations étaient sérieuses et je ne me dissimulais point les écueils de mon projet. Le plus sage eût été d'y renoncer. Mais loin d'être sage, je me sentais devenir de plus en plus fou. La nuit, surexcité, trépidant, dévoré de fièvre, je sortais de mon lit en sursaut, me promenant à longs pas nus sur mon tapis, m'arrosant à grande eau, douchant de verres de bière mon gosier altéré. Je frémissais de désir, je hennissais. J'étais pris d'accès de fureur et d'appétits de viol. J'aurais voulu enfoncer d'un coup d'épaule cette paroi ridicule... et te ravir, t'emporter comme une proie dans mon beau lit empire... Juliette ! Juliette !... te posséder, couvrir ta chair de mes baisers et sentir ployer sous le mien ton joli corps français !...

Rompu et névralgique, je ne retrouvais, le lendemain, un équilibre relatif qu'au milieu de mes camarades de bureau ou autour de la table du Grand Cerf, où Max von Kubitz, moitié inquiet, moitié émoustillé, trouvait que je prenais « une mine intéressante ».

C'est un après-midi, en rentrant du casino, qu'il m'arriva pour la première fois de rencontrer Juliette Rossignol. Elle descendait du premier étage, où sa tante, indisposée, gardait la chambre. Je la croisai dans le vestibule. Saisi, j'eus du moins la présence d'esprit d'essayer de mettre à profit cette circonstance. Je m'arrêtai pour lui adresser un salut militaire des plus cérémonieux et, après m'être incliné de l'air le plus aimable qu'il me fut possible de prendre, je lui dis :

— Mademoiselle, si je puis vous être agréable de quelque façon, tant à vous-même qu'à ceux qui vous sont chers, je serais trop heureux de me mettre à votre entière disposition.

La jeune fille me regarda un instant de ses yeux aux cils décolorés, un léger frisson de colère trembla au coin de ses lèvres violacées, puis elle me répondit glacialement :

— Je vous remercie, monsieur, nous n'avons besoin de rien.

Avant que j'aie eu le temps de placer une seconde phrase, Juliette s'était éclipsée.

Je fus pris de rage à mon tour. Ah ! la mâtine !... Je l'aurais !... Célimène, va ! tu ne m'échapperais pas !... Je ne savais encore comment je m'y prendrais, mais j'étais fermement résolu à employer toutes les voies et moyens qu'il fallait pour cela, fût-ce la violence. Il fallait que ce supplice eût une fin. Je ne vivais plus, j'écumais, et je me rongeais comme un lion en cage.

Je n'étais cependant pas sans avoir honte parfois de mon emportement. La belle avance, vraiment, que de pénétrer de force chez cette jolie fille ! C'eût été parfait si je n'eusse voulu que me passer une fois une vive fantaisie et coucher avec elle. C'eût été excellent si j'eusse été certain qu'après l'avoir consciencieusement assaillie, mon envie eût été assouvie et ma guérison assurée. Mais était-ce le cas ? Et où en serais-je après ?... Hélas, non, ce n'était pas le cas, et je sentais qu'après ce serait pire encore qu'avant. Car je n'avais pas seulement envie d'elle, je l'aimais. Il me la fallait tout entière et longtemps, ou pas du tout. Un autre eût pu se déterminer à se l'asservir par des procédés administratifs que nous connaissions, nous autres Allemands, et à se l'attacher comme esclave. Moi, non. Car non seulement je l'aimais, mais je voulais être aimé d'elle. Les baisers que je lui donnerais, je voulais qu'elle me les rendît. Il me la fallait amoureuse et consentante. Ce n'est pas une esclave que je voulais : c'était une maîtresse.

Je ruminais comme un malheureux et un dément ces pensées accablantes. Avec cette sacrée petite Française c'était de plus en plus la quadrature du cercle. Je voyais bien que rien au monde ne pourrait me la concilier, rien, ni or, ni bijoux, ni toilettes, ni facilités de vie, ni même vivres à discrétion ou sécurité absolue pour elle et les siens. Trop de haine nous séparait, trop de sang depuis

dix-huit mois, trop d'horreurs commises par mes pauvres Allemands, pourtant si bons, au fond, et si loyaux, trop de meurtres et trop de crimes. Et quant à déplorer devant elle ces tristes fatalités, quant à m'en indigner ou à m'en humilier, il n'y avait à attendre d'une semblable palinodie aucune modification dans son attitude, sinon que de doubler de mépris son animadversion.

Un jour de décembre, par une lumière perlée d'un soleil blanc, je me trouvais inoccupé chez moi, à méditer, un livre français entre les mains. Tandis que je lisais, j'avais dans les oreilles la voix de Juliette disant et interprétant la froide page imprimée qui était sous mes yeux, lui donnant la vie et la transfigurant de son talent. En même temps, je l'apercevais elle-même, par la fenêtre, qui aidait son oncle, dans le jardin, à semer une couche de légumes. Mon regard allait du livre, où j'entendais sa voix, au jardin, où sa robe haillonneuse épousait ses mouvements souples. Le cerveau vide et flottant, l'imagination stérile, je m'obstinais vainement à poursuivre l'élaboration d'un plan d'opérations qui persistait à me fuir.

Son tablier de jardinier aux reins, une brouette devant les jambes, je vis le vieux Lormeau remonter lentement vers la maison. Il laissait Juliette seule. Je pris une décision subite. Quand il eut disparu, j'ouvris ma porte-croisée et je me dirigeai à grands pas vers la jeune fille. Marchant dans la terre meuble, je fus près d'elle qu'elle ne m'avait pas entendu. Elle eut un léger recul en m'apercevant.

— Mademoiselle, dis-je, vous avez paru me refuser, il y a quelques jours, la faveur de vous être utile. Je serais désolé que vous pussiez croire que c'était de ma part une simple formule de politesse. C'est sincèrement et très sérieusement que je vous offrais ma protection.

Elle resta un instant silencieuse, aiguisant une réponse, puis elle me cingla en plein visage :

— Et quel en serait le prix, monsieur ?

Je cherchai aussi à mon tour, puis, enchanté d'avoir

trouvé quelque chose de bien français, je répliquai avec une exquise galanterie :

— Le plaisir de vous voir sourire.

Les fausses rides qui entouraient les sourcils de Juliette se froncèrent et elle dit :

— Vous plaisantez, monsieur, je ne souris jamais.

— Vous devez pourtant sourire d'une manière charmante ! fis-je, de mieux en mieux inspiré.

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer ?

— Vous êtes jolie, mademoiselle, très jolie, je le sais. Elle tressaillit.

— Moi, monsieur ?

— Vous, mademoiselle, vous-même.

Un nouveau silence pendant lequel elle se ressaisit.

— Je l'étais, prononça-t-elle. Je ne le suis plus.

— Vous l'êtes toujours, m'écriai-je, vous l'êtes plus que jamais. Ne niez pas, je le sais.

Prise alors d'inquiétude, elle s'exclama vivement :

— Vous m'avez fait espionner ?...

— Mettons que je vous aie espionnée moi-même. Il n'importe, je le sais.

Elle porta les mains à sa figure et proféra d'une voix altérée :

— Que vais-je devenir, grand Dieu ?... Quel nouveau malheur va s'abattre sur moi ?...

— Ne vous désolez pas, mademoiselle, fis-je en m'efforçant de cacher mon trouble. Aucun malheur ne se prépare pour vous et vous n'avez rien à craindre. Mais quelle étrange idée avez-vous de vous enlaidir aussi atrocement ? Pourquoi ce maquillage dégradant et que signifie cette comédie incompréhensible ?

— Incompréhensible ? s'écria-t-elle. Comment, vous ne comprenez pas ?... Vous ne savez donc pas que si j'avais l'imprudence de me montrer telle que je suis, je n'aurais pas assez de larmes pour pleurer l'abominable sort qui me serait réservé, pas assez de honte pour couvrir l'infortune

dont je serais salie ? Pourquoi je me cache sous cette enveloppe d'ignominie ? C'est bien simple, monsieur. C'est pour tenter de sauver ma dignité de femme, c'est pour ne pas subir la violence de vos soudards.

Je reçus cette décharge sans sourciller. Il était certain que Juliette avait malheureusement raison, et je n'étais pas sans avoir dès longtemps soupçonné les motifs de sa détermination.

— Vous voyez donc, lui dis-je, que ma protection ne vous serait pas superflue. Acceptez-la, mademoiselle. Elle vous permettrait de reprendre votre visage, que vous devez souffrir indiciblement de torturer de la sorte. Sous la sauvegarde d'un officier allemand, vous redeviendrez vous-même et ne courrez aucun risque.

— Excepté, brava-t-elle, le risque suprême que me ferait courir cet officier allemand lui-même ! Non, non, monsieur, c'est assez. Perdez-moi, si vous en avez la volonté, et puisque vous êtes maître de mon secret. Mais je ne veux rien vous devoir et je ne veux rien vous donner.

Je sentis le sang me monter à la tête.

— Savez-vous, dis-je, que je puis vous faire arrêter, que je puis vous faire jeter en prison ou déporter en Allemagne, que je puis, s'il me plaît, vous réquisitionner à mon service et user de vous à ma fantaisie ? Cédez, je vous en conjure pour vous-même, ne faites pas la mauvaise : vous serez heureuse et vous aurez tout ce que vous désirerez.

Je voulus lui prendre le bras. Mais elle se baissa rapidement, arracha de terre un plantoir, le leva au-dessus de moi comme un poignard et dit :

— Ne me touchez pas, ou je vous tue !

Saisissant le poignet qui tenait l'outil et la désarmant violemment, je m'écriai avec un rire sec :

— Stupidité !... Vous voyez bien que je suis le plus fort !...

Puis l'étreignant à la taille et cherchant à approcher ses lèvres, je bégayai dans une passion concentrée :

— Juliette... vous m'affolez... Je vous aurai de gré ou de force !...

Elle se dégagea avec une énergie sauvage, en criant :

— De force, jamais !... Car si ce n'est pas vous que je tue, ce sera moi !...

Et elle s'enfuit avec rapidité.

Je rentrai chez moi plein d'une rage sombre. Je trouvai sur ma table une lettre. Elle était timbrée de Goslar. Je ne l'ouvris qu'une heure après.

Dorothéa m'apprenait avec des transports de joie et de reconnaissance que ses règles avaient reparu. Dieu merci, ce n'était qu'un retard !...

Gott sei Dank ! écrivait-elle, *je suis maintenant délivrée de toute angoisse. Oh ! quand j'ai vu sourdre ce sang béni, j'ai remercié le Seigneur de toute mon âme, pour m'avoir permis de te faire plaisir, mon cher amour, sans en subir la conséquence par une cruelle épreuve. Quand j'aurai de vrais enfants avec toi, mon chéri, je me rappellerai toujours cette grande bénédiction de Dieu.*

Je déchirai cette lettre, dégoûté.

Les nerfs en déroute, je sortis. La rue était pleine de soldats qui se hâtaient avec bruit vers la Kommandantur. La plupart était sans armes, foule militaire égrenée et tumultueuse. Quelques sections de fusiliers équipés, des gendarmes et un assez grand nombre de policiers semblaient organiser un service d'ordre et maintenaient libre la voie principale. Un peloton de uhlans, lance au poing, formait une garde d'honneur devant la Kommandantur. J'aperçus le lieutenant de police Moral, en grande conversation avec un personnage en civil, coiffé et costumé de vert, que je ne connaissais pas.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? demandai-je à Moral.

— On attend Son Altesse, me répondit-il.

Son compagnon, un étrange et inquiétant individu à tête d'hyène, me dévisagea avec attention, comme si, me voyant

pour la première fois, il voulait fixer mes traits dans sa mémoire. J'appris peu après que ce vilain museau n'était autre que le fameux Klein, inspecteur de la sûreté à Berlin, attaché spécialement à la personne du Kronprinz.

Des *hoch* éclataient. Des présentations d'armes bruissaient. De divers côtés arrivaient minute après minute des automobiles trépidantes, qui déversaient des généraux devant le perron. Le bâtiment les engouffrait dans son vestibule dallé, qu'encadraient deux sentinelles du 98e bataillon de chasseurs.

Sur une recrudescence de *hoch* et dans une rafale de hourras frénétiques, je vis survenir par la route de Stenay une élégante torpedo rouge, conduite avec maestria par un jeune homme svelte, au visage étroit et allongé qu'ornait une fine moustache, à l'air déluré et fanfaron, la casquette à bandeau rouge sur l'oreille et la cigarette aux lèvres. Il portait l'uniforme de général et avait un chauffeur à côté de lui. L'intérieur était occupé par deux officiers d'état-major, dans l'un desquels je reconnus le baron von Werthau, et par cinq magnifiques lévriers à long poil qui campaient décorativement sur les places du fond ou paradaient aux portières. Quand la voiture passa devant moi, je remarquai que la plaque était timbrée de la couronne royale de Prusse.

Après un virage savant, le prince sauta lestement à terre, laissant le volant à son chauffeur. Il s'élança en riant et en saluant de tous côtés sur le perron, suivi des deux aides de camp.

J'étais encore sous le coup de cette apparition et je me préparais à me mêler aux nombreux officiers qui envahissaient le rez-de-chaussée du bâtiment, lorsque je vis arriver sur moi, très excité, Max von Kubitz qui me dit :

— Mon cher, le colonel vous cherche partout... Venez vite !...

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a qu'on a besoin de vous... Le général vous de-

mande... Mon cher, c'est extraordinaire... Figurez-vous...

Il m'entraîna dans le vestibule de la Kommandantur, où nous tombâmes tout de suite sur le colonel.

— Ah ! vous voilà !... J'allais envoyer chez vous. Dites donc, Hering...

Mais, sans me mettre encore au courant, le colonel s'élança dans une salle voisine en s'écriant :

— *Herr General!... Herr General !...* Nous l'avons!... le premier-lieutenant est là !

Un instant après, je me trouvais en présence du général von Lochow, commandant le IIIe corps, que j'avais eu l'honneur d'accompagner deux fois sur le front. Le général von Lochow m'apprit enfin ce qu'on attendait de moi, et c'était, en effet, une chose assez extraordinaire, comme avait dit le comte von Kubitz. Il s'agissait de remplacer à une séance de conseil de guerre qui allait se tenir dans la grande salle de la Kommandantur l'officier sténographe du prince, victime d'un accident qui s'était produit quelques heures auparavant et dont on venait seulement d'avoir connaissance. Arrivé le matin à Dun, le malheureux officier avait eu l'imprudence de s'aventurer un peu trop près des lignes, et il avait reçu, selon l'expression du général von Lochow, « un bouquet de fusant par le travers de la gueule ». Il était soigné dans une formation sanitaire de l'avant, en attendant qu'il fût possible de le transporter à Stenay.

Ce qui fait le malheur des uns fait le bonheur des autres et la malchance de l'infortuné sténographe déterminait ma chance : telle fut au moins la conclusion du comte von Kubitz, et ce fut aussi la mienne.

Tout exalté par cette conjoncture, je me mis avec empressement aux ordres du général von Lochow. Nous montâmes aussitôt au premier étage et le général me fit entrer dans cette salle de la Kommandantur que je connaissais déjà, où il me présenta au major von Müller, chef de la maison militaire de Son Altesse. Je reçus rapidement les instructions nécessaires et je fus installé à un petit pupitre

où, une main de papier devant moi et le stylographe aux doigts, j'eus tout le loisir de suivre ce qui se passa et dont, bien entendu, je n'ai jusqu'à présent encore parlé à personne.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

François Rabelais : *Pantagruel... orné de figures du temps,* La Sirène. — Raoul Véze et Gabriel Volland : *De Vénus à Léda, L'Olympe,* L'Edition. — Alexandre Eckhardt : *Remy Belleau, sa vie, sa bergerie,* Edouard Champion. — Marguerite de Valois : *Mémoires, introduction et notes de Paul Bonnefon,* Editions Bossard. — Jean Mélia : *L'étrange existence de l'abbé de Choisy,* Emile-Paul frères. — Diderot : *Historiettes réunies par Suzy Leparc,* Albert Messein.

Rats de bibliothèque, mes frères, saviez-vous que la Sirène travaillait si aimablement pour nous ? Vous l'ignoriez peut-être et je vous l'apprends. Si cette société d'édition a consenti à publier le *Testament* de Villon, *Gargantua* de Rabelais, et si elle consent à publier présentement **Pantagruel**, du même auteur, c'est pour notre liesse. Nous sommes, paraît-il, trois cents rats qui nous partagerons ces feuillets de beau papier vergé d'Arches, papier succulent entre tous, où pour flatter notre goût on imprima en rouge et noir, avec de gras en-têtes, de fins culs-de-lampe, des lettrines choisies soigneusement, de belles images empruntées aux graveurs sur bois du XVIe siècle, le texte de l'éditeur lyonnais François Juste.

Nous sommes, rats de bibliothèques, mes frères, représentés, dans le prospectus de cette collection à nous dédiée, le front orné de ces bésicles énormes que nous vîmes sur des nez allemands, quand, ayant abandonné la cité des livres, nous rongions, dans la tranchée, pendant la guerre, les savonnettes et les bougies du poilu. Ce n'est pas très flatteur. Aussi suis-je enclin à croire que la Sirène s'est trompée. C'est pour les bibliophiles, non pour les rats de bibliothèque que cette collection fut faite. Nous autres, nous aimons plutôt le contenu que le contenant des livres. Les bibliophiles, au contraire, préfèrent le contenant. Ce sont gens étranges, amateurs de cuirs, de dorures, d'armes, d'ex-libris et qui dans leurs bibliothèques montrent plus volontiers le plat que le dos de leurs livres, ne s'inquiètent jamais d'un texte pourvu que les armoiries de quelque prince en couvrent la nullité.

Nous autres, nous ne sommes pas si dénués de lettres. La bibliographie, sous notre dent, prend un goût d'ambroisie. Les variantes râpent notre langue ainsi que de vibrantes épices. Or, nous ne rencontrerons point de ces mets excitants en ce *Pantagruel*. Je vous dis qu'il est à point pour plaire aux bibliophiles, nos ennemis. Nous, nous mangeons les livres, eux les caressent. Pour nous satisfaire tout à fait, il eût fallu que le maître de cette collection s'en allât, dans notre antre favori, la Bibliothèque nationale, ahaner sur des bouquins poudreux. Le ciel l'en préserve ! Seuls des rats peuvent hanter cette Sibérie où l'on ne subsiste que couvert de fourrures, tant le charbon est rare et tant sont démolis les calorifères. Acceptons donc le *Pantagruel* tel qu'on nous l'offre. C'est un beau livre, et, bien que privé des notes que notre appétit exige, digne de tenter notre convoitise. Ronger Rabelais, d'ailleurs, n'est-ce pas ronger la substantifique moelle de toutes les sciences ?

§

Quittons, si vous le voulez bien, le séjour ténébreux de la Bibliothèque nationale. Aussi bien MM. Raoul Vèze et Gabriel Volland nous y convient. Ce sont des personnages audacieux qui ont entrepris de faire dans l'Olympe, promenant leur curiosité **De Vénus à Léda**, un voyage de circumnavigation mythologique. Circuler dans les mythes, c'est aussi malaisé que de traverser le monde dans le train gyroscopique de Wells. Heureusement les deux pèlerins, pour mieux se reconnaître et se conduire sur les routes olympiennes, ont emporté pour guides Homère, Euripide, Aristophane, Lucien et quelques autres.

Ainsi, agréablement dirigés dans le royaume des Immortels, ils en ont visité les cités aériennes, souterraines, maritimes, infernales. Ils nous rapportent la relation de leur voyage, s'y montrant, à la fois, artistes, poètes et savants. Ils tracent d'abord de fins crayons des Dieux. Ces médaillons sont l'ébauche de leur travail. Ils nous peignent ensuite une image de la création selon le concept antique. Ils chantent les luttes de Jupiter pour la conservation de son empire et comment il partagea le monde avec Neptune et Pluton. Enfin, ils nous introduisent dans l'intimité des dieux, intimité réfléchissant singulièrement les vices et les dépravations des mortels qui conçurent leurs protecteurs à leur image.

La mythologie de MM. Vèze et Volland devient ainsi vivante,

abondante en tableaux souriants et gracieux, en scènes familières et comiques, telle que nous la présentèrent les écrivains anciens. Les personnages dialoguent et s'agitent, dévoilent leurs caractères si divers. Des planches hors-texte, empruntées à des peintres notoires, illustrent cette œuvre où nous percevons un accent nouveau.

§

Ce n'est pas un accent nouveau que nous entendons dans l'ouvrage de M. Alexandre Eckhardt : **Remy Belleau, sa vie, sa bergerie**, mais nous y découvrons, du moins, la certitude d'une profonde vénération d'un étranger pour la période, si peu familière encore à beaucoup de Français, de notre Renaissance. M. Alexandre Eckhardt est Hongrois ; c'est néanmoins en France qu'il a documenté — et très sérieusement documenté — son étude. Il possède notre langue assez finement et, sans doute, est-il dans son pays un propagateur éclairé de notre littérature.

Ce que l'on trouvera, dans son travail, ce ne sont pas à proprement parler des inédits, mais des précisions remarquables qui, trop souvent, échappèrent à Marty-Laveaux et à Gouverneur, éditeurs modernes de Belleau. Ces précisions sont obtenues, le plus souvent, par un examen attentif des textes, soit du poète, soit de son entourage. M. Eckhardt, par exemple, semble, en fixant à 1528 la date de naissance de Belleau, se rapprocher, davantage que ses prédécesseurs, de la vérité. Il étudie soigneusement les premières années si obscures de son héros. Il éclaire ses relations avec la famille de Choiseul, relations très importantes, car, à Christophle de Choiseul, abbé de Mureaux, Remy Belleau dut sa subsistance à Paris en 1552 et à Jean de Choiseul, baron de Lanques, son entrée, en 1568, dans la famille de Guise, au château de Joinville.

M. Eckhardt consacre également un chapitre très curieux, et nouveau en bien des points, à la carrière militaire de Remy Belleau. On ne savait qu'imparfaitement jusqu'à l'heure, les raisons qui déterminèrent le poète à faire, sous le duc de Guise, et plus particulièrement sous René d'Elbeuf, la campagne d'Italie. Les événements de cette désastreuse campagne et la part qu'y prit Remy Belleau sont bien mis en lumière dans l'ouvrage.

Les pages consacrées par M. Eckhardt à l'œuvre du poète, particulièrement aux *Bergeries*, indiquent d'une façon précise la

part d'originalité qui lui revient, quelles influences il subit et quelle fut, à son tour, son action sur ses contemporains et ses successeurs. Un chapitre : *Remy Belleau et l'art décoratif*, mérite une attention spéciale. Mieux que ses confrères de la Pléiade, le poète était doué pour comprendre et chanter l'art de la Renaissance, surabondant d'ornements mythologiques. Il a laissé d'éclatantes descriptions de monuments, de tapisseries, de miroirs, de costumes. Il n'est donc pas excessif de penser qu'en son œuvre se retrouve l'esprit de cet art et qu'elle en est l'expression littéraire.

§

On a beaucoup reproché à Marguerite de Valois (pas M. Charles Merki, son dernier biographe, mais quelques pédagogues candides peu au courant des mœurs du XVIe siècle) sa conduite déréglée et si mal en harmonie avec son rang et ses devoirs de princesse et de reine. M. Paul Bonnefon, qui publie, dans la *Collection des Chefs-d'œuvre méconnus*, une excellente édition (munie d'un index, chose appréciable) de ses *Mémoires* où elle se montre si réservée sur le chapitre de ses ardeurs d'alcôve, l'excuse avec raison d'avoir tenté d'embellir sa vie de quelques joies.

La charmante jouvencelle aurait bien plus volontiers, quand on pensa à la marier, épousé le fastueux duc de Guise que cet Henri de Navarre, sauvageon et malpropre, descendu de son aire pyrénéenne. La raison politique, l'espoir d'amadouer les protestants et d'arrêter leurs dangereuses entreprises déterminèrent Charles IX et sa mère à la livrer au Béarnais. Elle ne devait enchanter qu'un instant cet époux versatile, malgré toutes ses grâces. Longtemps, néanmoins, elle soutint ses intérêts. Elle avait donc quelque mérite.

On sait que, dans la suite, elle lui rendit coup pour coup. Ses étranges aventures de politicienne conduite par l'Amour ont été maintes fois dites et M. Paul Bonnefon les résume clairement. Ses *Mémoires* ne sont à vrai dire qu'un plaidoyer *pro domo* où la vérité éclate toutes les fois qu'elle ne gêne point la mémorialiste. On y trouve néanmoins, de-ci, de-là, des témoignages précieux sur les événements. Marguerite était une docte personne, instruite sur différentes sciences. Elle écrit allégrement, avec quelque pittoresque et quelque saveur.

§

Si quelqu'un est susceptible de lui être comparé, dans le domaine de la galanterie, c'est bien le curieux personnage dont M. Jean Mélia retraça la destinée sous le titre : **L'étrange existence de l'abbé de Choisy**. Les lecteurs du *Mercure* ont savouré cette histoire. Il n'est pas besoin de leur en rappeler les piquants incidents.

Après nous avoir montré son héros sous ses plus beaux atours féminins et avoir fait complaisamment l'inventaire de ses divers libertinages, M. Jean Mélia lui accorde, en manière de disculpation, d'être, comme Satan, le plus parfait des moralistes. Nous ne voudrions point répondre même, tant la malice de M. Jean Mélia est grande en ce livre, qu'en son âme il n'approuve François-Timoléon de Choisy d'adopter la maxime : « Fais ce que je dis... ». Nous en trouvons un commencement de preuve dans la sympathie qu'il montre à l'écrivain caché sous le fripon. Certainement, pour M. Jean Mélia, l'écrivain rachète l'inverti.

Dirons-nous à M. Jean Mélia, subtil commentateur de Stendhal, que l'abbé de Choisy écrivain paraît peu digne d'une mention spéciale? L'abbé de Choisy fait piètre figure parmi les mémorialistes; le théologien chez lui semble fort démuni de science. Reste donc le badin, qui se complut à écrire l'*Histoire de la comtesse des Barres*, sa propre histoire.

Revenu dans son élément, François-Timoléon retrouva sa vivacité, sa grâce, une sensibilité vive. *La comtesse des Barres* est son œuvre maîtresse.

Toute la félicité de cet homme, en ce monde, consistait à passer pour une femme et pour une femme charmante, de même que toute la joie de Mme de Saint-Balmont consistait à passer pour un homme et pour un homme d'âme ferme. Toute sa gloire, même sa vraie gloire d'écrivain, découle de cette bizarre manie. C'est une gloire assez mince pour qu'elle lui ait valu de figurer dans le cortège des immortels.

Il est vrai, l'Académie s'offrait parfois, en ces temps lointains, où l'on n'avait pas inventé la pudeur, le régal de recevoir dans son sein, et comme pour montrer le contraste existant entre le vice et la vertu, des pantins de cet acabit. Elle se souvenait sans doute encore, — elle l'oublie volontiers à cette heure, — qu'elle avait été fondée par le plus séduisant et le plus spirituel des sodomites,

l'abbé de Boisrobert. L'abbé de Choisy rappelait l'autre avec des variantes. Comme lui, il était directeur du Royaume de Coquetterie.

M. Jean Mélia, insuffisamment renseigné quelquefois sur les milieux où son personnage évolua, s'est du moins efforcé de les étudier avec conscience. Peut-être a-t-il quelque peu méconnu Mme de Choisy; certes, cette pécore fut galante entre les galantes; mais adroite, futée, intrigante, elle versa dans la politique, jouant un assez beau rôle pour indisposer les Condé, dont elle gênait les visées. M. Mélia aurait pu aussi donner davantage d'importance à la figure de Monsieur, personnage équivoque dont l'histoire étonnerait bien des gens convaincus des mœurs pures de la famille royale. Ne cherchons point de querelle à M. Mélia sur sa bibliographie un peu succincte. Ce qu'il faut retenir surtout, c'est qu'il a écrit un livre agréable, plaisant, dont les pages assemblées forment une gerbe de sourires.

§

Suzy Leparc a réuni sous le titre : **Historiettes** des Extraits de Diderot qui forment un aimable ensemble. Quelques anecdotes sur l'auteur de la *Religieuse* terminent l'ouvrage que nous signalons aux bibliophiles pour son tirage limité et sa bonne tenue typographique.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Georges Duhamel : *Confession de minuit*, Mercure de France. — André Salmon : *La négresse du Sacré-Cœur*, Nouvelle Revue française. — André Billy : *Barabour ou l'harmonie universelle*, Renaissance du livre. — Charles Derennes : *Vie de Grillon*, Albin Michel. — André Corthis : *Sa vraie femme*, Fasquelle. — Georges Lecomte : *Bouffonneries dans la tempête*, Fasquelle. — Pierre Hamp : *Les Chercheurs d'or*, Nouvelle Revue française. — Edmond Hue et Robert Destez : *L'équation du 13e degré*, Albin Michel. — Ch. et H. Omessa : *La dernière tsarine*, Renaissance du Livre. — Henri de Régnier : *Esquisses vénitiennes*, Mercure de France. — Pierre Mille : *La nuit d'amour sur la montagne*, Flammarion. — Marguerite Bodin : *Les psaumes d'amour*, E. Figuière. — Jeanne Landre : *Un auteur folichon*, Ferenczi. — Francis Picabia : *Jésus-Christ rastaquouère*, Sans-Pareil. — Francis Jammes : *Le bon Dieu chez les enfants*, Plon. — *Saint François d'Assise*, Boutet de Monvel, Plon.

Confession de Minuit, par Georges Duhamel. Ceci est tout simplement l'explication technique du mécanisme d'un cerveau. Je dis : tout simplement... alors qu'il s'agit de la chose la

plus compliquée du monde, la seule chose humaine qu'aucune humanité ne peut concevoir ! Quand la mécanique en question fait *machine en avant*, on prétend que le personnage qu'elle conduit est raisonnable et quand elle fait machine en arrière ou... *à côté*, on déclare le personnage qu'elle détraque : un fou. Mais je ne sais pas si c'est là ce que l'auteur se proposait de nous démontrer. Peut-être ne voulait-il que jouir de notre surprise en nous forçant à nous pencher sur certaines tares que nous aurions le courage de nous reconnaître en poussant le cri de stupeur que nous arrachait l'aveu. L'auteur de la *Vie des martyrs* n'a pas choisi un cerveau de littérateur ou de lettré. Il a pris, au hasard, le crâne d'un pauvre homme, d'un employé de bureau, l'a fendu en deux comme un fruit que l'on juge mûr et a regardé dedans. Salavin est un homme pareil à tous les employés de bureau, inconscient et malheureux, ivre du désir du repos comme un noctambule l'est de sommeil sans vouloir en convenir, jusqu'au jour où, cédant à une étrange fascination, il touche, délicatement, à l'oreille de M. Sureau, le grand patron de son administration, et pour cela seul, il est saisi par dix garçons furieux, jeté à la porte comme un criminel, pendant que M. Sureau le met en joue avec son revolver. Or, pourquoi ne peut-on pas toucher curieusement à certains objets non placés sous vitrine ? Ah ! c'est qu'il y a les conventions sociales, l'éducation, l'art de ne pas faire certains gestes qu'on a envie de faire? Et à partir de ce moment le cerveau de Salavin fonctionne avec dérèglement. Il se met à penser ou plutôt il a le temps de devenir la proie de la pensée qui est une chose envahissante et qu'on ne mène ni ne mesure. Et il pense, tout en adorant sa mère, que si sa mère venait à mourir, il serait délivré du souci de travailler pour la faire vivre, et il est amoureux d'une femme chastement dans le moment précis où il en désire une autre, sans trop savoir pourquoi. Mais le pourquoi de tout est que l'énigme cérébrale se subordonne à l'énigme physique. Le moral est immoral selon les réflexes du tempérament. Cela paraît un peu bien monstrueux, cependant nous en sommes tous réduits, plus ou moins, à cet esclavage. Je ne vois pas la vie quand il pleut comme je la vois quand il fait beau... et j'ai trouvé, dans un salon, une délicieuse jeune femme, une statuette de Saxe, très intelligente, outre la finesse de sa pâte, qui m'a dit : « J'ai des phobies du genre de celles de Salavin ». Tout le monde

riait dans ce salon, rendez-vous de la bonne compagnie parisienne, et je songeais : « Moi aussi, j'ai touché à l'oreille d'un pontife.., avec une épingle à chapeau. » Nous sommes tous des Salavin... et Georges Duhamel à écrit un chef-d'œuvre, parceque, seules, sont intéressantes les découvertes troublantes sur les nouvelles terres de l'humanité !

La Négresse du Sacré-Cœur, par André Salmon. « Ceux qui eussent pu faire joyeuse la maison morte étaient morts, eux aussi, ou bien disparus, partis pour les zones d'oubli dont le temps garde les clefs à sa ceinture de brume. » Il ne faut pas plus de cette phrase pour indiquer aux lecteurs que nous sommes dans l'œuvre d'un poète. André Salmon, ce grand garçon pâle, anguleux, au menton incisif, à l'allure nonchalante et fermée, peut se montrer féroce, outrancier... c'est un poète et une très belle imagination, fertile dans le bon sens, allant à la découverte toujours plus *oultre*. Il a voulu nous reconstituer un Montmartre moderne en dédaignant d'utiliser les vieilles défroques, si souvent... mises au *Mont de Piété* de la crédulité parisienne. Il a réussi une étude de mœurs, magnifiée par sa vision à la fois synthétique et fantaisiste. Médéric Bouthor, le planteur, possesseur de l'esclave négresse, cherchant à acclimater dans le maquis de la butte la canne à sucre, l'ananas et quelques orchidées plaisant aux dames (le baron Crochard y construisait bien des canots, des yoles, des périssoires !), Septime Febur, le poète religieux, Sorgue, Florimond Daubelle, O'Brien, le dandy californien, Karl Darneting, forment une bande où le plus clair du patrimoine de l'esprit français est, à Montmartre, comme ailleurs, l'étranger, fourvoyé, dévoyé, fournisseur *de l'étrange* pour toutes les cours d'Europe, y compris celles de la Butte où l'on chante : *Paoles d'amou*, *Zoli bouquet*, *Bouquet pâfumé pou zoeilles !...* Toute l'histoire du *Marlou rose* et de la petite Léontine, pas assez grande pour être aimée, cependant assez passionnée pour voler en l'honneur du maître futur, donne le drame de l'action comme ces lueurs indécises de l'aube arrêtent tout à coup les contours des choses qui font peur et les fixent définitivement sur notre rétine éblouie. Le type de la mendiante, ex-danseuse, est effarant. Je ne vois pas la nécessité, même en 1907, de précipiter l'Allemand Karl Darneting au sauvetage de Léontine, sinon, qu'en effet, son sadisme particulier désirait assister à une

des *métamorphoses de Vénus*... mais, en ces temps-là, ils faisaient partie... des maladies héréditaires sinon des *ennemis* et ils étaient... les précurseurs!

Malgré son titre, un peu bien... crépu, *la Négresse du Sacré-Cœur* aurait dû recevoir un prix... si nos académies gourmées pouvaient décerner autre chose que des récompenses à la vertu ou des bourses de voyage pour l'*en deçà*.

Barabour ou l'harmonie universelle, par André Billy. C'est la satire de l'utopie et celle de l'action qui n'est jamais la sœur du rêve. Barabour est un candide personnage né dans une imagination de poète, bien entendu, car on ne connaît pas de capitaliste donnant son capital sans en exiger les rentes en gloire ou en satisfaction plus basse. Barabour et Vivelésétasunidasi ont l'unique besoin de répandre des formules de bonheur et ils jouent généreusement leurs individualités contre les peuples. Torminel, voleur conscient et organisé, Laurette, la maîtresse à tous, Vildrecan, le policier aux goût d'assassin, s'acharnent contre leur noblesse d'âme et c'est Barabour que l'on condamne pour avoir tué Mlle Blancassin. « J'accepte d'expirer pour les autres afin de ne pas déranger l'harmonie universelle. » Le voyage aux Indes est tout à fait comique, d'un comique froid, mais subjuguant. Ce n'est ni l'humour anglais ni américain, c'est une espèce de je m'en fichisme bien français, bon enfant, avec une pointe de résignation fataliste qui fait dire à l'auteur : Je n'y suis jamais allé, mais lisez un peu la description que j'en découvre dans Lucien Bourbonnaud. Et ici toutes les citations à faire pleurer d'ennui que termine cette réflexion très calme : « Je pense que les paysages n'ont pas changé », attirant, malgré son flegme, un fou rire immédiat. L'esprit d'André Billy est d'une qualité fine qui ne le met pas à la portée de tout le monde, ce dont il faut se féliciter... quand on a compris !

Vie de Grillon, par Charles Derennes. Un poète et un romancier, le romancier de *la Petite faunesse*, de la *Loupéroune*, se mettant à genoux pour faire sa prière et se frapper la poitrine devant un insecte en lequel il découvre toute la philosophie du monde. Ce n'est pas la science tatillonne ou pédante, c'est mieux, c'est de l'amour pour le phénomène, le miracle journalier et l'apprentissage de sa perfection. Quel homme est arrivé à son apogée et quel peuple sait se servir des outils que la nature lui a

donnés pour se défendre ou acquérir des biens nouveaux? Le modeste Grillon, avec sa pauvre figure *en seau à charbon*, est pourtant tellement supérieur à notre humanité connue ! Et Charles Derennes suit son héros dans sa grande forêt de petites herbes, dans son terrier où il attendra l'heure chaude où il chantera pour l'amour et la mort, car Grillon sait mieux que nous ce qui doit lui arriver. Il est soumis à la nature dont il a pénétré l'obscurité réconfortante. Ce beau livre d'histoire naturelle est un grand poème digne de réjouir les mânes du grand Montaigne à qui l'auteur le dédie et que j'ai l'honneur de compter au nombre de mes ancêtres.

Sa Vraie Femme, par André Corthis. Une délicate étude d'un cœur de femme simple, divorcée, aimant encore son mari et qui, le moment venu, n'a pas le courage égoïste de ressaisir l'homme volage en le frappant dans sa passion avec les armes qu'elle a su découvrir. Elle préfère son martyre à sa vengeance et elle se montre, justement, sa *vraie femme*, la digne compagne, en se sacrifiant à lui. Les détails de l'intérieur de la mère et de la fille sont charmants et fidèlement exacts, s'adaptant, le plus heureusement du monde, à leur état social. Cette mère égoïste se réjouissant, au fond, du malheur de sa fille parce que ce malheur la lui rend, cette pauvre créature enchaînée tirant sur sa chaîne (où sont pendus ses ciseaux de couturière), tout cela est mis en lumière non pas comme de factices décors voulus, mais comme la douce et paisible cruauté de la vie quotidienne.

Bouffonneries dans la tempête, par Georges Lecomte. C'est, dans quelques milieux parisiens, tous les héros de la guerre de l'arrière, ceux qui tenaient bon sous tous les ridicules : femmes mouches du coche de la bienfaisance, *m'as-tu lu ?* du journalisme ou de la littérature, veuves joyeuses ou fiancées interchangeables et mercantis commençant la danse des millions devant le buffet vide. Il y a des choses très drôles et d'autres absolument macabres. Cette lecture intéressante comme un feuilleton rocambolesque est cependant une cruelle satire des temps nouveaux où personne ne reconnaît plus la véritable destination de la gloire acquise et se demande, en songeant aux nobles morts : « Que diraient-ils s'ils revenaient ! » Ce sont peut-être eux les plus heureux. Au moins, ils ne doutent pas !

Les Chercheurs d'or, par Pierre Hamp. L'un des anneaux

de cette chaîne forgée si solidement : *la Peine des hommes,* par l'auteur du *Rail,* de *l'Enquête.* On y voit des Juifs sagaces exploiter le vrai filon : la fortune déjà acquise et la changer de place, ce qui est encore plus simple que de fouiller la terre, et on y fait l'éloge de l'âge du papier en y préparant celui du libre échange bolcheviste, qui doit nous ramener à l'âge des... cavernes. Plus ça se bouleverse et plus le monde continue à tourner rond.

L'Equation du 13e degré, par E. Hue et R. Destez. Où il est découvert la formule d'un secret chimique destiné à de grands avenirs, mais les savants et les étudiants qui travaillent à réaliser ce grand œuvre ne se méfient pas assez de la femme, une petite ingénue qui vole la formule pour aller ensuite la perdre au sein des abîmes avec le vaisseau fantôme.

La Dernière Tsarine, par Ch. et H. Omessa. L'histoire d'un courrier secret de l'impératrice de Russie. Des idylles dangereuses et des crimes mystérieux. Toute une révélation nouvelle sur cette figure énigmatique de la princesse vouée malheureusement aux aventures magiques et qui croyait beaucoup plus aux ministres de Dieu qu'à Dieu lui-même. Son expiation est telle, à supposer qu'elle fût coupable de superstition comme toutes les femmes de cette époque où l'on remplace la foi par la curiosité, qu'on se demande ce que pourra bien être celle de ses bourreaux.

Esquisses vénitiennes, par Henri de Régnier. Des images et des contes, des natures mortes et des tableaux vivants d'un citoyen de Venise ! « Le poète habitait là, il se promenait ici. On le voyait une grande clé à la main, car il était le gardien même de sa ville. Il avait, pour trésor, un jardin de verre, un encrier rouge et une petite poupée sonnette. Quand il allait au jardin, toutes les allées devenaient des miroirs d'eau et quand il se mettait à écrire, une lagune d'azur lui servait de page. Son souvenir nous est doux comme le tintement de la clochette ancienne dont il se servait pour appeler ses serviteurs, djins ou fées ! » Voilà ce qu'on dira dans cent ans, à Venise, en conduisant le passant-voyageur au palais jadis honoré de la présence de ce grand poète : Henri de Régnier. Lui, Français, et seigneur de Versailles, sera confondu avec les doges, avec ceux qui épousèrent mystérieusement la mer... car un poète c'est toujours, en vers ou en prose, l'amant de l'infini et il a le droit de choisir son lieu de naissance, même après sa mort.

La Nuit d'amour sur la montagne, par Pierre Mille. Deux amoureux ont un rendez-vous sur le Righi. On leur ouvre en hiver un grand hôtel pour eux tous seuls, et comme l'air y est chauffé et terriblement sec, voici qu'un phénomène se produit, un phénomène électrique : les pauvres amoureux se mettent à flamber de flammes froides, mais sinistrement lumineuses. L'homme en prendrait bien son parti, mais la femme y voit une effigie de l'enfer, et comme elle est bien née, elle entre au couvent. Il n'y a guère que Pierre Mille pour vous faire croire à une pareille... conversion.

Les Psaumes d'amour, par Marguerite Bodin. Des chants et des contes naïfs dans un style qui rappelle Gentil-Bernard. Les oiseaux, les jeunes filles et les fleurs sont confondus dans une même tendresse, qui n'est pas de l'amour, car aucune brutalité, aucune réalité ne trouve place dans ce travail qu'on dirait tissé de fils de la vierge sur fond d'aurore. Il faut une grande pureté d'âme pour avoir osé écrire *ces psaumes d'amour*, et c'est pour ce que le lecteur en manque, de pureté d'âme, que ce titre est peut-être bien hardi.

Un Auteur folichon, par Jeanne Landre. Un auteur qui a inventé une pièce intitulée : *l'Adultère mouillé* n'est pas forcément folichon. C'est un bon petit employé qui ne veut pas tromper sa femme... et qui sera joué un jour par sa cuisinière, Célestine. Amusante satire de la bohème bourgeoise où Jeanne Landre sait créer des types.

Jésus Christ rastaquouère, par Francis Picabia. Page 33, sous ce titre : *Mon sourire*, une légende vraiment délicieuse. « Il est une espèce d'oiseaux d'une grande rareté et bien difficile à connaître, car ces oiseaux ne se posent jamais : la femelle pond ses œufs dans les airs à une grande hauteur et l'éclosion des petits a lieu avant qu'ils aient eu le temps d'arriver jusqu'à terre ; volant sans cesse, ignorant le repos, les battements de leurs ailes sont semblables aux battements de notre cœur : arrêt signifie mort. » Comme il est regrettable que M. Francis Picabia ne daigne pas sourire plus souvent. Ces six lignes sont exquises.

Pour finir, deux livres d'étrennes, que je regrette bien de ne pas avoir reçus plus tôt : **Le bon Dieu chez les enfants**, par Francis Jammes, illustré par Mme Franc-Nohain, et **Saint François d'Assise**, par Boutet de Monvel, un merveilleux album où les images sont des tableaux de maître.

RACHILDE.

THÉATRE

Théatre de Paris : *L'Homme à la rose,* pièce en trois actes de M. Henry Bataille (3 décembre). — Théatre Marigny : *L'Atlantide*, pièce en trois actes et onze tableaux, tirée du roman de M. Pierre Benoît, par M. Henri Clerc (19 décembre). — Maison de l'Œuvre : *Le Cocu magnifique,* farce en trois actes de M. Crommelynck (19 décembre). — Variétés : *Le Roi,* pièce en quatre actes de MM. R. de Flers et de Caillavet (17 décembre). — Memento.

Un comédien dont, sans doute, un si grand chef-d'œuvre consternait le génie s'effondra sur les chandelles, avant même d'ouvrir la bouche... Après beaucoup de caprices, de pâmoisons et d'embrassements, il voulut bien se remettre sur ses jambes, et l'on put jouer la pièce. Aussitôt fut annoncé, par voie de presse et d'affiches, qu'il ne s'agissait ni plus ni moins que de « l'événement de la saison théâtrale ».

Les flatteurs de M. Bataille ont dit : « Voici qui est admirable ! Un auteur renonce, par scrupule de poète, à la formule dramatique qui l'a fait riche et célèbre. Connaissez-vous plus bel exemple de courage et de désintéressement ? » A quoi : « Vous vous moquez des gens, répondent d'aigres censeurs, votre Monsieur Bataille ne renonce ni à des chefs-d'œuvre, ni à des triomphes. Témoin la fortune de ses récents ouvrages, et, singulièrement, de l'horripilant, puéril et congelé *Animateur ;* non, vraiment, M. Bataille ne dédaigne pas le succès, il le recherche, voilà ce qui tombe sous le sens. »

Or, il se trouve des gens qui ne veulent ni du bien ni du mal à l'auteur. Ces gens ont dit, en séparant les adversaires : « Votre débat, messieurs, est sans objet. Ce Bataille n'a rien renouvelé du tout, ni le théâtre contemporain ni même ses propres ficelles. Le couturier Poiret aurait-il donc si bien déguisé ses personnages qu'on ne les pût reconnaître ? Certains reprochent à M. Bataille de poursuivre le succès ; c'est son droit ; cette chasse-là est toujours ouverte. Quant à son « désintéressement », M. Bataille en a donné la mesure par la lettre publique qu'il a pris soin d'adresser au comédien Brûlé : « La meilleure récompense de votre effort n'est pas seulement dans ces *recettes exceptionnelles* qui... etc. » Il convient donc d'évaluer M. Henry Bataille à l'aune qu'il a choisie, c'est-à-dire à l'aune des boulevards, qui est la dix-millionième partie du quart du ruban de bitume conduisant de la Madeleine à l'Ambigu.

Ainsi, nous avons un don Juan de M. Henry Bataille. Le besoin s'en faisait sentir. On n'en connaissait guère qu'une trentaine, sans compter celui de Molière, celui de Villiers, qui fut joué dans le même temps à l'Hôtel de Bourgogne, celui de Thomas Corneille, que l'on jouait « d'après Molière » durant tout le xviiie siècle ; celui de Dumas père, où M. Henry Bidou crut voir l'une des sources de l'*Homme à la rose* ; celui de M. Mounet-Sully, qui fut enseveli à l'Odéon ; et, sans doute, de tous le pire, celui qu'on va nous proposer, de feu Edmond Rostand. Tous ces don Juan, plus ou moins ornés de cols à fraises, de gants à crispins, de rapières, de guitares, de castagnettes, descendent d'un même ancêtre. Tout ce qu'on en peut dire est exposé au prologue des *Ames du Purgatoire* et certains critiques n'ont eu qu'à imiter Merimée en toute choses, fors le style.

Le véritable effort de M. Bataille n'est point, selon moi, qu'il ait, en écrivant son *Homme à la rose*, essayé d'un nouvel ordre de sujet. C'est qu'il ait accepté, lui, l'adroit fileur de scènes, d'écrire une pièce dont le terme arrive à la fin du premier acte. Que dis-je, une pièce ! On n'y trouve pas ce qui fait une pièce, c'est-à-dire une action principale, à laquelle on arrive, et que l'on dénoue. Dans *l'Homme à la rose*, aucune place considérable n'est laissée à la logique des faits ; l'accidentel joue le premier rôle et ce que l'on entend n'est pour ainsi dire jamais déduction de ce qu'on vient d'entendre. Le Don Juan de M. Bataille passe pour mort, par la ressource d'un assez modeste subterfuge. Il assiste à ses propres funérailles, et il survit à sa légende, que pare, chaque jour plus somptueusement, l'imagination des hommes. Au bout du compte, le séducteur en est réduit à se contenter des femmes que l'on paye. C'est la conclusion de la pièce ; c'est à ce trait d'échotier qu'aboutit le « renouvellement » de M. Bataille ; c'est dans ce vaudevillesque corridor qu'il prétend conduire l'énorme et mystérieux fantôme de la passion, le calme héros qui, courbé sur sa rapière, à la proue de la noire nacelle, « regardait le sillage et ne daignait rien voir ». Mais que vais-je chercher là ? Il s'agissait de bien vêtir un acteur et de régler des éclairages... Gustave Planche écrivit autrefois aux poètes de 1830 ce qu'il fallait penser de cette sorte de piperie. On a dit de M. Bataille qu'il est le dernier romantique ; on l'avait dit plus justement de Maurice Barrès. Le tout est de s'entendre sur le sens du mot : dernier.

Il faut bien le dire : une seule chose pouvait justifier l'entreprise de M. Bataille. C'eût été qu'il dépouillât Juan de Marana de tous les accessoires d'une romanesque pâtisserie, dont il fut enjolivé au temps de l'autre Elvire, celle des harpes, des chaises gothiques et des manches à gigot. Si tant est que le personnage dût reparaître, on l'attendait sous cet aspect du modernisme véritable qui est celui de la simplicité classique. On espérait qu'un lettré comme Bataille retournerait hardiment au rude texte d'*El combidado de Piedra*. Il n'en fut rien. L'infatigable monologue de ce libertin en proie aux clairs de lune fait du sensible poète de la *Lépreuse* une sorte de Musset bossu, voire de Gautier neurasthénique.

Tout au long de la comédie, M. Bataille râcle, à longs coups d'archet, ses airs favoris sur la moelle épinière des dames et des messieurs. Et cela est, à la vérité humaine, ce que Biarritz, par exemple, est à une ville de fabriques ou de basiliques. Une clientèle pâmée y cherche et y trouve le prolongement de ses délices ordinaires, c'est-à-dire l'atmosphère des thés, des palaces, des dancings clandestins et des tennis méditerranéens. C'est beau comme un coussin en application polychrome ! Que cela plaise et longtemps, rien n'est plus probable. Mais parler ici de poète et de poésie, c'est se moquer ; et le directeur du Théâtre de Paris voudrait rire le premier de quiconque le croirait tout de bon capable de préférer l'Hippocrène au Pactole. Quant à M. Bataille, il n'a pas envie de rire ; au contraire, il paraît très irrité, non moins que s'il avait payé sa place, au théâtre de Paris, pour entendre sa propre pièce. Il a dit leur fait à quelques critiques — bien rares — qui firent litière des contrats de publicité : « Je serais, proclame-t-il, sincèrement contrit si, à chaque pièce, je ne retrouvais pas leurs imprécations, que je reçois comme un honneur de qualité. » Et il ajoute : « Il faut que certaines œuvres cinglent, telles des étrivières, et fassent crier les porcs. Je produis, voilà tout... » Qui pourrait dire si l'*Homme à la rose*, joué dans une étable, produirait l'effet annoncé par M. Bataille ? Mais on ne peut s'empêcher de relever cette algarade (1), et cela dans l'unique dessein de situer son auteur. Il convient, en effet, de remarquer que seuls les écrivains notables et patentés ont de ces impatiences. Les « porcs » de M. Bataille valent, en tant que témoi-

(1) *La Liberté* du 21 décembre.

gnage, les « crapauds » de M. Rostand. Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé, Cézanne, Debussy, qui avaient d'autres motifs à regimber, sont morts sans maudire leurs juges. Leur procès n'était point d'argent...

Ainsi donc se résout en une banale opération de négoce théâtral l'*événement* proclamé d'un souffle à fausser les trompettes. Une émulation, si j'ose dire pulmonaire, déchaîna les fanfares d'autres hérauts du parisianisme aux approches de Noël. Il s'agissait de « lancer » la pièce que M. Henri Clerc fit du second roman de Pierre Benoît. On a beaucoup loué M. Clerc. Il vaut mieux, selon moi, que son succès. Assurément, il s'est montré habile, mais non plus habile que Camille du Locle, découpant *Salammbô* pour la servir en tranche aux amateurs de contre-ut. Cette **Atlantide**, en onze tableaux, est, en vérité, un drame lyrique, un ouvrage de librettiste, parfaitement semblable à ceux que l'on joue sur la scène de l'Opéra. Mais c'est un livret sans musique — à moins que l'on ose ainsi qualifier l'incongru gargouillement d'un orchestre condamné aux inventions de M. Tiarko Richepin. Les décors de M. Prevel sont beaux, simples, nets comme des Marquet ; c'est ce qui les condamne. Appia, Reinhardt, Gémier, Craig, Copeau, Rouché, Diaghilew usent leurs jours à imposer cette petite vérité que le théâtre n'a que faire de tableaux agrandis. Mais ceci nous mènerait loin, trop loin. Cédons aux exigences de l'actualité et courons d'un fauteuil à l'autre.

Si, véritablement, il paraît nécessaire de sacrifier, en matière de théâtre, à je ne sais quel souci de hiérarchie, il convient avant tout de renverser l'ordre établi par les droits de l'argent. Rien de plus simple ; il suffit de lire, en commençant par le bas, les colonnes de réclames, dans les journaux. C'est à quoi nous conduisent des mœurs dont notre époque se satisfait.

Evénement, certes, et de la plus piquante sorte, la représentation, au théâtre de l'Œuvre, du **Cocu magnifique**, farce de haute saveur, dont l'auteur est M. Crommelynck. Voilà le plat de résistance, oui, ma foi, et d'une si ferme teneur que le public des répétitions générales, l'ayant avalé, au soir du 18 décembre, après son ingestion de couss-couss saharien, s'est tout d'un coup réveillé à la gourmandise ! La farce de M. Crommelynck est une grande farce, c'est-à-dire une terrible pièce. Un homme, Bruno, aime sa femme, Stella, et il l'aime avec une confiance si joviale,

avec une telle plénitude érotique et sentimentale, qu'il en devient pareil au personnage de Flaubert : il parle de son épouse aux entours, avec l'imprudence des gens qui étalent leur argent dans les auberges... Il fait mieux ; un ami d'enfance, officier de marine, revient au village ; il rend visite au ménage Bruno ; et le bon mari régale son vieux camarade de tout ce qu'il peut montrer des charmes de Stella. Or, qu'aperçoit soudain le confiant bonhomme ? Un éclair de concupiscence allume l'œil du marin. Et voici notre Bruno qui devient jaloux, mais jaloux jusqu'à la fureur et jusqu'à la bouffonnerie, jaloux comme est avare Harpagon, d'une manière enfin passionnée, sordide, grotesque, effrayante. Le voici qui se bat contre le doute. Il s'avise d'un singulier expédient : il sera cocu, oui, cocu par son ordre, et cocu avec magnificence. Il lui faut une certitude, à cet homme ! Il l'aura. Ayant placé l'innocente Stella, qui l'aime, dans l'alternative de le tromper ou de le perdre (« Les cornes ou la corde, choisis ! » hurle le douloureux imbécile), il obtient ce qu'il réclame. Hélas ! la certitude tant souhaitée accroît la misère du jaloux. Le voilà lancé dans la vie comme Actéon aux pieds de corne, qui ne l'avait pas toute aux pieds ; le voilà qui, accrochant sa ramure à l'écheveau des conventions, porte en son village cette étiquette de cocu complaisant dont M. Ford, gentilhomme de Windsor, disait que le diable même n'a pas un nom semblable. L'obéissante Stella devient l'opprobre du village. Le jaloux, qui s'est mis en tête de trouver l'unique rival que sa femme aime d'amour, la pousse avec une espèce de grandiose grivoiserie dans les bras de tous les hommes du canton. Il en arrive à se déguiser pour se tromper lui-même ! Il délire, il rit, il pleure, sans cesser de poser à l'ingénue Messaline, qui est son ouvrage, la même question. Finalement, Stella tombe aux bras d'un robuste garçon, le bouvier qui l'emporte... Bruno a chargé son fusil, il épaule ; la sotie va-t elle muer en drame ? Non, Stella, fuyant, murmure à l'oreille de son ravisseur : « Promets-moi que je pourrai te rester fidèle ! » Et Bruno, éclatant de rire, s'écrie : « Encore un de ses tours ! »

J'ai pu raconter les trois actes du *Cocu magnifique* sans parler une seule fois d'un personnage nommé Estrugo, sorte de Iago à rebours, confident silencieux et crétinisé des interrogations, des desseins et des souffrances du jaloux. Estrugo se tait. On a ri de son silence, qui est en effet divertissant ; mais peut-

être n'a-t-on point, ici, démêlé les intentions de l'auteur. Peut-être M. Crommelynck croit-il, comme je le crois, qu'Othello et Iago ne sont en vérité que deux aspects d'un même personnage, en qui se combattent la confiance et le soupçon. Si telle est la pensée de M. Crommelynck, cela peut suffire à expliquer ce que certains critiques (à l'ordinaire moins épris d'exégèse) ont déclaré inexplicable. Au reste, les flatteurs se montrèrent plus que les redoutables à la jeune gloire de M. Crommelynck. On a parlé de « Molière flamand ». Infatigables niais, qui ne peuvent aller nulle part sans coltiner une statue !

Rien de moliéresque ici. Le cocu de M. Crommelynck n'est cousin du Barbouillé ni de Sganarelle. Ni même de Boubouroche. Il vient tout droit de son Brabant, cet épouvantail tragique, où l'on peut voir une transposition burlesque du Golaud de *Pelléas et Mélisande*. Bruno crie ainsi que l'autre : « As-tu pitié de moi comme j'ai pitié de toi?... La vérité, la vérité ! » M. Lugné-Poe ne s'y est point mépris ; il a fait du personnage une admirable création, et par les moyens et par l'intelligence.

Autres événements : la représentation à la comédie Montaigne du *Simoun* de M. Lenormand, la reprise de la *Nuit des Rois*, au théâtre du Vieux-Colombier. J'y reviendrai. Aux Variétés, on a repris **le Roi** de MM. de Flers et de Caillavet. La jeunesse du parterre et des secondes galeries trouve que l'on badinait assez drôlement sous le Second Empire.

Memento. — Châtelet : *En l'an 2020, ou la Merveilleuse aventure de Benjamin Pirouette*. Cela ne fait de mal à personne, amuse les enfants et donne du travail aux machinistes. — Renaissance : *La Matrone d'Ephèse*. M. Jacques Richepin continue. — La Potinière : *L'heure du mari*. M. Georges Berr insiste. Un acte piquant de M. R. Bizet : *Le Frisson*. — Palais-Royal : *Le Chasseur de chez Maxim*. Ce vaudeville de M. Y. Mirande n'est pas plus inepte que le précédent. C'est-à-dire qu'il marque un arrêt dans l'évolution de l'auteur.

HENRI BÉRAUD.

PHILOSOPHIE

Fr. Paulhan : *Les Transformations sociales des sentiments*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — Marie Bonaparte : *Guerres militaires et Guerres sociales*, E. Flammarion. — Dr Gustave Le Bon : *Psychologie des temps nouveaux*, E. Flammarion. — J. Sageret : *Philosophie de la Guerre et de la Paix*, Alcan. — H. Spont : *Psychologie de la Guerre*, Perrin

et Cie — Paul Choisnard : *L'Education psychologique, à propos de la Grande Guerre*, H. Durville.— Memento.

Des trois volumes récemment publiés par la Bibliothèque de Philosophie scientifique,-l'un, celui de M. F. Paulhan, fait abstraction des événements récents et nous expose des analyses valables pour toute humanité civilisée ; les deux autres, qui ont respectivement pour auteurs Mme la princesse Marie Bonaparte et le Dr Gustave Le Bon, se localisent davantage dans le temps et se réfèrent à des situations et des mentalités engendrées par la guerre.

Les Transformations sociales des sentiments ne sont rien moins qu'une histoire psychologique de la civilisation. Ces transformations se ramènent à deux principales : la spiritualisation et la socialisation des tendances. Ces deux processus, bien que soutenant d'étroits rapports, ne se confondent pas. La spiritualisation, approfondissement et affinement des tendances dans le sens commandé par les modes individuels de réaction et de systématisation psychique, n'est pas sans se heurter plus d'une fois aux formes et réglementations que la société impose aux sentiments et sans lesquelles, d'ailleurs, cette spiritualisation elle-même n'eût pu se produire. Spiritualisation et socialisation se supposent, mais ne sont pas en proportion l'une de l'autre. Et la proportion des deux éléments est variable chez les individus. Il y a des « spiritualisés » et des « socialisés ». Le protestantisme est une religion plus spiritualisée ; le catholicisme une religion plus socialisée ; encore qu'il y ait des questions d'espèce et que tel catholique se meuve avec plus de liberté dans le dogme que le protestant. Dans ce domaine, les choses se compliquent étrangement et chaque affirmation appelle, selon la méthode de M. Paulhan, maintes réserves, retouches ou atténuations. La spiritualisation comme la socialisation sont d'ailleurs des produits instables et précaires, susceptibles de se dissoudre sous certaines influences, selon un double processus de despiritualisation et de désocialisation. — A travers tout le livre court le leitmotiv de l'œuvre entière de M. Paulhan : l'antithèse et la corrélation de l'esprit individuel et de l'esprit social. Le chapitre de l'amour n'est pas oublié et offre à l'auteur une belle occasion de vérifier ses théorèmes généraux de psychologie sociale, si l'on peut parler de théorèmes dans une matière et à propos d'un livre qui

relèvent moins de l'esprit de géométrie que de l'esprit de finesse.

Les **Guerres militaires et Guerres sociales**, de Mme la princesse M. Bonaparte, font l'effet d'une série de larges fresques, un peu floues et lointaines. L'auteur voit grand, mais voir grand n'est pas toujours voir en profondeur. — Sans que je me rende bien compte du pourquoi, et en dépit d'évidentes différences, ces tableaux me font songer à la manière de feu le Vicomte M. de Vogüé, qui s'était fait une spécialité de ces visions panoramiques dans lesquelles il embrassait des continents, des races et des civilisations. Nous retrouvons ici cette sensibilité spectaculaire, un peu distante et détachée de la mêlée humaine. C'est grandiose, émouvant, un peu décevant. — Comme toute bonne philosophie de l'histoire, la conclusion : *Vers l'Inconnu* nous laisse incertains de l'avenir. Toutefois, le meilleur destin semble promis aux races anglo-saxonnes et à celles qui se modèleront sur elles.

Dans sa **Psychologie des temps nouveaux**, le Dr G. Le Bon applique à l'après-guerre les mêmes principes d'explication qui lui ont servi à interpréter la genèse de la guerre et ses premières conséquences. Il va de soi que ces temps « nouveaux » ne le sont que très relativement. Il y a dans la vie des sociétés des éléments invariants sans lesquels d'ailleurs la psychologie sociale serait impossible... Les pires bouleversements n'altèrent pas les lois statiques qui régissent les mentalités collectives et dont M. G. Le Bon nous fait percevoir le fonctionnement dans un monde rempli de trouble, d'exactions, de désillusion et d'attente...

M. J. Sageret, auteur d'une **Philosophie de la Guerre et de la Paix**, s'il ne va pas jusqu'à prophétiser l'avènement de la Grande Paix, s'efforce du moins d'infirmer les affirmations des prophètes de la guerre. Il s'attaque à ce darwinisme de seconde main au nom duquel la guerre est présentée comme une loi naturelle. D'abord la lutte pour la vie est une chose et la guerre en est une autre. Ensuite il faut élucider une bonne fois ce fameux concept de la lutte pour la vie. Le langage darwinien a autorisé les interprétations les plus saugrenues des faits, les confusions les plus divertissantes. A l'entendre d'une certaine façon, on en viendrait à dire que les ennemis d'une population assiégée et menacée de famine sont le pain et la viande.

La lutte biologique se ramène à un concours éliminatoire de survivance. Mais la survie de certains ne prouve nullement que les survivants sont les meilleurs. La loi de la survie du plus apte n'est qu'un solennel truisme. Elle revient à dire que celui qui survit survit, et c'est tout. Cela n'autorise aucun jugement de valeur sur son compte. Le mot *apte* ne signifie rien. Apte à quoi ? A mille choses. Cela dépend de toutes sortes de circonstances, surtout extérieures (climat, cataclysmes, épidémies, disettes, etc.) qui n'ont rien à voir avec la qualité biologique de l'espèce ou de la variété considérée. Et dans un tableau de la nature vivante qui rappelle certaines vues de Le Dantec dans le *Chaos universel*, M. Sageret nous montre dans la prétendue sélection un grand fait hasardeux et aveugle. Rien de plus compliqué d'ailleurs et de plus variable que les conditions de survie des mangeurs et des mangés, des mangeurs entre eux et des mangés entre eux, et ces conditions ne sont pas les mêmes dans la nature, à l'abri de l'intervention de l'homme et dans le cas contraire. Ces analyses sont fort instructives et nous changent de la simplicité scolaire des idées courantes. Passant à la lutte au sens étroit (lutte violente entre groupes ou guerre), l'auteur montre que cette lutte est à peu près absente du monde animal et que chez les hommes elle n'a nullement le caractère d'une sélection. La conclusion est que la guerre n'a rien d'une loi naturelle : elle n'est qu'un fait accidentel comparable aux accidents de chemin de fer, déraillements, tamponnements, etc. Il est vrai que si la guerre peut se comparer à un accident du rail, on ne doit pas négliger l'expérience des compagnies. Elles savent qu'il y aura toujours des accidents, malgré les précautions et bien que chacun d'eux en particulier soit la plupart du temps évitable. Toutefois M. Sageret voit une différence entre les accidents du rail et les guerres. Les lois de la matière brute ne changent pas, tandis que les nations sont des personnalités collectives dont la nature a beaucoup varié au cours de l'histoire. On ne peut conclure des cités antiques ou du régime féodal ou de l'Etat monarchique à l'ère démocratique moderne et à l'ère future. Ainsi la question de la paix perpétuelle se présente avec des inconnues sur lesquelles l'expérience trois ou quatre fois millénaire de l'histoire demeure muette, et l'on n'a pas le droit de décider *a priori* si elles sont menaçantes ou rassurantes pour l'avenir.

Le problème de la Paix universelle se ramène à un problème de *simultanéité*. La solution pacifiste consisterait en l'adoption *simultanée* par la France et l'Allemagne du même taux de natalité, de la même limitation des armements, etc. Autrement une prime à l'hégémonie est créée pour l'Etat qui refuse ou diffère le plus de tels arrangements. L'auteur reconnaît que la simultanéité est en général très improbable. Mais, ajoute-t-il, la grande guerre a réalisé, virtuellement, sinon directement, des simultanéités nécessaires au régime de la paix stable. Et notamment la plus essentielle : la similitude de régime, la démocratisation. Il est raisonnable d'espérer... Sans insister sur ces espoirs, disons qu'une chose surprend dans ce livre. C'est la coexistence de la subtilité de bon aloi dont l'auteur fait preuve dans maintes discussions et de la naïveté qui éclate dans ses conclusions. L'auteur reproche au Dr Gustave Le Bon et à d'autres théoriciens de l'idée de race de s'être laissé guider par un parti pris politique. Mais que penser de la foi candide de M. Sageret dans les vertus de la démocratisation ? Le moins qu'on puisse dire, c'est que le principe de la simultanéité démocratique a déjà reçu quelques accrocs...

La **Psychologie de la guerre** de M. H. Spont contient, à vrai dire, fort peu de psychologie. Elle exprime plutôt des désiderata en vue d'une réconciliation des nations qui se fera très facilement le jour où la raison aura triomphé des passions, c'est-à-dire demain... Une idée originale est celle qui consiste, quand un pays a envie de s'agrandir, de remplacer la guerre par une cession bénévole de la province en cause par le pays à population moins dense au pays à population plus dense. C'est une simple question de prix à débattre et de contrat... par devant notaire, sans doute. Et tout est prévu et réglé, même le sort des habitants de la province cédée, lesquels seront d'ailleurs, par hypothèse, des gens raisonnables et accommodants...

Le livre de M. P. Choisnard : **L'éducation psychologique à propos de la Grande Guerre** est moins un essai d'application des données de la psychologie à l'exégèse de la Guerre qu'un plaidoyer en faveur de cette science et une démonstration de l'utilité d'une solide éducation psychologique. L'auteur se fait le héraut de la psychologie un peu comme Bacon s'est fait le héraut de la méthode expérimentale. Il s'attache de plus à montrer quel doit être l'esprit d'une saine psychologie, ce qui

l'amène à dénoncer certaines formes de pensée vicieuses selon lui : le négativisme, l'agnosticisme, etc., qui toutes dérivent d'un vice commun : le *séparatisme*. L'auteur identifie en effet le véritable esprit philosophique et le sens des analogies, des correspondances et des coordinations.

Si le XIXe siècle a été surtout un siècle d'analyse, le XXe devrait en être un de synthèse.

Le séparatisme est l'attitude antiphilosophique par excellence.

L'ignorance de l'enchaînement des choses entre elles a créé ce qu'on peut appeler *l'école séparatiste* ; celle-ci consiste, quand on est à court d'explication (et toute explication est un aperçu de correspondances), à décréter que telle chose n'a rien à voir avec telle autre, ce qui permet d'éluder le fond des débats et de n'avoir jamais tort, tout en rendant insoluble le problème visé.

L'auteur prend comme exemple de séparatisme la théorie du Dr G. Le Bon sur la pluralité des logiques, le système de la cloison étanche entre le mysticisme et la raison. — Tout cela est bel et bien. Il serait, certes, commode et consolant de retrouver toutes les parentés des idées et des choses selon le principe leibnizien de l'analogie universelle. Mais c'est là un *optatum* de rationaliste. Rien ne nous dit que les choses s'enchaînent ainsi et au contraire l'expérience nous montre le plus souvent, en nous comme au dehors, des discordances, des désharmonies, des divergences et des incompatibilités... Nous retrouvons ici l'antithèse signalée par William James entre la philosophie des « tendres » et celle des « durs ». Les tendres, ce sont les rêveurs rationalistes épris d'unité et d'harmonie à tout prix. Les durs suivent les déplaisantes leçons de l'expérience. — Ne soyons pas absolus. Sachons unir quand il faut et séparer quand il faut. Là est la sagesse.

MEMENTO. — Liquidons par la même occasion un petit stock d'ouvrages sur la guerre. Ce sont, du côté catholique : *Après la guerre*, par Mgr. Sagot du Vauroux (Bloud et Gay). L'auteur se demande quelle sera la psychologie probable du chrétien au lendemain de la guerre et trace des directions religieuses appropriées à cette psychologie. — *Une voix de Prêtre dans la Mêlée* (Ollendorff), dont l'auteur garde l'anonymat ; émouvant cri de douleur où entre moins de haine contre les ennemis que contre la guerre. L'anonymat dissimule certainement une forte personnalité du catholicisme. La doctrine de l'Evangile, celle de

l'Eglise, la solution socialiste, la solution catholique sont traitées avec vigueur, compétence, profondeur et éloquence. — Du côté laïque, voici les *Entretiens français* de M. A. de Chabannes (Alcan), dialogue entre trois interlocuteurs : M. d'Antan, qui représente l'esprit de tradition, M. Derouge, qui représente ou est censé représenter l'esprit de destruction, et le Dr Serenus, truchement de l'esprit de liberté. Il y a donc de la variété et du choix pour tous les goûts, dans ces palabres. — *La Reconstruction morale, suprême nécessité de l'Après-Guerre*, par Celtis (Alcan) ; singulier mélange de banalités démocratiques et d'observations sagaces et parfois pittoresques sur la malpropreté, le pourboire, et autres tares de notre vie publique ou privée Et c'est tout. La philosophie de la guerre est un genre qui commence à s'épuiser. Nous n'aurons pas le courage de le regretter. A côté de quelques ouvrages intéressants, combien d'autres vérifient cette remarque de Schopenhauer : que si la bonne intention fait tout en morale, dans les lettres et en philosophie elle compte pour peu de chose. Un sujet d'étonnement, par ces temps de papier cher et d'imprimerie inabordable, c'est que tant de proses faiblardes aient réussi à paraître, tandis que de bons livres restent en souffrance. C'est à croire que s'applique en littérature la loi bien connue d'économie monétaire : la mauvaise monnaie chasse la bonne.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

René Favaraille : *La Dotation syndicale, solution de la question sociale*, Berger-Levrault. — Edgard Milhaud : *Les fermiers généraux du rail*, Albin Michel — Henry Bérenger : *La politique du pétrole*, « La Renaissance », 10, rue Royale. — Memento.

Un titre comme celui-ci, **La Dotation syndicale ; solution de la question sociale**, a de quoi piquer la curiosité. S'il était d'un inconnu, on serait tenté de ne pas ouvrir le livre : solution de la question sociale, rien que cela ! Mais il est de M. René Favareille, l'auteur de cette *Réforme administrative par l'autonomie et la responsabilité des fonctions* que je tiens, ainsi que je l'ai dit ici même (15 mars, p. 785), pour un des livres les plus remarquables de ces derniers temps. Voyons donc en quoi consiste la « solution » nouvelle.

Il s'agit tout simplement de mettre les syndicats professionnels à même d'accomplir leur mission d'éducation du prolétariat et de transformation économique de la société en leur procurant les ressources voulues, et l'auteur propose de leur allouer, sans bar-

guigner, les cinq ou six milliards que va rapporter la taxe sur le chiffre d'affaires. Mais alors, il y aura un trou énorme dans notre budget, et, s'il faut créer cinq ou six milliards d'impôts de plus, ce sera la mort sans phrase de toute notre activité économique. L'auteur le comprend et propose un moyen de se dispenser de cette surcharge écrasante, c'est la réduction générale des créances privées et publiques ; mais c'est là une mesure qui s'appelle, d'un côté confiscation, de l'autre banqueroute, et il faudrait vraiment être réduit à la dernière extrémité pour s'y résigner. Manquer à ses engagements les plus solennels et se déshonorer en somme pour permettre à des syndicats d'organiser quelques apprentissages, crédits ou coopératives, vraiment non !

D'autant qu'il faudrait voir de près ces institutions proposées. Les usines coopératives réussiraient-elles ? Jusqu'ici toutes les coopératives de production, même modestes, ont échoué ; essayées sur de vastes proportions, elles feraient plus sûrement encore faillite. Quant aux banques de crédit populaire et aux apprentissages professionnels, il n'est pas nécessaire, heureusement, de leur allouer cinq à six milliards par an pour en créer des quantités suffisantes. Si l'on pouvait disposer de pareilles ressources, mieux vaudrait les affecter à des œuvres plus utiles que cette soi-disant éducation du prolétariat, au relèvement, par exemple, de notre natalité (avec une pareille somme on provoquerait bien 500.000 naissances de plus par an !) ou à l'augmentation directe de notre productivité, que ne ferait-on pas avec cinq milliards annuels, mines, forces hydrauliques, usines, ports, canaux, mise en valeur de nos colonies !

L'éducation du prolétariat se fait ou devrait se faire naturellement et continuellement ; les choses humaines sont au fond très simples ; et même les matières économiques, quelque délicates et complexes qu'elles soient, ne demandent pour être comprises que du bon sens. La vraie solution de la question sociale, c'est l'absence d'insanité, d'ignorance, de méchanceté, d'envie et de paresse ; tout ouvrier sobre et laborieux peut devenir patron de petit atelier, ou contremaître et ingénieur de grande usine, et si les bons camarades l'accusent, en agissant ainsi, de trahir les intérêts de sa classe, il n'a qu'à hausser les épaules.

Quant à donner chaque année, pour revenir à la Dotation syndicale, plusieurs milliards à des syndicats professionnels dont

nous ne connaissons que trop les imperfections, c'est de la dernière imprudence. M. Favareille, qui est d'esprit judicieux, ne le nie pas et, envisageant la corruptibilité de ce syndicalisme prolétarien qu'il prône, il admet pour nos arrière-petits-fils l'éventualité d'une révolution libératrice l'abattant comme nos pères ont abattu la féodalité ou les corporations ; hélas, je crois bien que nous n'aurions pas à attendre si longtemps, et c'est justement parce que le syndicalisme professionnel est, dès aujourd'hui, dangereux qu'il convient de ne pas lui donner des armes trop fortes, et de s'attacher à la vraie démocratie qui, elle, n'est ni professionnalisée ni embrigadée.

Qu'on ajoute à ceci que la question sociale, c'est-à-dire l'accession du prolétariat à la propriété, n'est qu'une partie de la question humaine, et que le bonheur ne dépend pas tant de cette accession, qui, d'ailleurs, se généralise et s'accélère chaque jour, que de la bonne santé physique et morale d'un chacun ; nous tous, gens d'économie politique et de sociologie, comme nous pouvons peu de chose pour ce bonheur, en regard des médecins, des philosophes, des religieux, des sages, et comme tous ceux-ci sont eux-mêmes impuissants dans bien des cas !

§

Le livre de M. Edgar Milhaud, **Les fermiers généraux du rail**, est, comme on s'y attend bien, un réquisitoire véhément contre les Compagnies de chemins de fer. Les fermiers généraux d'autrefois s'engraissaient de la sueur du contribuable sans lui rendre d'ailleurs le moindre service ; nos grandes Compagnies font-elles de même ? D'abord leurs locomotives nous rendent de très réels services, et ensuite les bénéfices qu'elles réalisent, en ce moment du moins, sont négatifs, puisque l'ensemble de nos réseaux accuse un déficit de 2 milliards et que leurs actions ont fortement baissé depuis quelques années. Sans doute avant la guerre elles servaient des dividendes, mais de façon bien parcimonieuse et, parfois, grâce à la garantie d'intérêt. Donc, sur tous ces points, M. Edgar Milhaud a tort. A-t-il raison quand il oppose à la gestion de ces Compagnies égoïstes et parasitaires celle de l'Etat magnanime et désintéressé ? Ce serait à voir de près. Partout l'Etat entrepreneur de chemins de fer exploite à prix beaucoup plus haut que les Compagnies privées ; ce qu'on appelle le coefficient d'exploitation, qui était, avant la guerre, de 57 pour

les Compagnies, était de 87 pour l'Etat, et cela n'a pas changé, puisque, dans le déficit dont je parlais, l'Etat entre pour un quart, au lieu d'y entrer pour un sixième ou même un dixième comme il devrait. Sans doute, l'Etat accorde parfois des avantages supérieurs, à ses employés comme à ses clients, pour les tarifs, pour les réductions, pour les horaires, mais il n'a nul mérite à cela, puisqu'il le fait aux dépens du contribuable. S'il y avait *fair play*, l'Etat ferait faillite et ses wagons s'arrêteraient quand ceux des Compagnies continueraient à rouler. Et sur ce point encore, M. Edgard Milhaud a tort.

Ceci dit, on peut d'ailleurs reconnaître que la gestion des Compagnies gagnerait souvent à être plus souple, plus habile, plus commerciale, et que tels sacrifices qu'elles pourraient consentir pour la commodité de leurs clients finiraient par se résoudre en bénéfices pour elles, mais ce sont là questions dont elles sont juges, comme le particulier est seul juge de savoir jusqu'à quel point il doit améliorer sa nourriture ou son vêtement. Et l'on peut dire sans doute que les services publics n'ont pas à réaliser des bénéfices ; c'est possible, mais comme rien n'est gratuit, axiome que les maniaques d'étatisme ont toujours l'air d'ignorer, ils auront à « réaliser des pertes » et toute la question revient à savoir s'il vaut mieux que ces pertes soient supportées par tous les contribuables ou seulement par les usagers du rail. Qu'on ajoute à ceci qu'avec une exploitation d'Etat les pertes seront toujours beaucoup plus considérables, à cause de l'esprit politicien qui l'animera, de l'absence de responsabilité financière, et des procédés administratifs ; si les Compagnies manquent d'esprit commercial, c'est justement qu'à l'imitation de l'Etat elles ont trop pris l'esprit bureaucratique ; du moins leur gestion peut-elle être surveillée par l'Etat, qui alors est tout à fait dans son rôle, mais si c'est l'Etat qui gère, *quis custodiat custodes ?*

§

La question du pétrole est une des plus importantes de ce temps-ci. Aussi saura-t-on gré à M. Henry Béranger, ancien Commissaire-Général aux Essences, d'avoir exposé en quelques pages remarquables **La Politique du pétrole** telle qu'il la conçoit. Elle consiste à éviter que la France retombe sous un régime analogue à celui de la loi du 8 juillet 1871 qui, en établissant un tarif prohibitif pour les pétroles et essences raffinés, avait

créé un vrai privilège pour les raffineurs français. Et il est certain qu'ici comme partout le libre échange est plus loyal et plus favorable à la masse des consommateurs que tous les tarifs soi-disant de protection nationale. Maintenant, pourra-t-on assurer l'indépendance de la France en matière de pétrole ? Non, certainement, si la France ne trouve pas de nappe pétrolifère dans son territoire métropolitain ou colonial ; elle sera obligée d'en passer par où voudront les pays producteurs, Etats-Unis ou Angleterre et associés ; tout ce qu'il nous sera possible de faire sera de tenir en équilibre chez nous ces deux grandes forces antagoniques de la *Standard Oil* et de la *Royal Dutch* et de s'adresser de préférence à celle qui peut céder le pétrole à meilleur marché tout en s'abstenant de visées impérialistes. La formule de l'auteur est ici à approuver : « L'Europe n'a qu'à s'organiser en dehors des grands trusts ; avec eux, s'ils se soumettent à la liberté générale ; sans eux, s'ils s'y refusent ; contre eux, s'ils entreprenaient de la détruire. » Mais, ce qui est à craindre, c'est que quelques-uns de nos nationaux, liant partie avec un de ces trusts, fassent prendre en sa faveur des mesures de protection ; ce serait rétablir le régime de 1871, et le libre échange vaudrait cent fois mieux.

Memento. — Eugène de Faye : *Idéalisme et Réalisme, une application aux problèmes d'après-guerre des idées politiques et sociales de Platon et d'Aristote*, Editions Bossard. Le titre précise le haut intérêt du travail du docte humaniste, mais, dans ces pages substantielles, il est aussi question de Renan, de Quinet, de Hugo et de Comte qui se trouve d'ailleurs rapproché assez injustement de Bismarck. L'auteur se prononce partout avec intransigeance pour l'idéalisme contre tous les réalismes même transactionnels, ce qui aussi peut être bien exigeant. — Divers : *Psychologie sociale et Sociologie*, numéro spécial du *Journal de Psychologie* de Pierre Janet et Georges Dumas. Tous les articles sont à lire, notamment celui de Jules Sageret sur *l'Origine sociologique de l'esprit*, et celui de Georges Dumas sur *l'Interpsychologie*, expression que Gabriel Tarde avait mise à la mode. L'ensemble plaira aux philosophes plus qu'aux économistes ou aux statisticiens, mais puisqu'il s'agit de psychologie sociale ! — Dans le *Producteur*, M. Marius André consacre une substantielle étude, *la Formation des Chefs d'industrie*, à une Ecole d'administration et d'affaires que vient de fonder M. Joseph Wilbois et qui pourrait bien transformer la mentalité de la génération montante. Pourvu qu'elle ne l'américanise pas trop ! — Ludovic Rehault : *La paix humaine*, Albi imprimerie Julien. Après le réalisme, le mysticisme ! Mais les opinions théosophiques de

l'auteur, heureusement, ne l'empêchent pas d'avoir des idées très judicieuses en matière sociale ; le mot final, Fraternité, est à approuver pleinement — Charles Gide : *Socialisme et Evangile*, Editions de *Foi et Vie*. Encore d'excellentes choses, très nobles et très belles, avec çà et là des jugements hardis. Est-il bien vrai, par exemple, que si tous les gouvernements avaient été socialistes en 1914, la guerre n'aurait pas éclaté? C'est avoir une grande confiance dans le pacifisme des bolchevistes russes et des socialdémocrates allemands. On peut penser, tout au contraire, qu'avec des socialistes partout au pouvoir en 1914, la guerre eût éclaté sûrement, et que la victoire de l'Allemagne aurait été foudroyante et absolue, de par le désarmement général que les bons socialdémocrates auraient fait réaliser partout, sans le pratiquer eux-mêmes.

HENRI MAZEL.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Remarques sur la première assemblée de la Société des Nations. — Malgré le télégraphe, le téléphone, trois ou quatre cents journalistes, il y a eu peu de contact entre l'assemblée de Genève et l'opinion publique du monde. On n'a qu'à interroger cinquante personnes, prises au hasard, dans n'importe quel pays, pour s'en convaincre. Peut-être a-t-on le droit d'en conclure que le journalisme est en baisse. Quant à l'opinion, elle semble fort désemparée. Elle a voulu des débats publics. On lui en a servi. Elle a trouvé les débats longs. Elle s'attendait à quelque chose de plus brillant et de plus expéditif. Les sceptiques restent sceptiques; les confiants restent confiants; et les indifférents — indifférents. Au total, ce qui a manqué, c'est l'élan. On a beaucoup travaillé à Genève, il y a eu de la bonne volonté et des résultats appréciables. Une société qui n'existait guère existe davantage. Mais l'élan a manqué. A aucun moment l'assemblée des Nations n'a été soulevée et entraînée. Il a manqué cette grande espérance, sans laquelle rien ne se fait de grand dans le monde. Mais l'entreprise est si nouvelle et d'une telle envergure que nul ne peut savoir quelle destinée l'attend. On en est au gabariage. Et telle est la gravité de l'heure, malgré le train-train quotidien, que tous les soubresauts sont possibles. Si la grande guerre a marqué le point culminant de l'ère des nations, c'est dans une atmosphère nationaliste que commence à se fonder l'ordre nouveau.

La première session de l'assemblée des Nations fut un drame

en trois actes et plusieurs tableaux. Au premier acte, les délégués entrent en scène, se saluent, se congratulent et s'observent. Il n'y a pas de chef du protocole, mais les mœurs internationales sont assez développées pour qu'on puisse s'en passer. Si l'habit ne fait pas le moine, il fait la moitié du diplomate. Le veston règne, avec la jaquette et l'habit. Les délégués des cinq continents sont à l'aise dans l'uniforme européen. A ce signe, on reconnaît que l'Europe marche en tête. Et telle est la force du sentiment, et son identité, que, malgré les races et tant de différences, l'entente semble facile entre les hommes de toute couleur. Les hommes se rejoignent et se reconnaissent aux extrêmes, dans le détail de l'apparence et le très général, dans le costume et dans les vagues aspirations, qui sont le lieu de l'éloquence. Le premier acte est à la fois protocolaire et oratoire, pour commencer. Puis le ton change et devient procédurier. Des questions précises se posent. Il s'agit de savoir qui les délégués représentent, quels sont les droits de l'assemblée, quels en seront les présidents, comment se répartira le travail.

Pour répondre à ces questions, les séances plénières font place aux travaux des commissions. C'est le deuxième acte. Certaines commissions ont tenu jusqu'à vingt-deux séances. Souvent les séances se sont prolongées jusque dans la nuit. Elles ont rarement été publiques, mais la tendance à la publicité a fait du chemin depuis les précédents congrès. En dépit d'un certain mystère, les interviews et indiscrétions aidant, on sait en réalité assez bien ce qui s'est dit dans les commissions, quelle a été l'attitude des différentes délégations. D'autant plus que pendant le troisième et dernier acte les débats ont recommencé, élargis, en séance plénière, et que chacun a tenu à expliquer son attitude. Comme jamais, peut-être, jusqu'ici, les plénipotentiaires se sentaient surveillés. La règle du jeu n'est plus la même, autour du tapis vert. Et dans la petite ville (si Genève permet l'épithète), les grands hommes sont apparus grandeur nature, sans piédestal.

L'ordre du jour était surchargé, mais une ou deux questions fondamentales se reposèrent jour après jour, montrant chaque fois une autre facette, et l'on vit les débats tourner autour du pivot de la souveraineté des États : quelles limites doit-elle accepter et vers quelle définition est-elle en route ?

Les Alliés ont rédigé le Pacte. Autrement dit, les vainqueurs

ont fait la loi nouvelle, pour le monde entier. Ceux qui se sont battus ne se sont pas battus que pour eux. Les neutres ont fini par le reconnaître. A Genève, malgré l'égalité des Etats, les grandes puissances ont donné le ton. Il a été reconnu et déclaré publiquement que les traités de paix étaient intangibles, qu'ils devaient être exécutés. Mais il a été reconnu aussi, et dès longtemps, que le texte du Pacte devait être précisé, interprété, et amendé. Car la loi nouvelle est encore dans le vague. Les Scandinaves ont retiré leurs amendements. Les Alliés en ont obtenu le renvoi à la prochaine session. Les Alliés ont obtenu ainsi un délai pour la liquidation de la guerre. Mais plusieurs avertissements leur ont été donnés. Le principe des amendements au Pacte a été admis. Et il y a eu le départ de la délégation argentine. Si ce départ n'a pas eu une grande importance et s'il a été jugé très sévèrement par la plupart des délégations, il a pour les Alliés une valeur d'avertissement. Le président Motta a couvert de fleurs la Belgique, mais il a dit que le peuple suisse n'avait pas approuvé l'exclusion de l'Allemagne : il a été très applaudi.

En rédigeant le Pacte, les Alliés ont pris soin de donner des pouvoirs considérables au Conseil de la Société et de s'y assurer une place prépondérante. L'assemblée a regimbé. Comme dans la question des amendements au Pacte, elle a fini par s'incliner, provisoirement. On s'est borné, au cours de cette première session, à régler tant bien que mal les relations entre le Conseil, l'assemblée, les gouvernements et les organisations techniques. En réalité, le Conseil a exercé une influence déterminante dans le règlement (provisoire) des questions suivantes : armements, cour de justice, Arménie et mandats. Et quand on dit le Conseil, il faut entendre les gouvernements alliés. La délégation française a fait pauvre figure dans le débat sur les armements. M. Léon Bourgeois était évidemment prisonnier d'instructions catégoriques. Le débat sur la cour de justice a révélé une volonté grandissante des peuples d'arriver à la compétence obligatoire de la cour permanente : le Conseil ne pourra plus faire frein longtemps. Quant à l'Arménie, ce n'est la faute de personne s'il y a encore des Arméniens à massacrer. L'assemblée de Genève a subi la pression des cabinets de Londres et de Paris — et le traité de Sèvres n'est pas encore ratifié. Il n'y a rien à dire des mandats, sinon que la question a été escamotée.

A la décharge du Conseil, il faut remarquer que la guerre n'est pas finie, que les grandes puissances ont des responsabilités que ne connaissent pas et que même tendent à méconnaître de nombreux Etats, petits ou éloignés. Quand on voit, par exemple, la Suisse voter l'admission de l'Arménie et de la Géorgie dans la Société, on ne peut pas s'empêcher d'observer qu'en cas d'intervention de la Société la Suisse n'aura pas à bouger, en vertu de la neutralité militaire. D'autre part, les avertissements n'ont pas manqué au Conseil. L'Entente continue à se désagréger, M. Tittoni a démissionné et on a vu, à Genève, se tendre les relations franco-italiennes. L'entrée de la Chine dans le Conseil en diminue le caractère européen et gênera les combinaisons anglo-japonaises.

Cette entrée de la Chine, le geste de l'Argentine, les reproches du Canada aux hommes d'Etat européens, les réserves du Japon sur l'égalité des races, la mauvaise humeur de l'Inde, tous ces faits rappellent à l'Europe que si elle marche en tête, elle n'est qu'un continent sur cinq. Ils montrent aussi que la Société des Nations tend à l'universalité. Six Etats nouveaux ont été admis dans la Société, qui a pris conscience d'elle-même. Ce faisant, elle a compris qu'il lui fallait se compléter et aménager sa maison. Elle s'est mise à l'œuvre. Ceux qui ne lui font pas confiance sont d'une légèreté et d'un aveuglement qui épouvantent. Et puisque la Société a en France une assez mauvaise presse, ce serait peut-être le moment de se demander où en est le fameux emprunt. La réclame ne lui a pas manqué, mais pourquoi en cache-t-on le résultat depuis un mois ? C'est le secret de polichinelle. Peut-être n'ose-t-on pas dire aux souscripteurs qu'ils ont fait une bonne action plutôt qu'un bon placement. Si l'emprunt a produit 30 milliards, dont 8 d'argent frais, on pourra boucher les trous pendant trois ou quatre mois, et après ?

Pour que la Société soit viable, il faut que les Etats-Unis et l'Allemagne (puis la Russie) y entrent. La commission des amendements au Pacte prépare la voie aux Etats-Unis. Quant à l'Allemagne, on peut prévoir, d'après ce qui vient de se dire, à Genève, que la question se posera aiguë et inéluctable, en septembre prochain. Une brillante intervention de M. Viviani ne suffira pas à enrayer le courant dont la force grandit. Il faut se préparer aux événements. Certes, il est juste que les verres soient payés par qui les cassa, mais chacun sait, pour l'avoir appris dans l'ordre privé,

qu'il y a des dégâts impayables. La France s'est abstenue dans le vote sur l'admission de la Bulgarie. L'abstention n'est pas, à la longue, digne de la politique d'un grand pays. Le prestige de la France est grand. La France était représentée à Genève par trois noms illustres. Et la langue française a encore plus de portée que l'anglaise dans les assemblées internationales. Mais la politique de la délégation française a causé de la surprise et de la déception. Le danger allemand n'explique et ne justifie pas tout.

Quant à l'Allemagne, il faut tâcher de connaître ses sentiments à l'égard de la Société des Nations. On trouvera des précisions dans la résolution votée par le IXe Congrès pacifiste allemand, réuni à Braunschweig le 2 octobre 1920. Cette résolution a été votée à la suite d'un exposé fait par le comte Harry de Kessler sur les principes qui doivent servir de base à une vraie Société des Nations. Il y a des critiques justes et des propositions intéressantes dans le projet de M. de Kessler, à côté de considérations purement théoriques ou simplement tendancieuses. Ce qu'il y a de bon dans le projet se rapporte aux bases démocratiques de la Société et au caractère représentatif du Conseil. La commission des amendements au Pacte aura à s'en occuper. Le projet a été approuvé par une douzaine de grandes associations allemandes, et cela lui donne une certaine importance. Mais on peut se demander si l'activité de ces associations ne s'exercerait pas plus utilement dans une autre direction. Avant de proposer des amendements au Pacte existant, il vaudrait peut-être mieux que les Allemands de bonne volonté travaillent à amender la pensée nationale. Ils n'auront pas de peine à reconnaître qu'elle en a besoin. Leurs lumières pourront être utiles plus tard à la collectivité. Pour le moment, l'Allemagne est trop pauvre pour donner quoi que ce soit, fût-ce des conseils.

Si désirable que soit l'admission de tous les Etats dans la Société des Nations, il ne faut pas se dissimuler que la collaboration du monde ouvrier lui est indispensable. Un délégué britannique, M. Barnes, a eu le courage de le dire catégoriquement. A ce propos, il est incompréhensible qu'on n'ait pas senti le besoin et trouvé le moyen de donner la parole au directeur du Bureau international du travail. Ce Bureau est un des organes essentiels de la Société. On a eu trop l'impression qu'il était une institution distincte. C'est une grosse erreur.

Dans une aussi grande entreprise, les hommes disparaissent et comptent pour peu. Il en est un pourtant qu'il faut nommer, car il fut l'animateur audacieux et clairvoyant de l'assemblée, c'est lord Robert Cecil, délégué de l'Afrique du Sud. Il a tenu tête aussi bien aux gouvernements qu'aux utopistes et inlassablement fait appel à l'opinion publique. Est-ce que l'opinion publique se réveillera ? Mais où sont ses guides ? Il s'agit de savoir si la Société des Nations est disposée à prendre à temps les mesures qui ralentissent la transformation sociale commencée, laquelle tend sur certains points à accélérer sa marche. On assiste à une course de vitesse. Sur la pelouse européenne on se met à miser beaucoup sur le cheval révolutionnaire.

Genève.

PRICE HUBERT.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Camille Marx-Lange : *Science et Prescience*, préface d'Edouard Schuré, Perrin et Cie. — Jollivet-Castelot (F.) : *Au Carmel, roman mystique*, Chacornac. — Jollivet-Castelot (F.) : *Le Destin ou les Fils d'Hermès*, roman ésotérique, Chacornac.

On définit la *force psychique* comme une force propre et indépendante du cerveau. **Science et Prescience** est un livre d'intuition et d'inspiration personnelle. Il développe une série d'idées hypothétiques sur la clairvoyance appelée *seconde vue* par la locution populaire,qui en désigne le caractère le plus frappant.

La prescience est le pressentiment réfléchi, devenu conscient sous forme de vision intérieure et se manifestant, à son plus haut degré, par la clairvoyance et la clairaudience. C'est une lecture intuitive de l'esprit non plus seulement dans le monde des âmes, mais dans celui des Archétypes et des Idées-Mères, qui président à la création, qui représentent et qui vivifient les Lois de l'Univers. Chaque vrai génie les élabore et les traduit, les renouvelle et les recrée d'après une méthode individuelle que lui seul peut trouver. Son intuition se trouve ainsi en rapport direct et constant avec l'Ame universelle et l'Esprit divin.

Le principe de la Loi universelle consiste en l'harmonie générale de la nature qui relie tous les efforts en un même faisceau dirigé vers le même but de perfectionnement et de mutuelle solidarité.

Quand l'âme humaine aura atteint son maximum d'élévation, la douleur de chaque être se répercutera dans les autres âmes avec une inten-

sité telle qu'elle créera une chaîne de sauvetage par la chaîne des vibrations pénétrant du même coup toutes les âmes.

Le fluide vital est la force psychique matérialisée. La force psychique parachève l'œuvre de la pensée ; la pensée est élaboratrice ; le fluide est le suc transmetteur, cette force psychique est l'énergie créant l'impulsion.

Plus l'essence de l'âme est élevée, plus la marche évolutive des corpuscules pénètre dans l'éther, atteint l'atmosphère d'Od nécessaire à leur reconstitution. Pour qu'une âme se développe, il lui faut s'assimiler la nourriture spirituelle en harmonie avec son essence propre, comme pour les corps il faut des aliments appropriés afin qu'ils subsistent ; le bonheur naît de l'équilibre établi entre les aspirations animiques créant l'atmosphère rayonnante des fluides et le milieu psychique ambiant où ceux-ci s'enrichissent, se développent, augmentent leur vitalité selon la source où ils s'abreuvent.

L'âme, condensateur des forces psychiques individuelles, les distribue dans les organes actifs, centres nerveux, auditif, visuel, affectif, en un mot, sensoriels. Plus l'âme se lève, plus les forces augmentent en puissance ; celle-ci se devine à la nature des rayons qu'elle émet : leur résistance diminue en raison directe de la valeur de l'âme qui les produit ; le magnétisme est la résultante des forces rayonnantes agglomérées ; l'intensité de ses effets se mesure à la qualité de ses effluves ; ceux-ci pourraient reconstituer l'historique de l'âme par l'agrégat de ses efforts, le nombre et la qualité de ceux-ci créant l'essence et la puissance de celle-là.

L'âme, à la naissance de l'être humain, irradie des rayons dont l'agrégat des efforts de vies antérieures est le centre, dispensateur de forces vives et toujours vibrantes. Plus ce dispensateur s'enrichit des apports spirituels élevant simultanément l'esprit et le cœur, plus la puissance des forces psychiques augmente, plus leur force d'expansion se développe, et de la portée de celle-ci dérive leur facilité à atteindre les espaces éthérés où se régénère la force d'action des corpuscules fluidiques, agents actifs de sa propagation.

Au Carmel, roman mystique, est divisé en six parties : *L'Eveil* ; 2° *L'Appel* ; 3° *Le Noviciat* ; 4° *Le Cloître* ; 5° *Vers les Noces divines* ; 6° *Le Mariage spirituel.*

« L'ombre mystérieuse des saintes cryptes insinuait en son être

les fantômes du surnaturel. Le silence des lieux saints, les vapeurs de l'encens, les rais de lumière, polychromisées par les vitraux, la plongeaient en une rêverie délicieuse traversée de frissons d'amour et de peur inoubliables.

« Le mysticisme du jeune initié s'accrut encore en ce milieu favorable à sa propre tendance. Des réservoirs de force lui étaient ouverts. Elle y puisait une énergie plus considérable qu'en lui seul. La multiplicité de courants, orientés dans le même sens, créait une atmosphère magnétique d'une irrésistible puissance.

« Etranges mystères de l'Au-delà, rondes de fées et de dieux, de démons à qui succédaient les saints, les anges, les apôtres du vrai Dieu, les austères ermites, les missionnaires et les martyrs qui convertissent au Christianisme la race d'Armor. »

Le résultat de tous les exercices suivis pendant le noviciat est pour ainsi dire infaillible. Il produit la diminution des besoins physiques, au profit de certaines réactions psychiques, abolit la volonté propre, tous les caractères de l'individualité ordinaire et permet d'atteindre plus ou moins, suivant les prédispositions, l'Unité de la Conscience universelle, de participer à la Vie impersonnelle du grand Etre, lequel est néant aux yeux du vulgaire, mais connaissance pour les mystiques du cloître.

Ces moyens constituent la Yhonga chrétienne du Carmel contemplatif, l'Union spirituelle qui se confond par certains points, avec la philosophie de la Renonciation proclamée par les grandes religions, basées sur l'ascétisme et le sacrifice.

Le monde terrestre, aux yeux des mystiques, des illuminés, est l'objectivation de l'égoïsme. L'ascète, l'initié se dépouille de cet égoïsme, tue l'appétit des sens internes, refrène les désirs violents et tumultueux de la volonté individuelle, afin de s'impersonnaliser dans l'altruisme et l'amour de tout ce qui n'est plus le *moi*, centre du mal, opposé au *soi*, centre de l'Indifférence. Il tend désormais vers la Force pure, par delà tout accident, toute passion, tout désir, toute affection, il s'élève au-dessus du Bien et du Mal, consomme l'union mystique avec le Principe Incréé, sans nom et sans forme, auquel les adeptes attribuent cependant, pour la plupart, le nom du Dieu de leur Eglise ou de leur croyance.

Le mysticisme monacal, au fond, n'est autre que l'ascétisme des philosophes pessimistes, mais il reste souvent anthropomorphe

et enfantin, car il ignore la science et l'art, tandis que la philosophie du renoncement arrive à la négation de la volonté, à vivre par les lumières de la connaissance qui s'appuie sur la science et le raisonnement pour s'élancer dans l'Infini. Ainsi fait le Bouddhisme.

Le mysticisme chrétien est imaginatif, passionnel, exclusif en ses bases ; le mysticisme bouddhique, auquel ressortissent les écoles théosophiques, philosophiques, est positif, analytique, impersonnel, rigoureusement unitaire.

En réalité, la divergence est plus apparente que réelle, tous les mystiques sont des panthéistes, qu'ils s'en défendent ou non, car l'idée qui les conduit est identique et même les plus orthodoxes proclament que Dieu et l'âme unie à lui ne font qu'un seul et même être. Ils participent entièrement à la Substance Eternelle, qu'ils appellent le Père, Krishna, Bouddha, la Sainte Trinité, Jésus. L'Ame régénérée en est l'épouse et l'époux le Bien-Aimé, c'est l'Etre Ineffable, dans la connaissance.

Il faut reconnaître que le mysticisme hindou s'affirme supérieur aux autres. Seul il a vraiment enseigné, d'une façon symbolique, dans l'admirable *Bhagavad-Gita*, la voie du Bienheureux, montre le but à atteindre, au moyen de la Yoga, la possession de la Connaissance par la Contemplation, l'Union absolue à la Sagesse, à l'Idée vivante, à la Pensée ultime.

Le processus à suivre ne varie point, d'ailleurs, dans les divers systèmes d'entraînement mystique, ce qui prouve bien que les voies dérivent d'une même origine et se croisent à un même endroit.

Sous l'influence des longues contemplations, des oraisons, des exercices de renoncement, des pratiques d'austérité, de la diète, le corps et l'imagination sont modifiés, et, l'âme ayant brisé ses attaches avec la terre, s'étant débarrassée des empreintes humaines caractéristiques, pénètre dans le monde invisible, supérieur, idéal, le monde des illusions, des rêves et des réalités en même temps, où elle voit passer ses songes et les êtres innombrables mêlés, les hiérarchies d'esprits, d'anges, de séraphins, peu importe leur nom factice.

En ce monde, occulte pour les humains ordinaires, seul réel pour l'illuminé, l'âme, partie fluidique de notre être, parcourt un milieu matériel, tout au moins constitué par une matière moins dense régie par d'autres lois.

Les facultés psychiques se développent, acquièrent une acuité extraordinaire, en raison du dégagement qui s'est produit de la partie astrale, anormale, hors de l'enveloppe corporelle, de la science opérée entre le médiateur plastique et le corps.

Pour employer le langage scientifique, la conscience a dépassé le plan matériel terrestre, constitué par les trois dimensions, et a pénétré jusqu'à la quatrième de l'Espace. En ces régions, la matière, à quelque sens de condensation qu'elle soit, même celle de notre sphère, c'est plus une barrière insurmontable, un arrêt pour l'être fantômal; le corps odique la traverse comme les raisons, il passe à travers les conglomérats, s'insinue dans les lieux clos à la façon de la lumiere qui passe au travers des vitres, car il passe et domine par ses propriétée les trois dimensions géométriques qui nous sont coutumières : la longueur, la largeur, la hauteur. Une nouvelle géométrie le met en possession de concepts et d'actes qui nous semblent aussi miraculeux que le fait de nous mouvoir en hauteur et profondeur le paraîtrait à des êtres ne possédant que la connaissance de la surface plane. Cette quatrième dimension dérive de la troisième par une projection tangentielle ouverte sur un espace que nos sens actuels ne peuvent concevoir, mais qui est naturellement dans son prolongement suivant l'axe cubique.

Le Destin ou Les Fils d'Hermès sont « à la mémoire des trois mages : Stanislas de Guaita, Saint-Yves d'Alveydre et Papus ». Le *Destin* est un roman ésotérique. Au-dessus du titre est la « Roue de Fortune ». Dans ce livre, il y a trois parties : 1° *L'Initiation ;* 2° *l'Ascèse* ; 3° *l'Adeptat.*

Première partie : *l'Initiation :* 1° Le Récipiendaire; 2° Le Sanctuaire ; 3° L'Incubation ; 4° La Pierre cubique ; 5° La Quintessence ; 6° L'Epreuve ; 7° Le Triomphe.

Deuxième Partie : 1° L'Equilibre ; 2° L'Hermès ; 3° La Roue de Fortune ; 4° La Force ; 5° Le Pendu ; 6° La Transmutation des Forces ; 7° L'Harmonie des Mixtes.

Troisième partie : *L'Adeptat* : 1° Le Diable ; 2° L'Ecroulement; 3° Les Etoiles ; 4° La Lune ; 5° Le Soleil ; 6° Le Jugement; 7° L'Anneau ; 8° L'Œuvre du Soleil.

« Il se transportait, par l'imagination, à la suite de l'astronome-poète et philosophe, sur les autres terres de l'Espace. Il évoquait le monde de Mars, plat, entrecoupé d'innombrables canaux tracés par le génie des habitants, couvert d'abondantes moissons rou-

geâtres ; celui de Vénus de hautes montagnes, au zéphir chaud et voluptueux, parsemé de vastes forêts étrangères, de fleurs énormes et grisantes au milieu desquelles s'étendaient nonchalamment les gracieuses Vénisiennes, nues, semblables à des nymphes qui folâtrent au bord des mares et des lacs où flottent des nénuphars jaunes et blancs, de larges iris bleus, où se dressent des roseaux frémissants et chanteurs ; puis il apercevait Jupiter, colosse des planètes de notre système, envahie par les immenses et épaisses nuées jaunes, brunes, marron, sombres, s'entr'ouvrant parfois sur un noyau qui formait une tache rougeâtre d'une étendue extraordinaire, monde éclairé par plusieurs lunes durant ses nuits, planète qu'éjouit un éternel printemps et au sein des splendeurs duquel volent, ravis et beaux d'une exprimable harmonie de formes, les heureux indigènes.

« Il se confortait en embrassant l'Œuvre, le Grand-Œuvre d'un regard recueilli et il repassait alors en son esprit les significations alchimiques des hiéroglyphes du Tarot condensant dans ses vingt-deux premières lames la mathématique des combinaisons et des compositions de la matière qui, sous la propulsion de la Roue, opère les changements de sa propre nature, dont la partie inférieure monte vers la supérieure, dont le fixe s'élève vers le volatil, tandis que le volatil descend vers le fixe, pour accomplir les miracles de la Chose Unique. »

I. C'est le Principe fécondateur, Père du Visible et de l'Invisible qu'il relie à son sein intarissable.

II. C'est la Substance réceptrice, la Mère féconde, la Vierge immaculée.

III. La Nature, source des générations, fruit des deux antécédents.

IV. La Forme, issue du feu interne ou de l'âme de chaque atome appelé à constituer les corps ou éléments par l'union ou la répartition des quatre Eléments : Feu, Air, Eau, Terre.

V. L'attraction des magnétismes, l'union des êtres.

VI. L'antagonisme des forces naturelles.

VII. L'équilibre des contraires résultant de ces mariages, de ces unions de polarité positive et négative.

VIII. Correspond à la répartition des atomes selon la justice de l'équilibre universel ou de l'harmonie des formes minérales et organiques.

IX. Au travail lent et minutieux de cette récitation perceptible dans les efforts de la Matière, ses luttes, ses tâtonnements prudents.

X. C'est le cycle formé par l'ordre incessant des évolutions, et des évolutions atomiques, de leur ségrégation et de leur désintégration.

XI. Représente la volonté et la force individuelle des atomes qui combattent, se heurtent, souffrent d'un sacrifice physique.

XII. C'est leur transformation.

XIII. Leur mort, les changements continuels qui les mènent à une vie supérieure, à des états de plus en plus conscients, à des renaissances dues à la transmutation des forces et à l'harmonie des mixtes, symbolisée par la lame XIV.

Le troisième septénaire décide l'action progressive propulsée par les quatorze premiers signes : XV, c'est la vie physique résultant de tout ce pandémonium microcosmique ; XVI, l'antagonisme des individualités, des ions, des électrons, des diverses familles ou groupes métalliques et organiques, qui amène les destructions des édifices par suite de l'équilibre matériel momentanément rompu. C'est la guerre, la lutte pour la vie, nécessaire, malgré ses maux, résultant de l'égoïsme, du bien personnel aveuglément poursuivi ; mais les forces divines, naturelles interviennent toujours ; XVII, l'étoile brille, e but est entrevu par les instincts de la matière vibrante, les forces occultes symbolisées par la lune ; XVIII, agissant dans les ennemis mêmes et à leur insu, pour ainsi dire, afin de laisser place au Soleil figuré par le nombre ; XIX, générateur de l'Or philosophique, des constructions fécondes, des corps innombrables, dont la situation implique une vraie renaissance opposée vigoureusement à la matière chaotique personnifiée par le O de l'arcane vingt et unième qui montre, sous l'image du Fou, l'aveuglement moral et le désordre physique. Enfin, l'Absolu, la réalisation du Grand-Œuvre, clôt la série des Arcanes chimiques, résumant le Monde harmonieux, la Synthèse parfaite, le Triomphe de l'Univers — de la Force ou de l'Esprit, parvenu au summum de la Connaissance incarnée, XXII.

A travers ces allégories se révèle le problème de la philosophie de la Nature, du Destin, de l'Alchimie minérale, religieuse et mystique : la Régénération du Cosmos et de l'Etre par la maîtrise de l'Arcane Suprême, de l'Agent magique grâce auquel

l'Initié s'identifie avec la Puissance infinie et éternelle du Monde.

JACQUES BRIEU.

LES JOURNAUX

De l'immoralité des prix littéraires (Comœdia, 13 décembre). — *On demande un Cinéma pour les grandes personnes* (L'Intransigeant, 21 décembre). — *Une enquête sur le « Poème en prose »* (Don Quichotte, 19 décembre et jours suivants).

D'un article de Rachilde, dans **Comœdia**, sur les prix littéraires, je veux retenir cette conclusion et cet aveu : « les prix littéraires sont une chose immorale... »

Concluons. Il y a deux auteurs désormais célèbres...pendant un an. (Voir l'article René Benjamin dans l'*Eclair*.) Et il en reste au moins dix sur le carreau... de l'indifférence générale (?)

Or, je vous le dis,en vérité, les prix littéraires sont une chose immorale... simplement parce qu'il y a beaucoup plus de gens de talent que de prix et surtout, par-dessus tout, parce que les juges *ne lisent pas* ou lisent mal... ou trop bien.

Et puis, qu'est-ce que c'est que cinq mille francs et un an de gloire? C'est bon pour les académiques, les pondérés, les résignés, ceux dont les académiciens n'ont pas peur !...

Ce qu'il nous faudrait... c'est beaucoup plus d'argent et toute la gloire.

On les aura.

Mais où se cache le livre qui synthétisera toute la gloire de notre époque : nos petits classificotiers n'en savent encore rien.

Mais être célèbre pendant un an, ce n'est pas à dédaigner, et il en reste quelque chose toute la vie. Et même un peu de lumineux phosphore demeure sur les noms de ceux qui ont failli avoir ce prix fabuleux ; les journaux, d'ailleurs,parlent abondamment de tous les candidats, et cela fait tout de même un peu de critique littéraire dans ces feuilles où d'ordinaire on ne s'intéresse guère qu'aux banquiers véreux ou aux hommes de génie qui ont traversé la Seine à la nage.

Ce que j'admire dans cette aventure un peu ridicule des prix de fin d'année, c'est la docilité du public à ne lire que le roman désigné par l'Aéropage du Café de Paris. Sa curiosité ne s'égare pas : il a confiance, et il sait, lui, qu'il ne peut y avoir qu'un seul chef-d'œuvre. Il lira donc *Nène* et M. Perrochon va devenir un des auteurs dont il apprend les noms aux élèves de sa petite classe.

Je ne sais si les prix littéraires sont une chose immorale. Même tombant à côté du vrai talent, cela n'aurait pas une excessive importance : le temps viendra qui remettra tout le puggle littéraire à sa place. Mais Rachilde a raison : il y a beaucoup plus de gens de talent que de prix. On peut se demander toutefois si le talent doit nécessairement aboutir à des prix, comme la bonne conduite au collège. N'y aurait-il pas une autre méthode pour avertir le public qu'un chef-d'œuvre vient de naître ; on n'écoute pas les critiques qui savent lire, et on se fie aux Cardinaux d'un Conclave où on soupe, mais où on ne lit guère. A cet âge d'académicien, en effet, on ne lit plus, on relit et on se relit.

§

Une nouvelle rubrique est entrée dans les journaux : la critique du Cinéma. Je lis donc dans l'**Intransigeant** qu'un film de M. Marcel L'Herbier, *L'Homme du large*, a été interdit par la censure, durant quelques jours, pour raison d'immoralité et qu'on a demandé à l'auteur de couper « deux jambes qui se frôlent et une main qui caresse un genou », de couper encore « un homme et une femme qui s'embrassent sur la bouche ».

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi ce qui est permis au théâtre devient immoral au Cinéma, et pourquoi on s'obstine à ne projeter sur l'écran que des niaiseries bien faites pour faire fuir à jamais les êtres un peu délicats. Et, en outre, il n'y a pas que des jeunes filles dans le monde, et je demande avec M. Benoît Lévy « qu'on nous donne des films que les grandes personnes puissent voir ». Je demande la liberté du Cinéma.

Ne se trouvera-t-il pas un homme de goût qui fondera « l'Œuvre » où le « Vieux Colombier » du Cinéma, où on nous montrera des films documentaires de voyages, purs de toute affabulation niaise, ou de vrais drames stylisés, selon une méthode encore à trouver, mais d'où l'immoralité du moralisme évangélique serait écartée.

Le Cinéma, tel qu'il nous est offert à l'heure actuelle, c'est à peu près comme si, dans tous les théâtres de Paris et même de toute la France, on jouait tous les jours la « Porteuse de pain » ou les « Deux Gosses ». Que le gros public continue à s'enivrer de la bêtise de « Tue-la-Mort », mais qu'on apprenne un peu à satisfaire toute les nuances de l'autre public : il y a la nuance Gymnase, Variétés, et même Comédie-Française, etc. Et la mu-

sique s'adapterait d'elle-même aux goûts et aux exigences variés des spectateurs.

§

Louis de Gonzague Frick, le *Proconsul* de **Don Quichotte**, vient d'ouvrir dans ce journal, où il tient un courrier littéraire de la plus sensible sincérité (ce sont les poètes qui sentent le plus vivement la beauté), une enquête sur les origines et le développement du poème en prose.

Je citerai la réponse de M. Jean Dorsenne (parue dans l'*Ere Nouvelle* et que reproduit le *Don Quichotte*), parce qu'elle résume et synthétise l'état actuel de la question :

Il est certain qu'une consultation s'impose à ce sujet. Le poème en prose est fort à la mode : chacun en parle et chacun, aujourd'hui, s'estime le créateur de ce genre cultivé déjà depuis des siècles. Il semble que ce soit une maladie de l'époque, de découvrir tous les jours le Pérou...

Le poème en prose est fort ancien : ce n'est pas une invention moderne. De ce que certains écrivains contemporains aient produit dans ce genre des chefs-d'œuvre, il ne s'ensuit pas qu'ils l'aient créé.

Une erreur assez répandue consiste à croire que la poésie implique nécessairement l'emploi du vers. Pour beaucoup de personnes est lyrique tout ce qui est écrit en phrases rimées plus ou moins cadencées. Elles se soucient peu des idées exprimées, des sentiments, des images...

.... La poésie n'est pas une question de forme ; on est poète, non parce qu'on s'exprime suivant une forme déterminée, mais par le souffle intérieur dont on est animé. Appellera-t-on poète M. Jean Rameau, parce qu'il use de l'alexandrin et de l'octosyllabe, et déniera-t-on cette qualité à M. Pierre Loti, par exemple ?

En réalité, ce terme de « poème en prose » est absolument impropre ; il y a des poèmes, un point c'est tout. La prose n'a rien à voir dans l'affaire. Il est certain que *Télémaque*, en maints passages, que les fables de Fénelon, que de nombreuses pages des *Martyrs* et des *Mémoires d'outre-tombe*, de Chateaubriand, sont d'admirables poèmes. Qu'ils soient en prose, cela n'importe guère...

Se rappelle-t-on le début du cinquième livre des *Martyrs*, avec cette admirable description d'un camp romain plongé dans le sommeil, et peut on trouver quelque chose de plus poétique ?

Sans doute, on a eu tendance, dans ces derniers temps, à croire que le poème en prose était un genre déterminé ayant quasiment ses règles fixes et développant une idée lyrique appropriée. Aloysius Bertrand avec son remarquable *Gaspard de la Nuit*, Charles Baudelaire avec

son *Spleen de Paris*, Mallarmé avec ses merveilleuses *Divagations*, ne contribuèrent pas peu à faire que le poème en prose devait être composé suivant un canon déterminé.

Mais si ces écrivains de génie ont adopté pour leurs œuvres un genre bref, il ne s'ensuit pas que tous les prétendus « poèmes en prose » devront être courts et sur le modèle des « fantaisies à la manière de Callot » ou des admirables pièces de Baudelaire. Les jeunes écrivains dadaïstes et cubistes ont, paraît-il, essayé de rénover le genre du « poème en prose ». Cela part de bonnes intentions, mais le poème en prose n'a pas besoin d'être rénové. Tant qu'il y aura des poètes, dirait M. de La Palisse, il y aura des poèmes, que ceux-ci soient versifiés ou non.

Quels sont les écrivains qui ont porté au plus haut degré le « poème en prose » ? Telle est la dernière question posée par le très distingué Proconsul. Nous avons déjà cité Fénelon, Chateaubriand et Pierre Loti ; nous avons déjà cité Baudelaire, Aloysius Bertrand et Mallarmé. N'oublions pas non plus cet étrange comte de Lautréamont, auteur des *Chants de Maldoror*, dont on a célébré récemment le cinquantenaire, et, de nos jours, Pierre Louys, Henri de Régnier, Saint-Pol-Roux, dont nous parlons par ailleurs, et quelques femmes qui semblent avoir été particulièrement attirées par la prose poétique, telles que Gérard d'Houville, Rita Hary avec le *Divin amour*, Philedès avec *la Faunesse*.

M. Jean Paulhan pense également qu'Aloysius Bertrand ne tient pas dans l'histoire du poème en prose une autre place que Chateaubriand, Voltaire ou La Bruyère. Et il ajoute :

Wilhelm Ténint, dont on sait l'influence sur Baudelaire, distinguait du vers intact le « vers brisé », ou vers de prose. Sainte-Beuve se préoccupe de fixer l'écart qui existe entre la poésie « chantée » et la parlée. Voilà, si l'on veut, des précurseurs. Plus tard apparaîtra la querelle du vers libre, à partir du poème en prose qui est ainsi, dès Baudelaire, le lieu de cette inquiétude. Il le demeure sans doute aujourd'hui (sauf qu'on lui fixe un cadre trop précis). puisqu'il est difficile de parler du poème en prose sans dire des choses ingénieuses, ou les plus graves qui soient.

M. Léon Deffoux nous apporte une précision sur ce que nous appelons, à l'heure actuelle, le poème en prose :

Les auteurs qui ont porté le poème en prose à son degré d'excellence : Lautréamont, en certains morceaux de *Maldoror ;* J.-K. Huysmans, celui du *Drageoir à épices ;* Remy de Gourmont, dans quelques-uns de ses *Epilogues*, etc., apparaissent tous plus ou moins redevables à l'auteur de *Gaspard de la Nuit*. Baudelaire lui-même écrit : « Je restais

bien loin de mon mystérieux et brillant modèle. » Or, Aloysius Bertrand s'est efforcé de nous renseigner sur les origines du poème en prose : il dit avoir cherché les moyens d'expression les plus analogues à ceux de l'aquafortiste ; l'art du poème en prose serait donc surtout visuel ; ses perspectives, ses dimensions, ses attributs seraient ceux qu'il emprunterait aux qualités physiques du sujet traité.

L'art du poème en prose serait donc surtout visuel. C'est ce qu'expose aussi M. Charles-André Gronas. Ses attributs ?

A mon avis « peindre », selon le dire de Philostrate Lemnien, qui voyait dans « l'oraison solue » une opportunité de peinture et d'imagerie, plus facile à produire dans une forme libérée du joug prosodique et pouvant utiliser fructueusement toutes les ressources des analogies pour faire jaillir du contact subtil des idées et des sons une symphonie d'imperceptibles correspondances.

Ses dimensions seraient limitées comme doit l'être le cadre étroit et ouvragé qui fait valoir une miniature ou une peinture de genre.

Je veux encore épingler ici cette réponse sage et claire de M. Benjamin Crémieux :

Il y a ceux qui ont fait ou qui font du poème en prose sans le savoir : Pascal dans sa *Nuit* (« Joie, joie, pleur de joie... ») ; La Bruyère dans certains « Portraits » ; Chateaubriand (« Pharamond, Pharamond, nous avons combattu avec l'épée... ») ; Renan (« le linceul de pourpre où dorment les dieux morts ») ; cent autres encore.

Il y a ceux qui en ont fait ou en font en le sachant. Le premier fut, je crois bien, Aloysius Bertrand. D'où lui en vint l'idée ? Sans doute de la lecture en traduction d'Ossian et des *Ballades allemandes* du « Sturm und Drang », en particulier de Gœthe.

Bertrand réalisa dans la perfection le poème en prose à sujet non personnels, pittoresques, évocateurs. Baudelaire donna la théorie du poème en prose introspectif, mais ses poèmes en prose me semblent la partie la plus faible de toute son œuvre. Mallarmé excella dans le genre que Baudelaire avait défini. Relisez *la Pipe* et vous m'en reparlerez.

Depuis, l'on a refait du *Gaspard de la Nuit* ou du Mallarmé. Le seul qui ait apporté quelque chose d'autre et de plus, c'est Max Jacob. Mais son *Cinématoma*, qui sort du *Cornet à Dés*, déborde le cadre du poème en prose et multiplie les univers imaginaires, où il nous situe de force sans jamais nous aider à y accéder.

Il n'y a plus de genres littéraires, depuis la mort de Brunetière et la naissance du vers libre. Le poème en prose n'existe donc pas plus que, par exemple, le roman.

Pourtant, il est actuellement un pays où toute la jeune littérature ne

fait plus que du poème en prose, c'est l'Italie du Papini des *Giorni di Festa*, du Cardarelli des *Viaggi nel Tempo*, du Cecchi des *Pesci Rossi*. Cette Italie-là mérite une longue étude, mais n'ai-je pas débordé déjà les limites du *compendium* réclamé par édit proconsulaire ?

Que pourrait-on ajouter à ces petits articles lumineux, qui permettent seulement de conclure que le poème en prose, en tant que genre littéraire, se différencie de la prose poétique par le cadre que le poète lui impose? Le poème en prose est synthétique comme le sonnet. Il est isolé comme une pierre précieuse enchâssée dans les griffes d'or d'une bague. Les griffes d'or sont la forme du poème ; l'image, l'émotion, le sentiment exprimés sont la pierre symbolique qu'elles enserrent et dont elles précisent la pureté et la valeur unique.

Le poème en prose est peut-être la forme suprême de la poésie, dégagée du mètre et de la rime ; car il épouse tous les mouvements de la sensibilité humaine ; il est, avec toutes ses modulations, la musique même d'une voix qu'on écoute. C'est de l'émotion intellectualisée et cristallisée selon la forme même de notre être unique.

R. DE BURY.

ART

Exposition de la Société de la Gravure originale en couleurs, galerie Georges Petit. — Exposition des Tout-Petits, galerie Georges Petit. — Exposition de l'Art intime, galerie Marcel Bernheim. — Exposition de la Cimaise, galerie Devambez. — Exposition d'un Groupe, galerie Bernheim jeune. — Exposition de dessins et d'aquarelles de M. Picart Le Doux, galerie Druet. — Exposition de M. André Boll, Studio Moderne. — Exposition de Mme Madge Oliver, MM. Louis Audibert, Georges Morin, galerie Druet.

BIBLIOGRAPHIE : Vittorio Pica, Attraverso gli Albi e Cartelle (Séria IV), Instituto italiano d'arti grafiche, Bergame.

La *Fumée du Bateau*, la *Petite Plage*, la *Place de la Revolte* compteront, je crois, parmi les plus belles eaux-fortes en couleurs de Raffaelli. Ce n'est point que les dix-sept autres planches qui voisinent avec celle-ci à l'**Exposition de la gravure originale en couleurs** ne soient marquées de charme et de puissance, tel ce prodigieux déchiffrage du boulevard des Italiens saisi en pleine cohue, en pleine mêlée de branches, de piétons et de voitures rapides ; tel (rappel des premières œuvres de Raffaelli) le *Grand-Père*, évocation par la ligne de toute la mentalité du personnage, mais il semble que les trois pièces dont nous avons d'abord

énoncé les titres résument d'une façon très complète les moyens de cet art de vérité, cette force de tout dire en sa place et en son plan, de donner la transcription absolue du sujet, de son atmosphère et sa marge de rêverie, par la force du dessin, par l'ampleur ou la ténuité du trait. Autour de Raffaelli, Luigini et ses pages de beau relief, de notation savante de l'atmosphère, ses oppositions de robustesse et de délicatesse presque d'aquarelle ; les *Haleurs* sont une belle page. M. Boutet de Monvel archaïse très agréablement, et sa planche : les *Visites*, est d'une amusante intimité. M. Georges Bruyer atteint au caractère ; ses silhouettes sont fortement tracées ; cette recherche du vrai, en même temps que de l'allure décorative est très curieuse chez cet artiste. Il y a beaucoup d'habileté chez M. Celos, chez M. Charlet, fidèle à ses notations de la vie flamande ou hollandaise, chez M. Gatier, qui débrouille très habilement une vision des *Courses*, chez M. Labroude, chez Mme Marie Gautier, dont l'art est fin et ornemental, chez M. Marcel Clément. La *Porte-bleue* de M. Opsomer est une jolie page bien nuancée. M. de Latenay sait imprégner de poésie les aspects de nature qu'il traite non sans ampleur. Ouvré expose les deux beaux portraits de Paul Bourget et de Maurice Barrès, admirés au Salon d'Automne.

§

A l'exposition des **Tout-Petits** les esquisses voisinent avec les miniatures ; sans doute arrivera-t-on assez vite à y faire figurer des portraits-médaillons où des paysages pour chatons de bague. De cette lutte et cette émulation vers la menuité et aussi vers l'afféterie dégageons le petit panneau de M. Taquoy, artiste solide et sûr, qui s'en tire par l'humour et inscrit sur de très petites surfaces des cavaleries humoristiques et des paysages doués d'accent et de vie.

§

A l'**Art intime**, galerie Marcel Bernheim, peinture, sculpture, art décoratif se font valoir. Deux esquisses de Jaulmes, d'élégance souple et de parfum classique, des portraits de Synave, spirituels, de ton très moderne, de l'heure même, d'une jolie subtilité, des toiles de René Juste avec leurs harmonies toujours distinguées, quelquefois solides, des nus de M. Fougerat, de ligne captivante très poussée, finis avec une patiente tendresse, des statuettes de style ample de M. Halou, des bas-reliefs et une statuette d'élé-

gance sobre et vraie de Mlle Anna Bass, des statuettes polychrome de M. Leyritz, d'une coquetterie de bon aloi. Dans des vitrines, Mlle Mary Morin, M. Argy-Rousseau, M. Marcel Goupy maintiennent leur renom de décorateurs. Des boîtes de M. et Mme Louis Morin sont rehaussées d'harmonieux dessins ou de fines arabesques.

§

A la **Cimaise** une salle Chahine (pastels et dessins); c'est Venise qui en fournit les motifs ; parmi quelques visions fines et détaillées de monuments choisis parmi ceux qui ne sont point toujours cernés de chevalets, quelques évocations de la vie vénitienne. C'est toujours une surprise et heureuse de voir un artiste qui s'aperçoit que parmi les pierres de Venise des êtres humains respirent et qu'ils ont gardé quelque caractère. Voici donc des filles du peuple avec le châle à longs effilés (les têtes sont spirituelles et douces), des commères qui agitent de graves problèmes ou chuchotent avec des médisances à l'orée d'une ruelle ; de la vie courante agilement notée.

M. Sandoz est un sculpteur curieux, très épris de pittoresque et sachant le dégager. C'est un de nos bons animaliers, dans une ligne parfois humoristique (ainsi Bugatti orientait sa recherche). M. Sandoz trouve souvent cette particularité de l'animal dans l'observation patiente de ses mouvements et fige dans la pierre, le métal ou la céramique des instantanés de la vérité des êtres. Il a du style et sait douer de calme les lignes, comme dans sa statue de femme en marbre noir, et il se plaît quand il a fixé un mouvement exceptionnel de sa faune à l'inscrire dans une matière rare ou à couvrir son bronze de curieuses patines. Paul-Emile Colin cherche des synthèses et rend des instants de la nature avec une singulière majesté. C'est une des tentatives actuellement les plus discutées. L'artiste, justement célèbre comme graveur sur bois, n'a point encore rencontré comme peintre tout l'assentiment auquel il a droit, et n'en est point peut-être encore au point culminant de sa recherche. Tout dire en une ligne générale, entourer des personnages fixés comme sur des médailles de tout le bruissement coloré de l'atmosphère n'est point chose facile, et le paysage devait en arriver à cette ambition et à ce mode de transcription. La toile qui s'appelle *Lune et Soleil couchant* est une remarquable réalisation.

M. David Nillet donne de beaux intérieurs d'église, du soleil versé par des vitraux sur des robes rouges d'enfants de chœur. M. de Hérain expose une belle série sur les Baux, types saisis avec relief, décor bien vu, et des portraits d'un dessin serré, ceux notamment de Pierre Mille et d'André Rivoire qui sont de jolies pages. M. Polat a des pastels intéressants et de belles eaux-fortes. Citons encore des pages harmonieusement coloriées de M. Marret, de vigoureux portraits de M. Fornerod, d'amusantes variations de M. Jean-Gabriel Domergue, des paysages fins et surtout une jolie étude de femmes dans un jardin, d'un art très sensible, de M. Marcel Bain, les belles eaux-fortes de M. Jacques Beurdeley, des pages du midi provençal, claires et veloutées, de M. Du Gardier, des notations délicates de M. Fernand Maillaud, des toiles d'un sentiment très fin de M. Lucien Lièvre. M. Jaulmes, dans quatre panneaux décoratifs, les *Sports des saisons*, reprend un des thèmes de la peinture au XVIIIe siècle et le traite en décor moderne, de façon très personnelle et d'un goût neuf.

§

Sous cette étiquette : **Un groupe**, Mlle Charmy, MM. Asselin, Bouche, Heuzé, Mainssieux exposent ensemble chez Bernheim-Jeune. Leur lien est surtout la curiosité d'effets nouveaux et une grande honnêteté dans leur technique. Leur exposition est d'un haut intérêt. Asselin est un des meilleurs portraitistes de cette heure. Ce n'est point qu'il se soit spécialisé dans le portrait, et il est probable que sa curiosité générale de toute la vie l'empêchera de se spécialiser jamais, mais, chaque fois qu'il expose un portrait, il frappe par sa forte simplicité, sa mise en page nette et heureuse, la vie sans déformation de l'effigie et il crée de la vie. C'est d'un bel art sans surcharge. Un portrait d'homme familier, d'une sobriété qui serait sévère, si la face ne s'éclairait très joliment, une étude de femme dans les fleurs apportent la certitude de son grand talent.

M. Bouche est un théoricien qu'on a toujours grand plaisir à lire. Il énonce sur son art les idées les plus justes. De hautes préoccupations le guident dans une recherche sincère qui n'a pas encore donné tout son résultat. La joie de la couleur est entièrement exilée de ces paysages et de ces visions de mouvements, saisis en âpre pays, mais ces toiles ont du caractère et de la personnalité.

Un portrait de femme en rose affirme chez Mlle Charmy une sensibilité et une sorte de verve heureuse que ne démentent point ses fleurs. M. Heuzé est un bel artiste de tempérament vigoureux. M. Mainssieux a d'excellentes toiles dont un paysage de Cagnes très solide et bien planté dans l'atmosphère. Son *palmier* pousse auprès d'une route où il fait incontestablement chaud. Une lourdeur se déverse de ses ciels. M. Mainssieux n'a point placé de figures dans cette série (il excelle pourtant à les modeler), mais ces pages descriptives contribueront à affermir sa croissante réputation.

§

M. **Picart le Doux** expose chez Druet une série d'aquarelles lumineuses, notations de paysages, d'agglomérats de maisons sous la lumière près de nappes de feuillages, indiqués dans leur masses et leur direction. Des portraits affirment une rare distinctinction esthétique et la force de son dessin. Ce sont de belles effigies très vivantes et très puissantes. Il y a là un don très persuasif et la manifestation d'une belle sensibilité très dirigée, parfois un peu contenue.

§

M. **André Boll** est un jeune artiste fécond en idées décoratives, ingénieuses. Son exposition contient de jolies notes de paysage prises au terroir coloré de Collioure, des pages notées pour encadrer avec souplesse des scènes shakespeariennes (*les Gentilshommes de Vérone*), en un bon parti pris de toiles de fond sans accessoires gênants ; des papiers peints très ingénieux, d'une jolie recherche, très en cadre, convient la branche, la fleur, le personnage humain, le décor exotique à créer des ensembles d'une couleur gaie, aux détails de jolie ligne. Des bonshommes d'or reçoivent des paillettes d'or, flocons de neige, de rêve ou illusions d'étoiles dans une nuit d'ébène. C'est une spirituelle évocation du noctambulisme, en décor pour le *Cabaret des noctambules*.

M. André Boll excelle à saisir le point de fantaisie nécessaire à l'art décoratif dans ses emplois usuels. Il y fait preuve d'à-propos et de talent.

§

Galerie Druet, une série d'évocation du Midi provençal signées **Madge Oliver, Louis Audibert, Charles Morin**, technique impressionnante très variée et fine chez Mme Madge Oliver,

curieuse et mouvementée chez M. Charles Morin, douée de solidité et d'harmonie chez M. Audibert, dont les paysages de Cassis figurent en belle et juste lumière selon la variété de l'atmosphère du midi, avec le jeu des fonds gris qui parfois se décèlent en son ensoleillement. La maison provençale avec son mûrier devant la façade argentée de soleil, des barques rouges, à l'éclat vif, près des quais aux maisons roses trouvent en M. Audibert un bon interprète.

§

Vittorio Pica publie le tome IV de son *Attraverso gli Albi et le Cartelle* (Sensazioni d'arte) recueil d'articles très documentés, fortement écrits et étayés d'une belle démonstration illustrée. Vittorio Pica est un des critiques qui ont le mieux tenu l'Italie au courant de notre art, non seulement plastique, mais littéraire. Il a répandu là-bas toutes les bonnes nouvelles de Paris, toujours avec esprit, et avec talent. Sa pénétration est grande et son information sûre. Le présent volume contient d'ingénieux chapitres, tels celui qui, à propos de dessins d'hommes de lettres, juxtapose les beaux dessins fougueux de Victor Hugo, ses burgs abrupts, des taches d'encre orchestrées, et les pochades curieuses et modernistes de Jules de Goncourt. Une bonne étude sur André Rouveyre en signale bien la force et l'amertume de caricaturiste, la joyeuse férocité et la possibilité de traduire, quand il le veut, la grâce de la ligne féminine. Un article sur Mariano Fortuny rappelle qu'avant de se gâcher d'afféterie détaillée, Fortuny grava dans la manière de Goya et apporta du Maroc des pages simples et attrayantes ; un article sur les illustrateurs russes donne une idée exacte d'artistes aussi curieux que Benois, Bakst, Somoff. Le style d'Henry de Groux dans ses images de la guerre mondiale, l'art pénétrant et divers d'Emile Bernard dans ses commentaires dessinés de Villon et de Baudelaire sont analysés avec finesse.

GUSTAVE KAHN.

LINGUISTIQUE

Nous recevons la lettre suivante :

M. Esnault, au cours de sa critique de mon ouvrage sur « **Le langage populaire** », écrit dans le *Mercure de France* que ma grammaire, qu'il qualifie de futuriste, « n'est pas présentée sans un réel

talent »; il lui reconnaît les qualités de « clarté, d'équilibre des parties, de finesse de nombreuses vues de détail ». Il assure qu'« il y a des trésors de vérité et des voluptés de justesse à travers tout le livre ». De cela je remercie bien vivement M. Esnault.

Après avoir ainsi marqué les qualités de mon *Langage Populaire*, M. Esnault m'accuse d'un grand nombre d'erreurs, transpositions et confusions. Quelques erreurs, d'ailleurs fort rares et inévitables dans un tel travail, font partie de la famille des *errata* et le lecteur les a rectifiées de lui-même. Mais, 1° M. Esnault m'accuse d'erreur sur certains points, matière — peut-être — à controverse, mais non à condamnation, dogmatiquement et sans preuves, quelle que soit l'opinion personnelle de M. Esnault ; 2° M. Esnault disserte longuement sur des idées et des textes qu'il a, je ne sais comment, vus dans mon ouvrage, car ils n'y sont point ; 3° M. Esnault m'accusant d'erreurs en commet lui-même.

Enfin il me prête — au point de vue linguistique — des sentiments bolchéviques qui sont une véritable surprise pour mes lecteurs, pour les critiques qui ont déjà étudié mon livre et pour moi-même.

Aussi viens-je, Monsieur le Directeur, vous demander de bien vouloir accueillir ma réponse, afin que je puisse réfuter des allégations inexactes et des assertions erronées.

I. — Pour la première catégorie des critiques de M. Esnault j'argumenterai le moins possible, ne voulant pas abuser de l'hospitalité du *Mercure*. Mais il me faut cependant développer certains points. — M. Esnault me reproche de confondre phonétique, morphologie et sémantique. Je n'ai point confondu, mais fondu en un seul chapitre des matières ne relevant pas directement de mon sujet, mais dont je devais dire quelques mots. M. Esnault place après *moindre effort*, *confusion par analogie*, *comparaison imagée*, expressions que j'ai employées, des points d'interrogation. Or les significations de ces expressions sont connues de tous ; de plus, elles sont claires à la fois pour le technicien et pour le public. La syntaxe, dit M. Esnault, est « dispersée » dans mon ouvrage et « il y manque le principal : les propositions subordonnées ». Or la syntaxe dans une étude telle que mon *Langage Populaire* doit être dispersée à travers les parties du discours, si je veux éviter de me répéter. Et il est plus clair et il est plus net de classer avec chaque partie du discours ce qui la concerne, en syntaxe comme en grammaire. Quant à la proposition subordonnée, elle ne varie pas essentiellement du français au langage populaire. Il n'y a donc pas lieu de lui faire une place à part, une fois notées les variations de sortes diverses propres au pronom relatif et à la conjonction. J'aurais dû, assure M. Esnault, classer les formes *domoi*, *chépa* (donne-moi, je ne sais pas) à la Prononciation et n'en point parler au Verbe. Oui, mais tout se

peut classer à la Prononciation, chaque mot, chaque forme, étant la prononciation, à un moment donné, de formes plus anciennes. Et les formes que je cite ici sont comparables — de loin, il est vrai — aux formes anglaises *don't, shan't, won't, ain't,* etc... M. Esnault ne croit pas à la crise du futur, que j'ai notée. Sans discuter ici si l'origine du futur en deux morceaux est, comme il l'affirme, de l'Ouest et de l'Est, j'affirme, moi, qu'on peut l'entendre couramment à Paris dans une certaine classe. Je ne vois pas pourquoi, à ce propos, M. Esnault marque d'un point d'interrogation les termes *futur germanique* et *futur slave.* M. Esnault n'est pas sans connaître les formes : I shall read, ich werde lesen, ia boudou tchitati. Il est donc indiqué que je fasse la comparaison avec ces futurs lorsque j'entends le nôtre si souvent se scinder en deux parties : un indicatif à tournure d'auxiliaire et l'infinitif.

Je laisse de côté une bonne part des critiques de M. Esnault : il serait trop long de répondre à toutes. Mais en voici une qui m'arrête... J'ai écrit : « Le peuple de France a créé le français ; il l'a fait, il l'a enfanté en ce qu'il a de véritablement français, il l'a mené jusqu'à nos jours au point où nous l'entendons aujourd'hui ; et les écrivains et les savants... n'ont fait que marcher à sa suite. » M. Esnault proteste : « Le peuple de France n'a rien *mené* du tout ; il a eu des meneurs. » C'est M. Esnault qui dit cela, qu'on le sache ! — c'est M. Esnault : « *Le peuple de France n'a rien mené du tout.* »

II. — Si les droits de la critique sont absolus lorsque, à tort ou à raison, elle déclare faux, mauvais, hérétique, outrecuidant, sacrilège et funeste ce qui ne lui plaît pas, elle ne doit point rendre son jugement sur des textes mal lus, ou mal compris, ou encore qui n'existent pas, et faire dire et penser à l'auteur, jugé et condamné, ce qu'il n'a ni exprimé, ni rêvé d'exprimer. Ainsi, j'ai pris pour marquer le langage populaire le signe d'abréviation « LP » en majuscules, et, pour le français académique, le signe « fr. » « M. Esnault voit dans cette notation une façon de mépris pour le français : « Vous voyez d'ailleurs que le *fr.* n'a pas droit aux initiales majuscules. » Je répondrai seulement que M. Esnault est le seul à m'avoir prêté cette pensée et que si j'ai mis des majuscules pour le langage populaire, c'est parce que c'est là le sujet que je traite... « Tant plus (le langage populaire) est mauvais sujet », dit M. Esnault, prétendant que telle est ma thèse, « tant plus il a d'avenir, et cela pour le plus grand bonheur de la poésie et de l'éloquence, et du savoir-vivre, et de la logique. » Poésie, oui, mais pas au point de vue où se place M. Esnault (« mauvais sujet ») et avec beaucoup de réserves. Je n'ai pas à développer cette question maintenant, quoi que j'en pense. Mais, pour ce qui est de l'éloquence et du savoir-vivre, je n'ai point dit qu'il y eût supériorité du langage populaire sur le français correct. (Je n'ai as dit non plus qu'il y eût infériorité.) Pour la logique, je ne vois

pas bien ce que veut dire M. Esnault. Toutes les langues sont logiques. Mais j'ai parlé de clarté. Le langage populaire parisien parlé est, en quelques occasions, plus clair que le français correct parlé. (« Celle qui l'aime » prononcé *celle qui ll'aime*, tandis que « celle qu'il aime » est prononcé comme en français.) L'inverse se produit également et j'ai noté des cas où le français parlé est plus clair que le langage populaire...

D'autre part, M. Esnault est passé sans remarquer que dans mon texte abondent les *peut-être, il se peut, probablement, possible*, etc. : les *il semble, il paraît*, etc. ; les conditionnels ; le doute et les alternatives non résolues. Ces formes et ces termes y sont si nombreux que, malgré mes efforts pour ne pas les laisser trop visibles, il est bien surprenant que M. Esnault ne les ait pas vus et qu'il prenne si souvent les interrogations que je pose sur le présent et sur l'avenir pour des affirmations et des prophéties. Je cite mon texte : «... Le français de l'avenir sera selon toute probabilité fort différent du français d'aujourd'hui. Et rien ne prouve que cette modification ne doive pas être heureuse. Peut-être le français populaire actuel donnera-t-il naissance à une langue encore plus belle...; le langage futur sera peut-être plus fertile et plus sonore que celui que nous parlons... »

M. Esnault écrit : « P. 39, 124. Je ne vois pas davantage que le LP confonde les sens du futur et du conditionnel : on refuse en disant *Tu voudrais pas !* jamais *voudras* ». Je maintiens que la confusion phonétique et orthographique de *ai* at *ais* dans *je voudrai* et *je voudrais* entraîne une confusion de sens. Mais, page 124 : « Pour les autres personnes du futur et du conditionnel *tu aimeras, tu aimerais, il aimera, il aimerait*... etc., la différence entre le futur et le conditionnel étant trop marquée, il n'y a point de confusion dans le son. » Pourquoi donc M. Esnault me reproche-t-il d'avoir dit que le peuple confond *tu voudrais* et *tu voudras*, alors que j'ai dit le contraire ?

M. Esnault écrit : « M. Bauche établit un lexique du LP., d'où sont exclus et l'argot des malfaiteurs (sauf oublis de provenance, comme de juste) et la foule des expressions propres à chaque corporation. » Qu'il se reporte à mon texte. Page 20 : «... L'argot des malfaiteurs, l'argot des prisons, entre pour une part importante dans la formation du langage populaire... Le Dictionnaire contiendra donc tous les termes d'argot usuel, à l'exception de ceux qui ne sont pas usuels. » Et que vient faire ici « l'oubli de provenance » ? Nulle part je ne note la provenance des mots actuellement employés par le peuple de Paris — ce n'est pas mon sujet, c'en est un autre — et lorsque je mets après un mot du lexique la notation *arg.* (argot), c'est pour marquer que celui qui l'emploie sait que c'est de l'argot et l'emploie comme tel, avec une sorte d'affectation. — Le mot *fourguer*, que M. Esnault aurait

voulu trouver dans mon lexique, n'est pas usuel dans le peuple ; je ne vois donc nulle raison de le mentionner. — « Théâtre et jeux, néant », regrette M. Esnault. L'argot technique n'est pas mon sujet, je l'ai marqué dans mon introduction. Que ne me reproche-t-il de n'avoir pas mêlé les argots anciens et modernes, les termes de métier et le langage des Poilus ? Mon étude alors ne serait pas développée seulement en 288 pages, ce qui choque M. Esnault, mais bien en dix mille et n'aurait été qu'un inextricable fouillis... Que dirai-je encore ? D'après M. Esnault j'aurais écrit que *mair'rie* est un prononcé de « mairie » et non pas une prononciation due à la forme *marerie* faite comme « épicerie », *pharmacerie*. Qu'on ouvre mon livre à la page 79 !

Et ainsi de suite et ainsi de suite... Mais je dois abréger. Passons à des questions plus importantes. — Je me « contente », dit de moi M. Esnault, « de prendre le contrepied de ces bouquins vieillots qui pestaient et édictaient : *Ne dites pas. Dites* ». Ma « nouveauté » serait celle-ci, d'après lui : « Dites *une sornambule*... Dites : *C'est pas malheureux que note peau il est imperméabe pàssque les capotes il l'est pas.* » Que répondrai-je ? C'est faux — simplement ! Nulle part chez moi M. Esnault n'a pu trouver cette idée, même sous forme de conseil. Il l'aura donc inventée. Je n'ai pas plus conseillé de dire *une sornambule*, etc., que je n'ai conseillé d'employer les mots grossiers ou obscènes qui figurent dans la grammaire-syntaxe, pages 24, 152, 153, 154, 155 et dans le dictionnaire... — D'après M. Esnault, j'affirme « l'identité du langage populaire de Paris et du langage populaire de la France entière ». Ma réponse est mon texte (page 16) : «... Le langage populaire parisien qui est aujourd'hui en réalité et — à quelques nuances près — en généralité le langage populaire de tous les Français, de ceux, du moins, qui parlent naturellement le français et non quelque patois de langue d'oïl, de langue d'oc ou germanique, ou telle langue inférieure comme le basque ou le breton... » Cela et l' « identité », ça fait deux !! Mais je maintiens que le peuple de province, dès qu'il s'est débarrassé de ses provincialismes de langage, prononciation, accent et tournures, prend naturellement le français populaire de Paris, tandis que le Provincial instruit s'efforce de prendre le parisien des classes dites supérieures.

III. — M'accusant d'erreurs, M. Esnault en commet d'étranges. En voici quelques-unes.

Bécane, dit-il, ne signifie pas « bicyclette » mais machine » ; *se mélanger*, « faire l'amour (tout cru) » et non « se mêler à » (fréquenter, se lier avec) ; oubli de la place de *pas* dans *dérangez-vous pas*, comme si, dans le *dérangez-vous pas* populaire, *pas* ne se trouvait point à la même place que dans le *ne vous dérangez pas* français ; *il a sagi*, que j'aurais oublié comme forme usuelle d'une certaine catégorie de verbes, tandis qu'on dit réellement *il s'a agi*, etc., etc..

Enfin M. Esnault m'attaque au sujet de « l'idée que les langues engendrent les littératures ». D'abord il me fait dire, selon son système, plus que j'en ai dit. Mais je n'aurais pas à répondre là-dessus si la critique n'était présentée en des termes... exagérés. J'ai, d'après M. Esnault, rendu un « édit grammatico-bolchévique » dans un « style de 1er mai » ; je « signifie poliment au français » son « arrêt de mort » et je suis de ceux, sans doute, qui prennent plaisir à « pétroler ». Que me voilà donc terrible!... Je garde ces douceurs pour la fin, bien qu'elles appartiennent à la catégorie des dires de M. Esnault qui montrent qu'il a fait la critique de mon travail sans le lire consciencieusement. — A la forme je ne répondrai pas. — Pour le fond, que ceux qui tiennent à savoir toute ma pensée lisent mon *Langage Populaire*. Ils y verront que je n'ai nullement décrété la mort de la langue qui est la mienne, et que j'admire et que j'aime... Cette langue se transformera. Tout se transforme. Et je ne veux pas croire que la langue française de l'avenir — faite évidemment pour une large part de la langue populaire actuelle — ne doive pas être aussi belle que la langue française d'aujourd'hui. Espérons même qu'elle sera plus belle encore ; espérons-le, si nous ne bornons point nos espoirs nationaux à notre destinée individuelle. Et si nous avons une telle espérance, ce n'est pas par une immobilité stérile ou une réaction inutile — toutes deux mortelles — qu'elle se réalisera. Mais, devant le divorce qui se fait entre la langue littéraire et la langue parlée, nous devons étudier l'une et l'autre à fond, nous devons essayer de les empêcher de perdre le contact, de diverger de plus en plus, peut-être même un jour de s'opposer l'une à l'autre... Unis, leurs destins sont immenses.

HENRI BAUCHE.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Le nouveau ministère. — L'abbé Moeller et Durendal. — Charles de Sprimont. — Jules Bordet et le Prix Nobel. — Les Conférences de Paul Fort en Belgique. — Pierre Mille à Bruxelles. — Le Théâtre du Parc. — Deux premières à la Monnaie. — Les Concerts. — Les livres : André Baillon : *Moi... quelque part*, La Soupente, Bruxelles. — Noël Ruet : *Le Beau Pays*, Bénard, Liége. — Joséphin Milbauer : *Paroles pour les Petits Bergers*. — Paul Gérardy : *Quatorze extraits du Bestiaire d'Hortensius*, Collection Pamphila. — Memento.

En 1889, le chef de la droite parlementaire, M. Ch. Woeste, interpellait le gouvernement à propos d'un subside sollicité par quelques écrivains, pour la publication d'une Anthologie des Prosateurs belges.

« Nous possédons, disait-il, une petite école qui s'appelle la *Jeune Belgique*. Elle use, certes, de son droit en essayant de convertir le public à ses idées. Mais il est certain qu'elle est très

exclusive. C'est, en quelque sorte, une école d'admiration mutuelle.» Et, avec la collaboration de quelques députés oubliés, il criblait de brocards Verhaeren, Rodenbach, Eekhoud, Giraud et Gilkin, qui affirmaient déjà leur jeune gloire.

En 1920, au soir de sa vie, le même M. Woeste s'est vu contraint de patronner un **ministère** qui compte dans ses rangs trois fils spirituels de *la Jeune Belgique* et de *la Wallonie :* M. Carton de Viart, premier ministre, M. Jules Destrée, ministre des Sciences et des Arts, et M. Xavier Neujean, ministre des Chemins de fer.

M. Carton de Wiart a mené de pair une éclatante carrière politique et une honorable carrière littéraire. Avocat, député de Bruxelles, ministre de la Justice dans le cabinet de la guerre, premier ministre enfin, il a signé outre *les Contes hétéroclites*, *la Cité Ardente* et *les Vertus bourgeoises* qui célèbrent, en un style souple et vibrant, les fastes de l'histoire de Belgique. Ces divers ouvrages lui ont valu le prix triennal de littérature et un fauteuil à la récente Académie.

J'ai déjà eu l'occasion de parler ici du prosateur raffiné et du puissant tribun qu'est M. Jules Destrée, député de Charleroi.

Quant à M. Xavier Neujean, s'il a sacrifié de bonne heure à la politique les velléités littéraires de son adolescence, il n'en est pas moins resté un lettré averti qui garde de la *Wallonie* et de *l'Art Moderne*, où il publia mainte page charmante, le souvenir le plus tendrement mélancolique.

Wallon de Liége, il apporte au ministère l'appoint d'un esprit clair et d'une ardente francophilie.

Au cours de la crise ministérielle qu'il avait été chargé de résoudre et qu'il dénoua, du reste, avec une rare habileté, M. Carton de Wiart eut l'élégance de négliger pendant une journée les soucis de sa mission, pour venir rendre hommage, dans un lointain cimetière de banlieue, à la mémoire de son ami, **l'Abbé Henry Moeller**, Directeur de « **Durendal** », revue catholique de littérature et d'art.

Durendal fut l'œuvre et la vie de ce prêtre enthousiaste et modeste. Elle mourut à la déclaration de guerre et il ne lui survécut guère.

Prodigue d'encouragements et de rappels, il avait su grouper autour de sa revue une pléiade de collaborateurs, subjugués par

a bonhomie et son zèle d'apôtre : Huysmans, Mithouard, Claudel furent de *Durendal*, comme Séverin, Thomas Braun, Virrès, Demade, Carton de Wiart et ce beau poète trop ignoré, **Charles de Sprimont**, de qui l'abbé Moeller fit paraître un recueil posthume, *La Rose et l'Epée*, où l'on trouve des strophes somptueusement nostalgiques que négligent, avec une déconcertante unanimité, toutes les anthologies.

A l'heure où M. Carton de Wiart parlait devant la tombe de M. l'abbé Moeller, les journaux proclamaient avec fracas la gloire brusquement révélée du **Docteur Jules Bordet**, lauréat du prix Nobel.

Jusqu'à hier, Jules Bordet n'était connu que de quelques savants. Aujourd'hui, tous les milieux se le disputent. Il est vrai que Bordet, cantonné dans son laboratoire, s'était astreint à une rigoureuse discipline qui lui faisait dédaigner les rumeurs et les curiosités du dehors.

Nourri de science française, — il travailla pendant sept ans aux côtés de Roux et de Metchnikoff à l'Institut Pasteur de Paris, — Bordet a poursuivi des recherches sur l'immunité qui lui valent aujourd'hui une éclatante consécration, dans un modeste cabinet d'études dont le décor dérisoire déconcerterait les savants d'outre-Rhin, épris d'appareils compliqués et de fastueuses installations.

Une pipette, deux tubes à réactifs et un cerveau lucide ont suffi à Bordet pour dépister les mystères de l'immunité et les appliquer au progrès de la science.

Les cérémonies officielles organisées en son honneur devaient nécessairement se clôturer par un banquet. Le laurier de la gloire ne verdoie jamais mieux, en Belgique, qu'entre la poire et le fromage. Grâce à MM. Grojean et Grégoire, directeurs du *Flambeau*, Jules Bordet eut donc son banquet qui fut, comme bien l'on pense, le théâtre d'enthousiastes joutes oratoires.

A son arrivée en Belgique, Paul Fort ne pouvait manquer d'échapper à cette coutume nationale et, pour inaugurer sa tournée de **Conférences sur le Symbolisme et le Théâtre d'Art**, le Prince des Poètes fut contraint de prendre place à la table du *Thyrse*, d'où il lui fut loisible de contempler ses féaux sujets, heureux de lui rendre hommage et de boire à son libre génie.

Léopold Rosy le salua au nom des écrivains belges, Albert Mockel au nom de ses amis, et Paul Fort, pour qui la vie est une ballade éternelle, répondit par un de ses poèmes alertes et nuancées à la gloire de la Belgique. Ce fut une fête charmante qui préluda aux prestigieuses journées que le Poète devait vivre parmi nous.

Au Théâtre du Parc, Paul Fort put constater combien le public belge, en dépit de sa réputation béotienne, apprécie et goûte le lyrisme français.

Ses *Ballades*, magistralement interprétées par Mmes Germaine d'Orfer, Marguerite Maze et par lui-même, prirent leur vol dans le tonnerre d'acclamations d'une salle archibondée. Mons, Liége, Gand, Bruges, Anvers et les salons de Bruxelles leur réservèrent le même accueil et tinrent à honneur de fêter, dans le plus vivant et le plus lyrique des poètes d'aujourd'hui, la France héroïque et fraternelle.

A peine Paul Fort avait-il quitté la scène du Parc, que, sous les auspices des *Amis de la langue française*, **Pierre Mille** y prenait place. Dans une causerie étincelante sur « le Voyage comme source d'inspiration littéraire », il effeuilla ses souvenirs, avec cette verve à la fois narquoise et émouvante que l'on retrouve dans ses livres.

Le **Théâtre du Parc** traverse du reste une période fortunée. Des représentations de la Comédie-Française, *le Carrosse du Saint-Sacrement*, *Daniel* et *le Triangle* de M. Louis Verneuil, *Roger Bontemps*, d'André Rivoire, y précédèrent ou suivirent trois actes d'un écrivain belge, M. Auguste Vierset, *la Gageure*, où nous fut contée, en jolis vers, l'aventure classique d'une gente fillette, prisonnière d'un barbon, et que, sous les traits d'un seigneur avisé, l'amour délivre enfin.

Lugné-Poe et Suzanne Desprès tentèrent ensuite d'y raviver nos enthousiasmes ibséniens en nous rendant, avec la maîtrise que l'on sait, *Solness* et *Maison de Poupée*.

Si Nora nous touche encore, Solness a paru bien vieilli et nous eussions préféré retrouver la troupe de l'Œuvre dans l'*Ennemi du Peuple* ou *Rosmersholm*, qui restent d'indiscutables chefs-d'œuvre.

Le Théâtre de la Monnaie offre des programmes moins variés : *Mignon*, *la Juive*, l'*Africaine*, *Sapho* satisfont les

curiosités musicales des nouveaux riches qui se prélassent aux fauteuils.

Sans doute on nous a donné *Falstaff*, sans doute encore on nous a révélé un *Thyl Uylenspiegel* du compositeur belge Jan Blockx et *le Diable galant* d'un autre de nos compatriotes, M. Louis Delune.

On ne peut s'empêcher toutefois, d'évoquer avec mélancolie les glorieuses saisons wagnériennes d'autrefois, et une visite à l'exposition du « Cercle artistique », où des collectionneurs avaient réuni de précieux documents, sur l'histoire du théâtre de la Monnaie, n'a fait que confirmer la décadence de nos exigences et de nos goûts.

Thyl Uylenspiegel, laissé inachevé par J. Blockx et repris par M. Paul Gilson, évoque le héros chanté par Charles Decoster.

Une partition pittoresque et riche en couleurs, conçue selon les canons traditionnels de notre école flamande, avive un poème un peu confus mais vivant.

Il suffira de dire que le tableau de l'inévitable Kermesse a requis la meilleure part de l'inspiration du compositeur.

Le ballet de M. Louis Delune se prévaut d'ambitions plus raffinées et dénote un plus hautain souci. A des thèmes de chansons populaires écossaises s'entrelacent des recherches harmoniques du plus curieux effet qui échappent à la tyrannie de la musique nationale et rangent M. Delune parmi nos bons compositeurs.

Les Belges férus de musique trouvent fort heureusement de quoi satisfaire leur passion dans d'innombrables **concerts**.

Les *Concerts populaires*, dirigés tantôt par M. Ruhlmann, tantôt par M. Jongen, et les *Concerts Ysaïe*, dirigés par M. Vanderstucken, entremêlent à l'exécution d'œuvres classiques celle des compositeurs les plus modernes.

L'école française a les honneurs de tous les programmes.

Dans la salle de l'*Union Coloniale*, chaque soir, Fauré, Bréville, Florent Schmitt, Chausson, Debussy, Ravel, Poulenc et Auric chantent sur les claviers ou sous l'archet de nos meilleurs virtuoses.

Après le créateur de *Marouf*, M. Thomas Salignac, qui nous parla dans d'originales conférences de la *Chanson populaire* et de la *Décadence de l'Art lyrique*, une jeune chanteuse de

talent, Mlle Evelyne Brélia, nous révéla trois spirituels poèmes d'Auric, tandis que, dans la 2e sonate de Fauré et la sonate de Lekeu, M. Henry Desclin affirmait une précoce maîtrise.

Si la musique règne en maîtresse incontestée en Belgique, la littérature, qui souffre toujours de la crise du papier, n'en manifeste pas moins son existence.

Un jeune écrivain, M. André Baillon, dont on s'étonnait de ne plus retrouver le nom au sommaire des Revues, vient de faire paraître, aux éditions de *la Soupente* un livre de prose absolument remarquable.

Las d'esthétiques surannées et désireux de retremper sa pensée aux sources mêmes de la santé, André Baillon quitta un beau soir la vie tumultueuse des capitales pour s'installer dans un obscur village campinois où, sagement,il s'essaya à l'élevage des poules.

C'est son journal d'aviculteur qu'il nous apporte dans **Moi... quelque part.**

Sa femme, sa petite maison, son jardin, ses chiens, ses poulaillers, ses voisins et lui-même, voilà les simples thèmes qui requièrent son attention et ses préférences.

André Baillon fait fi des rhétoriques anciennes. En un style simple et ferme, piqué parfois d'images crues, il note les conversations journalières et les décors familiers qu'il enregistre au cours d'une vie sans ambition et courageusement acceptée.

Aucun romantisme, comme il s'en trouve presque toujours chez nos conteurs, n'entache cette prose dépouillée.

Peut-être, dans la description de certains types, songe-t-on à Jules Rénard et telle image semble directement empruntée à l'écrin sauvage de *Ragote*. Mais tout en se complaisant dans une sorte de voluptueuse abstraction, jamais A. Baillon n'aboutit à ce dessèchement volontaire qu'on a pu reprocher quelquefois à l'écrivain français.

Au contraire, l'existence qu'il s'est choisie, tout en lui inspirant un mépris ironique pour sa vie tourmentée de naguère, l'achemine graduellement vers une touchante sérénité qui trouvera son aboutissement dans ses entretiens avec les trappistes du village.

Peu à peu, dans cette âme régénérée, s'infiltre une idée d'infini et on pressent le jour où, totalement libérée du vieil homme,

elle sera comme elle le devine « empoignée par la main de la grâce ».

Le livre de M. André Baillon, luxueusement édité et préfacé par Georges Eekkoud, est de ceux que l'on relira.

Celui de M. Noel Ruet rencontrera vraisemblablement la même fortune.

Dans ses précédents recueils, M. Noel Ruet nous avait offert les prémices d'une âme émerveillée et d'un cœur ingénu. **Le Beau Pays**, qu'il fait paraître aujourd'hui, dans une délicieuse édition illustrée de lithographies d'Auguste Donnay et préfacée par M. Camille Mauclair, nous ramène une âme toujours émerveillée et un cœur toujours ingénu, mais assouplis cette fois, et comme plus sûrs d'eux-mêmes.

Peu leur importent les douleurs et les angoisses des hommes. Leur songe s'attarde, comme aux premiers matins du monde, aux féeries de l'aube, aux fastes des crépuscules et à l'ardeur des midis.

Une fleur les attendrit, une goutte de rosée les remplit de joie et ils se sentent élus par la nuture, puisqu'ils peuvent puiser en elle la source même de leur bonheur.

On s'imagine volontiers ce doux poète, sous les traits d'un franciscain enfant, entremêlant ses prières de méditations un peu profanes, mais si pures dans leur allégresse païenne, qu'elles en deviennent des prières nouvelles et, pour peu qu'il ne cherche pas à élever la voix, comme ses rêves sont de douces musiques, on les voit se confondre, dans la lumière, avec le rire ailé des brises, le balancement des corolles, le soupir des fontaines et le bruissement des oiseaux dans les feuilles.

Tout autre est M. Joséphin Milbauer qui, dans ses **Paroles pour les petits Bergers**, fait glisser dans ses vers imagés l'écho de ses mélancolies. La mince plaquette qu'il nous offre aujourd'hui, et qui complète sa revue « Etudes littéraires » trop tôt disparue, fait bien augurer du livre qu'il nous doit.

On se souvient des éclatants débuts de Paul Gérardy. Ses *Chansons Naïves*, rééditées avec d'autres poèmes par le *Mercure de France*, firent époque dans la littérature belge. Un essai *A la gloire de Böcklin* prouva que le critique n'était pas inférieur au poète et les fameux *Carnets du Roi*, tôt suivis du *Grand Roi Patakake*, attestèrent la sûreté du prosateur et la fougue du pamphlétaire.

Puis, Paul Gérardy se tut, et son silence dura des années. Il ressuscite aujourd'hui dans un volume d'essais intitulé **Quatorze extraits du bestiaire d'Hortensius.**

Sous de transparents symboles, on y retrouve le critique, l'ironiste et le poète qui y débitent, en textes précis, leur conception du monde et leurs rêves.

Les animaux qui y sont célébrés ne sont que prétextes à gloses mi-lyriques et mi-philosophiques.

Le « loup », qui partagea les sauvages équipées de ses frères en Kipling ; les « moutons », qui ont voisiné avec les pingouins d'Anatole France ; le « Pourceau », qui est le complice de tous les hommes, et les « Bêtes de la Poésie », qui sont celles de toutes les femmes, excitent la verve du critique.

Mais que P. Gérardy retrouve la « Chimère », « l'Alouette » ou « le Rossignol », aussitôt le poète se réveille et rallume la torche abandonnée dans les jardins fleuris d'une adolescence rénovée pour la plus douce gloire des lettres et notre plus vive joie.

Memento. — On annonce la mort de Prosper Van Langendonck, un des plus remarquables poètes flamands, et celle du peintre Marnef, dont je signalai ici même la récente exposition.

Les Revues : Le Thyrse du 15 décembre est consacré à Paul Fort.

Dans la *Bataille littéraire* M. D.-J. d'Orbais publie d'alertes passe-temps lyriques.

Dans les *Annales du Prince de Ligne* (no 1 du tome II), que nous devons au zèle inlassable et trop peu récompensé de M. Félicien Leuridant, M. Richard Dupierreux publie une excellente étude sur le prince et ses lettres à la marquise de Coigny, M. Dumont-Wilden réédite son article sur le Prince de Ligne et l'esprit Européen et le Seigneur de Belœil ennoblit le fascicule de piquantes lettres inédites.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ITALIENNES

Littérature commerciale. — « La Rete mediterranea ». — M. Palazzeschi-Serra. — Une étude sur Fogazzaro. — Le centenaire de Dante.

Un de mes confrères, qui occupe au *Mercure* une place importante, me fit remarquer, il y a quelques semaines, qu'on se plaignait, en Italie et ailleurs, de ne pas voir des « lettres italiennes » dans le sommaire du *Mercure* aussi souvent qu'on le désirerait... Etait-ce ma conscience de chroniqueur qu'il fallait incriminer ? Ou la matière manquait-elle ?

« Parlons des jeunes », accentua mon excellent confrère, avec une presque nuance de reproche... mais encore faut-il trouver des jeunes qui aient du talent.

Ah! voyez-vous! je suis bien obligé de le dire, dussé-je faire beaucoup de peine à mes amis italiens et à mon cher confrère qui était leur écho, les bons livres sont rares en ce moment en Italie (1). Dans mes précédentes chroniques j'ai attiré l'attention sur l'effort de *la Voce*, de *la Ronda*, sur les publications de l'éditeur Vallecchi. Nous trouverons beaucoup d'autres manifestations intéressantes à signaler dans la suite; mais, jusqu'à présent, je n'aperçois pas de génie à l'horizon.

D'ailleurs reconnaissez que la mentalité des lecteurs est bien triste. Ne croyez pas que le public italien diffère beaucoup du public français. Il n'achète guère que les romans de nouvelles corsées, raides ou sentimentales. De la sensiblerie bébête, ou quelques pages de chronique scandaleuse, voilà ce qu'il goûte par-dessus tout. Un éditeur, qui s'est mis en tête de publier des livres où le souci artistique l'emporte sur tous les autres m'a récemment confié ses déceptions; il ne peut arriver à publier un livre de Soffici que s'il consent à imprimer des journaux, revues ou romans à gros tirage, de cette littérature commerciale qui donne la nausée. Un jour nous espérons avoir le loisir de dire ce que nous pensons de Guido da Verona; il est le grand favori du public italien; jamais un romancier — d'Annunzio compris — n'a connu, au delà des Alpes, un pareil succès. La plupart de ses œuvres ont dépassé le centième mille; elles sont devenues l'exclusive propriété d'un gros éditeur florentin qui ne recule devant aucun frais de publicité. Le succès a couronné ses efforts.

Mais laissons là M. Guido da Verona; nous serons toujours à temps de définir son talent (?), car, tous ses romans se ressemblant, il nous sera facile de dire pour celui de demain ce que nous pouvons dire de celui d'hier.

§

Accordons plutôt quelque attention à deux ou trois publications récentes, dont la valeur et l'intérêt ne sont pas douteux. M. Ardengo Soffici n'est pas un jeune, si vous voulez; il n'a rien

(1) Et si mon éminent confrère croit que mon opinion est personnelle, qu'il lise donc l'article signé Benjamin Crémieux, dans le numéro du mois de septembre de la *Nouvelle Revue française*. Il verra qu'il y en a qui sont autrement sévères que moi.

perdu de sa force, ni de ses admirations, ni de ses haines. Nous avons été heureux de lire les premiers numéros de la revue qu'il a entrepris de diriger tout seul : **Rete mediterranea** ; il y expose avec vigueur ses idées sur les événements importants, sur la politique, sur les livres nouveaux, sur les expositions intéressantes. Je prends un fascicule au hasard : celui de septembre 1920 ; j'y trouve des lettres de Guillaume Apollinaire (il est aussi populaire ici qu'en France) ; quelques dessins ou reproductions de tableaux officieux qui ne sont pas si futuristes, et détonent un peu à côté du premier article : Apologie du futurisme. Puis de curieuses notes sur l'art français contemporain ; celui qui fit le premier comprendre à ses contemporains la beauté de l'école française de peinture moderne passe en revue ses dieux : Monet, Manet, Pissarro, Sisley, Degas, Renoir, Cézanne, Van Gogh. Soffici n'est pas uniquement un destructeur ; il est aussi constructeur ; il rend aussi justice aux efforts de quelques-uns de ses contemporains qui ne manquent pas d'originalité.

Parmi ces contemporains, il y a d'abord Emilio Cecchi, dont le dernier volume, *Pesci rossi*, est d'une charmante fantaisie ; on y retrouve les qualités de celui qui écrivit une bonne histoire de la littérature anglaise au XIXe siècle, et qui joint à une solide connaissance des littératures modernes une profonde culture classique ; dans ce recueil, M. Cecchi apparaît comme un esprit vraiment très distingué.

Le poète **Palazzeschi**, qui donna dans le futurisme, et que nous avons vu admirer les « paroles en liberté » de Marinetti, devient plus sage ; il a toujours eu un talent très personnel ; le voici maintenant exprimant son opinion, l'opinion d'un homme de lettres impénitent sur la guerre. — *I due imperi mancati* que publie l'éditeur florentin Vallecchi a pu être considéré par certains comme l'œuvre d'un neutraliste, d'un défaitiste. Or voilà une parole qui n'a plus guère de sens aujourd'hui. Son sentiment est celui que peut éprouver un poète en face de la guerre, un poète qui n'a pas l'âme d'un Tyrtée ou d'un Arndt, et qui souffre profondément, dans toute sa sensibilité, de l'étrange aberration des hommes lancés les uns contre les autres. Soffici qui, devant l'inévitable, n'a pas réagi de la même façon que Palazzeschi, et qui a été complètement transformé par la dure épreuve, comprend parfaitement que, chez certains, elle ait laissé l'impression

du plus affreux cauchemar. Et c'est pourquoi il aime le livre de Palazzeschi, bien qu'il révèle un état d'âme entièrement différent du sien.

Nées d'un drame si profond et si fatal, de nombreuses pages du livre magnifique de P. vivront dans le cœur et dans la mémoire des hommes avec leur douleur, leur piété et leur grande beauté.

§

L'idée qu'a eue *la Voce* de publier les œuvres complètes du pauvre **Renato Serra** est des plus heureuses. Tous ceux qui s'intéressent à la littérature italienne contemporaine savent qu'en perdant Serra l'Italie a perdu un de ses plus beaux, un de ses plus vigoureux talents. Il devait ajouter à son volume, *le Lettere*, un second livre destiné à compléter ce remarquable tableau d'ensemble de l'évolution littéraire de l'Italie, depuis 1880 jusqu'à 1915. *La Voce* en publie des fragments qui annonçaient une œuvre importante. Bien qu'appartenant au cénacle des Papini, des Soffici et des Prezzolini, Serra n'épouse dans ses œuvres de critique aucune de leurs haines traditionnelles. Il s'efforce d'être objectif, et c'est un rare mérite. Qu'on se souvienne de ce que Papini a dit ici même de d'Annunzio; que l'on compare à ses invectives le jugement beaucoup plus équilibré de Renato Serra dans les *Lettere;* et l'on se rendra compte des grandes qualités de l'auteur de l'*Esame di coscienta di un letterato*, qui en auraient fait, s'il avait vécu, le maître de la critique littéraire en Italie.

Et voici que l'ami intime d'Antonio Fogazzaro évoque la vie, l'âme et l'œuvre de celui qui lui avait dit peu de temps avant sa mort :

Tu es l'homme le plus désigné pour parler de moi une fois que je ne serai plus. Tu auras tous les matériaux nécessaires, toute liberté. Je fais le vœu que tu en uses largement.

La réalisation de ce vœu, c'est la **Vita di Antonio Fogazzaro**, de M. Tommaso Gallarati-Scoti. L'auteur n'a, fort heureusement, aucun souci d'apologétique; il s'est servi de la correspondance de Fogazzaro avec une amie lointaine, qu'il appelle du nom d'Hélène, avec Monseigneur Bonomelli et d'autres personnalités du monde catholique. Il nous révèle ainsi la pensée intime de ce catholique, qui avait un rare idéal de pureté; et cette révélation éclaire tous les romans de Fogazzaro qui ne sont, au fond, que des chapitres séparés d'une longue autobiographie. Particuliè-

rement intéressante est l'étude de la crise qu'a traversée Fogazzaro à l'époque du modernisme; son adhésion aux théories de Loisy et de Tyrrel, la condamnation du « Santo », et la soumission de Fogazzaro : tout cela est raconté avec finesse par un des hommes qui ont le mieux compris ce que l'abnégation avait d'admirable chez cette âme d'élite. En sorte que de ce volume l'homme sort plus grandi encore que le romancier.

§

Et si nous avions le temps, nous insisterions, pour finir, sur l'étrangeté des idées de M. Benedetto Croce, philosophe insigne, critique notoire, mais ministre de l'Instruction Publique un peu brouillon qui, après avoir supprimé le crédit de deux millions, que son prédécesseur, M. Torre, avait proposés pour la célébration du **Centenaire de Dante**, les rétablit, cinq mois après, à une époque où il n'est plus possible d'organiser dignement les manifestations projetées. Il voulait supprimer, il y a cinq mois, des discours ; mais on prononcera des discours quand même. Et pourquoi a-t-il renoncé à cette exposition de l'art de *Trecento*, qui devait avoir lieu au Palais Vieux de Florence et qui aurait été le « clou » des fêtes dantesques? Nul ne le saura jamais... En attendant, tout le monde regrette qu'on n'ait pas donné suite aux projets de M. Torre.

MEMENTO. — Signalons aussi un volume publié par Bemprad : *Le origini di Salammbô*, par M. Foscolo-Benedetto : c'est très peu une œuvre de critique littéraire, et beaucoup trop une longue étude d'archéologie punique.

Parmi les revues nouvelles, la *Ronda* continue à être une des plus intéressantes. Le *Conveguo*, publié à Mlian, mérite qu'on le lise. Le no 6 (juillet) contient un « profil » de Prezzolini sur Soffici.

HENRY PRADES.

LETTRES ESPAGNOLES

Ramón Gomez de la Serna. — L'Ultraïsme. — Les éditions Atenea. — Gabriel Miró : *El Humo Dormido*, Atenea, Madrid. — Le Réalisme espagnol. — Ventura García Calderón : *En la verbena de Madrid*, « America Latina », Paris. — Corpus Barga : *Paris-Madrid*, Madrid.

Après le réveil de la pensée et de l'art espagnols et la poussée des écrivains de 98, Unamuno, Baroja, Machado, Azorin, Valle-Inclan, autant d'hommes dont il sera utile de décrire un jour l'évolution, quelques noms, depuis quelques années, attirent la

curiosité et se distinguent au-dessus des courants et des écoles.

Un écrivain des plus singuliers, qui, à la suite de tâtonnements bizarres, a trouvé sa personnalité, voit à présent son importance grandir de jour en jour : c'est **Ramon Gomez de la Serna**. Son nom a été prononcé au Portugal et en Italie, et MM. Valéry-Larbaud et Francis de Miomandre l'ont introduit chez nous. En Espagne, il a déjà réuni un groupe d'écrivains et artistes qui croient en lui et vont le saluer tous les samedis, à Madrid, à ce café de *Pombo* qu'il a chanté en un volume gros comme une Bible. Car il ferait un volume de n'importe quoi. N'a-t-il pas écrit une cent cinquantaine de pages sur les *Seins* (*Senos*), décrivant, dans un jeu éblouissant, le sein droit et le sein gauche, les seins des veuves, ceux des négresses, des bonnes, des mortes, des poupées de cire et des filles de concierges, montrant l'aspect que prennent les seins le dimanche et les seins lorsqu'ils sont en deuil ?... On ne saurait faire le tour de ce curieux esprit, c'est lui qui fait le tour de tout objet sur lequel tombe son attention.

On pourrait le comparer au chasseur d'images Jules Renard. Mais il possède une exubérance et une spontanéité que n'a pas le patient auteur d'*Histoires Naturelles*. D'autre part, son optique extravagante, l'aspect énormément comique sous lequel lui apparaît le monde pourraient le rapprocher de M. Max Jacob. Mais ces parentés ne s'imposent pas ; il faut les indiquer comme pour arriver à placer notre homme quelque part : car il est lui-même et très espagnol. Sa richesse créatrice est tout à fait dans le génie de sa race. Cette extraordinaire faculté d'invention, cet intarissable humour dans l'observation sont fréquents dans la littérature castillane. Gómez de la Serna passe sa vie à voir, à rire et à écrire, à écrire, à écrire. Avec le livre sur *Pombo* et sur les *Seins*, il y a le livre sur *le Cirque* (*El Circo*), il y a *Tapis* (*Tapices*). Il y a surtout, à mon avis, *Echantillons* (*Muestrario*), un recueil d'historiettes absurdes et souvent macabres. La préoccupation de la mort est encore un trait bien espagnol. C'est dans *Echantillons* qu'on trouve l'histoire de l'homme qui se suicida avec un pistolet non chargé ; et celle du jeune homme qui allait se marier au jour suivant et qui, parce qu'il ne pouvait reculer, « irrité par cette impossibilité de reculer », sauta « les limites, les dates, les compromis, les amitiés forcées, les balustrades et

les garde-fous », — dans la rivière, non sans avoir, auparavant, commandé dans un restaurant un menu formidable : Hors-d'œuvre, Huîtres d'Ostende, Crème d'orge à la Brunoise, Saumon, Bouilli sauce Nantua, etc... Gómez de la Serna s'amuse à étaler son menu, en français, au beau milieu de la page. Il aime les objets en eux-mêmes, il est obsédé de leur forme, de leur présence, de leur absurdité. Il arrête subitement son récit pour en dessiner un quelconque, tel qu'il est, sans plus, sans interprétation ni stylisation. Un autre héros des *Echantillons*, un jour des Morts, voit tant de couronnes par les rues qu'il en achète une, lui aussi, et ne sait plus qu'en faire. Et là-dessus, Ramón (c'est ainsi que Gómez de la Serna se nomme le plus souvent lui-même, familièrement) sent la nécessité de dessiner dans un coin de la page une belle couronne mortuaire. Le monde extérieur, sous les regards étonnés, hallucinés et amoureux de cet étrange écrivain, apparaît entièrement renouvelé.

Son livre le plus célèbre est *Greguerías*, mot que M. Valéry-Larbaud traduit par *Criailleries* et pour lequel d'autres ont proposé *Algarades*. La *Greguería*, c'est la confusion primitive et intérieure, ce tumulte de l'inconscient d'où naît l'observation cocasse, le rapprochement imprévu, la ressemblance, la métaphore ou la définition inattendues. La majeure partie de l'œuvre de Ramón est faite de *Greguerías*.

Enfin, voici un *Livre Nouveau* (*Libro Nuevo*) et un étrange opuscule décoré de gravures romantiques et intitulé *La Promenade du Prado* (*El Paseo del Prado*) : toute une série d'observations charmantes et souvent profondes (selon l'auteur lui-même, ce livre serait son meilleur) sur la fameuse promenade de Madrid. Car souvent l'observation caricaturale de Ramón atteint l'éternelle humanité qui est au fond des êtres et des choses et, avec cette langue riche, vulgaire, fantaisiste, désordonnée, bouffonne, pédante ou familière, rapide ou solennelle, — plus parlée qu'écrite, telle, oserait-on dire, la langue de sainte Thérèse, — il arrive à construire des pages de la plus vivante beauté. Avec les réflexions sur les gens et les bêtes qui parcourent la promenade, les arbres qui y poussent, les aspects que tout cela revêt aux différentes heures du jour et aux différents jours de la semaine, alternent des notes critiques sur le grand chroniqueur du Madrid de 1830 : Mariano-José de Larra ; et Ramón trouve toujours

quelque chose de nouveau et de piquant à dire sur son douloureux prédécesseur. Unissant ainsi la mémoire de « Fìgaro » et l'illustre promenade, Ramón nous raconte le cœur de Madrid.

§

La gloire de Ramón se lève donc, et des hommes tels que Azorín, Alfonso Reyes et Antonio de Hoyos ont salué son avènement.

D'autre part, toute une jeunesse se presse autour de lui et le reconnaît pour son maître. C'est sous son patronage (et sous celui de Cansinos-Assens) que s'est placé le groupe ultraïste. **L'Ultraïsme** a pour organes les revues *Ultra* d'Oviedo et *Grecia* de Madrid, cette dernière dirigée par Isaac del Vando-Villar. Ces revues ont découvert Rimbaud et maintes autres merveilles, mais malgré le talent de poètes tels que J. Salvat-Papaseit ou l'impétueux et sympathique Guillermo de Torre, ces écrivains ne semblent pas avoir dégagé encore leurs intentions et leur personnalité.

§

Il faut louer les jeunes éditeurs espagnols, — nommons Ricardo Baeza et les Calleja, — pour l'enthousiasme avec lequel ils font connaître à l'Espagne les littératures étrangères.

La maison **Atenea** a déjà donné des éditions parfaites à tous points de vue — ne serait-ce qu'au point de vue bon marché — du *Cervantes* de Suarès, de la *Juddith* de Hebbel, d'un roman de Reymont. Elle a commencé la publication des Œuvres Complètes de Wilde et du théâtre de D'Annunzio. Tout cela excellemment traduit. En outre, elle annonce à son catalogue : Dostoïevsky, Thomas Hardy, Jammes, Bloy, etc...

Ce choix prouve chez Ricardo Baeza, qui est l'âme d'*Atenea*, une haute aristocratie d'idées et de sentiments et fait de lui un beau type de Bon Européen. Les préfaces qu'il a données à ses traductions de *Dorian Gray* et des *Contes* de Wilde sont de premier ordre, scrupuleuses et émues : Baeza nous promet une étude définitive sur Wilde, qui rectifiera et synthétisera les travaux antérieurs, Sherard, Frank Harris, Ransome. Ce sera à la fois un parfait travail critique et une méditation passionnée.

Peut-être Ricardo Baeza se laisse-t-il trop écraser par le poids des bibliothèques, par sa religion des grands artistes, son culte pour Wilde, Nietzsche ou Suarès. Il y a en lui-même un autre

créateur peut-être, qui s'ignore. Quoi qu'il en soit, son œuvre est salutaire.

Cette œuvre n'est pas seulement de divulgation des auteurs étrangers. *Atenea* n'oublie pas les écrivains espagnols, puisque voici *La Fumée qui dort* (**El Humo dormido**) de Gabriel Miró, encore un écrivain qui comptera et dont, selon certains bruits, on va bientôt traduire un livre en français.

La fumée qui dort, c'est à travers quoi le poète regarde les paysages et les êtres de l'Espagne. Ce sont des souvenirs mêlés à des impressions présentes. C'est à travers la fumée qui dort qu'on entend l'harmonium du couvent, qu'on voit passer des inconnus, des enfants... Miró possède cet art très espagnol de joindre, au réalisme le plus dur et le plus sobre, des charmes nostalgiques, suggestifs, musicaux. Tels de ses personnages, la folle qui crie tous les jours, à cinq heures, l'infirmier qui ne pense qu'à la mort, l'attend, la désire, et bien d'autres, sont dans la tradition de Cervantes et de Velazquez. Et l'Azorín des *Villages* (*Los Pueblos*) et de *la Route de Don Quichotte* (*La Ruta del Quijote*) était dans cette tradition avec ses vieux et ses vieilles tragiques, ses provinciaux, ses cervantistes maniaques, ses jeunes filles pâles qui pianotent, dans les matinées ensoleillées et silencieuses, des airs de Bellini et de Donizetti, toute cette galerie de personnages qui somnolent et rêvassent. Et le même Gómez de la Serna, si excentrique d'apparence, a su, dans *Echantillons*, décrire les *pueblos* perdus, aux noms barbares : Mozanquedo, Cillan, Zarzal, Ontanara, Cantimplorín, Tordesinos où l'on voit un « Christ laid et tuberculeux », Otero de Setrun...

Pauvres villages ! Il nous faut taire toute leur élégie, car notre vie sans doute s'en irait. Ne nous anéantirions-nous pas si nous faisions la véritable, l'indéfinissable élégie crue et sans nul sentimentalisme ? Entrevoyons-les silencieusement. Les yeux nous tombent du visage à force de les regarder et notre esprit s'enterre rien qu'à les entrevoir.

Tout le **réalisme espagnol**, l'ennui, le soleil qui brûle, l'immobilité des steppes est dans ces quelques lignes. Voici la tristesse et l'ironie de Cervantes et de Velazquez, les hallucinations de Goya, et, de nos jours, la bouffonnerie de Ramón, le désespoir tranquille d'Azorín et la mélancolie rêveuse de Gabriel Miró.

La Fumée qui dort se termine par un *Calendrier de la Semaine Sainte*. Ici, aux impressions de gens et choses espagnoles Miró joint des réminiscences évangéliques, de diaphanes, presque renaniens paysages de la Palestine, du même genre que ceux qu'il avait déjà donnés dans *Figures de la Passion* (*Figuras de la Pasión*). Le style de Miró est subtil, le vocabulaire riche, toujours élégant ; il trouve des images, des épithètes simples et saisissantes, sans contraction, sans effort apparent et d'une main délicate.

§

Il nous faut parler de deux recueils d'articles de journaux d'une grande valeur littéraire. Ventura García Calderón, dans *A la fête de Madrid* (**En la verbena de Madrid**), donne un tableau de l'Espagne intellectuelle et morale moderne. S'il est injuste, agréablement d'ailleurs, à l'égard du grand Unamuno, il consacre à Azorín et à cette désespérance d'Azorín, dont nous parlions tout à l'heure, une étude souvent profonde. García Calderón, « fils d'Amérique », c'est-à-dire d'un pays impatient de naître et de connaître, et naturalisé parisien, sent vivement et douloureusement la soif d'action et la tristesse impuissante de l'aïeule Castille. Les mêmes sentiments sont analysés dans l'article consacré au prophète Costa, qui rêvait d'une « Espagne européenne ».

Corpus Barga, parisien lui aussi, vient de faire paraître, sous le titre : **Paris-Madrid**, des impressions de voyage en aéroplane. C'est un petit livre de sensations, très lucides, aux phrases courtes et hautaines. De l'excellente et loyale littérature.

Si l'on nomme à présent les revues *Espana* et *la Pluma*, dont nous parlerons longuement une fois prochaine, on devra reconnaître que cette Espagne moderne, capable de produire un cerveau aussi actif et aussi curieux que celui d'un Gómez de la Serna, a retrouvé les traditions qui ont fait de sa littérature une des plus fécondes de l'Europe.

JEAN CASSOU.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

Johan Bojer : *La Grande Faim*, traduit par P.-G. la Chesnais, Calmann-Lévy. — J.-P. Jacobsen : *Madame Marie Grubbe*, traduit par Mlle E. Hammar, Ernest Leroux.— Al. Kjellandi :*Else*, traduction Alfred Jolivet, Ernest Leroux.

— Gerhard Gran : *Henrik Ibsen, Liv og Værker* (*Henrik Ibsen, sa vie et ses œuvres*), Kristiania, Aschehoug.

La traduction de l'un des meilleurs romans de Johan Bojer vient de paraître chez Calmann-Lévy. C'est **la Grande Faim**, dont j'ai déjà parlé ici. L'auteur est venu à Paris en automne et a été fêté par les amis qu'il s'est faits depuis longtemps dans les milieux littéraires. Il compte certainement en France des admirateurs fidèles, et qui ont accueilli avec joie son nouveau livre. Mais ce succès, pour flatteur qu'il soit, n'est pas à comparer avec celui que Bojer a obtenu aux Etats-Unis avec le même ouvrage, dont la vente a dépassé largement les cent mille. Jusqu'à la guerre les livres de Bojer se vendaient surtout en Allemagne, où l'on accueillait toujours bien les auteurs scandinaves. Mais l'attitude nettement proalliée et particulièrement francophile de Bojer était peu propre à lui conserver les bonnes dispositions du public allemand. Le public américain a remplacé le public allemand. La critique américaine, estimant que les romans de Bojer, si vivants et clairs qu'ils soient, ont une valeur littéraire qui semble ne les destiner qu'à un public plus restreint, s'étonne un peu d'un si grand succès, et en félicite les Américains, qui semblent ainsi marquer un progrès de leur goût. Je ne pense pas qu'il y ait là de quoi s'étonner : Bojer est au nombre des auteurs heureux dont la manière peut à la fois être appréciée des délicats et séduire la foule.

Une « Bibliothèque scandinave » vient d'être fondée sous la direction de M. Lucien Maury, aidé de M. Paul Desfeuilles. Trois volumes ont déjà paru : *La Logique de la Poésie*, par le professeur suédois Hans Larsson, est une étude curieuse d'esthétique théorique. Mais je passe tout de suite aux Danois et aux Norvégiens. **Else** est une grande nouvelle qui fera connaître Alexander Kielland, écrivain dont la production a été assez active pendant un petit nombre d'années, de 1878 à 1891. Auparavant, il avait été directeur industriel, et il devint, ensuite, préfet : le cas est curieux. Il compte parmi les classiques de la Norvège, et obtint un vif succès, en un temps où ses aînés, Ibsen, Bjœrnson et Jonas Lie étaient encore en pleine maturité. Le traducteur, M. Alfred Jolivet, a fait précéder la nouvelle d'une étude sur la vie de Kielland, sur ses œuvres, sur leur occasion et leur signification dans la vie norvégienne d'alors, qui est un excellent travail. Il est

regrettable que Kielland n'ait pu être connu plus tôt en France, car la forme de son récit et de son style y aurait paru presque familière, et ce n'est pas chez lui que l'on aurait pu trouver trace des fameuses « brumes du nord ».

Tout différent de lui est J.-P. Jacobsen, le grand styliste danois. Le style de Kielland est brillant, mais tout spontané. Celui de Jacobsen est plus recherché : c'est une « écriture artiste », et c'était une entreprise audacieuse de donner une traduction de **Madame Marie Grubbe**. Celle-ci est fidèle, précise, d'une bonne langue, un peu lourde parfois. Le lecteur français pourra donc connaître désormais les deux romans de Jacobsen, l'autre, *Niels Lyhne*, ayant même été traduit deux fois. M. André Bellessort, dans sa préface, donne la préférence, avec quelque hésitation, à *Madame Marie Grubbe*, et raconte l'histoire réelle de ce curieux personnage, si exactement suivie par le romancier. Jacobsen était à la fois un lyrique sentimental et un réaliste minutieux. Le souci scientifique de connaître et comprendre une autre époque se marque dans cette reconstitution historique et psychologique, sans nuire à ses qualités d'écrivain et de poète.

La « Bibliothèque scandinave » a bien commencé. Elle annonce une suite, où figure, notamment, Kierkegaard, inaccessible jusqu'ici, au public français. Il faut souhaiter le meilleur succès à cette entreprise, qui lui révélera de belles œuvres, et pourra coordonner le travail des scandinavisants.

Nombreux sont encore les gens qui étaient déjà des hommes lorsque l'on attendait, tous les deux ans, la nouvelle pièce d'Ibsen et qui l'ont personnellement connu, et pourtant il appartient à un passé qui semble presque lointain. Le moment présent est pour lui cette époque intermédiaire qui n'est pas encore celle de la postérité, mais où, cependant, il a cessé d'être actuel. Ses œuvres ont tenu dans la littérature norvégienne une trop grande place, et l'on se repose de lui. Malgré cela, un livre du professeur Gerhard Gran sur **Henrik Ibsen** était un ouvrage que l'on attendait avec intérêt, et les études de documents publiés sur la genèse et les sources de ses drames, ou sur telle période de sa vie permettent aujourd'hui une vue d'ensemble plus exacte et dégagée de la légende ibsénienne. Qu'est-ce que cette légende ? Elle oppose un Ibsen qui aurait été, par nature, « tourné vers l'ombre » à Bjœrnson, qui l'était vers le soleil. Ce mythe solaire suffisait

autrefois à tout expliquer : caractère personnel, attitude publique, et œuvres. Ibsen semblait avoir été un bloc inaltérable, de son enfance à sa vieillesse, et si ses drames manifestaient, dans son humeur sombre, quelques variations, celles-ci paraissaient bien légères. On ne cherchait même pas d'explication : Ibsen était ainsi, et cela suffisait. On disait bien qu'Ibsen avait été fort malheureux, mais on ne pensait pas que son caractère eût pu être par là modifié, on croyait qu'il avait été simplement confirmé, renforcé, et l'on était presque tenté d'admirer le hasard qui avait établi une telle harmonie entre ce caractère et les conditions de la vie d'Ibsen jusqu'à ses 35 ans.

Or, M. Gerhard Gran paraît prendre parti pour la légende. En racontant brièvement l'enfance d'Ibsen et sa jeunesse, il cite volontiers les souvenirs écrits plus tard par le dramaturge pour son biographe Henrik Jœger, ou des passages lugubres du *Brand* épique, en sorte que d'une jeunesse qui fut triste, en effet, il ne reste dans le livre de M. Gran que le souvenir, qui fut amer. Le professeur ne tient pas compte de recherches comme celles de M. Hans Eitrem, où l'on voit le jeune Ibsen prendre part, à Grimstad, à la vie de société, danser et flirter. Il n'a jamais aimé la foule, et ne se sentait à l'aise, dès cette période, que dans l'intimité. Mais il était alors capable de s'y montrer gai, même exubérant, tandis que, plus tard, il a réduit l'intimité à tel point qu'il a été effroyablement seul. Sa misère lui était sans doute assez pénible, mais il n'en faudrait pas exagérer l'importance : il vivait, et l'espoir le soutenait. Jusqu'à trente ans, ce dont il souffrit le plus, ce fut la série presque ininterrompue de ses déceptions comme auteur dramatique. La misère ne lui devint gravement sensible, au point de modifier son allure, qu'après son retour de Bergen, et surtout après son mariage.

M. Gerhard Gran me paraît trop suivre la tradition sur un autre point. Il mentionne, naturellement, les relations d'Ibsen avec les chefs du mouvement révolutionnaire de 1850, mais il passe trop rapidement. Ibsen, dit-il, était un « anarchiste », et sa tendance principale, « qui est d'abolir le concept de l'Etat plutôt que de l'élargir », est peu compatible avec la social-démocratie. C'est là un jugement *à priori*, un certain anarchisme et même un certain aristocratisme pouvant fort bien se concilier avec le socialisme. C'est, de plus, un anachronisme, car les formules anar-

chistes d'Ibsen sont d'une date postérieure. Et si, précisément, l'expérience acquise par Ibsen au cours de l'année 1851 avait contribué à développer en lui les tendances anarchistes ? Il a vécu au jour le jour les événements de 1851, tiraillé entre ses amis Vinje et Botten-Hansen, qui étaient sceptiques, et son ami Abildgaard, qui y jouait un rôle de premier plan. Mais il semble bien qu'il inclinait plutôt vers Abildgaard, puisque, sans prendre directement part à l'action, il a, du moins, fait un cours à l'association ouvrière. Je crois que cette indication vaut la peine d'être notée. Je crois aussi que *Norma*, et certains autres articles publiés dans *Andhrimner* témoignent d'une singulière amertume, et que le ministre Stabell a été pour Ibsen, à tort ou à raison, le prototype des faux amis que le monde politique réserve toujours, selon lui, aux démocrates sincères. Ibsen n'a certainement pas donné son adhésion doctrinale au socialisme, pas plus alors que plus tard. Le chef des associations ouvrières, Marcus Thrane, lui déplaisait fort, d'ailleurs. Mais il n'est pas douteux qu'il a suivi la marche des faits sociaux et politiques, en 1851, avec une ardente sympathie, et que cette expérience, — une déception de plus, — a laissé des traces dans ses idées et dans son caractère.

Je n'ai pas la place de m'étendre, et je ne voudrais pas, surtout, laisser l'impression, par les quelques réserves que je pourrais encore formuler, que l'ouvrage de M. Gerhard Gran est un ouvrage médiocre ou banal. Il est, au contraire, d'une lecture non seulement agréable toujours par le style et la clarté de la composition, mais attachante dans beaucoup de ses parties, soit qu'il s'agisse des œuvres, soit qu'il s'agisse de la personne ou des idées d'Ibsen. Je citerai, par exemple, le tableau de la vie littéraire à Kristiania vers 1860, et de l'effet déprimant que produisit sur Ibsen un tel milieu comme un chapitre excellent, où les faits sont à la fois décrits, appréciés et expliqués avec un art véritable.

P.-G. LA CHESNAIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jacques Bainville : *Les Conséquences politiques de la paix*, Nouvelle Librairie Nationale. — Z. L. Zaleski : *Le Dilemme Russo-Polonais*, Payot. — J.-J. Sederholm : *The Aland Question*; Harald Håjrne : *Quelques points essentiels de la question d'Aland* ; Anonyme : *Trois articles sur la question d'Aland ; la Question des îles d'Aland au point de vue stratégique*; *la Question d'Aland*, Helsingfors.— Anonyme : *Aveux sur la Question grecque*, Edit. Atar, Genève. Bureau international du Travail : *Les conditions du travail dans la Russie*

des Soviets, Berger-Levrault, 1920. — Max Hoschiller : *Le mirage du soviétisme*, Payot. — G. Alexinsky : *Les effets économiques et sociaux de la révolution bolcheviste*, Bruxelles, 1920. — J. Honorat : *L'école bolcheviste*, Imprimerie Union, Paris, 1920.

Le traité de Versailles, bien jeune encore, a déjà fait couler presque autant d'encre que le vénérable traité de Westphalie et se trouve regardé maintenant, même — j'allais dire : surtout — par ceux qui y travaillèrent le plus ardemment, avec une certaine appréhension. C'est qu'il est marqué du grand sceau wilsonien, de l'éminent homme d'Etat américain dont le moins que nous puissions dire, nous autres Français, c'est qu'il eut une bien mauvaise inspiration le jour où, après l'armistice, il décida de venir le discuter en personne. Que n'est-il resté tranquillement à la Maison Blanche ? Il serait aujourd'hui bien mieux portant sans doute, et nous aussi. — Maintenant que nous réserve l'avenir ? C'est ce que M. Jacques Bainville étudie dans son livre sur **les Conséquences politiques de la paix**. L'auteur, avec une méthode excellente, examine ce qui peut sortir de cette graine — diplomatique, — et tout d'abord il insiste avec raison sur les conséquences de la situation actuelle. Nous voici seuls avec la Belgique en face de 60 millions d'Allemands, devant un empire centralisé, prêt à absorber d'autres éléments germaniques à sa portée et ensuite à envahir l'Est de l'Europe ; enfin, après ces petites opérations préalables, à se retourner contre nous. Malgré ces vérités pénibles, M. Jacques Bainville n'est nullement pessimiste. Seulement il est visible que sa préoccupation principale est que nos hommes d'Etat, et ceux qui seront par la suite chargés des destinées du pays, se débarrassent de leur romantisme politique, — qui a trop duré et qui pourrait bien, s'il persistait, nous conduire à la culbute définitive.

Le volume de M. Z.-L. Zaleski, **le Dilemme Russo-Polonais**, apporte une curieuse étude des deux conceptions historiques en présence, et d'abord — incidemment — l'introduction parle des conditions dans lesquelles fut conclue l'alliance franco-russe, — qui n'était d'ailleurs nullement dirigée contre l'Allemagne, comme on l'a cru si longtemps. Puis il nous dit ce que fut le dépècement de la Pologne et l'entente russo-allemande, même à l'époque encore des conventions franco-russes, et le rôle de contre-poids aux ambitions des voisins que joua l'Etat polonais jusqu'à son partage. Le livre étudie ensuite la formation de la Russie et ses éléments divers, en regard de laquelle il place l'in-

fluence civilisatrice de la Pologne, qui fut considérable dans l'empire des Tsars jusqu'à la réformation à l'allemande et le règne de Pierre le Grand. Même l'auteur a pu écrire que les tsars autocrates du XVIIIe siècle se firent « les lieutenants-généraux de la grande armée allemande d'invasion, qui s'efforce depuis mille ans à la conquête de l'Est ». Ils amenèrent le peuple russe à n'être plus qu'un peuple d'esclaves, constatation qu'accompagnent dans le volume de curieuses indications sur la vie moscovite et le point de départ de son évolution, — ainsi que sur les révolutionnaires, qui commencent par tout détruire, qui se sont élevés contre l'autocratie, mais, après sa chute, n'ont rien su mettre à sa place. La vie russe, indique-t-il, pourrait se regrouper avec le « mir », sur lequel il donne de nombreux et curieux détails, — la commune, point central, qui fut d'ailleurs considéré comme une anticipation de l'ordre nouveau en même temps qu'une survivance vétuste de l'ancien. — A ces considérations s'opposent le tableau et d'intéressants détails sur le caractère polonais, au tempérament combatif et qui a dû lutter à la fois contre l'expansion russe et allemande. Les chapitres sur la politique orientale de la Pologne, la signification de l'union polono-lithuanienne et l'expansion à l'Est, le régime polonais, etc..., sont à lire, ainsi que ce que dit M. Zaleski sur la crise intérieure, le relèvement politique et social et la véritable cause de la chute de l'Etat. Il conclut en opposant « l'ordre russe » et les libertés polonaises, et voit apparaître enfin la « solidarité slave ». — Mais c'est l'avenir, — un avenir plutôt lointain ; — l'Europe et l'Asie, dont l'empire moscovite n'a jamais été que le poste avancé, restent en présence, et nous verrons avant bien des tueries, — surtout avec les éternelles intrigues de nos bons amis les Allemands, qui pensant toujours reprendre le dessus, ne songent qu'à étendre de nouveau leurs pattes sur ce qu'ils ont été obligés d'abandonner.

La question d'Aland, qu'évoque toute une série de récentes brochures : J.-J. Sederholm, **The Aland question** ; Harald Hjärne : **Quelques points essentiels de la question d'Aland**, etc.. — viendrait illustrer une fois de plus, s'il était nécessaire, la malfaisance des théories propagées par M. Wilson et des quatorze points de la doctrine. Ce n'est pas tout, sans doute, et l'on arrivera peut-être à comprendre que les intentions les meilleures, — on a dit autrefois que l'enfer en était pavé, —

finissent par mener aux pires désastres, si la raison n'intervient pas. La Finlande, séparée de la Suède depuis plus d'un siècle, et à qui la récente guerre avait donné une autonomie reconnue par les Puissances alliées, possède naturellement, géographiquement et politiquement le groupe des îles d'Aland, si curieux, qui défend l'entrée du golfe de Bothnie et ses propres côtes. Sans ces terres, indispensables à sa sécurité, une invasion de la Finlande par l'ouest est toujours possible. Quant à un tracé de frontière, parmi cette broussaille d'îles, d'îlots, de rochers, de récifs, c'est une besogne impossible, aux dires des géographes et techniciens compétents. La Suède peut invoquer sans doute de son côté la proximité des mêmes îles et les dangers qui peuvent en résulter en cas de conflit. On a parlé de même des aspirations — plutôt récentes et d'ailleurs assez suspectes — des Alandais, qui, pour des raisons tenant surtout à la malheureuse situation de la Finlande, envahie un moment par le bolchevisme, se seraient tournés en suppliants vers l'ancienne mère-patrie. Mais si la Suède craint une invasion de l'Est, la Finlande peut, à plus juste titre, invoquer d'impérieuses nécessités stratégiques. Une population de langue suédoise existe aussi en Finlande, si elle ne réclame rien, et en somme la question avait été réglée en 1856 avec la prohibition des fortifications d'Aland, d'une façon à peu près équitable. Le litige a été soumis à la Société des Nations et qui, peut-être un peu légèrement, — puisque la Finlande est un Etat reconnu,— s'est déclarée compétente. Or, il y a un certain nombre de chances pour que son jugement, quel qu'il soit, se trouve fraîchement accueilli, aussi bien d'un côté que de l'autre. Mais que vient-elle chercher sur cette galère?

Une curieuse publication encore sur les affaires de Grèce a été donnée dans les éditions Atar, de Genève : **Aveux sur la question grecque**, *paroles sincères d'un ancien diplomate français à ses compatriotes*. C'est un plaidoyer pour Constantin, pour les Grecs — partant, contre M. Venizelos, — curieux surtout avec le rapprochement des derniers événements, et où l'auteur indique qu'il n'y a là qu'un extrait d'un ouvrage en préparation. Il déclare que la Grèce avait le droit et le devoir de rester neutre, alors que les Serbes invoquaient le traité qui devait la faire entrer en guerre ; qu'on eut tort de déposer Constantin et de violer la neutralité de la Grèce, afin d'avoir une base

d'opérations contre la Turquie, comme on eut tort d'occuper Corfou et les îles de la mer Egée ; que le débarquement à Salonique fut illégal et que les Grecs n'étaient pas suspects de tendresse pour l'ennemi. Ils l'ont bien prouvé sans doute, mais, avec le même raisonnement, nous aurions laissé aux Boches l'usage des tanks, des gaz asphyxiants et même des mitrailleuses. On nous démontre enfin que la Grèce ne devait pas secourir la Serbie, alors prise à la gorge, parce que celle-ci ne pouvait mettre en ligne 50.000 hommes que spécifiait le traité. Toute l'argumentation de l'auteur est de scrupules juridiques quelque peu ridicules avec des adversaires qui ont parlé de « chiffon de papier ». Mais il dit au moins une chose juste quand il déclare que le peuple grec et son roi étaient d'accord pour ne pas vouloir de la guerre faite à nos côtés. Bref, l'échauffourée d'Athènes a été causée par les Alliés, la constitution grecque a été violée et Constantin déposé illégalement. Bien mieux, on l'a méconnu ; la calomnie et la légende l'ont desservi, et il n'a pas plus attenté aux libertés de son peuple qu'il n'a travaillé contre les intérêts de l'Entente. Donc son retour « ne serait en somme qu'un acte de justice ». — C'est d'ailleurs à peu près la thèse que nous entendons soutenir actuellement avec le rappel du roi détrôné.

CHARLES MERKI.

§

Le gros volume, magnifiquement édité par le Bureau international du travail, sur **les Conditions du travail dans la Russie des soviets**, est un questionnaire méthodique, préparé pour une mission d'enquête en Russie, que, dans sa session de janvier 1920, le Conseil d'Administration du Bureau International du Travail avait décidée, sur la proposition de M. Sokal, délégué du gouvernement polonais.

Une commission, composée de cinq délégués patronaux et de cinq délégués ouvriers, devait se rendre en Russie pour y étudier les conditions du travail. Nous n'avons jamais plus entendu parler de cette enquête, et, si nous ne nous trompons pas, il nous semble que le gouvernement soviétique a refusé à cette commission l'entrée en Russie. Le seul résultat de cette décision, résultat du reste assez tangible, c'est le grand ouvrage précité : *Les conditions du travail dans la Russie soviétique*. L'enquête était établie sur un vaste plan. La législation ouvrière compre-

nait, par exemple, les chapitres suivants : *a*) Questions générales : Comment est organisée, dans la Russie des soviets, la protection légale des travailleurs ; *b*) Heures de travail ; *c*) Salaires ; *d*) Travail des femmes et des enfants ; *e*) Industries dangereuses et insalubres ; *f*) Chômage ; *g*) Travail à domicile ; *h*) Inspection du travail. Et pour tous les autres points, le questionnaire était établi avec la même minutie. L'enquête devait comprendre les chapitres suivants : Prévoyance sociale ; Liberté du travail ; Liberté d'association ; Syndicats ; Rapports entre l'Etat et l'industrie ; Situation matérielle de la classe ouvrière ; Travail agricole ; Résultats matériels du régime bolcheviste ; Résultats moraux.

La commission d'enquête avait pensé, avec juste raison, qu'avant de se rendre en Russie pour étudier sur place ces importantes questions, il fallait les sérier, les classer selon un plan détaillé et les étudier en se renseignant à différentes sources, mais principalement aux sources bolchevistes. C'est le résultat de cette étude que nous présente maintenant le Bureau International du Travail. Les matériaux dont a disposé la Commission d'enquête sont considérables. Dans l'appendice elle donne la liste des ouvrages qu'elle a consultés et cette bibliographie compte plus de cent pages d'un texte très serré. La commission, qui a eu en mains la collection complète des principaux journaux soviétiques, *Izvestia*, *Pravda*, etc., constate, incidemment, et en exprime son regret, que dans ce pays, qu'on veut donner comme modèle aux démocraties européennes, seule existe la presse officielle, qu'il n'y a pour ainsi dire pas de presse provinciale ni aucun organe indépendant libre, fait qui a échappé à la sagacité de Wells dans son enquête sur la Russie. L'ouvrage du Bureau International du Travail sera une véritable mine pour ceux qui feront des recherches sur les conditions de la vie en Russie soviétique, et il est à regretter que son prix élevé — 18 francs — s'oppose à sa vulgarisation, qui serait on ne peut plus utile.

Le livre de M. Max Hoschiller, **Le mirage du soviétisme**, est aussi le résultat d'une enquête, mais alors que la commission d'enquête du Bureau du travail n'a pas pu contrôler sur place ses conclusions, M. Hoschiller a séjourné en Russie comme correspondant du *Temps*. S'appuyant sur des données indiscutables et des chiffres précis, l'auteur montre le mirage de la doctrine com-

muniste ou plutôt la contradiction absolue qui existe entre cette doctrine et son application dans la vie. Comme il le dit justement dans sa conclusions. « Quel que soit l'aspect sous lequel on l'envisage, le régime des soviets et la prétendue dictature du prolétariat ont donné des résultats désastreux. L'expérience sociale de Lénine a fait le fiasco le plus épouvantable. » D'ailleurs, il n'en pouvait être autrement dans un pays essentiellement rural, où l'élément paysan représente 85 o/o de la population, et, quoi qu'on fasse ou dise, la révolution russe demeure avant et après tout une révolution paysanne.

Nous signalerons particulièrement les chapitres concernant l'action des soviets à l'usine, la nationalisation des chemins de fer et les pages magistrales qui forment le chapitre XI, intitulé « De quoi vit l'ouvrier », où est démontrée de façon lumineuse l'incapacité absolue du régime soviétique à produire.

Le livre de M. Max Hoschiller est préfacé par Merrheim, qui ne partage pas toutes les conclusions de l'auteur, mais qui est d'accord avec lui que l'expérience communiste de la Russie soviétique est un fiasco complet. M. Merrheim, qui est adversaire de toute dictature, démontre que cette fameuse dictature du prolétariat n'est, en somme, que la dictature sur le prolétariat. Il flétrit avec vigueur le coup d'Etat par lequel les bolchevistes ont dissout la Constituante et, à ce propos, il cite les paroles de l'ardent bolchevik Ch. Rappoport, qui édite maintenant, à la gloire de Lénine, la *Revue Communiste*. Rappoport écrivait le 24 janvier 1918, dans *le Journal du Peuple* : «... En chassant la Constituante, Lénine compromet son œuvre de paix, la seule qu'il aurait pu invoquer pour justifier sa dictature. Aucun gouvernement digne de ce nom ne voudra négocier avec un homme qui se dresse contre la majorité de la nation. » Maintenant, il n'a pas de paroles assez fortes pour flétrir les gouvernements qui ne veulent pas négocier avec les soviets.

Très documenté et écrit avec soin, le livre de M. Hoschiller prendra bonne place dans la bibliothèque, déjà assez riche, des ouvrages consacrés au régime bolcheviste.

Mentionnons une brochure également bien documentée de M. G. Alexinsky sur **les Effets économiques et sociaux de la révolution bolcheviste et les causes de son échec**. Cette brochure est composée d'articles publiés dans la

revue belge *le Flambeau*. Très à propos, Alexinsky rappelle la brochure de Plekhanoff : *la Société et la lutte politique*, parue en 1883, où le fondateur du parti social-démocrate russe écrivait : « On ne crée pas au moyen de décrets des conditions qui sont étrangères aux conditions économiques modernes. Le gouvernement provisoire se verra obligé d'accepter ce qui existe, de prendre ce que la réalité lui donne pour base de son activité réformatrice, autrement le seul changement qu'il apportera sera qu'au lieu des « fils du soleil » et leurs fonctionnaires, une caste socialiste dirige la production nationale. »

Comme on le voit, quarante ans avant le bolchevisme, Plekhanoff prévoyait les principaux résultats de la révolution communiste.

Nous ne saurions trop recommander la lecture d'une petite brochure de M. J. Honorat : *l'Ecole bolcheviste*, ou la vie des écoliers russes sous Lénine. Dans ces pages consacrées à la description d'une école communiste, c'est en somme toutes les tares du régime que l'auteur fait passer sous nos yeux. M. Honorat était professeur de droit à Pétrograd ; après le coup d'Etat bolcheviste, il devint directeur de la sixième école des soviets, et voici ce que dit de l'Ecole communiste un homme qui, pendant deux ans, s'est efforcé de la diriger au mieux. « L'école bolcheviste, c'est un club, le rendez-vous de la jeune spéculation ; c'est un réfectoire où l'on vient aux heures des repas ; c'est une salle de danse où l'on apprend à flirter ; c'est un refuge où l'on vient se chauffer en brûlant les pupitres et les bancs. »

Réglementairement, chaque leçon dure 40 minutes ; mais, en réalité, le maître doit perdre la moitié de ce temps pour rassembler ses élèves, qui fument, courent pour se réchauffer, flirtent, etc., et, après de grands efforts, il est rare qu'il réunisse plus de dix élèves ; la classe ne compte guère, en général, plus de quatre ou cinq élèves. Mais l'école se remplit aux heures des repas. Quel est ce repas tant convoité pour lequel des enfants n'hésitent pas à faire parfois jusqu'à cinq kilomètres à pied, l'hiver, par un froid de 25° ? Voici le menu : une soupe claire dans laquelle nagent quelques grains de gruau ; une assiettée d'un autre gruau, sans beurre ni huile, plus cent grammes d'un mauvais pain noir souvent immangeable.

La plupart des élèves viennent toujours en retard, les motifs

invoqués le plus souvent sont cités par M. Honorat : Est allé chercher la ration de pain des parents, a perdu deux heures à attendre son tour devant la coopérative. — A été obligé de scier le bois, le père étant malade. — Le père et le frère aîné arrêtés, la mère au désespoir. — Un seul paletot pour deux frères. — Le père fusillé. — Le frère disparu. — Pas de souliers, etc.

J.-W. BIENSTOCK.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1918

Général Verraux : *La bataille des Flandres*, Van Oest. — Louis Gillet : *La bataille de Verdun*, Van Oest. — Florian-Charpentier : *L'Ouragan*, Editions du Fauconnier. — Marcel Gay : *Le général Gouraud*, Payot. — A. von Cramon, *Unser Oesterreich-Ungarischer Bundesgenosse im Weltkriege*, Berlin, E. S. Mittler.

M. le général Verraux désigne sous le nom de **La bataille des Flandres** la succession d'opérations poursuivies par l'armée britannique, à l'est d'Ypres, du 31 juillet à la mi-novembre 1917. Ces opérations peuvent être données comme le type des opérations à objectifs limités. Ces nouvelles méthodes d'offensive, dont nous avons dit ce que nous pensions pendant la guerre (1), étaient à la fois le fruit des circonstances et le résultat de conceptions, inévitables avec le progrès mécanique, qui portaient à faire un trop large crédit aux procédés de combat dits scientifiques. Il était assez naturel qu'une nation industrielle comme l'Angleterre plaçât une confiance illimitée dans des moyens surtout matériels. L'expérience a répondu par la négative à une telle illusion. Les gains réalisés à la fin des opérations de 1917, sur le front d'Ypres, étaient insignifiants. Ces coûteuses opérations eurent-elles, au moins, pour effet l'usure des effectifs ennemis dans une proportion acceptable ? Sans doute, ces effectifs ont été entamés ; ils ont souffert. Mais pour que le bénéfice de l'opération pût être tenu pour certain, il faudrait, en dehors du gain de terrain, connaître les pertes subies par l'assaillant. Or, le général Verraux est muet à ce sujet. Sans doute, n'a-t-il pu se procurer ces éléments nécessaires à la discussion ? Et si l'Etat-major britannique les a si rigoureusement dissimulés, c'est que de tels chiffres pouvaient suffire à mettre en évidence l'inefficacité de méthodes, présentées alors comme le dernier terme de l'art militaire.

(1) Voir notre chronique du 1er décembre 1917.

Pour qui ne connaîtrait pas ce qu'on a appelé l'affaire de Verdun, ce n'est pas encore le livre que M. Louis Gillet vient de nous donner, sous le titre de **La bataille de Verdun**, qui pourrait apporter les clartés nécessaires. L'auteur, que je ne connais pas, semble appartenir à cette équipe de publicistes chargés de colorer les événements, de doser les éloges, d'en faire un assortiment conforme aux règles hiérarchiques, pour les distribuer proportionnellement à la hauteur des échelons. C'est supposer une dose de naïveté chez le public qui dépasse les bornes permises. On comprendrait encore un tel parti pris, s'il s'agissait d'une aventure qui se serait passée au Kamtchatka. Mais ce n'est pas le cas. Ainsi pour M. L. Gillet la légende seule aurait prétendu « qu'il n'y avait rien à Verdun ». Il y avait, dit-il, « en principe », quatre positions successives en avant des défenses immédiates de la place. Mais, obligé de nous dire quelle valeur il convient de leur attribuer, il avoue « que la première était peu défendable, et les suivantes n'étaient qu'ébauchées ». En ce qui concerne les effectifs, il cite le général de Langle de Carry qui écrivait le 13 février 1916 :

La région fortifiée de Verdun est bien rétablie comme densité de troupes et comme commandement.

Cependant, force est bien d'avouer qu'une seule division s'est trouvée engagée, sur la rive droite de la Meuse, pendant les journées des 21, 22 et 23 février, sous le choc de cinq divisions allemandes. Quant à l'intervention du lieutenant-colonel Driant, qui jette le cri d'alarme dès le mois d'août, et qui provoque la fameuse lettre du Ministre de la Guerre au commandant en chef, ce n'est qu'un incident négligeable. C'est cependant cette louable initiative qui a déterminé l'envoi du major-général, le général de Castelnau, à Verdun, le 19 janvier 1916 ; et celui-ci est alors obligé de prescrire toute une série de travaux « dont la ligne intermédiaire, de l'aveu de M. L. Gillet, n'était encore qu'esquissée le 21 février », jour de l'attaque. On peut donc se demander ce qui serait advenu de celle-ci, si le général de Castelnau n'avait pas été envoyé sur les lieux redresser un état de choses inadmissible, pour ne pas dire plus, si tout le monde avait partagé l'optimisme inaltérable du G. Q. G., si chacun, enfin, avait dormi du même sommeil égal et profond. La légende n'est donc pas du côté que M. L. Gillet veut nous faire entendre.

Sous ces réserves, ce livre n'est pas sans nous apporter une abondante moisson de faits, bien qu'il ne puisse être donné comme l'histoire véridique de la bataille de Verdun. Cette histoire est encore à écrire ; elle ne pourra l'être que lorsqu'on pourra, sans inconvénients, nommer les choses par leur nom. Il est vain de s'appuyer, à l'heure actuelle, sur le livre de von Falkenhayn, qui n'est qu'un plaidoyer personnel et une tentative de justification *à posteriori*. Il ne restera rien d'un tel livre, dans dix ans, pas plus, sans doute, que d'autres ouvrages, signés de noms célèbres, dont la rédaction hâtive et la publication prématurée ne pouvaient être désirées que par des maisons d'édition. Retenons, pour l'instant, cet aveu de M. L. Gillet au sujet des méthodes tactiques, mises en œuvre par nos ennemis : « Cette formule, dit-il, apparaîtra un jour comme une véritable régression de l'art. C'est l'âge d'une sorte de barbarie scientifique ; tout est sacrifié à la puissance de la machine. Le combat, les idées tactiques ne comptent presque plus dans cette manière brutale. Ces longs mois de la bataille d'usure sont ce qu'il y a de plus pauvre en fait de conceptions militaires. » Rien de plus exact. Malheureusement pour nous, nous n'avons su, trop longtemps, répondre à ces méthodes que par des réactions servilement copiées sur elles, jusqu'au jour où un jeune général, libre enfin de suivre ses inspirations personnelles, reprend en deux jours, avec 18.000 prisonniers et 130 canons, « presque tout ce que l'Allemagne nous avait arraché en huit mois ». La leçon de Verdun, dit M. L. Gillet, se résumait ainsi pour nous :

Six mois de défensive sanglante, avec d'immenses pertes en hommes et en terrain ; trois mois d'offensive, et la gloire, au prix de pertes trois fois moindres.

Soyons reconnaissants à M. L. Gillet de cet aveu, qui contient implicitement le blâme pour tout ce qui a été fait pendant « six mois de défensive sanglante ».

De M. Florian-Parmentier voici un livre sombre, d'un pessimisme outré : **L'Ouragan**, d'ailleurs plein d'un jeune et vigoureux talent. J'en détache ce trait abominable :

Ainsi vécurent tout un hiver, dans le voisinage du pays natal, fermé comme une leproserie (il s'agit des hommes du Ier corps d'armée, dont la majorité appartenait à la région de Lille), les gars de la Marne, de la Champagne, de Verdun, de la Somme et du plateau de Vauclerc. Et

les Allemands, aussi bêtes que nous, aussi bêtes que toutes les bêtes des la guerre, les Allemands, qui regrettaient eux aussi leurs famille, qui eux aussi souffraient de la pluie et du froid, trouvaient dans leur misère et leur stupidité assez d'ignominie pour injurier ces hommes, pour les appeler les « cocus du Nord » et pour leur envoyer des photographies, ornées d'écritures gothiques, qui les représentaient côte à côte avec les délaissées des régions maudites. Mais un fantassin, qui trouva la photographie de sa femme sur un prisonnier, ne voulut point savoir si l'image n'était que volée, — et il tua l'homme.

Guerre de goujats ! Soit. Que M. Florian-Parmentier tourne sa colère vers les hommes, nous serons alors avec lui, qui ne savent pas exiger le châtiment de pareilles abominations ; mais il devrait, semble-t-il, être convaincu, après les effroyables témoignages qu'ils nous ont laissés, que les Allemands, sans doute « aussi bêtes que nous », nous dépassent franchement en sauvagerie et goujaterie. Sa vision pourrait s'éclairer à lire, ce que je lui conseille, le petit livre que M. Marcel Gay vient d'écrire sur **Le général Gouraud**. Il se convaincrait que les uns et les autres ne sont pas décidément de la même race, et que c'est une faute de vivre dans l'abstrait. Il se convaincrait encore que, malgré tout, il y a des militaires qui sont l'honneur de notre race et que l'on peut et doit citer comme des éducateurs merveilleux.

JEAN NOREL.

§

Le général A. von Cramon, qui avait précédemment appartenu pendant 13 ans au grand état-major allemand, en particulier comme chef de la section autrichienne, était chef d'état-major du 8e corps, lorsque la guerre éclata.

Comme frapper est la meilleure parade, l'occupation immédiate de la Belgique et du Luxembourg était prévue pour le cas *où l'on nous imposerait la guerre.* Le 8e corps avait à occuper le Luxembourg et à former ensuite l'aile droite de la 4e armée (duc Albert de Wurtemberg)... Au prix de combats incessants, il atteignit la Marne près de Vitry-le-François. Après une lutte sanglante, l'ennemi fut rejeté de nouveau et nous avions déjà donné l'ordre de le poursuivre quand, dans la nuit du 9 septembre, l'ordre tout à fait inattendu et absolument ébranlant nous vint de battre en retraite... D'après tout ce que j'ai appris jusqu'à présent, cette retraite, origine de tous nos malheurs subséquents, n'avait nullement sa raison d'être. Les Français la nomment « le miracle de la Marne »; elle signifie pour nous le tournant : la guerre ne pouvait plus être gagnée sans devoir pour cela être perdue.

La nécessité de subir une opération força Cramón de quitter les tranchées le 23 octobre 1914. Il fut ensuite nommé « plénipotentiaire du haut commandement allemand » au quartier général autrichien en remplacement du général von Freytag-Loringhoven, l'écrivain connu, qui devenait quartier-maître général. Le 27 janvier 1915, il se présenta à Teschen au commandant supérieur de l'armée autrichienne. Ce sont les notes qu'il y prit qu'il publie « avec quelques suppressions » sous le titre : **Notre Allié austro-hongrois pendant la guerre mondiale.**

Au printemps 1915, dit-il, l'Italie et le Balkan étaient l'objet de négociations incessantes entre les quartiers-généraux. Falkenhayn persistait à penser que l'Italie pouvait être retenue d'agir, au moins pendant l'été, par de promptes concessions. Aucun sacrifice assurant la victoire finale ne devait être trop grand, *car toutes les concessions seraient révoquées par celle-ci*. Conrad doutait de la neutralité de l'Italie et de l'utilité de négocier ; il voulait plutôt renoncer à ses fonctions que céder aux exigences italiennes ; en tout cas, *l'Allemagne aussi devrait faire des sacrifices et, en renonçant à l'Alsace-Lorraine, aider au rétablissement de la paix*. Mais comme Conrad était cependant convaincu que les puissances centrales (et particulièrement la Monarchie) seraient placées devant des problèmes insolubles par l'intervention italienne, non seulement il finit par céder, mais pressa même le ministère des Affaires étrangères de conclure le plus rapidement possible avec l'Italie. *L'Allemagne devait garantir que les concessions extorquées par Rome seraient retirées dès que l'occasion s'en offrirait*. Il proposa de plus d'indemniser l'Autriche le cas échéant par le comté de Glatz et la partie sud de la Silésie... [ou de conclure une paix séparée avec la Russie à laquelle on abandonnerait la Galicie orientale jusqu'au San, la Roumanie et la Bulgarie]. L'Allemagne aurait à choisir entre Vienne et Constantinople...

En ce qui concerne le Balkan, depuis l'issue malheureuse de la campagne serbe, le haut commandement autrichien ne s'y intéressait plus spécialement. L'incitation à une offensive commune contre la Turquie vint de Falkenhayn, qui s'efforçait d'ouvrir le chemin vers la Turquie. Ce n'était qu'ainsi qu'on pourrait lui envoyer des munitions et du matériel de guerre pour continuer à résister. Autrement, il fallait s'attendre à une catastrophe à la Corne d'Or pendant l'été ou au plus tard à l'automne. Une campagne contre la Serbie sans la participation de la Bulgarie serait dure ; aussi Falkenhayn, depuis le commencement de 1915, s'efforçait-il de parvenir à un accord avec Sofia. Conrad ne croyait pas au succès de ces efforts et considérait comme plus vraisemblable que la Bulgarie se coaliserait avec la Roumanie et la Serbie

pour se tourner contre la Turquie, et que le nouvel allié abandonnerait la Monarchie danubienne. Il consentit malgré cela, en avril 1915, à ce qu'une démarche commune des puissances centrales soit entreprise à Sofia...

La Bulgarie négociait alors aussi avec l'Entente. Elle répondit évasivement et déclara finalement qu'elle ne voulait pas, à ce moment-là, sortir d'une neutralité bienveillante. Une campagne contre la Serbie devint par suite tout d'abord impossible...

En mai, l'Italie déclara la guerre à l'Autriche. L'Allemagne fournit pour la défense du Tyrol le corps alpin; elle envoya aussi 3 divisions sur le front serbe pour rendre libre une quantité correspondante d'Autrichiens et montrer simultanément aux Roumains qu'une offensive contre la Hongrie se heurterait à des troupes allemandes. Si les événements forçaient à arrêter l'offensive contre la Russie, on tiendrait la ligne du Dniester-San et toutes les forces disponibles seraient dirigées, d'après Falkenhayn, contre la Serbie, d'après Conrad, contre l'Italie... Finalement, une décision sur ce point ne devint point nécessaire; le Balkan resta tranquille et, *grâce aux hésitations incompréhensibles de Cadorna* et à la vaillance des troupes austro-hongroises (1), la situation sur le front sud-est put aussi être considérée avec quelque assurance.

Cramon a pu voir l'effet des *regrettables* révélations de Clemenceau.

Dès les premières, je pus constater que dans le haut commandement et les cercles autrichiens avec lesquels j'étais en relation on inclinait beaucoup plus à croire le ministre français que l'Empereur. Lorsque finalement le texte de la lettre de Sixte fut connu, l'impression fut écrasante. La persuasion était générale que le jeune Empereur s'était perdu dans un réseau de mensonges.

Le matin de ce jour mémorable, le toujours fidèle colonel-général von Arz vint de bonne heure à mon bureau et me communiqua que par suite des révélations de Clemenceau, l'Empereur, arrivé à la gare, avait renoncé à un voyage au front qu'il avait voulu faire. Profondément ému, il me déclara environ ceci : « J'ose à peine vous regarder, notre fidèle camaraderie et mon amitié personnelle me poussent à une explication. Les expériences que nous faisons actuellement sont extrêmement tristes. Si quelque chose d'incompréhensible a eu lieu, mettez-le sur le compte de la jeunesse et de l'inexpérience de l'Empereur, des influences auxquelles il est exposé, et de sa malheureuse inclination d'arriver à une paix coûte que coûte. Ne le jugez pas trop sévèrement.

(1) Les Slaves du Sud furent saisis « d'une émotion profonde qui trouva son expression dans le vœu que les troupes croates et slovènes puissent être employées contre l'Italie ». (Note de Cramon.)

Il n'y a malheureusement rien à excuser. Il était important pour moi de vous dire cela. Soyez l'interprète de mes sentiments auprès du maréchal von Hindenburg et du général Ludendorff. Je suis convaincu que l'Empereur vous fera appeler et vous priera de transmettre à Votre Auguste Maître des explications correspondantes. »

D'autres officiers du quartier général suivirent l'exemple de leur chef et m'exprimèrent leur tristesse et leur honte de cet incident sans exemple.

Le lendemain, l'Empereur me fit en effet appeler. Il me reçut dans le jardin, était très pâle et paraissait très nerveux (1). Il me dit : « Vous savez que vous avez mon entière confiance. Veuillez en voir une nouvelle preuve dans le fait que je vous donne à lire le brouillon de ma maudite lettre. Lisez-le attentivement et dites-moi ensuite votre opinion. » Il me tendit plusieurs feuilles in-4° écrites à l'encre de sa main et me laissa seul. Je commençai à lire ce projet de lettre écrit en excellent français ; malheureusement je n'avais pas devant moi le texte publié par Clemenceau. Je pus cependant constater que les phrases générales et celles sur la Belgique ne différaient pas essentiellement du texte de la Havas. En revanche, celle sur l'Alsace-Lorraine était celle communiquée par le Bureau de Correspondance de Vienne. « L'Empereur serait volontiers prêt à faire ce qu'il pourrait pour soutenir les revendications françaises sur l'Alsace-Lorraine si elles étaient justes, mais elles ne le sont pas. »

Avant que j'eusse fini de lire, l'Empereur revint et me demanda ce que j'avais à dire de ce brouillon. Je ne pus actuellement que constater la concordance des lignes que j'avais lues avec le démenti donné par le ministère des Affaires étrangères. L'Empereur dit alors : « Avez-vous bien lu ce que j'ai écrit sur l'Alsace-Lorraine ? » Je répondis que oui. L'Empereur s'exprima ensuite très vivement au sujet de Clemenceau qui cherchait à se disculper de ne pas avoir communiqué en son temps à Poincaré la lettre visant à la paix. « Vous savez, ajouta-t-il, combien je cherche à rendre la paix à mes peuples. L'Autriche a réellement besoin de la paix, et encore plus que l'Allemagne. Mes intentions étaient justes et bonnes. J'aurais peut-être dû donner connaissance de ma lettre à votre Empereur, mais il savait déjà que je correspondais avec mes beaux-frères et connaissait les offres réitérées de la France ; c'est pour cela que je ne lui ai pas parlé de cette lettre qui était un écrit privé et qui ne devait servir qu'à guider mon beau-frère. Je vous prie maintenant d'aller à votre Empereur, de lui dire comment les choses se sont passées et de liquider cette déplorable affaire. J'aurais moi-même le dé-

(1) Arz me raconta plus tard que le soir du jour où le texte de la lettre de Sixte fut connu et où l'Empereur renonça à son voyage, il avait craint sérieusement que l'Empereur attente à sa vie et s'était tenu par suite toute la nuit dans le voisinage de la villa Bœhm où l'Empereur couchait.

sir de le visiter immédiatement et de lui dire ce que j'ai sur le cœur, mais je ne le puis actuellement. Je suis tellement affecté par ces événements que je dois me retirer quelques jours à Reichenau pour y vivre dans le calme et le repos et me remettre. J'ai dû aussi me séparer de Czernin, car il est la cause de tout. Comment pouvait-il prononcer ce discours, puisqu'il savait qu'une liaison avec la France existait par l'intermédiaire de mon beau-frère ! Après avoir tout déchaîné, il est devenu nerveux et eut chez moi une crise de larmes. En un mot, j'ai vu qu'il n'est plus l'homme qu'il fallait pour diriger le char de l'Etat et je l'ai congédié. Je vous prie de l'annoncer à votre Empereur... Je ne sais qui remplacera Czernin... »

L'Empereur me congédia avec une poignée de main. « Vous savez quelle confiance j'ai en vous, dit-il. Vous avez si bien travaillé jusqu'à présent. Je vous en remercie cordialement. Arrangez aussi cette affaire-là »...

Lorsque je revins au quartier-général, la nouvelle de mon audience s'était répandue. Je fus reçu avec des yeux avides de savoir et je racontai ce qui venait de se passer ; mais je ne puis pas soutenir que mes camarades autrichiens crurent moins pour cela à l'exactitude du texte donné par Clemenceau. Personnellement, je me suis défendu contre un pareil soupçon, car je ne pouvais admettre qu'un empereur (et particulièrement aussi pieux que l'était Charles) ait voulu sciemment mentir à mon Auguste Maître et à moi-même et nous tromper. J'ai été élevé et j'ai vieilli dans cette doctrine qu'après la parole de Dieu, celle de l'Empereur doit être tenue pour la plus sainte, et j'étais profondément ébranlé par la pensée que le porteur d'une des plus vénérables couronnes de l'Europe puisse aussi gravement oublier sa dignité.

Cramon alla voir Guillaume II qui se tenait dans un train près de Courtrai :

Le Kaiser s'exprima d'une façon peu flatteuse sur son allié, approuva cependant ma proposition de ne point faire de cet incident une grave affaire d'Etat. Si devant le monde, de monarque à monarque, il ne pouvait faire autrement que de croire officiellement aux assurances que j'apportais, sa confiance en Charles n'en était pas moins profondément ébranlée. « Mais, dit-il, nous sommes liés pour la vie et la mort, car ce n'est pas par outrecuidance ou pour tout autre motif que j'ai tiré l'épée, c'est parce que je suis le fidèle allié de l'Autriche et persévérerai dans cette alliance jusqu'au bout. »

Le Kaiser... approuva complètement les propositions que je lui fis : l'empereur Charles lui ferait une visite pour s'excuser et, en présence du comte Burian [le successeur de Czernin], promettrait par écrit de ne point entrer désormais en relation avec une puissance étrangère à

l'insu de l'Empereur allemand et *à fortiori* de ne pas lui faire d'offres. Il devait aussi s'obliger à rappeler de France les frères de Parme et à ne leur permettre le retour en Autriche qu'après la guerre. Enfin l'alliance entre les deux pays devrait être étendue par traité au temps qui suivrait la guerre et complétée par des conventions économiques et militaires.

Revenu à Baden, où était l'Empereur, Cramon fut conduit à celui-ci, par le grand maître de la Cour, comte Hunyady, qui « s'exprima ouvertement sur l'influence de la famille de Parme et me raconta que, peu avant, il avait parlé de même et sans réserve à l'Empereur ». Cramon conseilla à Charles de visiter Guillaume. Charles se déclara prêt à le faire. Après la liquidation de divers incidents (en particulier une saisie de wagons et de bateaux de blé allemands par l'Autriche), Guillaume se déclara prêt à recevoir son allié. Le 12 mai, il vint l'attendre à la gare de Spa avec un seul aide de camp. « Charles, quand il quitta le train, était très pâle. Les deux monarques s'embrassèrent suivant l'usage et, après des salutations courtes et peu senties, allèrent à leurs logis. » Après deux jours de négociations, où Guillaume, « amicalement, mais avec gravité aussi, dit ce qu'il avait sur le cœur », les deux monarques signèrent solennellement une convention « pour développer et resserrer leur alliance ; elle contenait les bases de la convention militaire dont on avait si souvent parlé sans jamais dépasser les premiers échanges de vues ». Tel était le *grave* résultat des *fâcheuses* indiscrétions de Clemenceau.

Le 13, au soir, Charles retourna à Baden. « Si l'état d'esprit dans le train impérial à l'aller avait été celui d'un voyage à Canossa, en revanche, au retour, Charles se montra au delà de toute mesure rassuré et content. »

ÉMILE LALOY.

A L'ETRANGER

Albanie.

La nouvelle situation de l'Albanie. — La Société des Nations, dans sa séance du 17 décembre 1920, a voté, à l'unanimité des voix, l'admission de l'Albanie dans son sein. Sur 41 Etats qui composent la Ligue, les représentants de 35 Etats étaient présents, y compris les délégués de l'Italie, de la Yougo-Slavie et

de la Grèce. Lord Robert Cecil, le délégué de l'Afrique du Sud, s'est fait l'avocat de l'Albanie et les délégués français ont vivement appuyé la cause de ce pays.

Il est à espérer que cette reconnaissance officielle tranchera définitivement la question toujours pendante de ce coin des Balkans et que l'affaire de l'Albanie aura trouvé la solution naturelle, celle du respect de ses droits.

Depuis le 28 janvier 1920, c'est-à-dire depuis la formation du Gouvernement national à programme nationaliste, les efforts de l'Albanie ont tendu à sauvegarder l'indépendance et la souveraineté absolues du pays, et l'intégrité des frontières délimitées en 1913.

Cette indépendance et cette souveraineté ont connu de sérieux dangers de la part des voisins : l'Italie, la Grèce, la Serbie.

La première aspirait — en vertu du Traité secret de Londres 1915 — au protectorat sur toute l'Albanie et à la possession de la ville de Valona avec un hinterland. On se rappelle les luttes sanglantes menées par les Albanais, durant les mois de juin et juillet derniers, pour la possession de cette ville. Le 2 août dernier, un accord était signé à Tirana entre Suleiman Delvina, le Président du Conseil d'Albanie et le comte Manzoni, délégué spécial du Royaume d'Italie, d'après lequel l'Italie évacue toute l'Albanie, abandonne Valona, et ses troupes se retirent à l'île de Saseno. Il n'est point question de la cession de cet îlot, sur lequel la souveraineté albanaise reste intacte. Il n'est en outre nullement question des points stratégiques cédés sur la terre ferme albanaise, à Karaburun et Tréporti, comme les journaux l'avaient annoncé par une erreur volontaire ou involontaire (1).

Il est donc naturel que l'Italie ne soulève plus de difficultés nouvelles à l'Albanie et laisse les pays balkaniques se développer librement.

Le deuxième litige était entre l'Albanie et la Grèce à propos des frontières méridionales ; les Grecs voulaient dépasser la ligne fixée par la Conférence de Londres de 1913 et le protocole de Florence. Actuellement toute la partie de l'Albanie située en deçà de cette ligne se trouve soumise aux autorités albanaises,

(1) Les journaux italiens se sont laissé entraîner par une erreur quelque peu volontaire, mais, vers le milieu du mois d'août, la lumière a été faite sur la vérité, au sein du Parlement Italien.

sauf une petite région située à l'est de Kortcha : on sait que cette ville et son district se trouvaient occupés dès 1916 par les Français ; ceux-ci sont partis au mois de mai dernier, laissant un excellent souvenir dans le pays et en emportant un non moins bon.

Or, au moment du départ des Français, les Grecs ont occupé une petite région (seize villages) sise en territoire albanais, s'engageant — dans une convention signée par le général des troupes grecques et la Commission des notables de la ville de Kortcha, le 15 mai 1920 — de se soumettre aux décisions de la Conférence de la Paix.

Le différend entre Albanais et Serbes est plus grave : la Conférence de Londres de 1913 avait tracé la frontière entre les deux Etats, en sacrifiant de vastes régions aux revendications serbes. En 1918, le lendemain de l'armistice, les troupes yougo-slaves, en pourchassant les Austro-Hongrois, dépassèrent la ligne de démarcation fixée en 1913 et s'emparèrent d'une large et longue bande. Depuis lors, les Albanais ont prié les Serbes, à plusieurs reprises, de se retirer : mais le Gouvernement de Belgrade a répondu que ces régions albanaises (qu'on appelle ligne de 1918) ont été occupées en vertu d'un ordre du Commandant en chef de l'Armée d'Orient, le général Franchet d'Espérey. On n'a jamais pu contrôler la véracité de cette assertion, ni ses motifs. Mais cet état de chose a causé la destruction totale ou partielle, par les Serbes, de 140 villages albanais situés dans un territoire que les Serbes eux-mêmes considèrent comme albanais. Actuellement, 35.000 habitants, restés sans foyer, se sont réfugiés à l'intérieur du pays, causant de l'embarras au gouvernement par les dépenses nécessitées pour leur entretien ainsi que pour celui des troupes sur la frontière.

Voilà l'état dans lequel le nouvel an trouve l'Albanie. Or la Ligue des Nations ayant ouvert ses portes à l'Albanie sur la base que ce pays était déjà un Etat indépendant préalablement reconnu en 1913, il est tout naturel que les frontières de 1913 ainsi que sa souveraineté absolue soient respectées.

C'est la ferme conviction des Albanais et leur non moins ferme désir. Et ce ne sera que pour le profit de la paix dans les Balkans.

Le gouvernement albanais est une République élue le 28 janvier 1920. Six membres forment le ministère et quatre autres le

Conseil suprême qui fait fonction de chef de la République. Une Assemblée législative de 37 députés fonctionne à côté du gouvernement.

Au mois de novembre dernier, le cabinet Suleïman Delvina s'étant trouvé en minorité dans le Parlement, un nouveau cabinet, sous la présidence d'Ilias Vrioni, est venu au pouvoir.

Au moment même où nous écrivons ces lignes, on procède en Albanie à de nouvelles élections pour la nouvelle session du mois de mars prochain. La loi nouvelle prévoit un député pour 12.000 habitants, ce qui portera le nombre total des membres du Parlement à 85.

LUMO SKENDO.

§

Pologne.

LE MARÉCHAL PILSUDSKI. — Le Président de la République et le Gouvernement français viennent d'inviter le maréchal Pilsudski à venir à Paris. Ce geste si heureux a été accueilli à Varsovie avec un cordial empressement. A l'heure où ces lignes paraîtront au *Mercure* le premier magistrat de la Pologne accompagné du ministre des Affaires Etrangères, le prince Sapieha, sera près d'être l'hôte de la France, où il aura l'occasion de s'entretenir avec M. Millerand de tous les graves problèmes politiques de l'Est européen.

La portée de cette visite — qui dépasse, certes, le cadre d'une simple et amicale courtoisie — s'accentue encore par la sympatique curiosité que la personne du chef de l'Etat polonais éveille depuis longtemps parmi le public français. En effet, le maréchal Pilsudski est non seulement une forte et une attachante *personnalité*, il est aussi une émouvante *personnification :* un des aspects essentiels du drame séculaire polonais ne se reflète-t-il pas dans sa vie ? Né en 1867, 3 ans à peine après la dernière insurrection polonaise sur cette terre de Lithuanie si chère au cœur polonais, issu d'une famille de l'ancienne noblesse, Pilsudski, déjà adolescent, se révolte contre le régime russe d'oppression. Condamné avec son frère Bronislas (mort en 1918 à Paris), il passe cinq années parmi les exilés politiques en Sibérie : quelle occasion d'étudier l'âme russe et ses « possibilités » révolutionnaires ! A peine de retour en Pologne, Pilsudski se lance résolument dans le mouvement révolutionnaire et socialiste polonais. Passionné et ferme, bravant tous les dangers (l'extrême audace

n'était-elle pas ici une forme spéciale de noble et mâle prudence ?) il sert son parti et sa patrie ; le Parti Socialiste Polonais a inscrit, en effet, sur son drapeau l'indépendance de la Pologne. C'est à cette époque — de 1894 à 1900 — d'abord à Vilna, puis à Lodz, dans les conditions les plus périlleuses, qu'il édite l'organe clandestin du Parti : *Robotnik* (l'Ouvrier). Traqué par le gouvernement tsariste, surpris par la police, après mille péripéties, il s'évade de la prison de Saint-Pétersbourg. Désormais commence pour lui l'époque décisive. Fixé à Cracovie, il consacre toutes ses forces, tout son talent d'organisateur et d'entraîneur d'hommes à une seule et bien « romantique » entreprise. Préparer le noyau d'une force armée polonaise — voilà son but et son « œuvre principale ».

Vint la grande guerre. Pilsudski lutte contre la Russie, mais il ne veut pas servir les puissances germaniques. On conçoit toutes les difficultés et le danger de cette attitude ! Les événements se précipitent et l' « impossible » tactique du chef des légions polonaises (évocation des anciennes légions napoléoniennes) semble trouver son dénouement dramatique dans la prison allemande de Magdebourg. Mais voici que la victoire des Alliés délivre enfin le prisonnier symbolique. Acclamé à Varsovie, Pilsudski devient le premier chef de l'Etat qui vient de renaître.

Ce qui nous frappe tout d'abord dans cette si pathétique destinée, c'est peut-être son émouvant parallélisme avec le sort même de la patrie polonaise. On serait tenté d'affirmer que toute cette calme énergie de Pilsudski et toute sa tenace « volonté lithuanienne » se sont mises à l'œuvre pour sculpter l'homme à l'image de l'idéal national, — nous dirions même — à l'image de la *conception romantique de l'idéal polonais*. On sait, en effet, qu'après les grands désastres nationaux, la vie polonaise ne s'arrêta point et, qu'en partie du moins, elle se réfugia dans le temple de la création poétique. Mickiewicz, le grand chef romantique, aboutit à une thèse dépassant le romantisme lui-même : la réalisation de l'idée morale par une discipline volontaire, par une soumission à un bien commun, supérieur à l'individu qui n'en est qu'un aspect essentiel. Or le maréchal Pilsudski dans tous les actes de sa vie intense et héroïque se révélait toujours bien plus le fils moral de Mickiewicz que celui de Marx ou de Proudhon. Il est ainsi une affirmation vivante de l'unité et de la continuité de la

nation et sa grande popularité, ou mieux cet amour quasi mystique de ses compagnons d'armes fidèles et dévoués apparaissent comme une haute et symbolique récompense décernée à ce grand insurgé pour sa *fidélité à la tradition séculaire de la Pologne martyre*. Car cet indomptable *révolté* fut avant tout un magnifique *réalisateur* dans le sens mickiewiczien de ce mot. Avant de lever une armée il organisa les instincts les plus profonds de l'âme polonaise, et il a réussi là où d'autres plus rationalistes ont échoué, malgré leur force d'âme et la grande envergure de leur esprit.

« L'œuvre principale de Pilsudski — constate son biographe M. Szpotanski — fut l'organisation de l'armée polonaise. » Cela veut-il dire que la volonté du chef de l'Etat polonais reste orientée surtout vers la guerre libératrice ou même simplement conquérante ? Les faits ne le confirment nullement. On semble, en France surtout, s'inquiéter parfois de sa politique orientale, magnanime (en Lettonie), audacieuse (en Ukraine) et basée sur la confiance dans la supériorité et l'attraction naturelle de la civilisation latino-polonaise. Soit ! Mais cette hardiesse déconcertante en apparence ou mieux cet idéalisme joint à une fermeté lucide ne réussiraient-ils pas mieux à consolider la paix orientale que les plus machiavéliques tractations et les finesses désuètes d'une diplomatie trop habile ? Il est à remarquer en tout cas que les préliminaires de la paix conclus à Riga démontrent précisément une grande plasticité de la politique orientale polonaise. Poursuivant l'établissement d'une paix durable avec la Russie *et non seulement avec les bolcheviks*, la Pologne a résolument renoncé à son programme des frontières de 1772. Il suffit de regarder la carte pour se rendre compte de l'étendue de ce renoncement et de la portée immense de cette modération voulue. « Les frontières orientales de la Pologne doivent être fixées — aurait dit un jour le maréchal Pilsudski — là où mon soldat cesse de se sentir chez lui », et cette règle si simple n'est-elle pas empreinte de la plus conciliante sagesse ?

Ainsi le chef de l'Etat polonais vient en France non pas en guerrier, mais en représentant convaincu de la volonté pacifique de son pays. La Pologne, en effet, est comme prédestinée à jouer le rôle de l' « élément primordial » de paix et de sécurité dans l'Est européen. Par cela même elle peut aussi collaborer ef-

ficacement à cette tâche éminemment française : la consolidation de la paix générale. Un Etat d'une trentaine de millions d'habitants et avec une perspective d'accroissement la plus encourageante, d'une superficie à peine inférieure à celle de l'Allemagne actuelle, doté de richesses naturelles variées et d'une main-d'œuvre nombreuse, un Etat dont la cohésion intérieure a fait déjà ses preuves à l'heure du danger et dont l'armée, selon l'opinion du général Niessel, dispose d'un soldat admirable et de cadres qui s'instruisent et s'améliorent continûment, un peuple placé au *grand carrefour européen*, qui a, certes, peu oublié, mais, par contre, beaucoup appris pendant la dure période des partages, un peuple enfin qui a le sentiment élevé de son rôle historique, mais qui — contrairement à ses voisins de l'Est — possède le sens de la mesure et sait parfois mettre frein à ses plus fascinantes ambitions, — voici, énumérées dans une phrase trop longue les données principales du facteur polonais au point de vue de la politique française et européenne.

Mais pour que ce *facteur polonais* puisse donner tout son *rendement*, il est urgent de régler les graves problèmes trop longtemps déjà demeurés en suspens : des accords militaires et économiques, la stabilisation de la paix de Riga, la question lithuanienne, la création d'un système d'accords ou d'alliances défensifs qui soutiendraient la charte de Versailles à l'Est comme la France la défend à l'Ouest et l'Angleterre sur les mers, — enfin cette question grave entre toutes du plébiscite haut-silésien, dont seul le juste règlement peut transformer en une réalité les beaux contes sur le prétendu désarmement de l'Allemagne. Si ce programme se réalise, ce serait aussi un grand succès pour la politique de confiance sans affectation et de discrète persévérance dans l'œuvre de rapprochement franco-polonais représentée depuis si longtemps et avec tant de distinction par le comte Zamoyski à Paris.

A cette œuvre de défense commune de la paix européenne la Pologne est prête à collaborer ardemment, avec cet esprit moral, ce souffle de « bonne et tenace volonté » que la personne même de son chef d'Etat incarne si noblement.

R. DE BROU.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Histoire de Madame Cantili. — Original.

Etes-vous comme moi? j'ai horreur des gens qui ressemblent à tout le monde. J'aime les êtres originaux, bizarres, chimériques, singuliers. Ceux-là sont pour moi le charme de la vie. J'étais enfant, qu'ils m'attiraient déjà. J'aime leur fantaisie, leur folie. Je les regarde, je les suis dans la rue, je m'attache à eux, je cherche à me renseigner sur leur existence et leurs habitudes, je voudrais les connaître, faire d'eux, quelquefois, ma compagnie, je me fâcherais presque quand je vois qu'on se retourne et qu'on rit à leur vue. Ils ont encore ceci pour me plaire qu'ils sont souvent très bons, bien qu'étant presque toujours très pauvres. Curieux, cet assemblage qu'on retrouve toujours de l'originalité et de la bonté. J'en ai connu ou observé plusieurs, de ces êtres qui m'enchantent. Des hommes et des femmes, de tous les genres et de tous les mondes. Depuis longtemps, je voulais en faire une petite galerie. Je commencerai aujourd'hui, par le portrait de l'un d'eux, une femme.

§

Elle était d'Issoudun. Elle s'appelait de son vrai nom Anna Rosier, mais on l'appelait couramment **Madame Cantili,** du nom d'un amant qu'elle avait eu dans sa jeunesse, un Roumain, comme ceux qu'on rencontre dans le quartier des Ecoles et qu'on trouve beaux, paraît-il. Il était étudiant et faisait son droit. Elle était demoiselle de magasin. Son âge, alors, dix-huit à vingt ans. Ils s'étaient rencontrés. Ils s'étaient plu. Elle était vierge. Cantili l'avait adorée. Aucun autre homme n'avait eu de place dans sa vie. Cette liaison était restée pour elle le grand, l'unique, l'ineffaçable amour.

Je ne l'ai pas connue, mais on m'a raconté sa vie, on me l'a dépeinte dans ses dernières années, on a imité pour moi ses tics, ses intonations de voix, ses charmants ridicules. Elle m'est devenue très familière. Il me semble que je la vois, que je l'entends. Elle était très grande, avec le teint des anciennes blondes, les yeux bleu gris, le visage fin, l'air d'avoir été très jolie, toujours habillée de même façon, avec d'anciennes belles robes qu'elle savait faire durer, le caractère gai et rieur, la voix légère, un peu chantante, la démarche de ces vieilles à cabas, la tête

toujours penchée vers le sol. Elle habitait, 58, rue Bonaparte, tout près de Saint-Germain-des-Prés, un petit appartement de 600 francs, au quatrième étage d'une maison bourgeoise, vivant là de petites rentes que lui faisait probablement Cantili.

Elle avait vécu avec Cantili, à Paris, pendant plusieurs années et avait eu de lui un enfant, mort à sept ans. Ses études terminées, retournant à Bucarest, il l'avait emmenée avec lui. Mais là-bas, eux si heureux ici, le désaccord commença. Il avait eu, aussitôt, d'autres histoires de femmes. Elle, de son côté, lui avait occasionné mille mésaventures par ses indiscrétions et ses imprudences de langage dans le monde politique où il l'avait introduite. Ils avaient fini par se séparer. Cantili l'avait alors placée chez un fonctionnaire de la Cour d'Autriche, comme dame de compagnie. C'était encore là un de ses beaux souvenirs. Un soir, à l'Ambassade de France, « à Vienne en Autriche », comme elle disait, dans un bal, jeune et belle encore, quelqu'un l'avait abordée : « Où allez-vous, beau masque ? » L'enchantement de ce jour lui demeurait. C'était un de ses triomphes et elle le rappelait souvent. Quelques années après, elle retourna en Roumanie. Cantili était devenu ministre. Elle vécut là pendant quelque temps, puis revint à Paris, la séparation probablement définitive. Malgré cela, elle ne désespérait pas de le revoir, d'être un jour appelée par lui. Elle vivait dans cette idée comme dans une certitude qu'elle garda jusqu'à son dernier jour. « Maintenant qu'il devient vieux, disait-elle, les femmes ne doivent plus courir après lui. L'âge des fredaines est passé. Il m'appellera, vous verrez, pour que je le soigne, que je reste auprès de lui. Y m'aime, oui, vous savez donc bien ! » C'était son expression favorite, ce « oui, vous savez donc bien », et elle le répétait à tout propos. Elle était si sûre d'être appelée, un jour, là-bas, par Cantili, que ses meubles, dans le petit appartement où elle s'était installée à son dernier retour de « Bucaress », comme elle disait, étaient demeurés dans leurs caisses. Seul le piano avait été déballé, avec un petit lit et quelques sièges. Elle voulait être prête à partir tout de suite, au premier mot qu'il lui enverrait. En attendant ce grand jour, elle refaisait souvent, seule, les promenades qu'ils avaient faites ensemble autrefois, quand ils étaient jeunes tous les deux. Au Luxembourg, notamment. Elle prenait les mêmes allées, s'asseyait sur les mêmes bancs où ils s'étaient assis. Il lui sem-

blait, devenue vieille et penchée, retrouver les traces de ses pas, dans lesquelles elle s'efforçait enfantinement de mettre les siens.

Elle faisait aussi, quelquefois, certaines allusions à ses rapports intimes avec Cantili. Elle expliquait qu'il était, par certain endroit, trop long pour elle et qu'il la blessait. « Alors, disait-elle, il mettait des anneaux en caoutchouc, oui, vous savez donc bien. Cela le diminuait un peu. »

Elle avait un cœur d'or, comme on dit. Lors de l'Affaire Grégoire, l'histoire du petit martyr de Belleville, elle fit une quête auprès de tous les gens qu'elle connaissait, pour mettre une couronne sur le cercueil du malheureux enfant. Elle suivait les enterrements qu'elle voyait passer sans personne pour les accompagner, et, au premier fleuriste rencontré, achetait quelques fleurs pour le mort.

Elle avait aussi un grand amour, une grande pitié, une charité infinie pour les bêtes. Ses générosités, à cet égard, les médicaments qu'elle achetait, les soins de toutes sortes qu'elle prodiguait, lui prenaient la plus grande partie de ses ressources. Riant, heureuse, gaie, elle se contentait pour elle de ramassis, vivait de morceaux de fromage au rabais, de ces portions d'arlequins qu'on vend dans les marchés.

Elle avait eu d'abord, chez elle, comme compagnie, une perruche, un chien et un perroquet. Le chien s'appelait Tonton, une sorte de chien genre papillon, qu'elle avait trouvé, errant, sur le pont des Saints-Pères. Presque toujours malade, il l'avait empêchée plus d'une fois de mettre à exécution son désir d'aller en Roumanie revoir Cantili. Elle ne voulait pas le laisser, non plus l'emmener, craignant qu'il ne supportât pas le voyage et qu'il mourût en route. « Non, disait-elle, Tonton mourra dans sa patrie, oui, vous savez donc bien. » Dans les derniers temps de sa vie, Tonton avait été très malade, pendant deux ou trois mois. Elle lui avait donné son lit, et elle couchait par terre, sur un tapis, dans la cuisine. Le chien mourut. Dans son chagrin, elle fut pendant plus de quinze jours sans pouvoir sortir. Quand on allait la voir et qu'on voulait s'asseoir sur un divan qui était là : « Non! non! pas là! criait-elle, c'est la place de Tonton. » Elle était sacrée. Personne ne devait plus l'occuper.

Le perroquet s'appelait Coco. Elle le sortait avec elle, l'emme-

nait partout, faisait ses visites avec lui, enfermé dans une petite cage. « Tiens ! c'est vous, Madame Cantili », lui disait-on quand elle arrivait. « Oui, c'est nous, répondait-elle. Nous venons en passant. Nous allons chez ces dames », — des personnes qu'elle connaissait boulevard Saint-Germain. Elle s'asseyait, sortait Coco de sa cage, et, pendant toute la visite, le tenait perché sur son index droit. Elle parlait beaucoup, s'animait, faisait en parlant beaucoup de gestes, sa main allant et venant dans l'espace, et le perroquet, sur son index, allait et venait de même, semblant souligner ses paroles, au gré de la conversation, comme s'il y eût pris part. De temps en temps, elle s'interrompait, pour s'adresser à lui, en lui baisottant le bec : « Oui, mon Coco. Encore un peu de patience. Nous partons. » Quelquefois elle sortait sans l'emmener. Il était comme convenu entre eux qu'elle ne devait pas dépasser une certaine heure. Promesse de femme ! Elle était presque toujours en retard. Quand elle rentrait, le perroquet, mécontent et renfrogné, boudait et l'accueillait d'un : « Bonsoir, Madame ! » plein de réprobation. Au reste, Madame Cantili le trouvait fort mal élevé. Elle se plaignait, quand elle rentrait en retard, qu'il ne l'attendît pas pour le dîner et qu'il mangeât le premier. Elle l'avait acheté, à son passage à Marseille, à des matelots retour du Gabon. « Il se ressent de sa première éducation », disait-elle les jours qu'ils étaient en froid. Elle disait toujours, dans l'amour qu'elle avait pour lui, qu'au moment de mourir, si elle le pouvait, elle lui tordrait le cou, pour qu'il n'appartienne à personne d'autre.

La perruche qu'elle avait eue, et dont elle parlait également beaucoup, avait tenu pendant longtemps compagnie à Coco. Elle racontait qu'il lui arrivait souvent, dans ce temps-là, d'être mécontente du perroquet. « Il l'adorait, disait-elle, mais trop passionné, et brutal dans sa passion. Il l'a rendue bien malheureuse. » Il semblait, à l'entendre, au ton qu'elle mettait dans ces paroles, qu'elle associât au souvenir des amours de ces deux oiseaux le souvenir de sa liaison avec Cantili. Un jour, la perruche s'était échappée par la fenêtre. Coco poussait des cris désespérés. Madame Cantili la réclama dans tous les environs. Un ouvrier, mis au courant, se présenta chez elle, lui en apportant une, comme étant la sienne. Cette perruche, sitôt mise en cage, se mit à tourner. « Ce n'est pas la mienne ! s'écria aussitôt Madame Can-

tili en voyant cela. La mienne ne valsait pas, et celle-ci valse. » L'ouvrier n'en revenait pas, regardait de tous ses yeux : « Comment ? elle valse... — Oui, Monsieur, répliqua Madame Çantili, et à la contredanse, encore !»

La perruche mourut. Elle la remplaça par une poule. Ce ne fut pas précisément par désir. Seulement le résultat d'un hasard. Un jour, arrivant dans une maison où elle venait faire une visite, elle entend parler, dans la cour, d'une poule qu'on va tuer pour la mettre à la casserole. Ces paroles la retournent. Elle ne peut résister. Elle se précipite : « Non, non, ne la tuez pas, je la prends ! » et, en effet, sur-le-champ, payant ce qu'on lui demandait, abandonnant sa visite, la poule sous le bras, elle l'emporta. Ce fut là, pendant longtemps, un gros souci, une grande charge pour elle. La poule vivait dans le petit appartement, avec le perroquet et le chien Tonton. Coco avait ses sorties. Il ne fallait pas faire de jaloux. La poule avait aussi les siennes. Trouvant qu'elle manquait d'air et de campagne, chaque semaine Madame Cantili l'emmenait hors Paris, s'ébattre et picorer dans l'herbe pendant quelques heures. Le plus drôle, c'est qu'elle devait chaque fois payer l'octroi pour la poule en rentrant dans Paris. D'autres fois, les sorties étaient plus modestes. On ne sortait pas du quartier. Tenue en laisse par une patte, la poule devait se contenter d'une promenade de quelques instants place Saint-Sulpice. Puis le jour vint que Madame Cantili fut moins valide. Tant d'amour, même pour des bêtes, joint à la longue attente de l'appel qu'elle espérait toujours, les années faisant le reste, l'avaient usée peu à peu. Marcher pendant une bonne heure, la poule sous le bras, pour gagner la banlieue et sa verdure, ne lui était plus possible. La poule fut mise alors en pension dans les environs de Paris, où Madame Cantili allait souvent la voir. Un jour, des amis la virent descendre, place Saint-Michel, d'un tramway Montrouge Gare de l'Est, en grande toilette, l'air gai, rieur, heureux à son habitude. « Tiens ! Madame Cantili, lui dirent-ils, vous venez de vous promener ? — Mais oui, répondit-elle. Je viens de voir ma poule. Je l'ai mise en pension sur la ligne de l'Est, oui, vous savez donc bien ! »

Elle mourut, en 1899, ayant passé la soixantaine, devenue complètement paralysée en six jours. Le grand appel, « oui, vous savez donc bien », n'était pas venu. De son lit, elle tendait les

mains, en les serrant, vers le perroquet, dernier compagnon de sa solitude, pour l'étrangler, comme elle l'avait dit. L'oiseau fut recueilli par une sœur qu'elle avait. Elle avait toujours redouté d'avoir auprès d'elle, au moment de sa mort, son concierge, un vrai chenapan, disait-elle, et elle avait passé sa vie à projeter de déménager au prochain terme, par cette crainte d'avoir un jour besoin de lui. Ce fut ce brave homme qui lui ferma les yeux.

Je ne sais dans quel cimetière elle a été enterrée. Je vous l'aurais dit. Vous auriez pu lui porter quelques fleurs.

§

Voici un autre **original**. Il est tout récent. Je l'ai rencontré, un matin du printemps dernier, rue de Médicis. Un homme d'une quarantaine d'années, le visage assez fin et soigné. Aux pieds, des souliers vernis tout cassés, dont la semelle tenait au reste par des ficelles. Un pantalon, devenu trop court, à petits carreaux noirs et blancs, tournés au gris avec le temps. Un petit veston élimé et déteint, serré à la taille, comme en portaient les gommeux de 1880, avec je ne sais quelle fleur à la boutonnière. Un faux-col d'une blancheur parfaite. Comme cravate, un lacet de chaussure, ou tout comme. Sur la tête, un chapeau de paille canotier qui avait dû être joli autrefois. Enfin, — le plus remarquable! — à la main, la tringle d'un parapluie aiguille, qu'il tenait, entre trois doigts, comme un dandy son stick. Il s'en allait d'un pas léger, l'air dégagé et coquet, d'une main balançant sa tringle, de l'autre faisant des grâces dans l'espace. Quelle chimère l'occupait, celui-là, à jouer ainsi à l'élégant, vêtu de cette sorte et si matinal? Je le suivis des yeux pendant un moment, vivement conquis, intéressé, attendri. Malheureusement j'étais pressé, et je dus le laisser, au lieu de le suivre et de l'observer. Je ne l'ai jamais revu. L'a-t-on enfermé, alors que tant de gens sans intérêt sont libres? L'originalité est tellement haïe de nos jours que cela est bien possible.

MAURICE BOISSARD.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

Les résultats de la loi du 31 juillet sur l'exportation des objets d'art ancien : pertes appréciables pour le Trésor, ruine du marché de Paris, dépréciation de 50 o/o de nos richesses en objets d'art ancien. — Histoire de deux Primitifs et d'un lot de tapisseries. — On demande un parlementaire soucieux de l'intérêt

général et épris de gloire. — Principales ventes : collection Roybet, collection d'un amateur Rouennais, collection de Mme Rigaud, collection Alphonse Kann.

Dans le *Mercure de France* du 15 juin dernier et dans celui du 1er septembre j'ai longuement parlé de la question des objets d'art ancien au point de vue circulation, importation et exportation. Je reviens sur ce sujet. Je ne puis pas ne pas y revenir, tant il me semble important et d'un intérêt général. Et je veux en parler avec l'inestimable liberté que le *Mercure de France* laisse à chacun de ses collaborateurs, qui est sa raison d'être, — et aussi avec la franchise d'un écrivain qui, toute sa vie, est allé droit son chemin, et n'a jamais rien demandé à personne et ne doit rien à personne.

Eh bien ! cette fameuse **loi du 31 juillet** rapportée au Sénat par M. Guillaume Chastenet, et à la Chambre par M. Edouard Herriot, qu'a-t-elle donné ?

J'ai fait mon enquête auprès des personnes compétentes. Je n'ai pas la prétention d'être la science infuse à l'instar de nos parlementaires qui font des lois sans recourir aux lumières des gens renseignés, ou intéressés. J'ai donc causé avec des commissaires-priseurs tels que MM. Baudoin et Lair-Dubreuil ; avec des experts tels que MM. Paulme, Mannheim, Leman, Féral ; avec de grands antiquaires tels que MM. Jacques Seligmann, Demotte, Edouard Jonas, Stora, Gimpel, Ed. Fows, représentant à Paris des Duveen Brothers. Que m'ont-ils dit unanimement ?

— La loi a tout fichu par terre !

C'est l'expression énergique et lapidaire de l'un de ces messieurs, mais qui résume bien l'opinion de tous. Oui, tout est par terre ! Le Directeur général des Douanes, M. Bolley, et le Directeur général de l'Enregistrement, M. Deligne, pourront documenter nos gouvernants et nos parlementaires. Ils diront combien la vente, l'exportation et l'importation des objets d'art ancien ont rapporté au Trésor, et quelles ressources ils en attendaient. La déception est cruelle, n'en doutons pas. Elle le sera bien davantage dans l'avenir, car ventes, importations et exportations se feront de plus en plus rares. Je tiens, en effet, d'une personne bien informée que, depuis trois mois, il est sorti de France, en fraude, pour plus de 300 millions d'objets d'art, dont une admirable collection de miniatures valant plus d'un million.

Comment ? Ce n'est pas à moi à le dire.

N'est-il pas naturel, en somme, que les propriétaires d'objets d'art prennent peur? Savent-ils ce que demain leur réserve, avec des dirigeants qui sont, au fond, des bolchevistes? Ne sommes-nous pas en plein bolchevisme, lorsque vous venez dire aux paysans :

— Vous avez fait pousser du blé. Ce blé ne vous appartient pas. Je le réquisitionne à tel prix, que cela vous plaise ou non.

Ne sommes-nous pas en plein bolchevisme, lorsque vous déclarez aux propriétaires d'immeubles :

— Vous n'êtes plus maîtres chez vous. Je vous défends de donner congé à un locataire, même s'il n'a pas fait la guerre. Je vous défends d'augmenter vos loyers, même si vous n'avez que cette ressource pour vivre. Tant pis pour vous, si la vie est cinq fois plus chère qu'avant la guerre ! Pas d'histoires avec les ouvriers ! L'ouvrier est roi dans une démocratie. Les autres membres de la communauté ne comptent pas.

Ne sommes-nous pas en plein bolchevisme lorsque vous signifiez aux possesseurs de tels objets d'art :

— Vous avez une belle statue, un meuble splendide, une tapisserie rare? Je les « classe ». C'est-à-dire: je limite votre propriété. Je la supprime même, puisque l'essence de posséder se définit : *utendi et abutendi.*

Moquez-vous, après cela, des bolchevistes russes ! N'apercevez-vous pas que leur principe et le vôtre sont frères? Dès l'instant où il n'y a plus de propriété privée, plus de liberté individuelle, nous sommes dans l'arbitraire, dans la dictature — celle du prolétariat ou une autre — en pleine barbarie, pour tout dire. Car le respect de la propriété privée et celui de la liberté individuelle sont à la base de la civilisation. Les bolchevistes russes, en pillant, en volant, en tuant, en massacrant, sont simplement logiques avec eux-mêmes, en plein accord avec leur doctrine.

Vous, dirigeants de la France, vous êtes des bolchevistes honteux. Vous vous cachez derrière des lois pour porter atteinte à la civilisation, c'est-à-dire à la liberté et à la propriété individuelles.

Vous échappe-t-il que vous êtes sur une pente dangereuse? Sans peut-être vous en rendre compte, vous subissez, depuis des ans, l'influence de ces gueulards du socialisme qui voudraient faire croire que, seule, la classe ouvrière a le droit de vivre. A elle le

sceptre du monde, la prise de possession de tout, la jouissance ! La classe capitaliste, les producteurs, les intellectuels, les artistes, les commerçants : tout cela c'est de la poussière qu'il faut fouler aux pieds. Eh bien ! non, tout de même ! Chaque classe d'un peuple, chaque catégorie d'une société, a le droit de vivre, de donner son libre effort en vue du bien-être de tous. Et vous, gouvernants, si vous aviez le moindre souci de votre devoir, vous songeriez que vous n'êtes en place que pour protéger chacun, rendre justice à chacun, à l'ouvrier comme au bourgeois, au commerçant comme au paysan et à l'écrivain, au juif comme au protestant et au catholique, au franc-maçon comme au calotin.

Vous devez être des arbitres et de bons juges, sinon vous ne représentez pas le gouvernement que rêvent tous les esprits justes, sages et libres qui trouvaient la République si belle sous l'Empire. Il vous faut des ressources ?

Qui pense à vous en refuser ?

Au lieu de tout bouleverser en imaginant ces taxes sur les chiffres d'affaires, sur les importations et exportations, que n'avez-vous imité l'exemple des Anglais ?

Nos voisins sont habitués à l'impôt sur le revenu. Cet impôt, si nous y répugnons, est dans leurs mœurs, comme l'impôt des « quatre vieilles » est dans les nôtres. Les Anglais, ayant besoin de faire passer leur budget de 6 milliards à 24 milliards, ont simplement multiplié par quatre les impôts que chacun payait avant la guerre. Pourquoi n'avoir pas multiplié les « quatre vieilles » de chaque Français ? Du jour au lendemain, le budget aurait été équilibré ; notre change serait redevenu normal. Chacun se serait remis au travail sans être dérangé dans ses habitudes, et tout aurait été pour le mieux. C'était trop simple !

Quoi qu'il en soit, le commerce en général est arrêté, paralysé surtout par la taxe sur le chiffre d'affaires, imaginée par quelque idiot et sur laquelle cependant nos parlementaires ont sauté comme sur une planche de salut.

Le commerce de l'antiquité est arrêté plus qu'aucun autre, parce que, outre la taxe sur le chiffre d'affaires, d'autres taxes trop lourdes pèsent sur lui à l'importation et à l'exportation.

Enfin, la loi sur le classement l'achève. Que nous racontez-vous là ? clament les ignorants. Les enchères de la vente Roybet, chez Georges Petit, le 19 novembre, celles de la vente Alphonse Kann,

du 6 au 8 décembre, ne témoignent-elles pas que les cours ne baissent pas ? La cote ! Voyez la cote !

Je répète une fois de plus et je ne cesserai de répéter que le commerce de l'antiquité est un commerce tout à fait spécial.

L'objet ancien, toujours taxé comme marchandise de luxe, n'a rien de commun avec une robe de soie, par exemple. Celle-ci paie sa taxe de luxe une fois, et tout est fini. La femme élégante qui la portera en fera usage un certain temps et la robe ira ensuite aux chiffons. Par contre, un meuble ancien passera dans dix mains en un laps de temps plus ou moins court. Est-il juste qu'il supporte chaque fois une taxe qui, à un moment donné, rendra sa circulation impossible ?

Je me suis déjà expliqué là-dessus et j'ai conclu que le commerce de l'antiquité devrait avoir un statut spécial.

— Faire un statut spécial pour les antiquaires ?...

Vous ne voudriez pas ! Seriez-vous payé pour les défendre ? Ces gens qui... ces gens que...

Je sais tout le mal que l'on peut penser et que l'on peut dire des antiquaires.

On leur reproche de « dévaliser » nos châteaux de province, nos maisons bourgeoises pleines de souvenirs du passé.

En cette occurrence, quels sont les premiers coupables ? Voilà des lustres que nos dirigeants administrent exclusivement dans le sens de la classe ouvrière. L'aristocrate, le bourgeois sont tenus pour suspects, pour des réactionnaires et des cléricaux. Arrière cette engeance dans une bonne République démocratique et sociale ! Pas de places, pas de fonctions pour elle ! Tout pour le pauvre peuple !

Etonnez-vous après cela si ceux de la bourgeoisie et de la haute en sont réduits à vendre leurs meubles de famille.

Il est bien entendu que les antiquaires cherchent à acheter au meilleur compte. Pour y arriver, la plupart déploient un véritable génie de diplomatie, de ruse, d'éloquence. J'en connais qui « rouleraient » M. Lloyd George, feraient d'excellents ambassadeurs !

Donc, les antiquaires veulent acheter bon marché et prétendent vendre cher. A la vérité, les grands antiquaires ont des frais énormes. Ils sont obligés de faire de l'épate et de jeter de la poudre aux yeux. Ils connaissent les gros clients ; ils en ont

sondé la vanité, et souvent la bêtise. Ils savent que, pour eux, les apparences sont tout. De là, nécessité pour les grands antiquaires de mener un certain train, d'avoir hôtel et limousine. Aujourd'hui les grands collectionneurs sont plus ou moins des spéculateurs, des « boursiers » traitant l'objet ancien comme une valeur de Bourse. Les grands antiquaires sont de même.

Quant aux petits antiquaires, je ne m'explique qu'à moitié l'antipathie qu'ils inspirent au bon public. Quelques-uns fraudent et trompent ? Considérez que c'est souvent par ignorance. L'antiquité est un champ tellement vaste que personne n'arrive à l'explorer complètement. Les plus malins se trompent et sont trompés. Au surplus, une loi devrait interdire la contrefaçon des objets anciens et punir les truqueurs. Il y a des crapules dans la corporation des antiquaires comme dans les autres, mais pas plus que dans les autres. Les petits antiquaires, pour la plupart, sont fort intéressants. Par le « chinage » ils rendent les plus grands services. Ce sont eux qui, en fouinant partout, découvrent les pièces rares, que vous verrez ensuite chez le grand antiquaire, chez le gros collectionneur, au musée. Si vous arrêtez le commerce du grand marchand, de celui qui exporte, vous arrêtez du même coup le commerce du petit marchand, du « chineur ».

En touchant à l'antiquaire, vous nuisez ainsi à nos musées. Je sais que quelques conservateurs se frottent les mains, ouvertement ou en secret, de la loi du 31 juillet. Ils ont bien tort ! S'ils sont des gens charmants, instruits, lettrés, je ne sache pas qu'ils aient jamais « découvert » quelque chose ! Le peuvent-ils ? Je crois qu'ils se doutent à peine de l'activité, de l'ingéniosité, du flair, de l'esprit débrouillard qui font mon admiration chez le « chineur ». C'est lui que l'amateur à l'ancienne mode, — l'homme chez qui il y a du chasseur, de l'artiste, du savant, du joueur, — doit la pièce rare, que vous verrez un jour au Louvre, à Cluny, à Carnavalet, au Petit Palais, aux Arts Décoratifs. Antiquaires et conservateurs de musées devraient être solidaires.

C'est pourquoi il m'a plu particulièrement de constater que les conservateurs du Louvre n'avaient pas dédaigné de prêter leur collaboration à M. Demotte, un grand antiquaire et un lettré, qui vient d'éditer deux magnifiques volumes sur les *Donations et les Acquisitions du Louvre depuis 1914*, monument d'art qui marquera dans la librairie.

Les conservateurs de musées devraient être les premiers à réclamer l'abolition de la loi du 31 juillet.

— Que reprochez-vous donc tant à cette loi ?

Je lui reproche, on lui reproche, tous les initiés et tous les gens impartiaux lui reprochent : 1° de frustrer le trésor de ressources considérables ; 2° d'enlever à Paris son privilège d'être le marché mondial des objets d'art ; 3° de priver nos musées d'œuvres précieuses ; 4° de diminuer les richesses d'art de la France de *dix milliards* au moins.

Des preuves ? En voici de caractéristiques : 1° Le trésor est d'abord frustré parce que les ventes faites depuis le mois de mai n'ont pas donné les résultats que l'on pouvait attendre.

— Cependant...

Il n'y a pas de cependant. Le 14 mai 1920, — quinze jours après le trop fameux décret-cadenas, — on dispersait à la galerie Georges Petit la collection de Mme Cahen d'Anvers, où figuraient six magnifiques tapisseries du XVIe siècle, de la manufacture de Ferrare, tissées d'or, d'argent et de soies de couleurs. C'était quelque chose d'éblouissant par la couleur, par la poésie et la fraîcheur des sujets, par l'ensemble et les détails de la composition. Ces tapisseries montèrent à 975.000 fr. et rapportèrent 97.500 au trésor. Sans le néfaste décret, les enchères auraient certainement dépassé 1.500.000 fr. L'Etat aurait touché 150.000 fr. au lieu de 97.500. Perte pour lui : 52.500 fr.

La vente Roybet qui vient d'avoir lieu le 19 novembre dernier ?

Eh bien ! parlons-en, et disons ce qui doit être dit en toute vérité, pour confondre les malheureux ignorants qui ont toutes les prétentions et font des lois sans rien savoir.

Cette vente Roybet, que des gens même prétendus renseignés donnent comme exemple que les cours n'ont pas fléchi, aurait dépassé un million en d'autres circonstances au lieu de produire 769.680 fr. Ici encore l'Etat perd au moins 23.000 fr.

Vous trouvez que les trois statues « classées » se sont bien vendues ? Demandez aux initiés ce qu'ils en pensent ! Je puis vous apprendre, en tous cas, que de celle achetée 66.500 fr. par M. Demotte, Mlle Roybet avait refusé 120.000 fr. il y a six mois. Je puis révéler encore qu'un grand antiquaire, dont je tais le nom, aurait donné un ordre d'achat de 150.000 fr., sans la loi du 31 juillet.

Si, malgré tout, la vente Roybet « marcha » à peu près, il y a à ce demi-succès une principale raison qu'il faut souligner.

Rappelez-vous, en effet, ce que je disais plus haut, à savoir que les gros amateurs et les grands marchands, outre leur inclination pour l'art, leur passion même, sont plus ou moins, par la force des choses, des propriétaires de valeurs de Bourse sous forme d'objets d'art. Vont-ils laisser tomber ces valeurs à plat dans une grande vente ? Possédant chez eux des objets analogues à ceux qui passent en vente, ils ont intérêt à les soutenir pour ne pas être ruinés. Mais ce jeu n'est et ne peut être que provisoire.

2° Nous voici au deuxième résultat néfaste de la loi.

Je sais, en effet, que les grands marchands sont si dégoûtés de la situation qui leur est faite qu'ils vont quitter Paris pour s'installer à Bruxelles ou à Londres. C'est dans ces deux villes qu'auront lieu les prochaines grandes ventes de printemps. Déjà, en vue de cela, beaucoup d'objets sont dirigés sur ces deux villes. Je sais qu'un grand marchand a acheté en Pologne pour 9 millions de belles tapisseries. On ne les verra pas à Paris. De même on n'y verra pas une œuvre splendide, paraît-il, d'un primitif italien acquis par un marchand habile, et que celui-ci a fait expédier en Angleterre, Calculez combien l'Etat perd de ce chef !

Et Paris ? vous rendez-vous compte du mouvement d'argent que les grandes ventes créaient dans notre capitale ? Tous ces riches, étrangers, qui accouraient pour prendre part aux enchères, dépensaient de l'argent dans les hôtels, les théâtres, les restaurants, les pâtisseries, chez les couturiers, les modistes, les bijoutiers. Les ventes de Paris étaient alimentées par des objets qui venaient de tous les pays. Les gros amateurs ne voulaient acheter qu'à Paris. C'est Paris qui consacrait le bel objet d'art. Ce privilège va sans doute prendre fin. Il a cependant persisté jusqu'à ces derniers jours. En voici une preuve toute récente.

Un antiquaire de Francfort possédait un primitif d'une grande valeur. Il apprend l'arrivée à Paris d'un collectionneur américain qui recherche les œuvres importantes de l'école primitive.

Inutile de compter que ce collectionneur viendra à Francfort. Notre boche place son tableau dans une malle à double fond et le fait entrer en fraude à Paris. Il le montre au collectionneur,

le lui vend 1.700.000 fr. et l'exporte tranquillement en fraude pour l'expédier d'une capitale voisine.

Un boche peut faire cela. S'il est pris, tant pis! Un grand marchand français ne peut pas le faire sans s'exposer à être déshonoré. La loi du 31 juillet avantage ainsi sans le vouloir le commerçant étranger, le fraudeur.

3° Cette loi cause un dommage évident à nos musées. Le primitif italien, — je ne parle pas du primitif du boche de Francfort, mais de celui expédié à Londres, — un amateur aurait pu l'acquérir et le léguer au Louvre. De même, qui sait si l'une de ces tapisseries citées plus haut n'aurait pas figuré un jour au Petit Palais ou ailleurs?

4° Le plus grave, le plus triste dans cette affaire, c'est que la loi du 31 juillet, en mettant l'embargo sur le commerce des objets d'art ancien, diminue la richesse artistique dans une proportion effroyable. Les gens compétents estiment que la France possède pour plus de vingt milliards d'objets d'art. A leur sens, par suite du régime actuel, cette valeur tombe déjà à la moitié et elle ne peut aller qu'en diminuant, ainsi que les faits le prouveront dans la suite. N'est-ce pas désastreux?

Et tout cela pour empêcher que sortent tous les ans de France cinq ou six objets d'art de quelque intérêt national, alors qu'avec l'ancien régime il en rentrait dix fois plus qu'il n'en sortait, ainsi que je l'ai démontré dans mes articles des 15 juin et 1er septembre derniers! J'avais proposé en même temps un projet de loi basé sur la déclaration volontaire de ceux qui possèdent des merveilles anciennes et leur rachat par l'Etat, par les départements et par les villes. Je sais que ce projet de loi a des inconvénients. Je ne l'avais d'ailleurs indiqué que comme pis aller.

En tous cas, il est impossible que persiste la situation créée par la loi du 31 juillet.

Quoi faire?

Il faut faire en hâte, s'il est encore temps, ce par quoi on aurait dû commencer : former une commission d'hommes éclairés et leur dire : Proposez-nous une loi qui réalise les trois buts indiqués plus haut et nous demanderons aux Chambres de la voter à la place de la loi du 31 juillet.

Je laisse de côté les questions de personnes et de boutiques ;

je ne veux voir que la compétence des gens et l'intérêt général et j'indique les noms suivants pour composer la commission :

MM. Chastenet et Rameil, rapporteurs du budget des Beaux-Arts; d'Estournelles de Constant, directeur des Musées nationaux; Bolley, directeur général des Douanes; Deligne, directeur général de l'Enregistrement; Edouard Jonas, président de la Chambre des antiquaires; Jacques Seligmann, Demotte, Stora, principaux exportateurs d'objets d'art; Lair-Dubreuil et Baudoin, commissaires-priseurs.

Cette commission, j'en suis sûr, ferait du bon travail, mettrait les choses au point, et réparerait dans une certaine mesure le mal commis. Tout au moins empêcherait-elle de nouveaux désastres. Qu'on fasse attention à ce qui s'est passé dans la vente qui eut lieu chez Georges Petit le 13 décembre. M. Henri Baudoin mettait aux enchères à 550.000 fr. une splendide tapisserie des Gobelins, qui réunissait toutes les qualités de conservation, de composition, de couleur. Cette tapisserie ne trouva pas d'enchérisseur. En d'autres temps, elle aurait approché du million. Ce simple fait met en évidence les graves inconvénients de la loi du 31 juillet : éloignement de la clientèle étrangère, perte pour le trésor, dépréciation de nos richesses d'art. Je laisse de côté les autres. Du moins, je n'en veux dire qu'un mot. Cette loi du 31 juillet est tellement peu claire, elle fut si hâtivement bâclée, qu'elle donne lieu à des interprétations diverses, causes de discussions quotidiennes à la douane.

Les objets, dit la loi, introduits en France depuis 1914, pourront sortir sans autorisation dans le délai d'un mois. Oui, mais peuvent-ils sortir sans payer des droits, ou doivent-ils en payer?

— Ils ne doivent pas en payer, soutiennent des antiquaires.

— Erreur! clame la douane: ils doivent en payer. Et, en attendant que le litige soit réglé, les exportateurs sont obligés de consigner les droits, lesquels, pour certains marchands, représentent des sommes élevées.

Autres difficultés.

Les étrangers considéraient tellement Paris comme le centre des objets d'art que, de tous les pays du monde, les amateurs envoyaient leurs tapis et tapisseries pour y être réparés. Rien que les frères Stora occupaient à ce travail minutieux plus de cent ouvrières dans la banlieue de Paris. Ces ouvrières, comme tant

d'autres que faisait vivre l'antiquité, vont naturellement se trouver sur le pavé. Mais on suppose bien que la réparation de certaines tapisseries exige des années de travail. Il en est qui sont, paraît-il, sur le métier depuis 1912 et 1913. Elles sont finies ou vont être finies. Elles appartiennent à des clients de nos antiquaires parisiens, ou à des antiquaires étrangers, clients des nôtres. Est-ce que ces tapisseries vont payer 25 o/o de leur valeur? Je pose la question, qui suscite à la douane tant d'ennuis aux intéressés.

Pour tout résumer, la loi du 31 juillet entrave tout et nuit aux intérêts de tout le monde : trésor, marchands, musées. Supprimez-la, ou améliorez-la dans le sens suivant :

Laissez entrer librement tout objet ancien, puisque cet objet donnera lieu à l'intérieur à des tractations, à des ventes qui, chaque fois, rapporteront quelque chose au trésor.

Imposez tout objet ancien qui sort d'un droit de 10 o/o *ad valorem*, et sans discussion. Vous le jugez digne d'être retenu en France, de figurer dans un musée ? Achetez-le.

— Mais avec quels fonds?

Il est évidemment honteux qu'un pays comme la France ose allouer sur le budget des Beaux-Arts la somme grotesque de 150.000 pour l'achat d'objets d'art en faveur de nos musées (chiffre du budget de 1920). Ce scandale doit cesser. Les rapporteurs successifs du budget des Beaux-Arts, le Directeur des Beaux-Arts, les conservateurs de nos musées devraient rougir de l'avoir toléré, surtout quand on voit le gaspillage des deniers publics s'étaler partout.

Donc, il est urgent de constituer une commission permanente chargée de suivre les ventes et de visiter les marchands pour acquérir tout ce qui peut enrichir ou compléter les collections de nos musées. Mettez à la disposition de cette commission un crédit d'une dizaine de millions provenant : 1° des droits prélevés sur l'exportation des objets d'art ancien; 2° des droits d'entrée dans nos musées les mardi, mercredi, vendredi et samedi.

Je voudrais même qu'une commission fût créée dans chaque principale ville de France, qui disposerait d'un crédit municipal et de dons particuliers pour acquérir tout ce qui intéresserait cette ville. On m'a dit qu'une commission de ce genre fonctionnait déjà à Lyon, avec des représentants à Paris. On lui devrait no-

tamment l'achat du plus beau lit d'époque Louis XVI, qu'on puisse voir, et qui se trouve au musée de Lyon. M. Edouard Herriot serait-il le père de cette admirable institution ? Je voudrais le croire et pouvoir l'en féliciter! Cela autoriserait l'espoir qu'il est capable de revenir sur les errements auxquels nous devons en partie la ruineuse loi du 31 juillet.

§

J'arrive maintenant aux principales ventes qui ont eu lieu en novembre et décembre. Je serai bref.

J'ai d'ailleurs parlé assez longuement, plus haut, de la principale, de la première vente de la **Collection Roybet**, qui eut lieu le 19 novembre à la galerie Georges Petit. Je n'insiste pas, sinon pour dire qu'elle réunissait un bel ensemble de sculptures, dont la commission « classa » les trois plus beaux morceaux, les nos 22, 45 et 51.

Les enchères furent assez soutenues parce que grands marchands et gros amateurs avaient tout intérêt, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, à soutenir les cours et à empêcher leur effondrement.

Et je rappelle que, de l'avis des initiés, cette vente, en d'autres circonstances, aurait dépassé le million.

La **Collection de faïences d'un Amateur Rouennais**, dispersée le 19 novembre par Me Lair-Dubreuil, assisté de M. Vandermeersch, réunissait quelques belles pièces, dont une assiette ronde, à fond ocré niellé de noir, avec, au centre, deux amours en camaïeu bleu sur fond jaune. Elle fut poussée à 12.900 fr.

Bien intéressante aussi la **Collection de dentelles et broderies** de **Mme Rigaud**, qui passa aux enchères le 26 novembre, par les soins de Me Lair-Dubreuil, assisté de M. A. Lefébure.

Ce furent les points de France qui obtinrent le plus de succès. Le no 1 fit 19.000 fr., le no 2 alla à 22.500, le no 3 monta à 20.100 et le no 4 atteignit 31.000 fr. M. Icklé, fabricant de dentelles en Suisse, et notre musée des Arts Décoratifs se les partagèrent. Un volant en point d'Argentan, le no 6, estimé 15.000 fr., fut adjugé 30.000 fr.

La **Collection Alphonse Kann** comprenait du bon et du mauvais. Il y avait quelques meubles de qualité ou curieux. Par-

mi ces derniers il y avait un fauteuil de bureau Louis XV, recouvert de cuir, avec des pochettes sous les accoudoirs. Mais valait-il d'être poussé à 42.500 fr. ?

Le 13 décembre Me Henri Baudoin et MM. Mannheim et Féral, experts, dispersaient un bel ensemble de tableaux, de tapisseries, de meubles et d'objets d'art. C'est dans cette vente qu'une des plus belles tapisseries des Gobelins ne trouva pas acquéreur à 550.000 fr. Par contre, on se disputa les faïences de Delft. M. Wamstecker poussa à 6.950 fr. deux assiettes avec bustes de femmes en camaïeu bleu sur fond jaune estimées 3.000 fr.

Une **seconde vente Roybet** eut lieu à l'hôtel Drouot, salle 1, les 14, 15 et 16 décembre. Les enchères furent à peu près honorables.

Mais, avec la loi du 31 juillet, que seront celles des prochaines grandes ventes de printemps?

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Rabindranath Tagore : *Art et anatomie indous*. Traduction d'Andrée Karpelès. Préface de Victor Goloubew, avec 36 fig. ; Bossard. 3 »

Littérature

Mémoires fragmentés du Conseiller de Légation C. Extraits ; à Rotterdam et se trouve à la Libr. Académique Perrin. 2 »

Le Pimandre d'Hermès trismégiste, dialogues gnostiques traduits du grec par Georges Gabory et enrichis d'une préface et de notes ; La Sirène. 6 »

Han Ryner : *Dialogue du mariage philosophique* ; Ed. du Fauconnier. 2 »

André Warnod : *Le plaisir de la rue*. Dessins de l'auteur ; Edition franç. illustrée. 6 »

Musique

Jaques-Dalcroze : *Rondes et ballades françaises* (Paul Fort), douze mélodies ; Henn, Genève. 12 »

Rondes et Ballades françaises (Paul Fort), dix duos ; Henn, Genève. 8 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Frédéric Bitton : *Le capitaine Bruant* ; Imp. Duchemin, Sens. 2 »

J.-F. Bouchor et Capitaine Delvert : *Verdun*. Avec de nomb. illust., Lettre-préface du Maréchal Pétain. Lettre autographe du Commandant Raynal ; Fournier. 100 »

Fernand Gouttenoire de Toury : *Poincaré a-t-il voulu la guerre ?* Préface de Henri Barbusse ; Clarté. 4 50

Philosophie

Perceval Frutiger : *Volonté et conscience, essai de monisme spiritualiste* ; Alcan. 24 »

Jules Huré : *Les postulats de la vie* ; Fischbacher. 7 »

Poésie

Charles Boulen : *Sonnets pour la servante* ; Laverdure, Alençon. 5 »
Georges Brissimizakis : *Les quatrains de la haine* ; Alexandrie. » »
Georges Brissimizakis : *Restauratio omnium* ; Alexandrie. » »
Maximilien Buffenoir : *Les bonheurs fragiles* ; Emile-Paul. 5 »
Charles-Adolphe Cantacuzène : *Considérations lyriques* suivies d'inédites annotations de *Rivarol* sur son exemplaire de Hambourg : 1797 ; Perrin. 3 »
André David : *Douze ballades et chansons d'Ecosse*. Préface de Mme la Comtesse de Noailles ; Crès. » »
Léon Franc : *L'Aube* ; Revue des Indépendants. 5 »
Alexandre Goichon : *La fuite de l'heure* ; les Gémeaux. 4 »
Georges Haulmont : *Les gueux sanglants et autres poèmes posthumes*. Avec un portrait de l'auteur. Préface de Maurice Gauchez ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 6 »
Drasta Houël : *Les vies légères*, évocations antillaises ; les Œuvres nouvelles. » »
Marie Noël : *Les chansons et les heures* ; Sansot. 4 50
Pierre de Nolhac : *Vers pour la patrie* ; Emile-Paul. » »
André Salmon : *Le livre et la bouteille* ; Bloch. 7 »
Edmond Sée : *Notre amour...* Flammarion. 7 »
Paul Verdier : *Myrtes et asphodèles* ; Sansot. 5 »

Politique

J. Ernest-Charles : *J. Paul Boncour* ; le Monde nouveau. 2 »
Henri Massis et Edouard Helsey : *La trahison de Constantin*, avec de nombreux documents inédits ; Nouv. libr. nationale. 5 »
Marc Slonim : *Le bolchévisme vu par un Russe* ; Bossard. 7 50
Marc Vichniac : *La protection des droits des minorités dans les traités internationaux de 1919-1920* ; Povolozky. 4 »

Questions coloniales.

Vingt ans de colonisation tunisienne ; Challamel. 6 »

Questions militaires

Général X. Y... : *Réflexions sur l'art de la guerre* ; Lavauzelle. 5 »

Roman

Paul Bourget : *Un crime d'amour* ; Plon. 3 »
Ernest Daudet : *Victimes de Paris* ; Plon. 3 »
Duranty : *La cause du beau Guillaume*. Avec un portrait de Duranty par Edgar Degas ; La Sirène. 8 »
Charles Géniaux : *Les musulmanes* ; Flammarion. 7 50
Dr Lucien Graux : *Réincarné* ; Edit. franç. illust. 6 »
Emile Henriot : *Les temps innocents* ; Emile Paul. 6 75
Louis Lecoq et Charles Hagel : *Broumitche et le Kabyle* ; Fayard. 6 50
Jack London : *Martin Eden*. Traduit par Claude Cendrée ; Edit. franç. illust. 6 »
R.-L. Stevenson : *Les gais lurons*. Traduit de l'anglais par Théo Varlet ; La Sirène. 7 50
R.-L. Stevenson : *Le maître de Ballantrae*, traduit de l'anglais par Théo Varlet ; La Sirène. 7 50

Sciences

Marcel Boll : *Précis de physique* (*Introduction à une deuxième Etude de la Mécanique et de la Physique*) ; Dunod. 15 »
Marcel Boll : *Cours de chimie* (*Lois générales ; Métalloïdes*) *à l'usage des candidats aux grandes écoles*. Préface de Georges Darzens ; Dunod. 16 50
Pierre Boutroux : *L'idéal scientifique des mathématiciens* ; Alcan. 8 »

Sociologie

José Germain : *La C.T.I.* (Confédération des travailleurs intellectuels) *son histoire, ses principes, ses règlements*. Préface de Romain Coolus ; Renaissance du livre. 4 50

Dr Robert Lascaux : *La production et la population* ; Payot. 9 »

François Mentré : *Les générations sociales* ; Bossard. 15 »

Mme Auguste Moll-Weiss ; *La vie domestique d'après guerre*. Préface de M. Henri Truchy ; Rousseau. 5 »

René Paucot : *Le rôle des sciences dans l'éducation* ; Colin. 6 50

Paul M. Turull : *Vers l'avenir* ; Atar. 3 50

Théâtre

E. Matrat et Jean Conti : *L'Alcool*, pièce en un acte ; Philippo. 1 50

Varia

Henri Ramier : *Vocabulaire anglais-français et français-anglais des industries du livre* ; Firmin-Didot. » »

Voyages

Alexandre Chevalier : *Le Site d'Aéria*, avec 8 grav. 1 plan, 1 carte, et un portrait de l'auteur ; Imp. Céas, Valence. 12 »

Pierre Gomaère : *A travers l'Amérique avec le roi des Belges* ; Plon. 5 50

Jules Humbert : *Histoire de la Colombie et du Vénézuéla des origines jusqu'à nos jours*. Avec un portrait et une carte ; Alcan. 14 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le prix des livres et la baisse du papier. — Prix littéraires. — A la mémoire de Daumier. — Le centenaire de Jules Moinaux. — Un monument à Guillaume Apollinaire. — Anatole France bibliographe. — Tartarin... de Nîmes. — La « vie chère » sous Dioclétien. — Une réclamation. — Le philosophe du parc Montsouris. — Un mot d'Alexandre Dumas. — D'un emploi de la litote. — Descendants ou homonymes. — Une « Académie des Lettres ». — Errata. — Rachat de numéros du « Mercurede France ».

Le prix des livres et la baisse du papier. — Depuis qu'on parle de la baisse de prix des papiers, une illusion dangereuse s'insinue dans certains esprits : la baisse très prochaine du prix des livres. Nous en sommes loin, très loin, du moins en ce qui concerne la plus nombreuse catégorie d'ouvrages français, ceux qui se vendaient autrefois 3 fr. 50. C'est que la majoration des prix de vente des volumes de cette catégorie est restée très au-dessous de la hausse des prix de revient. Ecoutons M. Bourdel, directeur de la Librairie Plon et président de l'Union syndicale des Maîtres Imprimeurs de France, dont *Comœdia* du 8 décembre publiait l'opinion doublement autorisée sur la « crise de la librairie ».

Ayant rappelé que la majoration appliquée aux prix de vente du livre est de 100 0/0, ce qui d'ailleurs est un maximum et non une moyenne, M. Bourdel poursuit : « Voyons maintenant les augmentations moyennes des éléments de fabrication du livre : 1o le papier représente 600 0/0 ; 2o l'imprimerie 300 0/0 ; 3o le brochage 400 0/0. Vous voyez

qu'en parlant de 400 à 450 o/o d'augmentation moyenne je n'ai pas exagéré. »

Certes. Et il y a encore la hausse des salaires du personnel dans les maisons d'édition, celle des tarifs de transport, le prix invraisemblable des emballages, les lourdes contributions nouvelles, et notamment, pour une industrie dont le chiffre d'affaires s'élevait par suite des majorations de prix de vente en même temps que son bénéfice tombait à rien en raison de l'énormité des prix de revient, l'impôt sur le chiffre d'affaires.

Devant une telle accumulation de charges, dont la plupart sont pour longtemps irréductibles, que peut représenter la baisse espérée du prix des papiers ? Si les prévisions les plus optimistes se réalisent, les prix stabilisés atteindront encore trois fois ceux de 1914. Mais à supposer que le marché des papiers s'établît au niveau de 1914, ce qui est absurde, le prix de revient du livre serait encore de deux à trois fois ce qu'il était avant la guerre. Or, le prix de vente actuel du livre n'est qu'à peine doublé.

L'élément papier ne joue efficacement que sur les gros tirages, la presse quotidienne par exemple, qui se vend d'ailleurs bien plus cher que le livre, puisqu'elle a doublé, triplé ou quadruplé ses prix et réduit le nombre de ses pages ; mais en matière de librairie, qu'il s'agisse de livres nouveaux ou de réimpressions, le véritable gros tirage est exceptionnel.

La vérité est que *si le papier ne baissait pas, le prix du livre devrait encore être augmenté*. Il y a donc des chances pour que les prix actuels se maintiennent longtemps. Il est au surplus loisible à tout le monde de reconnaître que jamais l'in-16 traditionnel n'a coûté moins cher qu'aujourd'hui. Notre franc valant au maximum o fr. 35, *même à l'intérieur*, un livre vendu 7 francs coûte à l'acheteur $7 \times 0{,}35 = 2$ fr.45, donc pas même les 2 fr. 75 du bon vieux temps, si vieux...

Il se créera certainement, sur des bases économiques à l'étude, des collections à meilleur marché. Mais c'est là une autre question que celle de l'ancien 3 fr. 50. — A. V.

§

Prix littéraires. — Le Comité de la Société des Gens de lettres a décerné, à l'unanimité, le « Prix du Président de la République » à M. Antoine Albalat, du *Journal des Débats*, pour l'ensemble de son œuvre critique et littéraire.

§

A la mémoire de Daumier. — M. Marius Richard, directeur du *Petit Provençal*, et M. Flaissières, sénateur et maire de Marseille, ont décidé la constitution d'un comité en vue d'ériger un monument à la mémoire de Daumier.

Daumier est depuis longtemps considéré à l'étranger comme un des plus puissants artistes du XIXe siècle. Alors que nous n'avons pas su conserver ses principales œuvres, les amateurs du monde entier se disputent à prix d'or les éditions les plus remarquables de ses dessins et les vulgarisent pour la joie et l'éducation du grand public, en Angleterre et en Amérique notamment.

Tout ce que notre pays compte d'artistes et d'écrivains tiendra à s'associer à l'hommage qui, tardivement, sera rendu à Daumier.

§

Le centenaire de Jules Moinaux. — Sur l'initiative de la Société littéraire et artistique de la Touraine, la ville de Tours vient de commémorer, avec cinq années de retard, le Centenaire de Jules Moinaux, auteur des *Tribunaux comiques*, des *Deux aveugles*, de la *Clarinette cassée*, etc., et père de Georges Moinaux, dit Georges Courteline ; son meilleur ouvrage! pourrait-on dire comme Dumas père parlant de son fils...

Jules Moinaux était né à Tours, rue de la Galère, aujourd'hui rue Marceau, le 25 octobre 1815. Son père était ébéniste. Lui fut tour à tour employé de banque, chansonnier, vaudevilliste et rédacteur judiciaire à la *Gazette des Tribunaux*, au *Journal illustré* et au *Charivari*.

Bien des souvenirs ont été évoqués au sujet de cet aimable homme dont la silhouette rappelait étrangement celle de Napoléon III. Au Palais de Justice, il est encore quelques chroniqueurs judiciaires qui l'ont accompagné aux audiences correctionnelles et l'un d'eux nous apprenait l'autre jour que Jules Moinaux fut parmi les fondateurs de l'Association de la Presse judiciaire qui réunit chaque jour les professionnels de cette rubrique dans un bureau de la Galerie marchande.

Jules Moinaux, rédacteur à la *Gazette des Tribunaux*, signa le premier procès-verbal de l'Association, à la date du 16 mars 1887. Son nom figure au beau milieu de la feuille, immédiatement au-dessus de la signature de MM. Raymond Poincaré, alors rédacteur au *Voltaire*, et Alexandre Millerand, admis comme membre honoraire de la Presse judiciaire au titre d'avocat à la Cour d'appel.

§

Un monument à Guillaume Apollinaire. — Un comité vient de se constituer pour ériger sur la tombe de Guillaume Apollinaire, au Père-Lachaise, un monument de Pablo Picasso. Ce Comité est ainsi composé : MM. Antoine Albalat ; P.-A. Birot ; Elémir Bourges ; André Billy ; J.-J. Brousson ; Cremnitz ; André Derain, Florent Fels ; Serge Ferat ; Gaston Gallimard ; Roch Grey ; Max Jacob ; Paul Léautaud ;

André Level ; Toussaint Lucas ; Robert Mortier, Pierre Mac-Orlan ; Pablo Picasso ; André Rouveyre ; Jean Royère ; André Salmon ; Jean Sève ; Ardengo Soffici ; Alfred Vallette ; Maurice Vlaminck.

Les peintres mettront à la disposition du Comité des toiles, les écrivains, des exemplaires rares, des manuscrits, les amis et les admirateurs, de l'argent.

§

Anatole France bibliographe. — De nombreux volumes de la bibliothèque de Mme de Caillavet sont en vente actuellement chez différents libraires. On y trouve entre autres curiosités une très belle collection d'almanachs de la fin du XVIIIe et du commencement du XIXe siècle : *Almanach des Muses*, de l'origine (1765) à 1794 ; *Almanach des Ridicules*, de l'Imprimerie des sourds-muets, An IX, recueil de bons mots, calembours et traits d'esprit, orné d'une curieuse figure gravée signée Kob ; *Almanach dédié aux Dames pour l'an 1823*, avec six figures, seize pages de romances en musique et treize pages de souvenirs avec en-tête, le tout gravé, etc., etc.

Mais le véritable intérêt de ces volumes est que chacun d'eux contient sa fiche descriptive et analytique rédigée de la main d'Anatole France.

Non seulement l'auteur du *Crime de Sylvestre Bonnard* se plaît, comme son héros, à la lecture des catalogues de bibliothèques, mais encore il ne dédaigne pas d'en rassembler les éléments et d'en assurer l'exécution matérielle.

Ceci, bien entendu, lorsqu'il s'agit des livres appartenant à ses amis...

§

Tartarin... de Nîmes. — Nous avons reçu, pour faire suite à la lettre du numéro du 1er janvier, page 286, la communication suivante :

J'ai toujours entendu dire, à Nîmes, que l'original de Tartarin était un propre cousin d'Alphonse Daudet, M. Renaud, qu'on appelait *Renaud lou cassaire*, Renaud le chasseur, et qui était sinon de Nîmes, du moins des environs, de Montfrin, un gros village des bords du Rhône.

Il est d'ailleurs assez curieux que tous les personnages soi-disant provençaux de Daudet sont en réalité des languedociens, des Nîmois, les protestants de *l'Évangéliste* copiés d'après tels habitants du riche quartier de la Bouquerie, comme les royalistes des *Rois en Exil*, d'après tels autres du quartier plébéien de l'Enclos-rey. Le *Nabab* reproduit l'histoire d'un nommé Bravais, qui avait été faire fortune en Egypte, comme *Numa Roumestan* rappelle, par bien des traits, Numa Baragnon, qui joua un certain rôle à l'époque du 16 mai. Presque tous les méridionaux secondaires de l'œuvre daudétique, Bompard, Costecalde, Bravida, etc., etc., sont aussi dessinés d'après des bourgadiers ou des *rachalans* nîmois, qui ont leurs correspondants savoureusement animalisés dans les *Fables* de Bigot, écrites en patois nîmois.

Ceci donnerait raison à ceux qui voudraient rattacher le Gard à la Provence de préférence au Languedoc. Mais, d'autre part, beaucoup de Provençaux assurent que la région d'Arles et d'Avignon, le pays sacré de Mistral, ce n'est pas la vraie Provence, laquelle serait le pays d'Aix et des Basses-Alpes. En sorte qu'il y aurait entre la vraie Provence et le vrai Languedoc une région bien à part avec Avignon, Arles, Nîmes et Saint-Gilles ou Aiguesmortes, qui serait la Rhodanie (comme il y a une Rhénanie qui n'est ni la vraie France, ni la vraie Allemagne) et qui n'en aurait pas moins son originalité, et sa gloire en somme supérieure à celle du pays aixois et du pays biterrois.

Mais n'y a-t-il pas une demi-douzaine de vraies Provences et une autre demi-douzaine de vrais Languedoc ?

Recevez, etc. HENRI MAZEL.

§

La « vie chère » sous Dioclétien. — En 301 après Jésus-Christ, la « vie chère » n'était pas un vain mot. Consolez-vous, théoriciens de l'Eternel Retour ! Mais ceci a besoin de quelques éclaircissements.

En Stratonicée, province de Carie, existait une localité qui répond au nom d'Eskihissâr. C'est là qu'un antiquaire anglais, le si méritant lieutenant-colonel William Martin Leake, R. A., découvrit la pièce la plus curieuse peut-être de toutes celles que l'épigraphie a enregistrées depuis la publication de la classique *History* de Gibbon. Copié par Sherard, puis — mais avec une meilleure acribie — par H. Bankes (auteur de *The Civil and Constitutional History of Rome*), ce document précieux fut confirmé et éclairci par une autre, mais plus imparfaite version, trouvée par un Aixois dans le Levant et rapportée en Angleterre par Vescovali. Nous en possédons deux éditions : celle de Leake lui-même, parue à Londres, en 1826, sous le titre : *An Edict of Diocletian*, et celle, excellente, de Mommsen : *Das Edict Diocletians De Pretiis Rerum Venalium vom Jahre 301*, parue à Leipzig en 1851, 80 pp. in-8º avec un *Nachtrag* occupant les pp. 81-96, le tout réimprimé des *Berichte* de la Société Saxonne des Sciences, classe philologico-historique.

Proclamé au nom des quatre Césars — Dioclétien, Maximien, Constance Chlore et Galère, — cet édit a pour but de fixer le prix maximum des denrées de première nécessité et articles d'alimentation pour tout l'Empire. Le préambule stigmatise en ces termes les mercantis : « *Quis enim adeo obtumsi* (=*obtusi*) *pectoris et a sensu inhumanitatis extorris est qui ignorare potest, immo non senserit in venalibus rebus, quae vel in mercimoniis aguntur, vel diurna urbium conversatione tractantur, in tantam se licentiam, ut effrenata libido rapien* (*-tium nec re-*) *rum copia, nec annorum ubertatibus mitigaretur ?* » Quant aux articles dont est établi le prix maximum, les principaux sont : l'huile, le sel, le miel, les viandes de boucherie, la volaille, le gibier, le poisson, les légumes, les fruits, les vêtements, les peaux, les chaussures,

les harnais, les bois de construction, le blé, le vin et le *zythum*, sorte de bière de l'époque. Sont également régularisés les salaires des travailleurs et artisans, des pédagogues et des orateurs.

Malheureusement, les évaluations sont données en *denarii*, dont il est impossible de déterminer la signification fiduciaire, puisqu'il ne s'agit pas de la monnaie d'argent bien connue, mais d'une pièce de cuivre de valeur très inférieure. Quoi qu'il en soit, ce document, à jamais précieux, représente, croyons-nous, le plus gigantesque effort du despotisme antique pour soumettre au contrôle de l'Etat ce qui, dans une société normale, devait être laissé au libre jeu de l'offre et de la demande. Que nous en soyons revenus à cet état de choses après plus de 15 siècles, c'est là un *confirmatur* de plus à la vieille vérité scripturaire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. C. P.

§

Une réclamation.

Monsieur le Directeur

Dans le n° 535 du 1er octobre 1920, page 193, votre distingué critique littéraire écrit à propos des *Soliloques d'un simple Poilu :*

M. Chollier a emprunté la langue et les images chères à Jehan Rictus. Il lui fait hommage des douze *Soliloques d'un simple poilu.*

J'ai moi-même publié à la Maison Française d'art et d'édition, en 1918, *les Soliloques du Poilu*, douze également et en argot. Le *Petit Bleu* le premier en a fait le compte rendu, le 15 avril 1919, et votre revue l'a annoncé dans le numéro 501 du 1er mai 1919, page 184.

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir l'insérer uniquement pour prendre date.

Je vous prie d'agréer, etc. CLAUDE CROQUANT

agrégé de l'Université.

§

Le philosophe du parc Montsouris. — Notre confrère, M. Louis de Gonzague-Frick, a découvert un philosophe qui, depuis 1872, a fait son salon de réception de l'aimable parc Montsouris. Ce philosophe arrive l'après-midi, à heures fixes, et de même que jadis Diderot au Palais-Royal, qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, il s'assied sur un banc et donne audience à ses pensées.

M. Louis de Gonzague-Frick nous apporte sur le philosophe du parc Montsouris les précisions suivantes :

C'est M. Emile Sauvage. Il est âgé de 90 ans et porte par tous les temps un chapeau haut de forme : son nez offre la gracieuse courbure d'un bec d'aigle, si l'on peut emprunter à Balzac un peu de son vocabulaire. M. Emile Sauvage a enseigné les mathématiques jadis et a publié quelques ouvrages d'exégèse, notamment un « Essai de controverse chrétienne, au XIXe siècle »

(1866). Il y réfutait Renan. Et Renan devient à ses yeux un historien ophidien. Le Paganisme a survécu à partir du v° siècle dans toutes les religions. M. Emile Sauvage le combat à l'égal du catholicisme, parce que rien ne lui fera admettre ce postulat : l'autorité de l'homme sur l'homme. Nous vivons dans la plus affreuse des confusions. Le légitime remplace le juste. Sait-on que Jésus n'a employé qu'une fois le mot église? Et cela signifiait la maison de la paix universelle. Jésus a poussé la raison pure à l'apogée de l'expression divine, dit encore M. Emile Sauvage, et il ajoute : Le meilleur des philosophes grecs (Socrate) n'a porté que la raison rationnelle (c'est-à-dire expérimentale à son apogée. Saint Paul est le criterium de toutes les vérités, et si vous nommez Mathieu, n'oubliez pas qu'il ne fut qu'un receveur de contribution. Saint Luc est suspect, mais saint Bernard mérite un los spécial qui écrivit : « S'il y a un enfer il doit être pavé des crânes des prêtres et tapissé des langues de dévotes. »

Tout enthousiasmé pour la philosophie de M. Emile Sauvage, le poète de *Girandes* nous donne ce conseil :

M. Emile Sauvage aime l'art de la conversation. La logique la plus irréductible est son âme sœur. N'attendons pas que M. Emile Sauvage ait terminé son ouvrage sur la *Psychologie naturelle par rapport à la science comparée* pour aller l'entendre sur son banc du parc Montsouris.

« Le Philosophe du Parc Montsouris » : n'imagine-t-on pas, sous ce titre, un roman à la manière quelque peu désuète de Champfleury ou bien plutôt de Léon Gozlan, lequel écrivit entre autres belles choses : *le Médecin du Pecq* et le *Notaire de Chantilly*.

§

Un mot d'Alexandre Dumas. — A l'occasion du Cinquantenaire de la mort d'Alexandre Dumas, nous rappelions ici (*Mercure de France*, 15 décembre 1920) les origines de l'illustre écrivain.

Depuis, il nous est revenu en mémoire une réponse de Dumas, qui mérite d'être rappelée, parce qu'elle est dans la meilleure manière de l'auteur des *Trois Mousquetaires* et aussi qu'elle complète ce que nous disions au sujet de son nom de famille.

C'était un peu après 1848, au lendemain de la chute de Louis-Philippe. Dumas se présentait aux élections législatives à Joigny, où il avait pour adversaire M. de Bonnelière.

Celui-ci, au cours d'une réunion, le pria d'expliquer comment il entendait concilier l'étiquette républicaine, sous laquelle il se présentait, avec le titre de marquis de La Pailleterie, qu'il avait porté.

« Sans doute, répondit Dumas, je me fis appeler autrefois « le marquis de La Pailleterie — qui était le nom de mon père et dont j'étais très fier, étant à l'époque incapable de revendiquer un nom glorieux qui m'appartînt en propre. Mais aujourd'hui que je suis quelqu'un, je me nomme Alexandre Dumas et rien de plus ; et tout le monde me connaît — vous comme les autres, vous qui n'êtes absolument rien et qui êtes venu ici,

simplement pour pouvoir vous vanter demain d'avoir rencontré le grand Dumas ! »

§

D'un emploi de la litote. — Un journaliste tout plein de bonnes intentions, M. Marius Boisson, de *Comœdia*, a eu l'idée, le premier jour de l'an 1921, de faire une promenade au Cimetière du Père-Lachaise et de s'attarder « en amères réflexions » sur la tombe d'Oscar Wilde. Voici ces réflexions :

J'avais rencontré Oscar Wilde au *François-Premier* et au *Procope* ; nous n'avions échangé que quelques paroles et je me rappelle avoir bu, pour la première fois, à sa table de la bière appelée *stout*, je crois, et dont il faisait une importante consommation. Je ne connaissais pas plus l'œuvre que l'homme ; mais Wilde avait dans l'air et le regard une expression de supériorité et de douceur telle que ce poète foudroyé m'attirait ; je ne regrette pas aujourd'hui de lui avoir donné quelques poignées de mains...

« Je ne regrette pas... » Voilà, certes, une courageuse manifestation ! D'autant plus courageuse que l'on peut voir, dans ce « je ne regrette pas... » un judicieux emploi de l'image de rhétorique dénommée litote et qui consiste à dire moins pour faire entendre plus. Il faudrait donc comprendre que M. Marius Boisson est fier *aujourd'hui* d'avoir donné « quelques poignées de mains » à Wilde. De même, nous pourrions dire, avec une force singulière : « L'article de M. Boisson sur Wilde ne nous a pas ennuyés », voulant exprimer par là qu'il nous a transportés d'aise.

§

Descendants ou homonymes. — Sous ce titre, nous avons publié, il y a quelque temps déjà (*Mercure de France*, 16-VIII 1919), quelques-uns des écrivains célèbres qui, les temps étant devenus difficiles, abandonnèrent le culte d'Apollon pour celui de Mercure.

Les héros qu'ils ont créés ont suivi, semble-t-il, leur exemple.

C'est ainsi que Desgrieux travaille dans la mode, rue de Louvois ; Petitjean a quitté Perrin-Dandin pour — voici qui ne nous surprendra guère — fabriquer des coffres-forts rue de Richelieu ; M. Prudhomme et ses fils vendent des graines et de la farine, rue Montorgueil ; Grandet s'est établi charbonnier, quai Valmy ; Modeste Mignon est fleuriste, rue de Mulhouse ; Jean-Christophe tient un établissement de bains, rue Cambacérès ; le père Goriot vend des boutons, rue du Chalet ; Faust, il fabrique de la dentelle, rêvant à Marguerite, rue d'Hauteville.

Pour Sylvestre Bonnard, désabusé de la science, il s'est installé doreur sur cuivre, rue des Bons-Enfants...

Seul M. Jourdain, assagi et ayant renoncé à jouer le gentilhomme, a persisté dans son ancien commerce ; il est toujours marchand de draps, rue de Paradis.

§

Une « Académie des Lettres ». — La Revue *Belles-Lettres* a ouvert un scrutin pour l'élection d'une « Académie des Lettres ». 1.049 votants ont répondu. 1 bulletin a été annulé. Il y a eu 23 votes blancs. Les suffrages se sont répartis sur 2.752 personnes. 1.317 ont obtenu 1 ou 2 voix. On nous communique, avec ces résultats, la liste des 40 élus. Elle est ainsi constituée :

Anatole France	792	Paul Fort	600	Francis Jammes	449
Anna de Noailles	784	Séb.-Ch. Leconte	581	Abel Hermant	443
Charles Maurras	770	Pierre Louys	581	Charles-H. Hirsch	428
Colette	763	De Porto-Riche	575	Viviani	417
Rosny aîné	755	C. Mauclair	574	R. P. Janvier	412
Maurice Barrès	713	Ernest Raynaud	551	J. de Gaultier	399
H. de Régnier	712	Boutroux	546	H. Duvernois	389
Courteline	675	André Beaunier	516	V.-Em. Michelet	389
Henry Bataille	663	Henry Bidou	463	Séverine	388
Pierre Loti	655	Sacha Guitry	461	St. G. de Bouhélier	370
Pierre Mille	648	R. Poincaré	455	L. Le Cardonnel	347
F. De Curel	626	Paul Souday	452	Stéph. Lauzanne	345
E. Haraucourt	604	Elémir Bourges	451	Latzarus	342
				Georges Duhamel	328

L'Académie Richelieu n'est représentée là que par 7 de ses membres : MM. Anatole France, Barrès, H. de Régnier, Loti, F. de Curel, Boutroux et R. Poincaré.

L' « Académie Goncourt », par MM. Rosny aîné et Elémir Bourges.

L' « Académie des Lettres » se composerait de : 8 poètes, 14 romanciers, 2 conteurs, 6 auteurs dramatiques, 2 essayistes, 2 critiques, 4 journalistes, 2 philosophes et 3 orateurs.

Viennent ensuite :

M. Proust, 325, L. Bertrand, 319, Léon Daudet, 317, P. Bourget, 306, P. Valéry, 274, L. Delarue-Mardrus, 263, F. Gregh, 237, Rachilde, 227, Bergson 220, Ernest-Charles, 211, A. Capus, 199, H. Barbusse, 178, Emile Bergerat 177, Pierre Benoît, 177, Les frères Tharaud, 176, Marcelle Tynayre, 168, M. Magre, 165, La Fouchardière, 155, M. Donnay, 154, R. Rolland, 152, Tristan Bernard, 148,, R. Dorgelès, 148, André Gide, 144 C. Farrère, 141, M. Prévost, 138, G. Trarieux, 134, R. de Flers, 134, Louis Barthou, 125, Jean Richepin, 120, J. de Bonnefon, 117, Han Ryner, 117, Jacques Bainville, 116, M. du Plessys, 109, A. Dorchain, 102, G. d'Houville, 101.

Dans ce dernier groupe, on retrouve 8 habits verts et 2 vestons de chez Goncourt.

Au point de vue des deux académies reconnues d'utilité publique, 15 membres, sur les Quarante, et 4 membres, sur les dix, ont réuni plus de 100 voix chacun. Le déchet pour l'Académie Française est de 25/40. Il est de 6/10 (soit 24/40) pour l'Académie Goncourt. Cette dernière paraît moins entamée par le scrutin. Ce n'est qu'une apparence, puis-

que n'y entrent que des écrivains, comme à la théorique « Académie des Lettres » ; au lieu que la Compagnie du bout sud du Pont des Arts reçoit des prélats, des militaires, des géomètres, des gens du monde, des parlementaires et des diplomates.

Les oubliés des électeurs convoqués par *Belles-Lettres* sont, parmi les écrivains de l'Académie Française : MM. Jean Aicard, Bazin, Bordeaux, Boylesve, Brieux, Bédier, A. Chevrillon, Doumic, etc. Nous disons bien : etc. : car il est des noms qui échappent toujours, même à la plus indulgente mémoire.

De chez Goncourt, MM. Lucien Descaves, Gustave Geffroy, Henry Céard, J. Ajalbert, Léon Hennique et Rosny jeune n'ont pas été confirmés par le vote de *Belles-Lettres*.

Enfin, ce vote vient d'investir 31 académiciens nouveaux, dont 3 académiciennes : MMmes de Noailles, Colette et Séverine ; un ecclésiastique : le R. P. Janvier ; un homme politique : M. Viviani.

C'est un petit jeu amusant et instructif : en janvier, il était de saison.

C.-H. H.

§

Errata. — Rectifions plusieurs erreurs qui se sont glissées dans le texte des lettres de Flaubert publiées dans notre numéro du 15 décembre dernier :

P. 789, l. 23, au lieu de « 23 mai (1873 ?) » lire : « 27 mai 1871 » ; p. 790, l. 3, au lieu de « *cette* paillasse », lire « *ce* paillasse » (se rapporte à Prudhon et non à Augustine) ; l. 26, au lieu de « un *Roudel* », lire : « un *Rouge* » ; l. 34, au lieu de « *Chassas* », lire : « *Chasan* » ; l. 35, au lieu de « et *qui* ne rapporte », lire : et *ça* ne rapporte » ; p. 791, l. 5, au lieu de « en *fait* des lectures », lire : en *faisait* » ; l. 12, au lieu de « me fait assez de peine », lire : « me fait *bien* assez de peine » ; p. 792, l. 33 (en-tête de lettre omis) : « Chère belle » ; l. 36, au lieu de « *m'attendrit* », lire : « *m'a attendri* ».

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ». — Nous rachetons au prix de 3 francs l'un les numéros suivants : année 1915, nº 416 ; année 1916, nº 422 ; année 1920, nº 517.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.

LA ROSE ✝ CROIX

Revue Mensuelle Synthétique des Sciences d'Hermès

Organe de la Société Alchimique de France (XXIVᵉ année)

DIRECTION et ADMINISTRATION: *19, rue Saint-Jean, DOUAI (Nord)*

ABONNEMENT : **12** francs par an. — PRIX DU NUMÉRO : **1** fr. **50**

M. JOLLIVET-CASTELOT, Président de la Société Alchimique de France, a repris, sous le titre de la **ROSE ✝ CROIX** et sous un format actuellement très modeste, la publication de sa revue interrompue à la guerre.

Le public éclairé et les disciples de l'Hermétisme lui feront le même accueil favorable qu'ils réservèrent jadis à *L'Hyperchimie*, à *Rosa Alchimica* et aux *Nouveaux Horizons*.

LA ROSE ✝ CROIX, en effet, vient à son heure. Elles s'attache à réaliser l'œuvre de synthèse religieuse, scientifique et sociologique, plus urgente que jamais aujourd'hui. Héritière de la doctrine traditionnelle que les frères illuminés de la Confrérie de la Rose ✝ Croix reçurent et transmirent fidèlement, elle a pour but de répandre les connaissances mystérieuses qui découlent des principes immuables constituant la Méthode Occulte.

Groupant les meilleurs écrivains actuels dont la compétence est indiscutable en hermétisme, en alchimie, en astrologie, en médecine spagyrique, en psychologie : M. SAGE, H. DELOSERAIE, Dʳ Em. DELOBEL, Dʳ ELIAS, Achille DELÈVE, G. MEUNIER, L. GASTIN, Porte du TRAIT DES AGES, etc... **LA ROSE ✝ CROIX** lutte pour le triomphe de l'*Unité* dans la conscience, dans la religion, dans le savoir et dans le monde, Unité génitrice du Royaume de Dieu dont Jésus, le Christ, est l'éternel Messie.

(*Adresser toute correspondance et le montant des abonnements à* M. JOLLIVET-CASTELOT, *19 rue Saint-Jean, à DOUAI* (*Nord*).

On n'envoie pas de numéro spécimen.

Principaux Ouvrages de JOLLIVET-CASTELOT

En vente chez **CHACORNAC**, Bibliothèque Chacornac,
11, Quai Saint-Michel, PARIS (Vᵉ)

La Vie et l'Ame de la Matière. — Comment on devient Alchimiste. — La Science Alchimique. — Nouveaux Evangiles. — Le Livre du Trépas et de la Renaissance. — La Médecine Spagyrique. — Croquis Scientifiques et Philosophiques. — Sociologie et Fouriérisme. — Natura Mystica ou le Jardin de la Fée Viviane. — Au Carmel *(roman mystique. Vie intime des Carmélites d'après documents secrets)*. **— Le Destin ou les Fils d'Hermès** *(Histoire réaliste d'un adepte)*. **— Les Sciences Maudites. — La Synthèse de l'O'r. — Bréviaire Alchimique** *(Lettres d'August Strindberg à Jollivet-Castelot)*.

OFFICIERS MINISTERIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.**

Vente au Palais, le 26 janvier 1921, à 2 heures de relevée en 5 lots: **1° MAISON DE RAPPORT A NEUILLY-SUR-SEINE,** 24, rue de Chartres. Surf. 527m. Rev. br.: 45.666 fr. Prêt du Crédit foncier à 4.85 0/0. **Mise à prix : 450.000fr.**; **2° MAISON DE RAPPORT A NEUILLY-SUR-SEINE, 49,** av. du Roule. Surface 580 m. Rev. brut : 43.963 fr.Prêt du Crédit foncier à 4,85 0/0. Mise à pr. : 500.000 fr.; **3° HOTEL PARTICULIER A NEUILLY-SUR-SEINE, 47** et **49, rue Péronnet.** Conten. totale, 6.046 mq.**Libre de locat. M. à pr.: 900.000 fr.** ; 4° **HOTEL PARTICULIER** à **NEUILLY-SUR-SEINE,** 50, rue Jacques-Dulud. Cont. totale : 1.250 m q. **M. à pr. : 80.000 fr.** **5° MAISON DE CAMPAGNE A ANNET-SUR-MARNE (SEINE-ET-MARNE). Mise à prix : 20 000** francs. S'adr. à Me RAVETON, av. et à Mes Flamand-Duval et Delestre, not.

VENTE au Palais, à Paris, le 29 janvier 1921, à 2 h., en 4 lots : **1° IMMEUBLE DE RAPPORT** en **CONSTRUCTION** à **SAINT-OUEN** (Seine), boul. Victor-Hugo, 101, angle rue Louis-Blanc. Cont. 230m 39 env. M. à pr. : 200.000 fr. ; **2° IMMEUBLE DE RAPPORT** en **CONSTRUCTION** à **SAINT-OUEN,** boulevard Victor-Hugo, 103. Cont. 155m 24 env. Mise à pr. : 110.000 fr. ; **3° IMMEUBLE DE RAPPORT EN CONSTRUCTION à ST-OUEN** boulev. Victor-Hugo, 105, conten. 140m env. Mise à prix : 90.000 f. ; **4° TERRAIN à SAINT-OUEN,** rue Louis Blanc, cont. 1.051m27.env. M. à pr.: 50.000 fr. Faculté réunion pour les 3 premiers lots. S'adr. à Me Brillatz, avoué à Paris, 219, rue Saint-Honoré, à Me Barbu, avoué et à Me Nottin, notaire à Paris.

Vente au Palais, à Paris, le 22 janvier 1921. **MAISON** sise à **FONTENAY-SOUS-BOIS (SEINE)** 9, rue St-Vincent. Conten. : 1.925m. **Libre de location. Mise à prix : 55.000 fr.** S'adresser à Mes DE BIEVILLE et MAURICE VERNIER, avoués et DESFORGES, notaire à Paris.

MAISON à Paris **R. DE VAUGIRARD, 257** Rev. br. 4.200 fr. **M. à p. 60.000 fr.** Adj. *12 février* 1921, 14 h., ét. Me BABLOT, notaire à Montmorency.

VENTE au Palais, le 19 Janvier 1921, à 2 heures, de **1° Maison de rapport à Paris 45, RUE DU CAIRE** Rev. brut : 17.000 fr. env. **Mise à prix.250.000 fr.**; **2° Maison de rapport à Paris, n° 192 RUE DE COURCELLES,** Rev.brut : 15.000 fr.env. **M. à p. : 200.000 fr.** **3° Petite Maison à MARINES (S.-ET-O.), Mise à pr.: 1.500 fr.** S'adresser à RAVETON, JARDOT, GARNIER, avoués, COTTENET, MEUNIÉ, DITTE, not. à Paris.

VENTE au Palais, à Paris, le 26 Janvier 1921, à 2 h. **MAISON** à Paris **4, RUE ERLANGER** Cont. 347 m. 45 c., rev. br., env. 9.800 fr. **Mise à p. 100.000 francs. PROPRIÉTÉ A PARIS, 2, r. Erlanger** et **67** et **69, rue d'Auteuil.** Cont. 811 m. 26. Revenu brut : env. 26.490 fr. **M. à p., 300.000 fr. PROPRIÉTÉ à PARIS 23, AV. CHARLES-FLOQUET,** Cont. 651 m, 50. Rev. br. env. 44.700 fr. **M. à p., 500.000 fr.** S'adr. à MMes DAYÉ, THOREL, BURCKHARDT, av. et FAROUX, not.

---

2 Maisons à Paris : **1° R. CADET, 42** et **Montholon. 39.** Créd. Fonc.; **2° r. Leregrattier,** 7. Cces 225m, 115m. Rev.br. : 36.242 fr.; 4.638 fr. M.à pr.: 400.000 fr., 50.000 fr. Adj. Ch. not. 1er fév. S'ad. not. à Paris. Plocque et M. DAUCHEZ, 37, Q. Tournelle, dép. enc

BULLETIN FINANCIER

Les premières séances de l'année ont été des plus satisfaisantes et ont fait apparaître une situation de place assainie. La clôture de la souscription à l'emprunt français ainsi que les encaissements des coupons nombreux à cette échéance ont stimulé les achats du comptant qui ont atteint un volume beaucoup plus important ; en raison de la fermeté qu'ils ont imprimée à la cote, les vendeurs à découvert furent contraints à des rachats précipités, qui procurèrent à de nombreuses valeurs une avance de cours qui ne fût pas par la suite maintenue intégralement, la situation politique n'étant pas suffisamment éclaircie pour faire naître un optimisme durable.

Bonne tenue des Rentes françaises ; le 3 o/o Perpétuel passe de 56,35 à 57.70 ayant même valu 58,40 ; depuis le 3 janvier le nouvel emprunt 6 o/o figure à la cote, se maintenant à 100 fr. le libéré et à 101,15 le non libéré. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure esquisse une reprise à 85 francs, les ottomans sont lourds et les russes de plus en plus inchangés.

Nos grandes banques ont participé à la bonne tenue générale, le Comptoir d'Escompte passant de 995 à 1008, la Banque Nationale de Crédit de 770 à 805. Le Crédit Lyonnais est en vive reprise à 1515 et la Société Générale à 760 francs.

Les actions et obligations de nos chemins de fer sont en amélioration assez sensible ainsi que les transports en commun dont les compagnies ont cédé leur exploitation le 1[er] janvier à la nouvelle organisation : Omnibus 660 ; Métro 400 ; Nord-Sud 174 francs.

Poursuivant leur mouvement ascentionnel, un grand nombre de valeurs métallurgiques se relèvent dans de notables proportions ; citons au hasard le Creusot à 2.900, les Usines de la Basse-Loire à 265, les Tréfileries du Havre à 198, Dyle et Bacalan à 450, les Aciéries de France à 834 ; parallèlement, le groupe des valeurs de produits chimiques reprend énergiquement. Nous y trouvons d'abord en forte avance l'action Poulenc à 935 fr., les Établissements Kuhlmann à 794, les Phosphates Tunisiens à 550 francs.

En valeurs diverses, les Magasins Modernes s'améliorent à 300 fr., la Rente foncière fait un bond à 850; les sucreries sont généralement très fermes, on cote l'action Sucreries d'Egypte à 850, celle du Crédit foncier Colonial à 2.605 francs.

Il n'y a pas de changements notables sur les cuprifères où l'on voit le Rio un peu meilleur à 1492 sans qu'on sache au juste si la grève dont il a souffert est entièrement terminée. Tanganyka est ferme vers 84 fr. ainsi que Montecatini à 82 fr. 50.

Stimulées par une nouvelle tension de la livre anglaise, les pétrolifères sont en vedette et retrouvent des cours beaucoup plus élevés : Royal Dutch 34.450 ; Shell Transport 370, Mexican Eagle 617. Signalons également la fermeté des Mines d'Or et de Diamants et les meilleures dispositions des valeurs de Caoutchouc qui semblent moins déprimées que précédemment : Financière des Caoutchoucs 145 fr., Padang 207 fr., Malacca 130 francs.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalité de leurs matières paraît en volumes à bref delai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ETRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	68	fr.
Six mois	32	»	Six mois	36	»
Trois mois	17	»	Trois mois	19	»

Le tarif étranger ci-dessus cessera d'être valable lors de l'application des nouvelles taxes postales internationales. Les abonnements alors en cours ne subiront aucune majoration ; mais à partir de cette date, et tant en ce qui concerne les réabonnements que les abonnements nouveaux, le tarif étranger sera modifié comme suit : un an, 75 francs ; six mois, 40 francs ; trois mois, 21 francs.

Les abonnements sont reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Tous les numéros antérieurs à juillet 1920 se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne adresse.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.